

LE
CULTIVATEUR AMÉRICAIN

ETUDE SUR L'ŒUVRE
DE
SAINT JOHN DE CRÈVECŒUR

*Thèse pour le Doctorat de l'Université
présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris*

PAR
HOWARD C. RICE
LECTEUR A LA SORBONNE



PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION
5, QUAI MALAQUAIS, VI^e

— 1932 —

LE CULTIVATEUR AMÉRICAIN

ÉTUDE SUR L'ŒUVRE

DE

SAINT JOHN DE CRÈVECŒUR

LE
CULTIVATEUR AMÉRICAIN

ETUDE SUR L'ŒUVRE
DE
SAINT JOHN DE CRÈVECŒUR

*Thèse pour le Doctorat de l'Université
présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris*

PAR
HOWARD C. RICE
LECTEUR A LA SORBONNE



PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION
5, QUAI MALAQUAIS, VI^e

— 1932 —



AVANT-PROPOS

On jugera ce livre d'après ses mérites — il n'est pas nécessaire que j'en fasse ici l'apologie. Je tiens pourtant à donner quelques brèves explications et à noter les dettes de reconnaissance que j'ai contractées au cours de mes travaux. Je dois beaucoup aux livres de mes prédécesseurs, surtout à la biographie de Crèveœur rédigée par son petit-fils, Robert de Crèveœur, et à celle écrite plus récemment par Julia Post Mitchell. Toutefois je me suis efforcé de puiser directement aux sources manuscrites utilisées par ces deux auteurs, de sorte que mon ouvrage se base entièrement sur des documents originaux. J'ai fait mes recherches à la Bibliothèque Nationale, aux Archives du Ministère des Affaires Étrangères, au British Museum, à la Widener Library de l'université de Harvard, à la Boston Public Library, et à la New York Public Library. Les circonstances ne m'ont pas permis de travailler ailleurs, mais d'autres bibliothèques m'ont fourni des renseignements sur les documents conservés dans leurs collections. Par conséquent cette étude est aussi complète que j'ai pu la faire ; il y a peu de vraies lacunes (j'aurais aimé, par exemple, trouver plus de détails sur le séjour de Crèveœur en Irlande et en Angleterre en 1780-1781) ; et j'ose espérer que les documents que je n'ai pas trouvés apporteront des précisions ou des confirmations sans modifier sérieusement mes conclusions. Quoique cette étude s'adresse surtout aux érudits, j'ai pensé aux collectionneurs d'Americana en y ajoutant une bibliographie détaillée du Cultivateur Américain.

Dé nombreuses personnes m'ont aidé dans mes recherches. En premier lieu je dois nommer M. le comte Louis Saint-John de Crèveœur, M^{me} la comtesse de Crèveœur et leurs enfants, qui ont mis à ma disposition leurs archives de famille et qui m'ont toujours reçu avec une charmante hospitalité, digne de leur ancêtre. M. Cestre, professeur à la Sorbonne, a bien voulu diriger mes études ; M. Girodie, conservateur du Musée Franco-Américain de Blérancourt, M. Harald

AVANT-PROPOS

Elovson, de Lund (Suède), M. Baldensperger, professeur à la Sorbonne et M. Van Tieghem, chargé de conférences à la Sorbonne, m'ont donné des conseils précieux. M. K.-R. Gallas, professeur à Amsterdam, a fait pour moi le dépouillement de plusieurs revues hollandaises, et m'a donné de nombreuses indications bibliographiques, sans quoi je n'aurais pu rédiger mes pages sur le livre de Crève-cœur en Hollande. J'aime également me souvenir d'une journée très agréable que j'ai pu passer dans la Bibliothèque de Mantes, grâce à l'obligeance du conservateur, M. Fosse — et des conversations avec le libraire M. Chadenat, qui m'a fait profiter de son érudition bibliographique. Mes amis, Aline Chalufour, René Chérny et Paul Hartstall, ont eu la patience de revoir mon manuscrit. Je désire que toutes ces personnes acceptent mes sincères remerciements. Depuis quatre ans je rencontre tous les jours dans l'actualité les problèmes que j'étudie dans l'histoire — il y a donc beaucoup d'autres personnes qui ont contribué, sans le savoir, à cet ouvrage : je leur dois, en effet, autant qu'aux archives et aux bibliothèques.

H. C. R.

Paris, octobre 1932.

ABRÉVIATIONS EMPLOYÉES DANS LES NOTES ;

- Am. Farm.* : *Letters from an American Farmer* (réédition Everyman, Londres et New-York, 1912). Cette édition suit celle publiée d'abord à Londres en 1782.
- Briefe* : *Briefe eines Amerikanischen Landmanns*, trad. GÖTZE, (Leipzig, 1788-1789), 3 vol.
- Cult. Am.* 84 : *Lettres d'un Cultivateur Américain* (Paris, 1784), 2 vol.
- Cult. Am.* 87 : *Lettres d'un Cultivateur Américain* (Paris, 1787), 3 vol.
- MITCHELL : J. P. MITCHELL, *Saint Jean de Crèveœur* (New-York, 1916).
- Mss. Am. Farm.* : les trois volumes de manuscrits anglais par Crèveœur, conservés par ses descendants.
- Sketches* : *Sketches of Eighteenth Century America, More Letters from an American Farmer* (éd. BOURDIN, GABRIEL, WILLIAMS, New Haven, 1925).
- Trad. R. : indique que la traduction française du texte cité a été faite par l'auteur de cette étude. Dans certains cas où il existait une traduction française faite par Crèveœur lui-même, j'ai dû retraduire, les traductions de Crèveœur n'étant souvent que des adaptations où la portée de l'original se trouve considérablement modifiée.
- Vie* : ROBERT DE CRÈVECŒUR, *Saint John de Crèveœur, sa vie et ses ouvrages* (Paris, 1883).
- Voyage* : *Voyage dans la Haute Pensylvanie* (Paris, 1801), 3 vol.

Toutes les citations des *Mémoires* de BRISSOT DE WARVILLE se reportent à l'édition de C. PERROUD (Paris, 1910), 2 vol.

Les lettres de Crèveœur au duc de La Rochefoucauld, souvent citées, se trouvent à la Bibliothèque de Mantes ; elles sont inédites.

Dans mes citations, je n'ai pas gardé l'orthographe du dix-huitième siècle et me suis permis de corriger l'orthographe de Crèveœur, qui faisait de nombreuses fautes tant en français qu'en anglais.



Digitized by the Internet Archive
in 2026

INTRODUCTION

Amérique... Depuis quatre siècles, ce mot exerce son charme sur l'imagination européenne. C'est un mot qui a contenu mille sens différents, et qui, selon l'époque, l'individu et le pays, a varié et changé de portée. Le plus souvent il évoque un ensemble d'idées très restreint, une image simplifiée et schématique qui n'est que le symbole imparfait du continent infiniment varié et complexe qu'il représente. Si l'on demande aujourd'hui à dix Européens rencontrés au hasard, comment ils se représentent un Américain des États-Unis, il n'y en aura pas un seul qui le voie sous l'aspect d'un cultivateur. Pourtant, il y a cent vingt-cinq ans, un grand nombre d'Européens pensaient tout naturellement au cultivateur comme étant le type de l'habitant des États-Unis. Le titre du livre qui est l'objet de cette étude : *Lettres d'un Cultivateur Américain*, semblait alors tout aussi normal, était tout aussi conforme aux idées courantes, que le titre, *Souvenirs d'un Businessman*, le serait aujourd'hui.

L'auteur de cet ouvrage, Michel-Guillaume Saint-John de Crève-cœur, était Français de naissance ; il habitait l'Amérique depuis sa vingtième année, et s'était fait naturaliser dans la colonie anglaise de New-York. Il écrivit son livre en anglais et le fit paraître d'abord à Londres en 1782 ; il en fit lui-même une adaptation française ; ensuite, parurent par d'autres soins une version hollandaise et deux versions allemandes. Crève-cœur et ses *Lettres d'un Cultivateur Américain* sont depuis longtemps sortis de l'oubli exagéré dans lequel ils étaient tombés après leur première célébrité. Deux biographies, l'une en français, l'autre en anglais ; deux réimpressions modernes de la première édition anglaise de ces *Lettres*, un volume d'écrits inédits de Crève-cœur publié en 1925, de nombreuses appréciations sur l'homme et son œuvre, tant dans les histoires de littérature américaine que dans les livres plus spécialisés sur les courants

d'idées en France au dix-huitième siècle : voilà le bilan des études sur ce modeste cultivateur américain ¹.

Une nouvelle étude critique ne peut donc souhaiter d'apporter une grande quantité de faits nouveaux, ni de faire connaître pour la première fois cet homme et ses écrits ; elle voudrait plutôt faire la synthèse de ce qui a déjà été écrit, utiliser les documents déjà publiés, tout en apportant un jugement qui soit plus général, car la plupart des appréciations portées sur l'œuvre de Crèveœur, l'ont considérée d'un point de vue trop limité. Les uns se sont contentés de considérer cet auteur simplement comme écrivain américain, en oubliant que son livre trouva son public surtout en Europe et que lui-même redevint Français et réapprit sa langue maternelle ; les autres ont vu en lui un voyageur français en Amérique, ignorant le fait qu'il habita l'Amérique pendant vingt-sept ans, devint citoyen américain, et rédigea ses premiers essais en anglais. D'autres critiques encore ont été inexacts et même injustes en négligeant la biographie de Crèveœur et en ignorant la version complète et originale de ses écrits.

Or, on ne peut pas résumer cet auteur par des formules trop étroites. Pour se rendre compte de tout l'intérêt qu'il présente, on ne doit négliger aucun des aspects variés de ses ouvrages. Crèveœur est aristocrate français aussi bien que colon américain ; il est écrivain de langue anglaise en même temps qu'il est homme de lettres français ; les *Letters from an American Farmer*, quoiqu'écrites en Amérique, étaient destinées surtout à un public européen, et leur diffusion fut aussi grande sur le continent d'Europe que dans les pays de langue anglaise. Pour comprendre complètement l'importance de cet ouvrage il faudra donc faire une de ces « coupes horizontales » à travers différents pays, que propose la littérature comparée ; il faudra même sortir du domaine de la littérature, pour entrer dans celui de l'histoire des idées, de l'opinion publique et de l'idéologie internationale. Car l'intérêt le plus grand que présente l'ouvrage de Crèveœur c'est celui d'un livre qui a autrefois interprété l'Amérique, et plus spécialement les nouveaux États-Unis, à l'Europe. Il parut d'abord en 1782 — date qui est significative. A ce moment, plus que jamais, l'Amérique préoccupait l'esprit européen. La Guerre d'Amérique approchait de sa fin : elle avait été un bouleversement mondial qui avait touché directement

1. Voir la *Bibliographie*, ci-dessous, page 239.

une grande partie de l'Europe occidentale. La France, l'Espagne et la Hollande s'étaient liguées contre l'Angleterre ; la lutte se poursuivait dans les quatre parties du monde, partout où se trouvaient des colonies de ces puissances, partout où pénétrait leur commerce. Sur le continent américain troupes anglaises, régiments français, mercenaires allemands, officiers suédois et prussiens combattaient ; les colons américains eux-mêmes étaient d'origine très variée : Anglais, Irlandais, Écossais, Allemands, Hollandais, et parfois Français. Ainsi cette Révolution américaine atteignait directement la vie de quantité d'Européens, mais elle avait en plus une importance moins immédiate quoique plus profonde. Le principe même de l'impérialisme européen était en jeu ; on pressentait que l'ère de l'exploitation du continent américain au bénéfice des métropoles européennes se terminerait un jour. Puis, c'était en Amérique, et spécialement aux États-Unis, que, grâce à l'étendue qui semblait alors illimitée et au manque de traditions séculaires, devait se réaliser l'idéal humanitaire du siècle. Ainsi l'Amérique, ou plus exactement l'idée américaine, était intimement liée aux progrès du libéralisme en Europe : en Angleterre, ou en France, en Hollande, ou dans « les Allemagnes », la cause américaine semblait être celle des « lumières » et du progrès. Pendant longtemps elle devait fournir un espoir, un exemple, un stimulant puissant aux divers mouvements libéraux en Europe. Pour répondre à cette curiosité touchant l'Amérique il parut quantité de livres de toutes les catégories : récits de voyages, traités politiques, essais d'interprétation, romans, recueils documentaires, drames et poésies. Ces livres ont été écrits en diverses langues et édités en différents pays, beaucoup d'entre eux ont été traduits en plusieurs langues : dans leur ensemble ils peuvent très bien être considérés comme formant un courant de la littérature européenne générale. Dans ce courant se placent les *Lettres d'un Cultivateur Américain*.

Ce livre a joui d'une grande popularité à la fin du dix-huitième siècle, il a été un des nombreux livres qui ont interprété le Nouveau Monde à l'Ancien, et a eu sa part dans la formation de la conception européenne de l'Amérique. Étudier cet ouvrage assez éloigné dans le passé pour permettre un examen objectif, voir comment il s'est créé, comment il a été transformé dans ses traductions et ses adaptations, suivre sa carrière et chercher les critiques qu'il a provoquées, ce sera faire en quelque sorte une expérience de psychologie internationale. La méthode adoptée est

la suivante : la première partie de mon livre est un exposé de faits d'ordre biographique et d'ordre bibliographique. La biographie de Crèveœur qui forme le premier chapitre n'est guère que le résumé de deux excellents ouvrages déjà parus ; elle apporte pour tant plusieurs documents nouveaux et tente de mettre en valeur la personnalité de l'écrivain. Le deuxième chapitre discute en détail, sans essayer de juger, la composition, la publication, l'évolution par étapes progressives, et la diffusion des *Lettres d'un Cultivateur Américain*. Les renseignements fournis par ces deux chapitres forment la base essentielle à la deuxième partie, qui essaie d'apprécier la valeur et l'importance de l'ouvrage de Crèveœur comme interprète des États-Unis pour l'Europe. Cette appréciation se divise en quatre parties, selon les matières traitées dans les *Lettres* ; elles sont donc discutées successivement comme : 1) propagande anti-esclavagiste, 2) peinture de la vie des Peaux-Rouges, 3) document sur la Révolution américaine, et 4) description de la vie aux États-Unis. Dans chacune de ces discussions on déterminera d'abord les connaissances réelles de Crèveœur en ce qui concerne le sujet traité, puis l'apport de ses lectures, la modification imposée à ses idées par les circonstances, et enfin l'impression faite sur les contemporains par les pages publiées. Ce ne sont que des aspects différents de la question fondamentale à laquelle cette étude voudrait répondre : *Comment s'est fait ce livre sur l'Amérique et quel rôle a-t-il pu avoir dans la formation de la conception européenne de l'Amérique ?*

Voir comment les *Lettres d'un Cultivateur Américain* se sont créées, observer l'attrait qu'elles ont pu exercer sur l'imagination européenne, ce n'est évidemment qu'envisager un cas particulier, et un exemple historique, mais qui aura peut-être quelque application à d'autres cas semblables et à certains problèmes actuels, et qui sera sur une petite échelle une étude psychologique des peuples. L'individu humain, obligé de se représenter le vaste monde qui échappe à son observation immédiate, le conçoit le plus souvent sous l'aspect d'une scène sur laquelle les nations étrangères, comme des marionnettes, jouent leur rôle. Ainsi les pays lointains, avec leurs milliers d'individus, la richesse et la complexité de leur vie, se simplifient, se stylisent, et se dessèchent en des sortes de fantoches sans substance et sans sentiment. Leur rôle est réglé d'avance : ils s'aiment, ils se repoussent, ils se battent, le traître se fait huer, et le héros se fait applaudir — jusqu'au jour où le spectateur s'aper-

çoit que ce ne sont que des poupées en carton et en bois qui se meuvent devant lui. Alors il renverse la petite scène avec impatience, remet les marionnettes dans leur boîte, — résolu de rechercher les réalités dont elles ne sont que la caricature grossière, et de les remplacer par des êtres vivants, complexes et contradictoires. Et comme premier pas de cette recherche difficile, il se penchera un instant sur les corps creux de ces pauvres fantoches, il les démontrera, et il cherchera les lambeaux d'étoffe fanée, les morceaux de bois usé et les taches de couleurs voyantes, qui les composent... C'est dans un tel esprit que j'ai conçu les pages qui suivent, c'est ainsi que je voudrais qu'elles fussent lues.

CHAPITRE PREMIER

LA VIE D'UN HOMME :

MICHEL-GUILLAUME JEAN DE CRÈVECŒUR

Reconstruire la vie d'un personnage du passé, c'est composer une sorte de mosaïque, dont les pièces sont les fragments de documents, de lettres et de souvenirs qui ont échappé à la destruction du temps. Pour certaines parties de l'ouvrage on a une abondance de matériaux dont on n'a qu'à choisir les plus beaux et les plus brillants ; mais pour compléter d'autres parties du dessin il y a insuffisance sinon manque total d'éléments, de sorte que l'imagination et la spéculation doivent combler les lacunes. Or, le biographe de Crèveœur se trouve devant une richesse de matériaux qui lui permettent de tracer d'une façon très détaillée la dernière moitié de cette vie longue de quatre-vingts ans : correspondance privée et officielle, aussi bien que témoignages de quelques contemporains, car Crèveœur était alors écrivain connu et avait à un moment une situation publique très en vue. Par contre, pour des raisons qui deviendront claires, on a très peu de documents sur la première moitié de sa vie, celle qui nous intéresse surtout ici puisqu'elle vit la création de l'ouvrage qui est le sujet de cette étude : les quelques détails fragmentaires sur cette période seront donc rassemblés soigneusement mais ce sont pourtant les *Lettres d'un Cultivateur Américain* qui, quoiqu'elles ne soient pas strictement autobiographiques, résument la réalité profonde de ces années.

1735 - 1755

Michel-Guillaume Jean de Crèveœur ¹ naquit le 31 janvier 1735

1. Note sur le nom : Michel-Guillaume Jean de Crèveœur est son nom de baptême. Dans l'acte de sa naturalisation dans la colonie anglaise de New-York en 1765, il s'appelle John Hector St. John (voir MITCHELL, p. 307). Il signa la pre-

à Caen en Normandie¹. Les premières années de son enfance se passèrent soit dans sa ville natale, soit dans la maison de campagne que possédait sa famille dans le village de Pierrepont à une quinzaine de kilomètres au nord-ouest de Caen. Une lettre qu'il écrivit plus tard en 1803 donne le peu d'indications que l'on a sur ses goûts d'enfant : il y raconte qu'il aimait passionnément toutes les antiquités, la solitude des cimetières et les vieilles églises de la région, et qu'il rédigeait quelquefois ses observations pour sa mère². Moins agréables que ces promenades dans la campagne furent les quelques années qu'il passa chez les Jésuites au collège du Mont à Caen, si l'on en juge d'après une lettre qu'il écrivit à ses enfants en 1785. Il parle du collège comme de la « sordide pension », avec « l'obscur et froid galetas » dans lequel il était enfermé³. Ses études durent être celles de l'enseignement jésuite de l'époque : une instruction religieuse très complète, beaucoup de latin et surtout de composition latine, de la dialectique, et quelques éléments de géométrie. Cette dernière branche intéressa tout spécialement le jeune Crève-cœur et l'initia au métier de cartographe qu'il devait bientôt exercer. L'étude de la composition par une imitation constante de modèles classiques éveilla peut-être en lui le souci de la forme et le besoin d'expression littéraire, qui le firent parler plus tard dans une société presque muette au point de vue artistique, où peu de gens éprouaient la nécessité d'exprimer leur personnalité autrement que dans les œuvres de leur vie quotidienne. Quant à l'enseignement religieux, Crève-cœur comme maint autre de son siècle, devait réagir contre son absolutisme : il accueillera avec sympathie l'anticléricalisme d'un abbé Raynal, et ses écrits en seront souvent tein-

mière édition de ses *Letters* : J. Hector Saint John, ce qui n'était donc pas un simple nom de plume, comme quelques-uns l'ont cru. Dès son retour en France en 1781, il reprit son nom de famille, ce qui donna lieu à quelques confusions. L'explication de son nom qu'il donna à Franklin dans une lettre du 26 septembre 1781 (publiée par CHINARD, *Les Amitiés américaines de Madame d'Houdetot*, p. 13) peut être considérée comme purement fantaisiste. A partir de 1781 il signait tantôt *Saint John*, tantôt *Saint Jean de Crève-cœur*, et tantôt *Saint John de Crève-cœur*. Cette dernière forme est celle qui est la plus souvent employée par Crève-cœur lui-même, et celle que ses descendants conservent encore aujourd'hui. Dans les mentions différentes sur Crève-cœur on trouve même d'autres variantes, telles que *Crève-cœur de Saint Jean*, et *Sir John de Crève-cœur* !

1. Acte de naissance publié dans *Vie*, p. 284.

2. Lettre citée dans *Vie*, p. 5.

3. Lettre citée dans *Vie*, p. 4.

tés¹. Il n'est pas impossible qu'il ait éprouvé pendant ces années de collège son premier désir de voir l'Amérique ; ce furent même peut-être les relations des missionnaires et martyrs jésuites qui éveillèrent en lui la curiosité des pays lointains.

Il fit son premier voyage important en 1754, lorsque, vers l'âge de dix-neuf ans, il séjourna à Salisbury en Angleterre chez deux vieilles tantes nommées Mutel. Peu de temps après son arrivée, il se fiança à la fille unique d'un négociant, mais elle mourut avant qu'ils ne fussent mariés². Pendant ce séjour il apprit la langue anglaise, et développa sans doute cette sympathie pour l'Angleterre et les institutions anglaises si souvent exprimée dans ses écrits³. La durée de ce séjour en Angleterre ne put être fort longue, car en 1754 ou 1755 Crèveœur partit comme soldat au Canada⁴. Ce qui est important à remarquer c'est que ce jeune homme qui part pour l'Amérique n'est ni un homme de lettres qui cherche à renouveler son inspiration, ni un philosophe voyageur qui cherche à vérifier des théories. Ce n'est qu'un jeune homme de vingt ans, dont on ne connaît guère que son goût de l'observation et un don pour les mathématiques, l'éducation qu'il a reçue chez les Jésuites, l'initiation de l'Angleterre et le roman ébauché, trop tôt terminé. Ses écrits sur l'Amérique seront le résultat, et non pas le prétexte de son long séjour.

1755 - 1759

Crèveœur devait rester au Canada près de quatre ans, de 1755 jusqu'en décembre 1759. Il y était allé comme cadet dans les troupes

1. Par exemple : *Liberty of Worship*, essai écrit vers 1773, publié dans *Sketches*, p. 152 ; *Rock of Lisbon*, essai inédit écrit vers 1770, dans lequel il traite le système d'éducation religieuse d'« inquisitorial tymocracy » ; *Sketch of a Contrast between the Spanish & English Colonies*, écrit vers 1772, publié dans *University of California Chronicle* (avril 1926).

2. Selon une demande de renseignements adressée par un « particulier de la Province de Normandie » au Gouvernement d'Angleterre. Cette demande d'un certificat de vie ou de mort de Michel-Guillaume Jean de Crèveœur se trouve au Public Record Office de Londres, (Colonial Office 5, N° 115 f° 25, old number AWI. 294, f° 25) et a été publiée dans MITCHELL, p. 313-314.

3. Voir par exemple, *Sketch of a Contrast between the Spanish & the English Colonies*. On ne trouve des tirades contre l'Angleterre que dans les écrits composés après le retour de Crèveœur en France en 1781.

4. Peut-être s'est-il arrêté à Lisbonne en route pour le Canada, si l'on prend comme autobiographique l'essai inédit intitulé *Rock of Lisbon, New York 3d June 1770*, qui se trouve dans le second volume des *Mss. Am. Farm.*

de la colonie ¹, et exerça les fonctions de cartographe ². Les voyages de ses premières années au Canada lui firent connaître les « déserts » et les « sauvages » de l'Amérique. Il connut bien entendu Québec et Montréal, aussi bien qu'une partie du pays au nord de ces deux villes. Et quand, dans son livre, *De la France et des États-Unis*, discutant le commerce des fourrures, Brissot de Warville dira qu'il restera aux Anglais « encore exclusivement la communication de Mont-Réal avec les pays d'en haut, par la grande rivière des Outawas, qui tombe dans le fleuve Saint Laurent, au lac des deux montagnes, à trois lieues de cette ville ; mais sa rapidité ou plutôt ses fureurs et ses chutes éternelles rendront toujours cette voie, sinon impraticable, du moins dispendieuse et précaire », il ajoutera dans une note, « ces détails nous ont été fournis par M. de Crèvecoeur, qui a parcouru cette immense contrée » ³.

En 1757 Crèvecoeur fut avec l'armée de Montcalm à l'attaque du Fort-George sur le lac du même nom. Il rédigea une carte de ce fort et de ses attaques, carte que l'on peut voir aujourd'hui à la Bibliothèque de l'Arsenal à Paris ⁴. Cette carte dut plaire à ses supérieurs,

1. Voir le document au Dépôt de la Guerre cité dans *Vie*, p. 12.

2. Dans une lettre écrite en 1813 Crèvecoeur parle d'un séjour qu'il fit à Québec à l'âge de vingt ans et de ses travaux de cartographe. Voir *Vie*, p. 7-8.

Au chapitre II de sa biographie de Crèvecoeur (*A Question of Identity*, p. 11-20), Miss MITCHELL avance l'hypothèse que le jeune soldat français au Canada n'était pas la même personne que l'auteur des *Letters from an American Farmer*, et que ce dernier serait allé directement dans les colonies anglaises. Devant les documents publiés par BOURDIN dans l'introduction des *Sketches of Eighteenth Century America* (p. 14-15), et plusieurs autres que j'ai trouvés, je n'ai pu accepter cette hypothèse, d'ailleurs très discutable.

La théorie de Miss MITCHELL a comme point de départ des indications erronées sur la naissance de Crèvecoeur qui se trouvent dans le document au Dépôt de la Guerre déjà cité. Elle insiste sur le fait que le séjour canadien de Crèvecoeur n'est mentionné ni dans la demande de renseignements adressée au Gouvernement de l'Angleterre (ci-dessus, p. 9, note 2), ni dans ce qu'il dit au moment de son arrestation par les Anglais à New-York en 1779 (voir la lettre de Pattison publiée par MITCHELL, p. 54-55), ni dans la lettre écrite par Crèvecoeur à Franklin en 1781 (publiée dans CHINARD, *Les Amitiés américaines de Madame d'Houdetot*, p. 13). Il y avait pourtant de très bonnes raisons pour ne pas parler de ce séjour canadien dans ces trois occasions ; admettre alors sa part dans la guerre contre les colonies anglaises aurait pu être très compromettant.

D'autres documents qui confirment l'identité des « deux » personnes sont la lettre de M. Bernier et celle du marquis de Lotbinière, citées par BOURDIN, *op. cit.*, p. 14-15, aussi bien que la carte du Fort-George et la phrase de Brissot, dont je parle plus loin.

3. *De la France et des États-Unis* (Londres, 1787), p. 253.

4. Manuscrits, Carton 6433 : n° 25. *Plan du Fort-George appelé* [sic] *par les*

car dans la *Gazette de France* du 10 mars 1759 on apprend que le sieur de Bougainville rendit compte au roi de l'état de la colonie du Canada et qu'il eut « l'honneur de présenter à Sa Majesté le plan des forts et la carte des lieux qui sont le théâtre de la guerre dans ce pays. Ces plans ont été levés par le sieur de Crèveœur, officier au régiment de la Sarre employé dans le génie, et qui s'est fait beaucoup de réputation par sa bravoure et ses talents »¹. En 1758 Crèveœur fut nommé lieutenant de la compagnie de Rumigny au second bataillon du régiment de la Sarre, et l'état de proposition présenté par le ministre de la guerre mentionne qu'il « a des connaissances spéciales pour l'artillerie et le génie. Il sert avec distinction dans ces deux parties-là depuis qu'il est en [*sic*] Canada »².

Cette carrière militaire commencée si favorablement devait se terminer moins brillamment. Trente ans plus tard le marquis de Lotbinière, qui servait également sous Montcalm au Canada, écrivant de New-York le 7 juin 1790 à un ancien officier canadien M. des Méloizes, raconte qu'il a vu M^{me} Otto, « fille du fameux St. Jean de Crèveœur, dont vous avez pu entendre parler dans la campagne de Québec, en 1759, qui a été pour lui la dernière à la vive demande des lieutenants et sous-lieutenants de la Sarre, ce qui l'obligea de forcément se réfugier de suite dans le haut de la rivière d'Albanie où végétant il faisait le métier d'arpenteur »³.

Selon cette lettre Crèveœur assista donc à la prise de Québec par les Anglais le 13 septembre 1759 ; d'autres documents confirment ce fait et indiquent en plus qu'il y fut blessé⁴. Après l'abandon de Québec par les Français, M. Bernier, commissaire des guerres, y resta pour s'occuper des blessés français qui se trouvaient à

Anglois William-henri et de ses Attaques par M. le Marquis de Montcalm maréchal des Camps - 1757. En bas de la légende se trouve la signature « J. Crèveœur. »

1. R. DE CRÈVECŒUR qui ne connaissait pas la carte de l'Arsenal crut identifier la carte mentionnée dans la *Gazette* avec une carte non signée au Dépôt des cartes de la guerre. (Voir *Vie*, p. 14-15). Il se peut bien que les deux cartes soient de Crèveœur, mais il me semble certain que la carte de l'Arsenal est celle dont on parle dans la *Gazette*.

2. Voir *Vie*, p. 12-13, et *État des sujets que le Roi a agréés pour les charges vacantes dans le second bataillon du régiment d'infanterie de la Sarre... Du 25 juillet 1758* dans *Lettres de la Cour de Versailles au Baron de Dieskau, au Marquis de Montcalm et au Chevalier de Lévis*, éd. CASGRAIN (Montréal et Québec, 1890), p. 148.

3. Lettre publiée en partie par BOURDIN dans *Sketches*, p. 15.

4. Beaucoup plus tard Crèveœur se souvint de son séjour à l'Hôpital de Québec : « Prenons pour modèles les Hôpitaux de Québec et de Montréal ; ils sont dirigés par des religieuses dont j'ai plus d'une fois admiré la douceur et la tendre charité », écrivit-il dans *Cult. Am.* 84, vol. I, p. 254.

l'Hôpital Général de cette ville et pour régler avec les Anglais la question de savoir si ces blessés devaient être considérés comme prisonniers. Il rendit compte de ses efforts dans des lettres à ses supérieurs, le chevalier de Lévis, successeur du marquis de Montcalm, mort à la bataille de Québec, et son aide de camp M. de Bougainville¹. Dans ces lettres de M. Bernier on trouve parmi les noms des blessés dont il s'occupe, celui de Crèveœur. Il est question de lui pour la première fois le 4 octobre 1759 : « Je ferai passer Crèveœur en France », dit M. Bernier, « je ne sais si d'autres le voudront »². Dans une lettre adressée par le commissaire des guerres à M. de Bougainville le 21 octobre 1759, on apprend que le lieutenant-général anglais Monckton ordonna pour le lendemain l'embarquement de certains officiers français « non comme prisonniers », parmi lesquels, Crèveœur. « C'est un mystère où ces officiers.... doivent être transportés. J'ai ouï dire que tous les vaisseaux destinés pour l'Europe étaient partis. Comme ce général part dans deux ou trois jours pour New-York, je croirais volontiers que ces officiers iront au même endroit. M. de St. Félix accepte toute route qui les conduira en Europe, et Crèveœur n'aspire qu'à aller chercher fortune ailleurs.... Je crois que je serai obligé de demander un petit supplément d'espèces ; il n'est pas possible de laisser embarquer nus et sans le sou tant nos officiers que ceux de la colonie, entre autres Crèveœur, s'il part, qui abandonne tous ses appointements pour une médiocre somme ; et tout régiment qui expulse un officier lui donne ordinairement sa conduite »³. Quinze jours plus tard, le 5 novembre 1759, M. Bernier écrivit, « j'ai donné à Crèveœur deux cent quarante livres, je ne pouvais moins faire pour nous en débarasser. D'ailleurs il ne serait et ne pouvait partir [*sic*] sans ce secours. Il m'a laissé un état de ses dettes actives et passives »⁴. Enfin parmi les papiers du chevalier de Lévis à la date du premier janvier 1760 on trouve trace de la nomination du sieur Jean-Joseph-Barthélemy Déguisier à la lieutenance de la compagnie de Rumigny du régiment de la Sarre, « vacante par l'abandon du sieur de Crèveœur »⁵. On

1. Publiées dans *Lettres de divers particuliers au Chevalier de Lévis* (Québec, 1895), volume X de la *Collection des Manuscrits du Maréchal de Lévis*, éditée par H. R. CASGRAIN.

2. *Lettres de divers particuliers, etc.*, p. II.

3. *Ibidem*, p. 23-24.

4. *Ibidem*, p. 37.

5. *Lettres du Chevalier de Lévis concernant la Guerre du Canada*, éd. CASGRAIN (Montréal et Québec, 1889), p. 400.

ne peut que spéculer sur les raisons de cet abandon et de cette impopularité : son esprit libre et indépendant s'habitua difficilement à la discipline militaire, à juger d'après ses écrits postérieurs qui montrent souvent la haine de la guerre et des luttes. Un essai satirique sur les origines de la lutte entre la France et l'Angleterre, qu'il écrivit vers 1776 mais qu'il ne publia jamais, pourrait également faire croire qu'il traitait la gloire militaire avec un réalisme peu conforme aux goûts de ses supérieurs ¹. Cet abandon de la carrière militaire marqua la fin d'un épisode dans la vie de Crèveœur : par ce geste il manifesta sa volonté de vivre avec sincérité selon ses idées, en suivant son idéal humanitaire, — volonté qui s'exprimera à d'autres crises de sa vie, et qui ne sera que rarement comprise dans un monde qui réserve sa faveur à la conformité.

Le bateau du lieutenant-général Monckton, dont parle M. Bernier, alla en effet à New-York et y arriva le 16 décembre 1759, ce qui nous permet de supposer que c'est à ce moment que commença la vie de Crèveœur aux colonies anglaises ². C'est donc à vingt-cinq ans, qu'il rompit tous liens avec la France, et que sous le nom de M^r John Hector Saint John, il refit sa vie dans les colonies anglaises, où il devait pendant vingt ans rester sans revoir sa mère-patrie.

1760 - 1769

Quoiqu'il ne soit pas possible d'établir la chronologie exacte des dix premières années de Crèveœur dans les colonies anglaises, certaines indications donnent pourtant une idée générale de son genre de vie. Il exerçait certainement son métier d'arpenteur, comme le dit le marquis de Lotbinière dans la lettre déjà citée ³. Crèveœur lui-même le dit également dans une lettre au duc de La Rochefoucauld du 1^{er} mai 1784 : « *I never was but a simple surveyor of lands, a cultivator of my own grounds, or a wanderer through the forests of this country.....* » ⁴. Il était aussi à un moment commerçant, peut-on ajouter d'après d'autres documents ⁵. Le métier

1. *The English and the French before the Revolution*, dans *Sketches*, p. 172.

2. Voir BOURDIN, *Sketches*, p. 14, qui se base sur les renseignements dans le *Dictionary of National Biography*.

3. Ci-dessus, p. 11.

4. Lettre inédite, Bibliothèque de Mantes.

5. Le « particulier de la province de Normandie », certain membre de sa famille,

d'arpenteur et de commerçant l'obligèrent d'entreprendre de nombreux voyages, la curiosité le poussa à en faire d'autres, de sorte qu'il connut bientôt la plupart des colonies anglaises. Dans une lettre au duc d'Harcourt du 27 juillet 1787 il dit avoir parcouru en 1764 avec des sauvages le territoire de Vermont, qui faisait alors partie de la Colonie de New-York ¹. Dans l'automne de 1765 il se trouvait dans le voisinage de la ville de New-York ² ; en 1766 il parcourut toute la région côtière, de la colonie de New-Hampshire dans le nord jusqu'en Virginie dans le sud ; en 1767 il entreprit un voyage de presque six mois dans la région ultramontaine de l'Ohio et des Grands Lacs. C'est un mémoire sur ce dernier voyage, rédigé par Crèveœur en 1785 pour le maréchal de Castries, qui indique d'une

qui avait adressé la demande de renseignements au Gouvernement de l'Angleterre en 1772 (ci-dessus, p. 9, note 2), dit que Crèveœur habitait la ville de Philadelphie et ajoute qu'il « y était en qualité d'associé ou de vice-gérant d'un négociant dont on ignore le nom et le genre de commerce et les dernières nouvelles que l'on a reçues sont de l'année 1767 ». Au moment de son arrestation à New-York en 1779, Crèveœur, en décrivant sa vie passée, dit qu'après être arrivé dans les colonies anglaises, « he first went into the mercantile line ». (Lettre de Pattison à Sir Henry Clinton, publiée dans MITCHELL, p. 54-55). Dans un essai inédit intitulé *Sketches of Jamaica & Bermudas* (Mss. Am. Farm., II) il y a beaucoup de détails sur le commerce qui ne se trouvent pas dans l'adaptation française publiée dans *Cult. Am.* 84, vol. I, p. 229. Enfin l'on sait que Crèveœur avait des amis et des relations, William Seton, par exemple, parmi les négociants de New-York.

1. Publiée dans HIPPEAU, *Le Gouvernement de Normandie* (Caen, 1863), vol. III, p. 137. La même lettre fut envoyée au maréchal de Castries : voir Arch. Affaires Étrangères, *Corr. Pol., États-Unis, supplément*, vol. IV, p. 274-280.

2. A deux propos différents Crèveœur cite le nom de Lord Adam Gordon : 1^o dans une lettre au *Courier de l'Europe*, vol. XIII, p. 296 (voir ci-dessous, p. 66, note 1), où il écrit : « On dit aussi que l'anecdote du globe de frêlons suspendu dans un appartement est une fable ; que les incrédules aillent demander au Lord Adam Gordon si lorsqu'en compagnie avec la Duchesse sa belle-sœur, il dîna chez Jacques Graham, Écuyer, à Morrisiana, près Harlem, à 14 milles de New-York, il ne vit pas un de ces globes suspendus dans l'appartement où il dînait... » et 2^o dans une note sur Sir William Johnson (*Voyage*, vol. I, p. 349) où il dit, « Je me rappelle qu'en 1766 la duchesse douairière de Gordon qui venait d'arriver à New-York, ayant été informée que les députés de plusieurs nations devaient s'assembler chez Sir William Johnson, partit sur-le-champ pour assister à ce congrès ». Or, selon le journal de son voyage en Amérique laissé par Lord Adam Gordon (publié dans le recueil de N. D. MERENESS, *Travels in the American Colonies 1690-1783*, p. 367-453), il se trouvait dans le voisinage de New-York en septembre et en octobre 1765, et il écrit à propos de Morrisiana que c'est « the seat of Lewis Morris, Esq. & the prettiest and best conditioned farm in America. It is nine miles from New-York, consists of 2050 acres, for which he has been offered 22000 pounds sterling. It has a bad house on it ».

C'est peut-être vers ce même moment que Crèveœur fit la connaissance de sa future femme dont la famille habitait la région.

façon précise l'étendue de ses voyages ¹. Puisque ce document n'a pas été publié, je le résume brièvement ici, car il fournit des renseignements qui doivent être à la base de toute appréciation de la valeur documentaire des livres de Crèvecoeur. Ce mémoire qui décrit la région située à l'ouest des Alleghanys se base sur des « observations faites par les voyageurs et les colons les plus instruits qui habitent ces contrées, que j'ai réunies avec celles que je [Crèvecoeur] fis sur les lieux en 1767 ». La dernière partie du mémoire qui raconte le voyage de Crèvecoeur commence ainsi : « J'avais depuis longtemps désiré connaître les pays ultramontains, ayant parcouru avec soin les États de Virginie, de Pensilvanie, de Mariland, de Nouveau Jersey, New-York, Connecticut, Rhode Island, Massachusetts et New Hampshire l'année d'au paravant [1766] ; il ne manquait à mes désirs que l'occasion de quelques Américains instruits ; car il n'est pas possible de voyager seul à une si grande distance. Le hasard me procura la connaissance du S^r Robert Hooper, appointé l'arpenteur et l'agent du district nouveau d'Indiana, dont il allait entreprendre l'arpentage ; un Anglais possédant comme moi le plus grand désir de voir l'intérieur du continent se joignit à nous »... Crèvecoeur, Hooper et l'Anglais, accompagnés de trois coureurs de bois, partirent de la ville de New-York le 4 avril 1767. Ils passèrent par Philadelphie, traversèrent la colonie de Pensylvanie jusqu'à Pittsburg situé au confluent de l'Alleghany et du Monongahela ². Ensuite on quitta Pittsburg le 6 mai, et l'on descendit en petits bateaux l'Ohio, arrivant à l'embouchure de l'Ohio et du Mississippi en vingt et un jours. On remonta le Mississippi, et Crèvecoeur resta deux mois dans la région de Saint-Louis et des Kaskaskias pour voir les établissements des deux côtés du Mississippi. Puis l'expédition remonta la rivière des Illinois, passa par « le hâvre de Chicago » et gagna le Fort du Détroit, dans un vaisseau anglais. Un autre vaisseau les amena au Fort Erie, on visita les chutes de Niagara, traversa le lac Ontario jusqu'à Oswego, et rentra à New-York par le lac Onéida, Fort Schuyler, la rivière Mohawk, et la ville d'Albany.

1. *Mémoire sur la Région située à l'ouest des Montagnes d'Alléghany : arrosée par les rivières Ohio, Mississippi, Illinois, Cheroquée, etc.* Un duplicata de ce mémoire se trouve aux Archives du Service Hydrographique de la Marine (Paris). « C - 66 - N° 32 ». Il est de cent pages manuscrites. A la page 78 commence l'*Esquisse de la Route du Voyage que je fis dans la partie intérieure la plus intéressante de ce continent dans l'année 1767*.

2. Pour l'itinéraire détaillé de Philadelphie à Pittsburg, voir *Cult. Am.* 87, vol. III, p. 388-389.

Le voyage dura 161 jours $\frac{1}{2}$, selon Crèveœur ; et l'on fit 3190 milles, dont la grande proportion sur les rivières et les lacs¹. Pour l'époque c'était un voyage considérable, dans une région presque inhabitée, un voyage qui exigeait de la force physique et de la volonté. Crèveœur avait déjà, comme voyageur, une connaissance exceptionnelle de l'Amérique anglaise² ; il devait bientôt approfondir cette connaissance en se fixant dans ce pays, en l'adoptant comme patrie, et en s'identifiant avec sa vie.

Ce sont les colonies de Pensylvanie et de New-York que connaissait le mieux Crèveœur, et ce sont elles qu'il avait le plus souvent habitées pendant les années de 1760-1770. Déjà en 1765 il s'était décidé à s'établir en Amérique, car le nom de John Hector St. John se trouve dans la liste des habitants naturalisés par une loi passée dans l'assemblée de la colonie de New-York en décembre de cette année³. Quatre ans plus tard, le 20 septembre 1769, il se marie avec une Américaine, Mehetable Tippet du comté de Duchesse dans la colonie de New-York⁴ ; et la même année, le 12 décembre, il acheta pour trois cent cinquante livres (argent de la colonie) une ferme dans le comté d'Orange⁵. La ferme faisait partie d'une propriété appelée Greycourt, et reçut bientôt le nom de Pine-Hill. C'est ainsi que prirent fin les *Wanderjahre* de Crèveœur, alors qu'il avait trente-quatre ans. Il avait été soldat, arpenteur, commerçant, et voyageur ; il devint maintenant cultivateur et écrivain. « *I felt myself happy in my new situation* », écrira-t-il dans ses *Letters* rédigées en sa langue adoptive « *and where is that station which can confer a more substantial system of felicity than that of an American farmer, possessing freedom of action, freedom of thought, ruled by a mode of government which requires but little from us ?* »⁶

1. On suit facilement cette route sur la carte de Louis Evans, reproduite dans le deuxième volume du *Cult. Am.* 87.

2. Si l'on prend l'essai sur la Jamaïque et les Bermudes comme le récit de ses expériences personnelles, il aurait même visité ces deux endroits. Il n'y a rien de très original dans l'essai ; les détails auraient très bien pu venir de Raynal ou d'autres livres. Mais, d'autre part, je n'ai pas trouvé de preuves que Crèveœur n'ait point fait ce voyage.

3. *Laws of New-York for the Year 1691 to 1773 inclusive* (N. Y. 1784), vol. II p. 481.

4. Une traduction de l'acte de mariage se trouve dans *Vie*, p. 285.

5. L'acte d'achat a été reproduit d'après l'original qui se trouve au bureau du *county clerk* du village de Goshen, comté d'Orange, New-York, dans MITCHELL, p. 310-313.

6. *Letters from an American Farmer* (édition Everyman), p. 22.

1770 - 1775

Les cinq années de 1770 jusqu'à 1775 semblent avoir été la période la plus heureuse de la vie de Crèvecoeur. A notre point de vue leur récolte la plus précieuse est le récit qu'il en a laissé dans les pages des *Letters from an American Farmer* et des *Sketches of Eighteenth Century America*.

Sa ferme se trouvait dans une région belle et fertile : une aquarelle de sa main permet d'en former une image assez précise ¹. Elle était située dans un pays d'autres petites fermes et de très modestes villages, zone moyenne entre les centres de la côte et les établissements d'avant-garde sur la frontière. Pour y arriver de la ville de New-York, on remontait la vallée de l'Hudson sur une distance d'à peu près quatre-vingts kilomètres jusqu'au village de New Windsor, qui se trouvait près des Highlands et de West-Point, et de là l'on prenait vers l'ouest la route qui menait à Goshen : après être passé par l'église et les quelques maisons qui formaient Blooming Grove, on gagnait bientôt la ferme de Pine-Hill, à vingt-cinq kilomètres à l'ouest de l'Hudson ². Aujourd'hui une grand'route en ciment passe devant la ferme, une ligne de chemin de fer traverse les « terres basses » de Crèvecoeur, et dans « *Greycourt meadows* » des fermiers polonais cultivent des laitues pour le marché de New-York ; pourtant une haie d'acacias borde toujours la route, des vergers s'étalent sur les collines avoisinantes, et Cromline Creek coule paisiblement à travers les champs : le charme essentiel de la région n'a point changé. A Pine-Hill naquirent trois enfants : America-Francès ou « Fannie » en 1770, Guillaume-Alexandre ou « Ally » en 1772, et Philippe-Louis en 1774 ³. Crèvecoeur se consacra avec joie aux intérêts de sa

1. Miniature dans la possession de M. Louis de Crèvecoeur de Paris ; une autre copie un peu plus grande, appartenant à un autre membre de la famille, a été reproduite dans *The Pennsylvania Magazine of History*, volume XXX, p. 257 (Philadelphie, 1906), et dans les *Proceedings of the Massachusetts Historical Society* pour janvier 1906. Voir ci-dessus, frontispice.

2. Cette route est décrite par Crèvecoeur dans *Voyage*, vol. I, p. 238-295. L'emplacement de la ferme de Crèvecoeur qui s'appelle actuellement « Elmcote », se trouve sur la route entre Chester et Blooming Grove, sur la limite entre ces deux communes. Tout auprès se trouve un cimetière où l'on peut voir les tombeaux de quelques-uns des voisins de Crèvecoeur, tels que Thomas Moffatt (+ 1805) et Elihu Marvin (+ 1803). Pour plus de détails sur l'état actuel de Pine-Hill, voir MITCHELL, p. 30-33. Carte du comté d'Orange, ci-dessous, en face de la page 152.

3. Voir *Vie*, p. 288, pour plus de détails.

famille et aux travaux de sa ferme. A feuilleter aujourd'hui les pages de ses écrits on arrive à comprendre un peu les satisfactions aussi bien que les difficultés de cette existence ; et il communique encore un peu de son enthousiasme au lecteur. Sa famille et sa ferme ne l'absorbaient point cependant tout entier. Il avait des amis : quelques-uns, cultivateurs comme lui ; d'autres, commerçants et administrateurs de la colonie, habitants de la ville de New-York ¹. Il faisait quelques voyages : par exemple une longue excursion dans la vallée de la Susquehanna en 1774 ², de courts voyages à la ville de New-York, et peut-être à Philadelphie. Sa vie de cultivateur ne lui laissait pas beaucoup de loisirs mais avec son esprit actif Crèveœur ne manquait pas de lire les gazettes du pays, même quelques livres tels que *l'Histoire philosophique et politique* de l'abbé Raynal, et d'écouter de temps en temps les sermons des pasteurs. Enfin il rédigeait des notes à la fois sur ses voyages et sur sa vie quotidienne, et, à l'instigation de son ami William Seton, il commença à rédiger les « lettres » qui devaient composer les *Letters from an American Farmer*. Crèveœur croyait avoir trouvé dans ce genre de vie un bonheur réel, et il ne pensait qu'à passer ainsi le reste de sa vie. Des circonstances qu'il ne soupçonnait pas devaient lui apporter une renommée plus étendue et de plus graves responsabilités. Elles devaient lui apporter également des inquiétudes et de la douleur : pendant tout le reste de sa vie il ne retrouvera jamais le bonheur de ces cinq années à Pine-Hill.

1775 - 1781

En 1775 la querelle qui existait depuis longtemps entre les colonies anglaises et la Métropole se transforma subitement en hostilités ; d'autres événements se précipitèrent, les colonies se déclarèrent indépendantes en 1776 ; et des milliers de personnes se trouvèrent plongées dans la guerre. Ce n'était pas la méthode que souhaitait la majorité pour régler leurs difficultés, et un an auparavant peu de gens prévoyaient cette conclusion aux disputes. L'avènement de cette guerre civile fit une profonde impression sur Crèveœur qui menait alors une vie paisible dans sa ferme du comté d'Orange,

1. On connaît les noms de plusieurs d'entre eux, voir MITCHELL, p. 43-45.

2. Voir Crèveœur *on the Susquehanna*, dans *The Yale Review* (avril 1925) et la traduction française dans *Cult. Am.* 87, vol. III, p. 161.

elle marqua la fin de sa vie heureuse, changea le cours de sa vie à venir et ébranla profondément son optimisme et sa confiance en la société agricole dont il faisait partie ¹. Il resta dans sa ferme jusqu'en 1778, sans prendre une part active à la lutte, et s'efforçant toujours de garder l'indépendance de sa pensée. Ces efforts furent bien pénibles, car il devait souffrir des soupçons et subir les violences de certains de ses voisins qui ne supportaient pas ses opinions modérées et ses sympathies pour l'Angleterre. Il devait également éprouver des inquiétudes en raison des attaques des Indiens et des Anglais contre les établissements de la frontière. Depuis longtemps, même avant la guerre, Crèvecoeur avait le projet de rendre visite à sa famille en France, pour pouvoir régler des questions de succession, et assurer à ses enfants leur part de l'héritage familial ; ses parents, de leur côté, faisaient alors des efforts pour renouer les liens de famille ². Dès le commencement de l'année 1778, Crèvecoeur commença à faire les démarches nécessaires pour gagner la ville de New-York, occupée alors par les Anglais, et d'où il lui faudrait s'embarquer pour l'Europe. Le mois de février 1779, le trouve avec son fils Ally à New-York, obligé de demander des rations aux autorités, tant ils étaient dénués de ressources. En attendant une occasion pour s'embarquer il exerça un peu son ancien métier d'arpenteur, et vécut avec l'aide de ses amis, puis, au mois de juillet il devint de nouveau l'objet de soupçons, non pas, cette fois des patriotes américains, mais des Anglais et des Loyalistes de New-York. Par suite d'une accusation anonyme il fut enfermé à la prison du Prévôt et y resta plus de deux mois jusqu'à ce qu'il fût libéré sur les instances de quelques amis. Les souffrances physiques de cet emprisonnement furent accompagnées d'horribles inquiétudes pour le sort du fils qui

1. On ne trouvera ici que des indications très sommaires sur cette période de la vie de Crèvecoeur. L'histoire de ses efforts pour voir clair pendant ces années agitées est d'un si grand intérêt que le chapitre v, *Crèvecoeur, historien de la Révolution américaine*, y est entièrement consacré.

2. Lettre du 7 avril 1778 d'Elihu Marvin, *chairman of the Committee of Cornwall Precinct*, au gouverneur George Clinton, dans *Public Papers of George Clinton*, vol. III, p. 148 : « ... many of us have knone [*sic*] of Mr. St. John's talking and prepareing [*sic*] to go to Europe before this Disturbance by England begun [*sic*] and that we are apprehensive of no Danger to the State if your Excelency [*sic*] sees fit to permit Mr. St. John to go to New York for a passage to Europe... »

La demande de renseignements adressée au gouvernement de l'Angleterre (citée ci-dessus, p. 9), écrite vers 1772, se termine par cette phrase : « Des intérêts de famille considérables exigent le Certificat qu'on demande, et qu'on espère qu'il sera accordé aux instances de M. l'Ambassadeur ».

l'avait accompagné et des autres membres de sa famille laissés à Pine-Hill ¹. Pendant l'hiver de 1779-1780, après sa sortie de prison, Crèveœur souffrit d'une forte fièvre, suivie de « maux de nerfs », dont il a laissé une description émouvante ². Ces souffrances physiques et morales laissèrent une empreinte profonde sur son caractère. Il écrivait lui-même vers 1796, « peu de jours se passent sans que j'en [des maux de nerfs] ressentie quelques atteintes » ³ ; et sa mort en 1813 fut le résultat de cette même maladie. Le départ pour l'Europe se trouvait toujours retardé ; l'arrivée de l'escadre française près de Rhode Island eut comme résultat un embargo général sur le port de New-York. Au mois de septembre 1780, Crèveœur et son fils s'embarquèrent enfin, arrivèrent en Irlande au mois d'octobre et passèrent ensuite en Angleterre. Sauf la vente le 20 mai 1781 de quelques manuscrits aux éditeurs Thomas Davies et Lockyer Davis de Londres, nous ne savons à peu près rien de ce séjour de quelques mois en Angleterre ⁴. Peut-être revit-il quelques-unes des connaissances de son premier séjour dans le pays : ou peut-être se fit-il des relations parmi les amis de ses propres amis de New-York. D'Angleterre il passa en France et le 2 août 1781, ⁵ il arriva enfin sous le toit paternel et revit sa patrie que, nous dit-il, « je n'avais pas revue depuis vingt-sept ans : — les sensations de joie et de plaisir que j'y ai ressenties depuis sont supérieures à toute description » ⁶.

1781 - 1783

De retour en France, Crèveœur, cultivateur, réfugié et prisonnier devint brusquement un personnage intéressant aux aventures

1. Voir la lettre, *Circonstances dans lesquelles s'est trouvé l'Auteur pendant son séjour à New-York, etc.* dans *Cult. Am.* 84, vol. I, p. 389-420.

2. Dans un récit inédit et inachevé, *Esquisse de ma Vie depuis ma Sortie de Prison à New-York le 17 septembre 1779, etc.* Manuscrit appartenant à M. Louis de Crèveœur. Extraits publiés dans *Vie*, p. 59-62.

3. *Esquisse de ma Vie, etc.* Voir également les lettres de Crèveœur au duc de la Rochefoucauld, dans lesquelles il explique les raisons qui le poussent à demander un congé ; aussi la lettre de C. Williams au duc de La Rochefoucauld du 11 octobre 1784 : « Notre digne ami M. de Crèveœur se porte passablement à ses nerfs de près [*sic*] qui sont toujours beaucoup affectés ». (Lettres manuscrites à la Bibliothèque de Mantes).

4. Voir la note en tête du premier volume des *Mss. Am. Farm.*

5. Date qu'il donne dans *Cult. Am.* 87, vol. III, p. I.

6. *Cult. Am.* 84, vol. I, p. 419.

extraordinaires et attendrissantes, une sorte d'homme de lettres, et disons même, un « mondain malgré lui ». Il passa l'été et l'automne de 1781 dans la propriété de son père à Pierrepont, et dans la ville voisine de Caen. Il ne tarda pas à se faire des relations parmi les amis de sa famille ; le charme de sa personnalité aussi bien que l'intérêt qui s'attachait à son séjour en Amérique, le faisaient estimer partout¹. Une des premières de ces relations fut le marquis de Turgot, frère du célèbre ministre et membre de l'Académie des Sciences, qui l'invita dans son hôtel à Paris pendant l'hiver de 1781-1782. Crève-cœur alla dans plusieurs maisons que fréquentaient Turgot, et eut la bonne fortune d'aller avec lui deux fois par semaine chez le grand écrivain et savant Buffon. « Ce fut à la table de M. de Buffon », écrivit-il plus tard², « ce fut dans son salon, pendant les longues soirées d'hiver, que, pour la première fois, je redevins tout à coup sensible aux grâces, aux beautés, à la timide pureté de notre langue qui, pendant mon long séjour dans l'Amérique septentrionale, m'était devenue étrangère et dont j'avais presque perdu l'usage, mais non la mémoire. Jamais je n'oublierai l'impression que firent sur mon esprit les conversations lumineusement instructives de ce grand peintre de la nature, dont je venais de lire les ouvrages.... » La personne qui devait exercer la plus grande influence sur le destin de Crève-cœur était la comtesse d'Houdetot, que les *Confessions* de Jean-Jacques Rousseau ont rendue célèbre. La famille du comte d'Houdetot était liée avec la famille de Crève-cœur et possédait une propriété près de Pierrepont. M^{me} d'Houdetot entendit parler ainsi du voyageur rentré d'Amérique ; elle le recommanda auprès de son ami Benjamin Franklin même avant de le connaître personnellement³, et dès l'arrivée de Crève-cœur à Paris exprima le désir de faire sa connaissance⁴. Il montra quelque hésitation d'abord mais

1. Voir, par exemple, ce que dit de lui SAMUEL BRECK dans ses *Recollections*, p. 81-82 : « Saint-John was by nature, by education, by his writings, and by his reputation a philanthropist. The milk of human kindness circulated in every vein. Mild, unassuming, prompt to serve, slow to censure, extremely intelligent and universally respected and beloved, his society on shipboard could not but be a treasure ». Breck, qui était venu en France pour faire son éducation, rentra en Amérique avec Crève-cœur en 1787.

2. Dans *Souvenirs sur M^{me} la comtesse d'Houdetot*, écrits en 1813 pour sa belle-fille, publiés en partie dans *Vie*, p. 68-82.

3. Lettre de la comtesse d'Houdetot à Franklin, 10 août 1781, traduite dans l'appendice de la réédition des *Letters from an Am. Farmer* (1904), p. 331.

4. Raconté par Crève-cœur dans ses *Souvenirs sur M^{me} d'Houdetot* : *Vie*, p. 70.

la comtesse insista, le fit chercher par son secrétaire et le vit vers le mois de mars 1782. M^{me} d'Houdetot s'enthousiasmait depuis plusieurs années pour la cause des Américains ; le vénérable Franklin avait planté de ses propres mains un acacia de Virginie dans sa propriété de Sannois¹ ; elle cherchait à exprimer de toutes les façons son intérêt pour la république naissante ; on comprend donc qu'elle ait voulu faire la connaissance de Crèveœur. Brissot de Warville raconte que « fière de posséder un sauvage américain, elle voulut le former et le jeter dans le monde »². S'il y avait un élément de snobisme dans l'intérêt que témoignait la comtesse à Crèveœur, les grands services qu'elle lui rendit et les nombreuses marques d'affection qu'elle montra tant à lui qu'à sa famille ne permettent pas de douter de sa sincérité ni de sa bonté.

Au cours du printemps de 1782 Crèveœur alla habiter à Paris l'hôtel d'Houdetot ; la comtesse entreprit son éducation mondaine et le mena partout : dans les galeries et les bibliothèques, et dans les salons les plus renommés³. C'est à ses instances et à celles de ses amis que Crèveœur entreprit la traduction française de son livre ; et grâce à sa protectrice, il reçut du maréchal de Castries, ministre de la marine, l'invitation de venir à Versailles pour lui fournir des renseignements sur l'Amérique. C'était le printemps de 1783 : on négociait alors la paix à Versailles. Crèveœur travailla pendant sept semaines à un mémoire, qui intéressa si vivement le maréchal de Castries qu'il fit mettre le nom de Crèveœur en tête de la liste de nomination des consuls pour l'Amérique et lui laissa le choix de la ville⁴. Enchanté de cette occasion de retrouver sa femme et ses

1. CHINARD, *Les Amitiés américaines de Madame d'Houdetot*, passim.

2. *Mémoires* (édition PERROUD), vol. II, p. 48. Sur la valeur de ce témoignage de Brissot sur Crèveœur, voir plus loin, p. 43, note 1.

3. Dans les *Souvenirs* déjà cités, Crèveœur dit qu'il fut présenté aux familles de La Rochefoucauld, Liancourt, d'Estissac, Breteuil, Rohan-Chabot, Beauvau, et Necker ; et qu'il fit la connaissance des académiciens d'Alembert, Delille, La Harpe, Marmontel, Suard, Grimm et Rulhière. C'est sans doute par l'intermédiaire de Saint-Lambert, l'ami de M^{me} d'Houdetot, qu'il rencontra ces derniers. A cette liste on peut ajouter les noms du docteur Target, Cadet de Vaux, Lacretelle, la comtesse de Damas, le marquis Langeron, etc.

4. Raconté par Crèveœur lui-même dans les *Souvenirs* publiés dans *Vie*, p. 76-80. Le mémoire dont il s'agit ne se trouve ni aux Archives de la Marine ni aux Affaires Étrangères : voir *Vie*, p. 79, note 1. C'est peut-être un fragment qui se trouve joint à une lettre du prince de Beauvau au ministère, écrite du Val le 10 mars 1783 ; ce sont des détails sur le commerce de New-York et sur la nécessité d'une ligne de paquebots, écrits de la main de Crèveœur. Archives des Affaires Étrangères : *États-Unis, Mémoires et Documents*, vol. XVII, p. 151.

autres enfants, il choisit la ville de New-York, et sa nomination fut signée le 22 juin 1783 ¹. Pendant les semaines mouvementées qui précédèrent son départ en septembre 1783, Crèveœur reçut une autre marque d'estime, celle d'être nommé correspondant de l'Académie des Sciences ². Il avait beau se flatter de l'accueil qu'on lui prodigua pendant les deux années qui s'écoulèrent entre son retour en France en août 1781 et son départ en septembre 1783, il avait beau se féliciter de sa chance inespérée, il n'était point heureux. Il souffrait toujours de la maladie qu'il avait contractée dans la prison de New-York, neurasthénie aggravée par de nombreuses inquiétudes. Il était toujours sans nouvelles de sa femme et des deux enfants qu'il avait laissés à Pine-Hill, malgré des efforts continuels pour avoir de leurs nouvelles et leur donner des siennes : crainte pour leur sort et remords de les avoir quittés ³. La publication de son livre en Angleterre lui mérita quelques injustes critiques ⁴ ; après qu'il eut passé longtemps à en préparer la traduction française, le manuscrit fut volé et il fallut le recommencer ; d'autres difficultés surgirent lorsqu'il était question d'obtenir le permis d'imprimer ⁵. Il prenait déjà au sérieux les responsabilités de son nouveau poste, et se donna beaucoup de mal pour établir une ligne de paquebots entre la France et New-York ⁶. Enfin n'oublions pas que toutes les relations de Crèveœur en France ignoraient les détails de sa vie passée, et qu'il lui était impossible de discuter

1. Archives des Affaires Étrangères, *États-Unis, Corr. Pol., supplément*, vol. XI, p. 269 : *Provision de Consul de France auprès de l'État de New-York en faveur du Sieur de St-Jean de Crèveœur, à Versailles, le 22 juin 1783*. Il y est chargé de « veiller à l'exécution des ordonnances et des règlements relatifs au commerce et à la navigation, et au maintien des privilèges dont les Français doivent jouir suivant les dispositions des traités et conventions, et au surplus faire et ordonner dans l'étendue de son consulat ce qu'il jugera nécessaire pour le bien de notre service et l'avantage de nos sujets ». On exige qu'il fasse sa résidence ordinaire à New-York. Ses appointements sont de 20.000 écus par an. On glanera d'autres renseignements sur Crèveœur dans ce même volume qui renferme des minutes du ministre de la marine.

2. Lettre de Crèveœur au duc de La Rochefoucauld, Caen, 1^{er} septembre 1783.

3. *Cult. Am.* 87, vol. III, p. 3.

4. Par exemple le livre d'AYSCOUGH, *Remarks on the Letters from an American Farmer*, publié à Londres en 1783 ; Crèveœur y répond dans une lettre publiée dans le *Courier de l'Europe* du 9 mai 1783.

5. Lettres de Crèveœur au duc de La Rochefoucauld, 7 août 1783, 23 août 1783, et 3 septembre 1783.

6. Lettre de Crèveœur au duc de La Rochefoucauld, 16 septembre 1783.

deux épisodes surtout : la fin de sa carrière militaire au Canada, et ses sympathies pour l'Angleterre à un certain moment de la Révolution américaine ; ces épisodes n'auraient pas été compris par tous ses amis en France et leur découverte aurait pu nuire à l'avenir de Crèveœur et de ses enfants. Ainsi cet homme qui détestait la dissimulation, qui avait un tel besoin de sincérité, se trouvait dans une situation où la franchise lui était défendue. Par un coup de fortune extraordinaire, les moyens de réorganiser sa vie si rudement bouleversée et de réparer les malheurs de sa famille se trouvaient à sa portée : il n'y avait évidemment rien à faire que de s'en servir. Cependant cela coûtait quelque chose : désormais il était un serviteur du roi, et comme tel, l'orthodoxie s'imposait dans ses croyances, ses opinions, et ses actes. Or, il y avait entre toute sa vie passée, entre sa plus profonde nature, et l'orthodoxie dans tous les domaines, une contradiction ineffaçable : voilà le dilemme, la lutte intérieure, qui l'affligeait, qui l'inquiétait, et qui le rendait littéralement malade. Bref, le consul qui partit de Lorient à bord du paquebot *le Courier de l'Europe* n'était pas l'homme joyeux que l'on pourrait croire, il était anxieux de laisser un de ses fils en France, et inquiet des nouvelles qui l'attendaient en Amérique. Quelques jours avant son départ il écrivit au duc de La Rochefoucauld, « Ah ! si j'avais seulement 200 livres de rente je retournerais cultiver mes terres et mes amis et deviendrait consul qui voudrait » ¹.

1783 - 1790

A bord du paquebot qui transportait Crèveœur à New-York, se trouvait également John Thaxter, qui portait le traité de paix signé en septembre 1783 entre les États-Unis et la Grande-Bretagne. Six jours après leur arrivée, le 25 novembre 1783, eut lieu l'évacuation de la ville de New-York par les Anglais et l'entrée triomphale du général Washington ². Comme consul de Sa Majesté très chrétienne, Crèveœur reçut une invitation au banquet des citoyens en l'honneur de ces événements, invitation que son état de santé le força de

1. Lettre de Crèveœur au duc de La Rochefoucauld, Lorient, 16 septembre 1783.

2. Décrite par Crèveœur, *Cult. Am.* 87, vol. III, p. 250.

refuser ¹. Les réjouissances publiques et les cérémonies furent éclipsées pour lui par des chagrins personnels, suite des nouvelles qu'il apprit par son ami William Seton à son débarquement. Sa ferme de Pine-Hill avait brûlé, sa femme était morte, et les deux enfants avaient été emmenés par un étranger, on ne savait où ². Accablé par cette tragédie d'une part, gêné par son inexpérience diplomatique d'autre part, Crèveœur dut commencer son travail de consul dans l'hiver de 1783-84 ³. Au printemps il retrouva ses enfants, Fanny et Louis, à Boston chez Gustave Fellowes qui les élevait avec ses propres enfants. En 1781, Crèveœur, à peine rentré chez son père à Pierrepont, avait pu aider des matelots américains échoués à Ver sur la côte de Normandie. Ces matelots lui avaient promis de faire leur possible pour se mettre en rapport avec sa femme et ses enfants : à leur retour à Boston, ne pouvant s'occuper personnellement de l'affaire, ils en avaient parlé à un de leurs amis, Gustave Fellowes, qui fit alors en traîneau le voyage de Boston au comté d'Orange, où il trouva les enfants de Crèveœur habitant en grande pauvreté chez un voisin. Il les avait emmenés chez lui, et avait aussitôt prévenu Crèveœur de ses efforts : mais les lettres, qui auraient épargné à celui-ci tant d'inquiétudes, n'étaient jamais parvenues à leur destination ; elles étaient restées dans le bureau de poste à New-York, où Crèveœur les trouva quelques semaines après son retour. Le récit détaillé de cette curieuse histoire, raconté dans l'édition de 1787 des *Lettres d'un Cultivateur Américain* est un des plus vivants et des plus émouvants du livre ⁴.

Comme on l'a déjà vu, Crèveœur avait été nommé consul le 22 juin 1783 ; il garda ce titre jusqu'au 19 décembre 1792, date de la

1. Une copie de cette invitation et du refus se trouvent avec une lettre au duc de La Rochefoucauld, 25 mars 1784.

2. *Cult. Am.* 87, vol. III, p. 5.

3. Le poste n'existait pas auparavant. Crèveœur fut le premier à l'occuper. Tout était donc à créer.

4. *Cult. Am.* 87, vol. III, p. 1-34. L'incident fut raconté par LACRETELLE dans le *Mercur* du 29 janvier 1785 ; il figurait aussi dans un recueil publié l'année suivante sous le titre *Étrennes de la Vertu, pour l'année 1786: contenant les Actions de Bienfaisance, etc.* (Paris, chez Savoye). Le *Journal de Normandie* du 22 mars 1786 le copia d'après ce recueil.

La petite-fille de Gustave Fellowes, EMILY PIERPONT DELESDERNIER, publia en 1874 (chez Hurd & Houghton, New-York) un petit roman intitulé *Fanny St. John, A Romantic Incident of the American Revolution*. Son but en écrivant ce livre était, dit-elle, « to make known the rare goodness of heart of my grandfather ». Son histoire se base en grande partie sur les *Lettres d'un Cultivateur*, le reste est purement fantaisiste, et le tout est plat et sans grand intérêt.

révocation par le gouvernement révolutionnaire de tous les agents français aux États-Unis ¹. Il résida à New-York de décembre 1783 jusqu'en juin 1785, époque à laquelle il rentra en France pour un congé qui devait durer deux ans. De retour à New-York en juillet 1787, il y resta jusqu'en juin 1790, date de son retour définitif en France ². On est renseigné d'une façon précise et détaillée sur les activités de ces années par les dépêches consulaires qu'il envoyait au ministère, et par sa correspondance privée, notamment ses lettres au duc de La Rochefoucauld ³. Quoiqu'il soit possible d'établir avec exactitude la chronologie, semaine par semaine, de cette période de la vie de Crèveœur, il semble plus important ici de ne tenter qu'un résumé de ses activités dans différents domaines ⁴. Il comprit ses fonctions de consul d'une façon très large — trop large peut-être aux yeux de certains de ses supérieurs — se donnant la tâche de renseigner les Français sur son pays adoptif et d'éclairer les Américains sur sa mère patrie retrouvée. Inévitablement il déploya ses plus grands efforts pour les questions qui lui tenaient le plus au cœur : l'agriculture, les « inventions utiles » (dans ce cas les paquebots), les travaux littéraires et le journalisme. On tâchera de suggérer brièvement dans les paragraphes qui suivent, ce que Crèveœur y tenta et ce qu'il y accomplit.

Devenu consul, il ne pouvait pas reprendre sa vie de cultivateur ; il vendit même ses terres de Pine-Hill en mai 1785 ⁵ ; mais il s'intéressait toujours aux questions d'agriculture. En janvier 1782 il avait publié à Caen un *Traité de la culture des pommes de terre et des différents usages qu'en font les habitants des États-Unis* ⁶. Ce petit livre fut un des premiers efforts en vue de l'introduction de la pomme de terre en France ; Cadet de Vaux et Parmentier ne l'ignoraient pas, et tous deux citèrent Crèveœur dans leurs écrits ⁷. En 1782 il fut

1. *Vie*, p. 169.

2. Dates établies d'après la correspondance de Crèveœur : lettre à Ethan Allen, Lorient, 17 juillet 1785 (*Records of the Gov. and Council of Vt.*, vol. III, p. 388) ; lettre au duc de La Rochefoucauld, New-York, 25 juillet 1787 ; lettre de W. Short à Crèveœur, 4 juillet 1790, le félicitant de son retour en France (*Vie*, p. 388).

3. Voir la *Bibliographie*, ci-dessous, p. 237.

4. Cette période est décrite en grand détail par Miss MITCHELL dans sa biographie de Crèveœur, chapitres VII-XIII, p. 88-282.

5. MITCHELL, p. 144.

6. Voir la *Bibliographie*, p. 235.

7. PARMENTIER dans son *Traité sur la culture et les usages des pommes de terre*

reçu comme membre de la Société d'Agriculture de Caen ¹ ; pendant son congé en France en 1786 il fut nommé à la Société Royale d'Agriculture de Paris ², devant laquelle il lut un *Mémoire sur la culture et les usages du faux acacia dans les États-Unis* ³ ; il ne cessait jamais de collectionner grâce à ses amis américains des graines pour les envoyer au jardin royal ou à ses amis personnels de France ⁴ ; il envoya également des échantillons de bois américains ⁵. Il rapporta en Amérique des graines françaises qu'il distribuait parmi ses relations ; il fit connaître, et selon lui, introduisit, le sainfoin, la luzerne, les vêches, le vignon et la racine de la disette ⁶. Il aida à la fondation d'un jardin botanique à New-Haven et d'un autre dans le New-Jersey ⁷ et il offrit des plantes et des graines à l'université de Harvard ⁸ ; ses efforts furent peut-être pour quelque chose dans les expéditions scientifiques du botaniste André Michaux ⁹. Enfin

(Paris, 1789) ; et CADET DE VAUX dans *Moyens de prévenir le retour des disettes* (Paris, 1812).

1. *Vie*, p. 67.

2. *Ibidem*, p. 124.

3. Voir *Bibliographie*, p. 235-236.

4. Lettres : à Ethan Allen, 17 juillet 1785 (*Records of Gov. & Council of Vt.*, vol. III, p. 389) ; à Jefferson (MITCHELL, p. 166) ; au duc de La Rochefoucauld, 17 mars 1784.

5. BRISSOT DE WARVILLE, *De la France et des États-Unis*, p. 250, note 2 : Crève-cœur « a pris lui-même la peine d'apporter en France une grande quantité d'échantillons des différentes sortes de bois qu'on trouve dans les États-Unis... »

6. Lettre à M^{me} d'Houdetot, 20 mars 1789, publiée dans *Vie*, p. 378. Dans une lettre au gouverneur de New-Jersey du 26 novembre 1783 (copie envoyée au duc de La Rochefoucauld), il dit : « I have already brought with me upwards of two hundred different kinds of seeds... » Il semble que Crève-cœur ait toujours voyagé avec des graines. L'officier anglais qui examina les affaires de Crève-cœur en 1779 parle d'une « large trunk, which from their report, contained nothing but some few Newspapers, some Garden Seeds & other trifles ». (Voir MITCHELL, p. 54). Dans une lettre au duc de La Rochefoucauld du commencement de 1785, il attend toujours ses graines de sainfoin, « déjà depuis Boston jusques à Philadelphie j'en ay tellement presché la culture dans les gazettes qu'on m'en demande de tous côtés ». Voir sa lettre dans le *Journal de Paris*, 29 novembre 1785.

7. Lettre au gouverneur Livingston de New-Jersey, 26 novembre 1783 (copie envoyée au duc de La Rochefoucauld). Lettre de la société de médecine de New-Haven à Crève-cœur, février 1784. (Copie envoyée au duc de La Rochefoucauld).

8. Lettre de Rufus King à Daniel Kilham, Boston, 18 février 1784, publiée dans *Massachusetts Historical Society Proceedings*, vol. 49, p. 81 (novembre 1915). Les embarras politiques et financiers de la période empêchèrent l'université de fonder un jardin botanique.

9. Voir *Projet d'un Voyage scientifique en Amérique*, mémoire envoyé par Crève-cœur au duc de La Rochefoucauld en novembre 1784. André Michaux, « Botaniste

Crèveœur publia dans les gazettes américaines sous le nom d'*Agri-cola*, une série d'articles dans lesquels il discuta des problèmes d'agriculture pratique ¹.

Avant son départ pour les États-Unis en 1783, Crèveœur avait proposé au maréchal de Castries, ministre de la marine, l'établissement d'un service régulier de paquebots entre la France et les États-Unis. Grâce à ses efforts un arrêt du conseil du 28 juin 1783 établit une ligne entre Lorient et New-York, sous la direction des banquiers Lecoulteux de Paris ². Crèveœur était leur agent maritime à New-York. Il y consacra beaucoup de temps sans pouvoir arriver à faire fonctionner le service d'une façon satisfaisante. Ses lettres au duc de La Rochefoucauld sont remplies de détails sur ses efforts pour répandre ce qu'il appelle « l'esprit paquébotique » et sur les difficultés qu'il rencontre ³. Malgré ce peu de succès il revient à Crèveœur l'honneur d'avoir été un des pionniers dans un champ d'activité qui a pris un énorme développement depuis. Crèveœur se servit de son influence pour l'affranchissement du port d'Honfleur ⁴ ; il vantait toujours au ministre de la marine l'habileté des constructeurs de vaisseaux américains, et il réussit à faire construire par John Peck de Boston, un vaisseau pour le gouvernement français, le *Maréchal de Castries* ⁵ ; vers la fin de son séjour en Amérique il s'intéressa aux efforts de John Fitch, inventeur des bateaux à

attaché aux Pépinières cultivées sous les ordres du directeur et ordonnateur général des Bâtiments du Roi», fut envoyé en Amérique l'année suivante. (Archives Affaires Étrangères : *États-Unis, Corr. Pol.*, vol. XXX, p. 147, 423, etc. ; et MITCHELL, p. 103-106).

ANDRÉ MICHAUX était l'auteur d'une *Histoire des chênes de l'Amérique* (Paris, 1801) ; le journal de ses voyages a été en partie publié dans *Proceedings of the American Philosophical Society*, vol. XXVI, p. 1-145 (1889) avec une introduction par C. S. SARGENT. Son fils, François André, également botaniste, publia un *Voyage à l'ouest des Monts Alléghanys... pendant l'an X-1802* (Paris, 1804).

1. Liste et discussion de ces articles dans l'appendice de MITCHELL, p. 322-346.

2. *Vie*, p. 310.

3. Miss MITCHELL a consacré le chapitre XI de son livre à une discussion détaillée du service des paquebots. Voir surtout dans les lettres au duc de La Rochefoucauld le duplicata d'un mémoire au ministre, *Idées sur l'Amélioration de l'établissement des Paquebots. New-York, 10 mars 1785* ; et aux Archives A. E., *États-Unis, Corr. Pol., supplément*, vol. XXVII, p. 245, un autre mémoire sur les paquebots rédigé par Crèveœur pour le comte de Moustier en mars 1788.

4. Lettre au gouverneur Bowdoin, 3 février 1787, publiée dans *Proceedings of the Massachusetts Historical Society*, vol. XIII, p. 239.

5. Lettre au duc de La Rochefoucauld qui contient la copie d'une lettre écrite de Boston au maréchal de Castries, le 14 avril 1784 ; aussi, copies des lettres de John Peck à Crèveœur.

vapeur et tâcha d'obtenir pour lui le patronage du gouvernement français¹.

Le commerce, comme les paquebots, était aux yeux de Crèveœur un moyen de propager les inventions utiles, et propager les inventions utiles, c'était jeter les fondations de la fraternité humaine ; ainsi en remplissant un de ses principaux devoirs de consul, il éprouvait une certaine satisfaction à sentir qu'il avançait la cause des « lumières ». Il n'était pourtant point dépourvu de sens pratique, comme le témoigne tout ce qu'il écrivit sur les affaires commerciales. Il vit clairement que l'époque qui suivit la guerre était le moment indiqué pour la France de développer son commerce avec les États-Unis. Si la France savait profiter de l'intérêt que l'Amérique lui témoignait, elle pourrait se créer un commerce intéressant et même s'emparer d'une partie du trafic jusqu'alors entre les mains des Anglais². Il connaissait parfaitement les habitudes américaines et vit que l'obstacle le plus sérieux au développement de ce commerce était l'ignorance des marchands français en ce qui concernait le marché américain. Il entreprit d'y remédier en renseignant les Français sur les conditions existantes aux États-Unis. D'une façon très pratique et intelligente il envoie ses renseignements dans ses dépêches consulaires et dans ses lettres à différents particuliers³. Tantôt il les renseigne sur les préférences des Américains en vins ; tantôt il leur parle des bois américains qu'ils pourraient importer ; tantôt encore il leur décrit comment il faudrait emballer leurs pro-

1. Lettre de Crèveœur au duc d'Harcourt, 9 janvier 1788, publiée dans *Vie*, p. 319. Des lettres échangées par Fitch et Crèveœur existent dans les papiers de Fitch à la Library of Congress, Washington.

2. A ce moment les États-Unis dépendaient de l'Europe pour une grande partie de leurs manufactures. L'Angleterre fit un grand effort pour reprendre ses relations commerciales avec les États-Unis. Voir le livre de Lord SHEFFIELD, *Observations on the Commerce of the American States*, (Londres, 1783). Traduction française publiée à Rouen en 1789.

3. Il s'agit du commerce dans la plupart des lettres au duc de La Rochefoucauld. Les détails qui suivent ici en sont tirés. On peut citer comme autre preuve de ses efforts une série d'articles parus dans les journaux américains sous le titre : *Information to the Merchants of North America, respecting the advantage of a mercantile connection between France and America*. (Voir *New-York Packet and American Advertiser*, 27 janvier 1785). La date, et la connaissance que l'on a des préoccupations de Crèveœur à ce moment-là, font tout de suite penser à lui comme l'auteur de ces articles, et cette première phrase ressemble à son style habituel : « It cannot be denied that hitherto the local ideas of a respective commerce between the 2 nations have been little understood ; the dishonesty of individuals, the monopoly of agents, and the overcharges on invoices, affected the merchandise that was brought during the war and since the peace..., etc. ».

duits, ou bien leur envoie des échantillons des clous dont les Américains ont l'habitude de se servir afin qu'ils en puissent produire de semblables. Il rêvait de l'établissement d'un « bureau de lumières » où le public pourrait se renseigner sur le marché du Nouveau Monde ¹. Ce plan ne fut pas adopté par le gouvernement ; néanmoins pendant son congé en France il fonda avec J. P. Brissot de Warville, Étienne Clavière et Nicolas Bergasse, la « Société Gallo-Américaine ». Cette société, produit typique de l'enthousiasme pour les États-Unis qui régnait alors dans certains milieux libéraux français, projeta de créer un rapprochement commercial, ayant comme but « le bien moral et politique des deux nations » ². Comme document caractéristique du travail de Crèveœur dans le domaine des relations commerciales il existe un mémoire intitulé, *Idées que je crois utiles et que pour cette raison je prends la liberté de communiquer à Monseigneur le Maréchal de Castries*, daté de New-York le 15 novembre 1784 ³. C'est un petit traité complet sur le commerce franco-américain de l'époque. Mais la France avait d'autres problèmes plus pressants, la Révolution grondait déjà, et les efforts de Crèveœur en matière commerciale lui apportèrent les mêmes déceptions et le même découragement que ceux qu'il avait déjà éprouvés pour la marine marchande.

Depuis longtemps Crèveœur s'intéressait aux « gazettes » et pendant son séjour à New-York il joua presque le rôle d'un correspondant non officiel des journaux et des revues des deux pays. Dans ses lettres au duc de La Rochefoucauld il demandait souvent qu'on lui envoyât des journaux : « Chaque fois que je peux obtenir des

1. *Vie*, p. 134.

2. Le prospectus de la Société Gallo-Américaine se trouve à la fin de l'ouvrage de BRISSOT et CLAVIÈRE, *De la France et des États-Unis*, p. 342. Les procès-verbaux de la société, qui se réunissait toutes les semaines du 2 janvier au 3 avril 1787, se trouvent dans la *Correspondance et papiers* de BRISSOT (édition PERROUD), p. 105-136. Le manuscrit de ces procès-verbaux est actuellement dans la John Carter Brown Library, à Providence, Rhode-Island.

3. Archives Affaires Étrangères : *États-Unis, Mem. et Doc.*, vol. XIV, p. 300-309. Crèveœur envoya le duplicata de ce mémoire au duc de La Rochefoucauld. Un autre exemplaire se trouve aujourd'hui dans la *Collection Wallace*, à l'Ambassade des États-Unis, à Paris. Miss MITCHELL l'a publié en entier, p. 241-261. Dans leur traité sur le commerce franco-américain, *De la France et des États-Unis*, BRISSOT et CLAVIÈRE se servirent souvent des renseignements fournis par Crèveœur, dette qu'ils reconnaissent dans de nombreuses notes. Comparer surtout les articles sur les vins, les verreries, les mâts, et la construction des vaisseaux dans le mémoire de Crèveœur et le livre de BRISSOT. J. SWAN dans *Causes qui se sont opposées aux Progrès du Commerce entre la France et les États-Unis*, (Paris, 1790) écrit sur le même sujet.

journaux français je traduis, comme vous pouvez le voir dans nos journaux [américains], tout ce qui est le plus édifiant et le plus propre à établir ici le respect de la nation [française] »¹. Il est possible de retrouver certains de ces articles d'après les allusions de sa correspondance : par exemple, il fit paraître le récit de la fête champêtre donnée en l'honneur de Franklin par Mme d'Houdetot² ; il traduisit et fit publier une lettre aux Américains par son ami Target, lettre qui parut dans beaucoup de gazettes de l'époque³ ; au moment du voyage de Lafayette aux États-Unis en 1784, Crèveœur traduisit ses discours et les communiqua aux journaux⁴. En même temps qu'il collaborait ainsi à la presse américaine, il envoyait constamment des gazettes et des livres américains en France, demandant qu'on s'en servît dans les journaux français. Au duc de La Rochefoucauld il écrivit, « j'ai encore un service à solliciter de votre grâce, c'est de vous demander de bien vouloir envoyer ces « papiers » et ces anecdotes à M. Target, qui les communiquera à un digne ami M. la Cretelle ; celui-ci serait alors à même d'enrichir [de ces anecdotes] soit le *Mercur* soit ses propres écrits »⁵. Crèveœur envoya au duc de La Rochefoucauld des coupures de gazettes sur le *farewell address* de Washington avec la prière de les faire publier⁶ ; « le membre de l'Académie française distingué dans la République des lettres » qui traduisit et fit paraître le récit de l'arrivée de Franklin en Amérique, tiré des gazettes américaines, était certainement un des amis de Crèveœur : le docteur Target,

1. Lettre au duc de La Rochefoucauld, N. Y., 17 février 1784. (Original en anglais, trad. R.).

2. Lettre au duc de La Rochefoucauld, N. Y., 29 décembre 1783.

3. Lettre au duc de La Rochefoucauld, s. d. [juillet 1784]. Voir la note sur la diffusion de cette lettre dans FAÿ, *L'Esprit révolutionnaire*, p. 131. La lettre parut par exemple dans *The Massachusetts Spy*, vol. XIV, N° 968 (2 septembre 1784), sous le titre « Translation of a letter from Mr. Target, to a particular friend of his in the city of New-York ». Crèveœur se lia avec Target en 1782 ; il l'appelle « l'ami Target, le meilleur des hommes ». (Lettre à son fils, *Vie*, p. 128). Cinq lettres de Target à Crèveœur existent dans le volume manuscrit *Sundry Letters*, dont quatre ont été publiées dans *Vie*, p. 359, 370, 378. Crèveœur alimenta l'enthousiasme que professait Target à l'égard de l'Amérique et réciproquement Target fit partager à Crèveœur son exaltation philosophique ! Sur Target voir la brochure publiée par un de ses descendants en 1893, *Un Avocat du XVIII^e siècle*, *Journal de Target*, etc.

4. Lettre au duc de La Rochefoucauld, N. Y., 14 novembre 1784. Il semble que Crèveœur ait commis quelque indiscretion à cet égard : voir MITCHELL, p. 142.

5. Lettre au duc de La Rochefoucauld, N. Y., 15 janvier 1784 (original en anglais, trad. R.).

6. Lettre au duc de La Rochefoucauld, N. Y., 6 janvier 1784.

ou Saint-Lambert ¹. Quand on se rappelle que le *Mercur*e publiait beaucoup d'anecdotes et de nouvelles américaines à cette époque, et que toutes les revues se copiaient les unes les autres, on se rend compte que, même en dehors de son livre, Crèveœur a beaucoup fait pour documenter la France sur les États-Unis. Il eut d'ailleurs une certaine part dans la publication de plusieurs livres sur l'Amérique. A sa suggestion la *History of Kentucke* de John Filson fut traduite et publiée en France ² ; il revit, au moins, la traduction française des *Notes on Virginia* de Jefferson ³ ; il prêta un de ses manuscrits à François Soulès qui s'en servit dans son *Histoire des Troubles de l'Amérique Anglaise* ⁴ ; il fournit également des renseignements à Dèmeunier pour l'article sur les États-Unis dans *l'Encyclopédie méthodique* ⁵. A un moment Crèveœur alla même jusqu'à envisager la fondation d'une revue mais ce projet n'eut pas de suite ⁶. A côté de cette activité si étendue Crèveœur s'intéressait à des questions qui, pour être de moindre importance, n'étaient cependant point négligeables pour les relations franco-américaines. Il fit venir en Amérique des journaux médicaux français pour les distribuer parmi les médecins américains ⁷ ; il fut un des fondateurs de la première église catholique de New-York, bien que lui-même eût cessé depuis longtemps d'être croyant ⁸ ; il donnait à ses relations

1. Récit publié en brochure, *Extrait des Gazettes Américaines...* N° 1 (Paris, 1786). C'est la même traduction dont se sert Crèveœur dans *Cult. Am.* 87, vol. II, p. 416.

2. *Histoire de Kentucke, Nouvelle Colonie à l'Ouest de la Virginie...* Ouvrage pour servir de suite aux *Lettres d'un Cultivateur Américain*, Traduit de l'anglais par M. Parraud (Paris, 1785). Lettre de Crèveœur au duc de La Rochefoucauld, N. Y., 14 novembre 1784 : « Je vous envoie aussy quelque chose qui vient de paroistre et qui est bien intéressant, un détail de Kentucké ; Leldorado du continent, avec la carte qu'on en vient de faire. Si ma santé eusse [*sic*] été meilleure je l'aurai traduit et envoyé à Cuchet. Voudriez-vous bien ordonner que cela soit fait, l'Europe vous en sçaura bon gré et la colonie de Kentucké aussi... »

3. Lettre de l'abbé Morellet à Jefferson, citée dans MITCHELL, p. 264.

4. Voir plus loin le chapitre sur la Guerre d'Amérique, p. 154, note 4.

5. Lettre de William Short à Madison, citée MITCHELL, p. 263.

6. Lettre de Crèveœur au duc de La Rochefoucauld, N. Y., 17 février 1784. Il dit avoir persuadé à un imprimeur de New-York d'entreprendre une revue mensuelle. Je n'ai pas trouvé trace de ce projet.

7. Dans une lettre au duc de La Rochefoucauld du 25 mars 1784, Crèveœur envoya les copies des lettres écrites et reçues par lui. Parmi ces copies se trouve une coupure de journal qui annonce que l'on peut avoir des journaux médicaux français en écrivant au consul français à New-York et de nombreuses réponses à cette offre.

8. MITCHELL, p. 146, et J. G. SHEA, *Life and Times of the Most Reverend John Carroll, etc.* (New-York, 1888), p. 266-7, 280.

américaines des lettres de recommandation pour ses amis de France¹; il fit connaître en Amérique les noms de certains Français en leur faisant donner le droit de cité de la ville de New-Haven²; enfin toutes ses lettres étaient remplies des renseignements les plus variés sur la vie aux États-Unis. Quant à Crèveœur lui-même, trouva-t-il joie et satisfaction dans ses efforts sincères pour rapprocher la France et les États-Unis ? Nous pouvons dire que non ; il récolta plutôt de la fatigue et du découragement. La tragédie de sa famille pesa lourdement sur les premiers mois de son retour ; pendant toute cette période il souffrait par intervalles de sa maladie nerveuse. Sa santé le força, contre sa volonté, à demander un congé en 1785, et encore une fois en 1790 ; déjà en 1784 il avait écrit au duc de La Rochefoucauld « Si ce n'était pour mes enfants, je renoncerais le ministre et j'irais me cacher dans un coin de la Normandie pour le reste de mes jours³ ». Dans d'autres lettres il montra une peur presque malade de déplaire au ministre de la marine, son chef, et de perdre son poste par suite de calomnies ou d'un changement de ministre⁴. On comprend mieux ce souci si l'on pense qu'un mot malveillant sur sa carrière militaire au Canada en 1759⁵, ou même

1. Parmi ses lettres au duc de La Rochefoucauld se trouvent des lettres présentant Charles Williams (14 mars 1785), le colonel David Humphreys (15 juillet 1784), et Gouverneur Morris (1^{er} décembre 1788).

2. Le prince et la princesse de Beauvau, le duc de La Rochefoucauld, le duc de Liancourt, la comtesse d'Houdetot, le marquis de Condorcet, le comte Jarnac, le marquis Saint-Lambert, Target et Lacretelle — tous protecteurs de Crèveœur — requèrent « the freedom of the city » de New-Haven, en 1785. (*The Literary Diary of Ezra Stiles*, vol. III, p. 161). Crèveœur envoya les certificats par l'intermédiaire du duc de La Rochefoucauld. On trouvera le fac-similé de celui de Target dans P. L. TARGET, *Un Avocat du XVIII^e siècle, etc.* (Paris, 1893). Il proposa également les noms de quelques Français pour baptiser des villages de l'état de Vermont. (Lettre à Ethan Allen, 31 mai 1785, *Records of the Gov. & Council of Vt.*, vol. III, p. 386-7). D'après cette suggestion un village du Vermont reçut le nom de *Vergennes*, un autre celui de *Danville* pour le duc de La Rochefoucauld-d'Enville, et un troisième le nom de *St. Johnsbury* en l'honneur de Crèveœur lui-même. Par un acte de l'assemblée du Vermont du 10 mars 1787, Crèveœur et ses trois enfants devinrent citoyens naturalisés de cet état. (*Records of the Gov. & Council of Vt.*, vol. III, p. 391.) Ils avaient également été nommés « freemen » des villes de Hartford et de New-Haven dans le Connecticut (*ibid.*, vol. III, p. 389).

3. Lettre du 5 novembre 1784.

4. Lettres au duc de La Rochefoucauld, 17 février 1784, 8 août 1784, 12 décembre 1784, 10 décembre 1788, etc.

5. Un des compagnons d'armes de Crèveœur au Canada, le marquis de Lotbinière, voyagea aux États-Unis en 1787 sur le *Courrier de l'Europe*, qui transportait aussi Crèveœur. (MITCHELL, p. 263, d'après les gazettes du temps). Voir note

sur ses opinions au début de la Révolution américaine, aurait pu lui faire perdre son poste. En effet Brissot de Warville raconte dans ses *Mémoires* que certains Américains s'étonnaient que le ministre eût confié le premier consulat de l'Amérique à un homme qui à un certain moment s'était montré opposé à l'indépendance américaine, et que « Crèveœur, confondu lui-même de son prodigieux succès en France, craignait qu'on ne découvrit le mystère et qu'on ne lui enlevât une place à laquelle il était fort attaché »¹. Outre l'indifférence du ministre, son plus grand ennui provenait des Français qu'il voyait en Amérique. Sa propre description de sa position à leur égard est frappante : « Ici les Français que je vois sont pour moi une nouvelle race d'hommes — médisants, calomniateurs, s'entredéchirant les uns les autres... sans bonne foi et sans mœurs. Ils croient que hors la France il n'y a plus de lois ni de frein pour eux ; ils se moquent des serments américains. Tels sont les Français du continent une douzaine peut-être exceptée. Les consuls sont pour ces messieurs des bêtes noires, et la calomnie est leur arme ordinaire... Si j'oblige, on dit que je suis ignorant et fat. Si je suis ferme on m'accuse d'être plus américain que français. Je suis haut et fier — moi haut et fier, il s'en faut bien... I am continually conscious of my inexperience »².

Malgré cette inexpérience dont il s'est plus d'une fois excusé, Crèveœur avait l'avantage de savoir l'anglais et surtout de connaître la mentalité américaine. Pendant sept ans il travailla d'une façon intelligente et modeste au rapprochement de ses deux patries. Les domaines dans lesquels il déploya sa plus grande activité sont caractéristiques de ses intérêts : les « inventions utiles », l'agriculture, et le journalisme. Mais ces efforts ne suffisaient pas à faire

dans *Vie*, p. 17, et ci-dessus, p. 11. Samuel Breck qui était également à bord parle de Lotbinière, dans ses *Recollections*, p. 86.

1. BRISSOT, *Mémoires*, vol. II, p. 51.

2. Lettre au duc de La Rochefoucauld, N. Y., 15 juillet 1784. Dans une lettre du 14 décembre 1784, il raconte une affaire avec un certain Grandchamps qui, se prétendant « vice-consul », essaya de faire de la contrebande. Crèveœur n'était pas le seul à éprouver des difficultés analogues. La Luzerne, ministre français aux États-Unis, écrivit à Vergennes : « Mais les aventuriers français sont ici [Philadelphie] en beaucoup plus grand nombre que dans les autres villes de ce continent ; ils sont un fléau pour les Français honnêtes établis ici et ils se conduisent de la manière la plus licencieuse. Leur insolence ne respecte personne et ce n'est pas sans peine que je les tiens éloignés de moi ». (Archives, A. E. : *Corr. Pol.*, *États Unis*, vol. XXVII, p. 368. Dépêche du 17 mai 1784). On connaît aussi l'affaire du chargé d'affaires Barbé-Marbois avec un certain Longchamps, qui fit scandale à Philadelphie. (*Ibid.*, vol. XXX, p. 229, etc.).

de lui le consul idéal. Il n'avait pas l'âme d'un fonctionnaire ; il détestait toujours les disputes et était trop doux pour prendre des décisions fermes. Du reste les fonctions et la juridiction des consuls en Amérique n'étaient pas définies à ce moment-là ; la convention consulaire entre la France et les États Unis, que l'on avait commencé à rédiger en 1783, donna lieu à des discussions interminables, et ne fut finalement signée qu'en 1789. Un consul devait donc agir avec la plus grande circonspection ; il y avait toujours des gens pour trouver qu'il dépassait sa juridiction, ou qu'il compromettait l'indépendance des États Américains ¹. L'impression que fit Crèveœur sur un diplomate de métier se dégage d'une façon frappante du rapport envoyé au ministre en 1788 par le comte de Moustier. Celui-ci, ministre plénipotentiaire aux États-Unis, fit un tour d'inspection des différents consulats, et rédigea un rapport sous le titre de *Distribution des Consulats et vice-consulats de France dans les États-Unis et caractère des différents sujets qui y sont employés* ². Moustier reproche à Crèveœur de fuir les affaires et de s'éloigner toutes les fois que l'on avait besoin de lui. Il a besoin d'un bon chancelier pour lui servir de guide et il devrait « s'intéresser aux affaires des particuliers qui auront secours à ses bons offices », et « dévouer à l'étude des ordonnances et des lois du Royaume un temps qu'il a donné jusqu'ici à la littérature, à l'histoire naturelle et à d'autres recherches qui quoiqu'utiles en elle-mêmes sont moins analogues à son état ». Aux yeux d'un gouvernement qui cherchait tous les moyens pour « faire la guerre sourde à l'Angleterre », le cosmopolitisme d'un Crèveœur paraissait forcément un peu suspect ! Ce que Moustier écrit à ce propos est révélateur : « M. de Crèveœur s'était expatrié pendant plus de vingt-cinq années et ce n'est que par une chance très heureuse qu'il s'est vu tout d'un coup consul à New-York. Pour avoir vécu trop longtemps en pays étranger et trop peu en France, il a contracté des préjugés en faveur des usages et des lois anglaises, qu'il devrait être de sa prudence de dissimuler. On pourrait lui recommander de ne pas prôner une nation qui n'est déjà que trop admirée en Amérique et d'être français dans ses discours et sa conduite ». Le reproche qui s'ensuit doit être rare dans

1. Voir, par exemple, la « copie d'une lettre écrite par M. Duane, maire de la ville de N. Y., à M. de Crèveœur, consul de France », du 19 février 1788, et la réponse de M. de Crèveœur (Arch. A. E., *États-Unis, Corr. Pol.*, vol. XXXIII, p. 144-145). Il s'agit d'un vol commis par un marin français.

2. Arch. A. E., *États-Unis, Mem. et Doc.*, vol. IX, p. 186-199. Les citations qui suivent sont toutes tirées de ce rapport.

les annales de la diplomatie : « On doit lui reprocher encore trop de réserve dans sa dépense qui avant son voyage en France était poussée jusqu'à la lésinerie ». Enfin Moustier termina son rapport avec ces remarques : « A ces imperfections près M. de Crèveœur a beaucoup de bonnes qualités, il est très docile et il n'a besoin que d'être bien dirigé pour devenir un bon consul. Il commence même depuis quelque temps à se livrer avec plus de zèle aux occupations de sa place. Il est estimé en Amérique, il parle très bien la langue du pays et ses manières simples conviennent parfaitement aux gens avec lesquels il vit »¹. Une telle impression semble très juste, et ne fait que confirmer d'autres témoignages. Le travail de Crèveœur fut perdu de vue dans les années fiévreuses de la Révolution en France, quand d'autres agents moins adroits que lui brouillèrent la République américaine avec la nouvelle République française. Il y avait pourtant quelques contemporains pour apprécier l'étendue de ses services. *The American Philosophical Society* lui fit l'honneur de l'élire un de leurs membres en 1789². Le secrétaire de Jefferson, William Short, fit ce compliment à Crèveœur : « Il n'y a personne », écrivit-il, « qui comprenne mieux les intérêts des deux pays dans leurs relations mutuelles, et personne qui soit plus zélé à avancer ces intérêts, ainsi qu'il l'a toujours montré pendant son récent séjour à Paris »³.

1790 - 1813

Le retour de Crèveœur en France en 1790 marqua sa retraite définitive de la vie publique. Le reste de sa vie se passa dans une obscurité relative. L'histoire de ces années est pleine d'intérêt,

1. Le rapport de Moustier se termine par un « Projet d'une nouvelle répartition des places consulaires ». Il propose Crèveœur pour le poste de consul à Boston, avec des appointements de 17.000 écus. « Les achats de bois de bâtisse, de mâts, de vergues, etc., et les constructions pour le roi se font dans ce département et M. de Crèveœur entend très bien ces détails. Il ne se plaindrait nullement de recevoir 1.000 écus de moins sachant bien que cette différence est nominale ». Il mettrait Létombé à Charleston, « quoiqu'il soit très bien à Boston, sa tournure conviendrait mieux aux Caroliniens que celle de M. de Crèveœur qui de son côté conviendrait mieux aux Bostoniens ». Ce changement ne fut jamais réalisé.

2. Le 16 janvier 1789. Voir *Early Proceedings of the American Philosophical Society* (Philadelphie, 1884), p. 168.

3. Lettre de William Short à Madison, qui se trouve dans les papiers de Madison, Library of Congress, publiée dans MITCHELL, p. 263. L'original anglais : « ... there is nobody who understands more perfectly the interests of the two countries as they relate to each other, and none more zealous to promote them mutually, as he has uniformly manifested during his late residence in Paris ».

surtout par la lumière qu'elle projette sur les événements et les personnages du temps : mais puisqu'elle sert peu à la discussion des problèmes qui font l'objet de ce livre, on n'en trouvera ici que de brèves indications ¹. A première vue on s'étonne que Crèveœur n'ait pas essayé de jouer quelque rôle en France. Il comptait parmi ses amis et connaissances le duc de La Rochefoucauld-d'Enville, le docteur Target, Lafayette, Brissot de Warville, Clavière, Bergasse, tous actifs pendant les premiers mois de la Révolution. Il s'était fait le champion des « lumières » dans son livre, qui avait été très apprécié dans certains milieux précisément à cause de son aspect libéral ². D'ailleurs, au début de la Révolution l'on cherchait des précédents et de l'inspiration dans l'exemple de l'Amérique ³. N'aurait-il pu se faire entendre, s'il avait voulu ? Sans doute, mais il ne voulait pas, et ne cherchait qu'à demeurer dans l'obscurité. On comprend ce désir si l'on pense à certains épisodes de sa vie passée. C'était d'abord l'état de sa santé qui le tourmentait toujours. Du reste son passage dans la vie publique avait été pour lui une déception qui l'éloignait de la politique plutôt qu'elle ne l'y attirait ; il y avait appris ce que c'est que l'esprit de parti et combien il était difficile de plaire à la fois à un Brissot et à un comte de Moustier. Son effort pour voir clair dans les questions fondamentales de la Révolution américaine et pour garder l'indépendance de sa propre pensée lui avait coûté cher ; il avait appris ce que c'était que l'injustice et l'intolérance des foules sous l'influence des passions belliqueuses. Pour lui cette guerre n'avait pas été la « glorieuse lutte pour la liberté » de ses amis français, mais une douloureuse aventure personnelle. Il avait vu que ceux qui réclament le plus fort la justice et la liberté, sont souvent injustes et tyranniques quand il s'agit de leurs propres ennemis : il pressentait peut-être les violences de la Révolution en France. Enfin Crèveœur avait une nature ennemie de la lutte et ne demandait qu'à vivre tranquillement pour ses enfants dans quelque coin, éloigné des foules.

1. On trouvera tous les détails sur cette période de la vie de Crèveœur dans sa biographie par R. DE CRÈVECŒUR, aux chapitres IX, X, XI, XII. D'un grand intérêt sont les détails sur la vie de certains aristocrates pendant la Révolution, sur les émigrés et les négociants à Hambourg, et sur la société de Munich en 1806-1809.

2. Voir ci-dessous, p. 204.

3. Voir FAÏ, *l'Esprit révolutionnaire en France et aux États-Unis*, chapitre IV ; et GIDNEY, *L'Influence des États-Unis d'Amérique sur Brissot, Condorcet, et Madame Roland*, passim.

Pourquoi ne cherchait-il pas cette tranquillité dans une ferme américaine, lui, qui en avait tant vanté les charmes dans son fameux livre ? Les raisons immédiates étaient purement pratiques : au moment de son retour en France en juin 1790, Crèveœur était toujours consul ; il comptait même regagner son poste. Il réussit à faire prolonger son congé jusqu'en février 1792, quand l'état de sa santé l'obligea à demander sa retraite. Son titre de consul fut officiellement révoqué en décembre 1792 par le gouvernement révolutionnaire ¹. A ce moment-là, une fois en France, il n'était pas facile d'en sortir, et obtenir des passeports était un problème délicat. Il y avait d'autres raisons, celles-ci plus profondes. Depuis 1781 Crèveœur avait resserré peu à peu ses liens avec la France et avec sa famille ; il voulait que ses enfants profitassent de l'héritage familial, ce qui l'obligeait à rester en France. En plus, l'âge l'avait attristé et rendu pessimiste ; il n'avait plus à cinquante-sept ans, ni la santé ni l'enthousiasme de 1769. Il savait trop bien qu'il ne pouvait plus tenter l'expérience d'une ferme américaine et y retrouver le même bonheur qu'il avait éprouvé à Pine-Hill. Il resta donc en Europe avec sa famille ². D'abord il passa quelque temps à Pierrepont chez son père ; les années pénibles de 1792, 1793, 1794 et 1795, il les passa dans la plus grande obscurité, tantôt chez sa fille devenue M^{me} Otto, à Paris, tantôt dans les maisons de campagne de quelques-uns de ses amis dans les environs de Paris, ou en Normandie. Pendant près d'une année, à partir du mois de mai 1795, il habita près de Hambourg à Altona, chez son fils Ally, qui y travaillait dans une maison d'exportation. Ni la société des négociants hambourgeois, ni celle des émigrés français qui y fourmillaient à cette époque, ne lui plut ³. De retour en France, il s'installa à

1. *Vie*, p. 168, 169.

2. Tous les renseignements dans les deux paragraphes qui suivent sont tirés de la *Vie*.

3. Mary Wollstonecraft, femme de lettres anglaise, vit Crèveœur à Altona. Elle était parfaitement de son avis quant à la société commerciale de Hambourg. Dans une lettre à Gilbert Imlay, elle se plaint que la conversation est « ever flowing in the muddy channels of business ». Elle parle des émigrés français, et d'un café tenu par l'un d'entre eux. « This house, dit-elle, was particularly recommended to me by an acquaintance of yours, the author of the American farmer's Letters. I generally dine in company with him, and the gentleman whom I have already mentioned is often diverted by our declamations against commerce when we compare notes respecting the characteristics of the Hamburgers... », MARY WOLLSTONECRAFT, *Letters written during a short residence in Sweden, Norway and Denmark*, (Londres, 1796), p. 254.

Pierrepont de 1796 jusqu'en 1800, d'où il faisait quelques visites chez sa fille à Lesches près de Meaux ; après la mort de son père en 1799, il s'installa lui-même à Lesches en 1800. Son beau-fils Otto reprit en 1798 sa carrière diplomatique interrompue par la Révolution, et ainsi Crèveœur passa quelques jours chez lui à Londres en 1802, puis de 1806 à 1809 fit un long séjour à Munich où Otto avait été nommé ambassadeur. Ce séjour lui donna comme un renouveau de vie. Les aristocrates bavaïrois lui étaient peu sympathiques ; mais il se plut beaucoup dans la société de la classe moyenne et des milieux intellectuels et artistiques¹. Il écoutait la musique, se passionnait pour les inventions nouvelles, et observait les méthodes d'agriculture. Après ce séjour en Bavière, Crèveœur se retira dans une nouvelle maison de campagne acquise par son beau-fils à Sarcelles au nord de Paris et y resta jusqu'à sa mort, le 12 novembre 1813. Pendant ces dernières années il s'occupa de travaux d'agriculture autant que de ses livres et de ses papiers ; il revit quelques vieilles connaissances, telles que Volney, l'abbé Grégoire, et M^{me} d'Houdetot ; il ne cessait de correspondre avec ses enfants et ses petits-enfants dont il suivait toujours la fortune avec affection.

En effet, pendant toute cette période dont on vient de lire l'esquisse, ses enfants furent une des plus grandes préoccupations de Crèveœur. Fanny, comme on l'a vu, s'était mariée en 1789 avec le diplomate Otto et passa une vie intéressante et variée en compagnie de son mari. Le second enfant, Ally, compagnon de son père pendant les années difficiles de 1778 à 1781, débuta brillamment dans les affaires à 20 ans ; sa mort prématurée à 34 ans fut une tragédie profonde pour toute sa famille. Le cadet, Louis, avait tenté fortune en Amérique de 1794 à 1796 sans obtenir le succès qu'avait eu son père vingt ans auparavant ; plus tard il servit dans l'armée de Napoléon comme commissaire des guerres et participa à la retraite de Moscou.

On se demande tout naturellement si Crèveœur resta en relations

Il est probable que Crèveœur fit à Hambourg la connaissance de CHRISTOPH-DANIEL EBELING, professeur d'histoire au gymnase de Hambourg, qui compilait alors son *Erdbeschreibung und Geschichte von Amerika*. Dans l'exemplaire des *Lettres d'un Cultivateur Américain* qui appartenait à Ebeling, actuellement dans la Bibliothèque de l'université de Harvard, on trouve quelques notes manuscrites sur la vie de Crèveœur, suivies de cette phrase : « Im Jahre 1795 kam er [Crèveœur] nach Hamburg wo er hier zum folgenden Jahre blieb und rief nach Frankreich wieder ».

1. Parmi les relations les plus connues de Crèveœur était le philosophe Jacobi

avec l'Amérique pendant cette dernière partie de sa vie. La correspondance qu'on a de lui ne montre pas de lettres de ses anciennes connaissances américaines ; pourtant l'Amérique n'était jamais complètement absente de son esprit. Même pendant la Révolution il fit quelques efforts pour des Américains : au moment de l'arrivée à Paris en 1794 de James Monroe, successeur de Gouverneur Morris, comme ambassadeur, c'est Crèveœur aidé de son beau-fils Otto qui le mit au courant de la situation en France, qui l'aida de mille façons et commanda pour lui le drapeau américain qui ornait avec le drapeau français la salle de la Convention ¹. En 1793 et 1794 il envoya de l'argent et des provisions à un prisonnier mystérieux du prénom de « Thomas » qui aurait pû être, pense le biographe de Crèveœur, le célèbre « Américain » Thomas Paine ². C'est de 1794 à 1800 que Crèveœur écrit son *Voyage dans la Haute Pensylvanie*, publié en 1801. C'est un récit basé sur les aventures de ses toutes premières années en Amérique, mais dans lequel il voit le pays à travers ses lectures et ses expériences postérieures. Plus tard, en 1811 il retrouva une ancienne connaissance, Joel Barlow, alors ambassadeur américain en France et de lui il reçut avec plaisir des nouvelles de l'Amérique ³. Il semblerait que l'Amérique devînt pour Crèveœur quelque chose de plus en plus irréel, presque un pays de rêve où il voyageait par le souvenir, refuge où il s'évadait des réalités qui le troublaient.

* * *

« *Sweet and pleasant is the memory of farmer's days....* », inscrivit-il sur le dessin d'un sassafras et d'une vigne sauvage qu'il fit faire à Munich en 1807 pour l'anniversaire de sa fille Fanny ⁴. Cette phrase est en quelque sorte la devise et la clef de la personnalité de Crèveœur : autour des dix années qui furent les « *farmer's days* » s'organise l'histoire de sa vie. Sa jeunesse avait été une période de tâtonnements où il s'était essayé à différents métiers ; mais ni la vie errante d'un coureur des bois, ni celle d'un soldat ou d'un négociant

1. *Vie*, p. 200-201.

2. *Ibidem*, p. 191.

3. *Ibidem*, p. 271.

4. *Ibidem*, p. 408.

ne l'avait entièrement satisfait, quoiqu'elles lui eussent permis de connaître de très près la nature sauvage, d'étendre sa curiosité, et de développer son goût de l'observation. C'est l'installation dans la ferme américaine de Pine-Hill et un mariage heureux qui lui apportèrent à l'âge de trente-cinq ans une vraie satisfaction et un bonheur profond. Cette joie ne devait durer que peu de temps ; des événements extérieurs changèrent tout ; et avec la guerre s'évanouit la joyeuse vie de famille dans la ferme. Pendant les années qui suivirent, c'est-à-dire à partir de sa quarante-cinquième année, Crèveœur essaya toujours, à New-York, en France, à Hambourg ou à Munich, de reconstruire l'harmonie de Pine-Hill.

C'est en effet cette courte période que Crèveœur a fixée dans les pages des *Letters from an American Farmer*, et c'est d'après quelques pages de ce livre qu'il a été surtout jugé. On l'a pris pour un optimiste sensible qui tombait jusque dans la sensiblerie, un homme dépourvu de vues réalistes qui envisageait la vie d'une façon simpliste et ne soupçonnait pas ses côtés plus sombres. Mais c'est méconnaître Crèveœur que de se borner à une telle impression ; c'est négliger d'apercevoir que sa vie harmonieuse de Pine-Hill fut le couronnement d'une longue recherche et la récompense de pénibles efforts ; c'est négliger aussi toute la dernière moitié de sa vie qui fut remplie de tristesse, de découragements, et souvent de solitude. Crèveœur était un idéaliste, plein d'espoir en l'humanité, mais personne n'était plus éloigné que lui de l'optimiste qui croit que tout est au mieux dans le meilleur des mondes possibles. Il souhaitait un ordre de choses qui reconnût la dignité de l'individu humain, une société qui fournît la paix nécessaire au plein épanouissement de la personnalité de chacun, et un système politique, religieux et social où régnerait la liberté et la justice. Or, à un moment l'équilibre se fit pour lui entre cet idéal et la réalité : ce fut en Amérique à la veille de la guerre, là-bas, où, semblait-il à Crèveœur, la société agricole dans laquelle il vivait permettait à l'individu de vivre pleinement et librement. L'humanité, au moins dans ce coin, correspondait à son idéal... mais pendant un trop court moment. La guerre survint et il s'aperçut que cette humanité cachait des passions perverses, des sentiments injustes et tyranniques. A partir de ce moment il fut obligé de constater que le monde était loin de son rêve. A peine dix ans après la tragédie de la guerre américaine, Crèveœur fut, en France, témoin d'événements encore plus terribles ; et vieillard de soixante-quatorze ans, obligé de quitter Munich

qui devenait en 1809 le théâtre des hostilités, il s'écria, « Tout ce fracas infernal me noircit l'esprit. Il ne l'était déjà que trop avant cette levée de boucliers »¹.

Il est évidemment inutile de chercher trop de logique dans la vie et la pensée d'un homme qui n'avait jamais eu la prétention de construire un système philosophique, et qui, de son propre aveu, ne vivait que selon son cœur. Pourtant, on peut constater que malgré la « noirceur d'esprit » qui caractérisait la dernière moitié de sa vie, Crèveœur n'abandonna jamais son rêve. Le monde pouvait faillir à l'idéal qu'il chérissait pour lui, et le remplir d'amertume, mais lui ne mettrait pas en question la valeur de l'idéal : c'est cette constance qui donne une certaine mesure de logique à une vie qui semblerait autrement assez contradictoire et confuse. Crèveœur quitte-t-il l'armée française au Canada, reste-t-il méfiant envers la démagogie des Whigs américains, déplore-t-il les violences des Tories de New-York, s'éloigne-t-il des luttes de la Révolution en France ? — c'est toujours le même principe qui l'anime, il cherche ce qui répond à son idéal de liberté, de justice et de paix. Or, à ses yeux, cet idéal n'était point le monopole exclusif d'un parti ou d'une nation : les Américains qui s'attribuaient le nom de « Fils de la Liberté » n'étaient pas seuls à pouvoir revendiquer cette parenté et même ils n'étaient pas toujours dignes de ce titre ; pour être Anglais on ne devenait ni un cruel oppresseur qui souhaitait égoïquement la ruine des colonies américaines ni un fils de la perfide Albion ; un aristocrate français pouvait être tout aussi éclairé qu'un Brissotin ; et les enthousiastes qui proclamaient le plus fort la fraternité humaine pouvaient à leur tour pratiquer l'intolérance aveugle ! Et son malheur, ce qui compliquait tellement sa vie, c'était de se trouver toujours dans des circonstances où il fallait accepter sans réserve les opinions d'un groupe, embrasser un parti, et faire une profession de foi. Une telle décision lui était difficile car elle le forçait à trahir sa propre pensée ; il ne pouvait pas suivre un drapeau sans se demander si la devise en était juste et si elle résumait réellement l'activité du parti. Parfois il transigea, surtout quand l'intérêt de sa famille était en jeu, mais le plus souvent il persista dans ses idées. Ainsi, lorsqu'il ne voulait jurer l'allégeance à un gouvernement américain qui semblait abuser de son pouvoir, lorsqu'il vantait la constitution anglaise tout en étant consul de Sa Majesté très chrétienne, et lors-

1. *Vie*, p. 257.

qu'il cherchait l'humanité ailleurs que chez certains révolutionnaires français, il n'était pas compris, il était même considéré comme vacillant, indécis, faible ou infidèle, bien que malgré de telles interprétations il y eût de la suite, de la logique dans sa conduite¹.

L'idéal que cherchait Crèveœur n'était pas le privilège exclusif d'un parti, pas plus qu'il ne l'était d'un seul pays. On parle souvent du cosmopolitisme du XVIII^e siècle : Crèveœur le possédait d'une façon très réelle. Le plaisir de participer à un « frolic » avec des cultivateurs américains, ses voisins du comté d'Orange, était

I. BRISSOT DE WARVILLE a laissé dans ses *Mémoires* un jugement très intéressant sur Crèveœur. (Vol. II, p. 47-52 édition PERROUD). Les faits que rapporte Brissot sont presque tous confirmés par d'autres témoignages, mais leur interprétation est son opinion personnelle. Brissot fut d'abord attiré par la simplicité de Crèveœur, par son goût pour la solitude, son mépris pour l'orgueil académique et sa haine pour le vice. Puis il découvrit une certaine froideur chez son ami : « Crèveœur portait partout un front sombre, un air inquiet ; il semblait craindre qu'on ne le devinât. Jamais il ne se livrait aux épanchements, il paraissait même quelquefois effrayé du succès de son ouvrage, il semblait enfin qu'il eût un secret qui lui pesât sur l'âme et dont il craignait la révélation ». Brissot crut plus tard découvrir ce secret, à savoir, l'attitude loyaliste de Crèveœur à un moment de la Révolution américaine. Nous savons qu'il y avait également d'autres raisons pour le front sombre : l'épisode canadien toujours une source possible d'embarras, la neurasthénie et la maladie de cœur contractées dans les prisons de New-York, la séparation d'avec sa famille et la mort de sa femme, et enfin la difficulté de sa situation officielle qui l'obligeait à ménager les sentiments d'une quantité de personnes d'opinions contradictoires. Brissot conclut que Crèveœur « eût été bon, constamment bon, s'il eût eu de l'énergie et moins d'intérêt personnel ». Une conclusion pareille est inévitable chez un Brissot. Malgré un amour commun pour la simplicité, la vertu et la liberté, ces deux hommes avaient des tempéraments bien différents. Il y avait quelque chose de tapageux dans la simplicité de Brissot, qui bravait les critiques, cherchait partout des querelles, et se moquait de façon parfois héroïque des conséquences de ses actes. (Crèveœur, écrit-il, « m'exhortait à supporter les injustices de mes ennemis, à ne plus les attaquer, à choisir un autre genre pour écrire. De pareils conseils affligeaient mon âme sans abattre mon courage... ») Crèveœur, au contraire, était modeste sans s'en vanter, et ne cherchait qu'à se concilier avec tout le monde ; sa foi humanitaire avait été sérieusement ébranlée par les événements dont il avait été témoin pendant la Révolution américaine et, ayant déjà trop souffert à cause de ses opinions, il n'essayait plus que de s'adapter aux circonstances. Brissot fut baptisé par ses contemporains « le Quaker » — mais celui qui connaît la vraie mentalité de cette secte (et non pas le Quaker de la scène ou du roman), verra immédiatement que Crèveœur était beaucoup plus un Quaker que Brissot, par sa modestie, sa douceur, son désir de conciliation et de paix, et sa haine de la violence. ... Bref, une différence profonde de tempérament rendait une entente entre ces deux hommes impossible : le jugement que porte Brissot sur Crèveœur ne peut donc être accepté d'une façon absolue, mais seulement en tenant compte de cette différence. Brissot éprouva la même déception dans ses relations avec d'autres modérés (Bergasse et Lafayette, par exemple) qui n'allèrent pas aussi loin que lui dans le chemin de la Révolution.

pour lui aussi grand que celui de discourir sur l'histoire naturelle chez le gouverneur anglais de la colonie de New-York, d'examiner les arbres rares du parc d'Harcourt en compagnie du duc, ou de visiter les salines de Bavière avec le baron von Hompesch. De la souplesse, Crèveœur en donna toujours preuve, s'adaptant facilement aux hommes de toutes les conditions et de tous les pays.

Il y avait donc dans le tempérament de Crèveœur un fort élément d'idéalisme, mais qui ne s'exprimait point d'une façon militante et agressive : il se méfiait des moyens qui visaient à réaliser cet idéal tout en le heurtant. Il n'était pas prêt comme son ami Brissot, à sacrifier son bonheur et celui des siens à ses principes. Et lorsqu'il voyait, ce qui arrivait souvent, que son idéal n'était guère réalisable dans le monde en général, il se contentait de l'appliquer dans sa propre vie. Tout ce qu'il demandait c'était le calme et la paix près de la nature, lui permettant de se consacrer à sa famille, à ses livres, à l'agriculture, et aux inventions utiles. La gloire, la puissance, ne l'intéressaient pas. Il n'était ni un très grand homme ni un très grand artiste, mais il possédait une sincérité, une simplicité, une curiosité et une sympathie humaine, qui, plus d'un siècle après, rendent toujours vivante sa personnalité. Il était bien autre chose qu'un cultivateur, mais il y eut peu de périodes de sa vie plus heureuses que les années 1769 à 1775 alors qu'il était véritablement fermier, et nulle période où il sentît mieux se réaliser ses espoirs et ses rêves : le meilleur de lui était là ; il n'aurait certainement pas été mécontent d'apparaître aux yeux de la postérité comme *le Cultivateur Américain*.

CHAPITRE II

LA VIE D'UN LIVRE :

LES LETTRES D'UN CULTIVATEUR AMÉRICAIN

Toute étude approfondie d'un ouvrage littéraire exige d'abord une connaissance de la vie de son auteur, car c'est bien entendu dans son existence et dans son imagination que naît le livre. Mais une fois écrit, une fois envoyé dans le monde, ce livre a sa propre existence, et comme l'enfant libéré de la tutelle de ses parents il suit les chemins que lui ouvre le hasard. Ainsi, dans le chapitre précédent on a fait la connaissance de Saint-John de Crèveœur, ici on tracera la vie de son livre, les *Lettres d'un Cultivateur Américain*. Pendant un certain temps les fortunes du créateur et de sa création se confondent et il ne s'agira que de rattacher le livre à l'existence de l'auteur, mais ensuite on laissera Crèveœur lui-même, pour suivre son ouvrage dans des voies souvent curieuses et inattendues. Ce sera, en somme, la biographie d'un livre, une « bibliobiographie », qui se bornera à enregistrer les faits de cette existence, sans essayer d'émettre un jugement à son égard, et sans tenter une analyse qualitative. En effet, pour ce qui est des *Lettres d'un Cultivateur Américain* une esquisse de ce genre a une réelle importance, car on n'est pas en présence d'un livre qui assume dès le début une forme invariable, définitive, mais au contraire d'un livre qui évolua et subit nombre de suppressions, d'additions et de changements. Pour bien juger du livre il est essentiel que l'on se rende compte de ses transformations ; parmi les jugements émis à son sujet, beaucoup sont faux ou incomplets car ils ne considèrent qu'un seul état de l'œuvre et ignorent les autres. Je distinguerai quatre étapes : 1^o le livre en manuscrit avant sa publication ; 2^o l'édition anglaise avec le titre, *Letters from an American Farmer*, publiée à Londres en 1782 ; 3^o la « traduction » française en deux volumes, les *Lettres d'un Cultivateur Américain*, publiée à Paris en 1784 ; et 4^o la « traduction » française augmentée, en trois volumes

qui parut à Paris en 1787. Toutes les autres éditions et traductions ont une de ces étapes comme point de départ.

Première Étape : Création et Rédaction, 1770-1780.

Dès son enfance en Normandie Crèveœur aimait rédiger pour sa mère le récit de ce qu'il avait vu au cours de ses promenades. Jeune soldat au Canada il dut garder cette habitude, et tout en dessinant de belles cartes pour l'armée il notait sans doute ses réflexions sur le pays et ses habitants. Durant ses voyages dans les colonies anglaises à partir de 1760 il continua d'observer et d'enregistrer maintes impressions ; mais ce n'est qu'à partir de 1769, au moment de son mariage et de son installation à Pine-Hill, qu'il commença à rédiger définitivement sous forme d'essais ou de « lettres » ses observations et ses pensées.

Outre son désir de donner une expression artistique à son expérience personnelle, quelles sont les raisons apparentes qui décidèrent Crèveœur à rédiger ses « lettres » ? Le titre de la première édition du livre porta la phrase, « *Written for the information of a friend in England* ». L'édition française de 1784 indique que les lettres sont « écrites à W. S. Ecuyer » ; et l'édition de 1787 dit qu'elles sont « adressées (*sic*) à Wm. S... on Esqr. » Il s'agit d'une personne réelle, un ami de Crèveœur, William Seton (ou Seaton), Écossais d'origine, qui vint en Amérique vers 1766, s'installa à New-York comme marchand et devint un personnage assez considérable dans le milieu commercial de la ville¹. Il dut faire la connaissance de Crèveœur vers 1767 ou 1768 à New-York ; à deux reprises il lui témoigna son amitié d'une façon touchante, en l'aidant à sortir de prison en 1779 et en le recevant chez lui au moment de son retour en Amérique en 1783. Mais il ne faut pas voir dans les *Lettres d'un Cultivateur* une vraie correspondance : Crèveœur en choisissant cette forme ne fit que suivre une mode littéraire assez répandue au dix-huitième siècle. Au début du livre on lit une conversation imaginaire entre le cultivateur, sa femme et le pasteur, selon laquelle un voyageur anglais aurait reçu l'hospitalité du cultivateur et demandé ensuite à celui-ci de correspondre avec lui,

1. Dans une lettre écrite au duc de La Rochefoucauld le 13 janvier 1784, Seton parle de « my old friend Mr. St. John ». Miss MITCHELL a recueilli sur Seton quelques renseignements qu'elle donne aux pages 88-92 de sa biographie de Crèveœur.

et de lui décrire sa vie dans une ferme américaine. Le cultivateur hésite et proteste qu'il n'est pas assez instruit pour écrire à un Européen cultivé ; sa femme craint que les voisins ne l'accusent de prétention et de paresse ; mais le pasteur arrive à le convaincre que, pour des Européens, ses lettres pourraient être intéressantes¹. Quoiqu'il ne faille voir qu'une fiction dans cette lettre d'introduction, sans doute écrite postérieurement aux autres, il y reste pourtant un fond de vérité : on conclut que William Seton, se rendant compte du vif esprit d'observation de son ami Crève-cœur, suggéra à celui-ci d'écrire ses observations et lui persuada que le simple récit de la vie journalière d'un cultivateur américain pourrait intéresser les Européens ignorants des détails de la vie en Amérique.

Quelle était la nature générale des nourritures intellectuelles de ce cultivateur américain pendant ses années de rédaction ? Sa vie quotidienne lui fournit bien entendu le point de départ de ses écrits ; pouvait-il en plus subir des influences littéraires, absorber les idées de son ambiance ? Il ne faudrait point se figurer Crève-cœur plus isolé qu'il ne l'était en réalité. Dans un de ses essais il a bien décrit les différentes catégories de colons anglais que l'on trouvait à mesure que l'on avançait vers l'ouest : d'abord les habitants des villes côtières, plus ou moins européens dans leur genre de vie ; un peu plus à l'intérieur les habitants des « *middle settlements* » occupés à l'agriculture ; et enfin la vraie frontière avec les rudes pionniers². C'est dans la zone moyenne qu'habitait Crève-cœur, mais il connaissait très bien les deux autres. Il se fera dans ses écrits l'interprète de ces régions agricoles, tout en se nourrissant de la culture des centres européenisés. Il a résumé ainsi les traits généraux de ses voisins : « l'industrie, le goût des projets et des spéculations nouvelles, une astuce naturelle, un bon sens, même pré-

1. *Am. Farm.*, p. 7-20. Dans la version française cette lettre est complètement changée. Le manuscrit original n'en a pas été conservé, quoiqu'il soit indiqué dans la table du premier volume des *Mss. Am. Farm.*

2. J'emploie ici et ailleurs dans ce livre le mot *frontière* avec le sens du mot anglais *frontier*, tel qu'il s'emploie aux États-Unis : c'est-à-dire, la limite avançante entre la région colonisée par les blancs, et la forêt vierge. On peut encore aujourd'hui avoir recours à Crève-cœur pour une explication de ce mot (*Am. Farm.*, p. 46-47). Actuellement le mot *frontier* a pris un sens encore plus étendu, s'appliquant aux progrès intellectuels et spirituels aussi bien que matériels, comme par exemple dans : L. HAZARD, *The Frontier in American Literature*. Bref, le mot évoque tout autre chose que le mot *frontière* dans le sens courant français. D'ailleurs les Américains d'aujourd'hui disent le plus souvent *Canadian border* et *Mexican border* en parlant des frontières canadiennes et mexicaines.

cocce dans un très grand nombre, la bonne chère et la bouteille, la fierté, quelques dispositions aux procès, le goût des discussions politiques, la franchise des hommes libres, beaucoup de tolérantisme et même d'indifférence¹ ». Chez la plupart de ces cultivateurs la culture de la terre et les conquêtes matérielles que nécessitait l'exploitation de nouveaux établissements, l'emportaient sur la culture de l'esprit et les conquêtes intellectuelles. Mais tous n'étaient pas de cette catégorie ; d'autres comme Crèveœur, avaient le penchant de la spéculation et de l'observation. Par exemple, à une vingtaine de kilomètres au nord de Pine-Hill se trouvait Coldenham², manoir de la famille de Cadwallader Colden, arpenteur-général de la colonie de New-York depuis 1720, lieutenant-gouverneur de 1760 jusqu'à la guerre. Crèveœur a dû entrer en relations avec cette famille au cours de ses premières années dans les colonies anglaises au moment où il « faisait le métier d'arpenteur dans le haut de la rivière d'Albanie », et c'est sans doute la même famille qui lui donna l'idée de s'établir dans le comté d'Orange. Colden père était un des hommes les plus instruits des colonies : il connaissait à fond la province de New-York dont il avait lui-même arpenté beaucoup de régions ; c'était un savant distingué, se consacrant aux expériences de physique sur la lumière et sur l'électricité, s'intéressant aussi à la médecine et à la botanique, (il rédigea la flore de Coldenham pour Linné qui donna le nom de *Coldenia* à un genre de plantes) ; il était évidemment au courant de tout ce qui touchait à la politique, entretenait une correspondance avec de nombreux savants européens et recevait des voyageurs distingués chez lui³. Sa grande famille continuait cette tradition de culture : lui-même était déjà âgé lorsque Crèveœur le connut, mais il y avait des fils qui étaient plus près de l'âge de celui-ci. Parmi ceux qu'il connais-

1. *Cult. Am.* 84, vol. II, p. 283.

2. Le district de Coldenham se trouvait près de la limite entre les comtés d'Orange et d'Ulster (la limite d'alors n'est pas celle d'aujourd'hui, voir la carte de la province de New-York de Sauthier, reproduite dans *Documentary History of New-York*, vol. I), à l'ouest de Newburgh, région comprise actuellement dans la commune de Montgomery, comté d'Orange. Voir la carte, ci-dessous, en face de la page 152.

3. Sur Colden, voir A. M. KEYS, *Cadwallader Colden* (N. Y., 1906), les *Letters and Papers of Cadwallader Colden*, publiés dans les *Collections of the New-York Historical Society*, et l'article du *Dictionary of American Biography*. Les deux ouvrages les plus remarquables de COLDEN furent *The History of the Five Indian Nations of Canada* (première édition, Londres, 1727) et *An Explanation of the First Causes of Action in Matter, and of the Causes of Gravitation* (première édition, Londres, 1745).

sait étaient : Alexander, qui remplaça son père comme arpenteur-général de la province en 1762 ¹ ; David, qui lui aussi faisait des expériences sur l'électricité ² ; et Cadwallader *fils* qui exploitait les terres de Coldenham. De ce dernier Crèveœur a tracé ce portrait :

« Il n'est pas rare de rencontrer ici de grands Propriétaires Cultivateurs qui, à la simplicité des mœurs champêtres unissent l'urbanité du langage, le goût de la lecture, et souvent même les lumières acquises par les voyages ; je conduisis, il y a quelques années, un Anglais chez un de mes voisins (M. C. Colden, fils du Lieutenant-Gouverneur : il était Colonel de la Milice & un des Juges de la Cour Inférieure ; c'était en 1774) ; — sa belle maison, sa vaste grange, la prairie immense qui est située devant sa porte, tout annonçait un établissement respectable et opulent : quelle fut la surprise de cet Européen, lorsque je le menai au moulin, d'y voir le maître de cette plantation, à qui ce moulin appartenait aussi, blanc de farine, et occupé avec ses gens à remuer des barils ; — la bonne chère et la conversation instructive, les livres bien choisis qui composaient sa bibliothèque, la longue hospitalité que nous y reçûmes, ébranlèrent un peu ses préjugés, et contrainquirent à lui prouver que la culture de la terre, parmi nous, n'est point incompatible avec les connaissances utiles et agréables » ³.

La proximité de Pine-Hill et de Coldenham avait son importance pour la genèse des *Letters from an American Farmer* : à quelques kilomètres de chez lui Crèveœur pouvait trouver une bibliothèque bien fournie, des gens qui s'intéressaient d'une façon « éclairée » au développement de la colonie et qui y avaient joué un grand rôle, qui avaient des goûts pour la science et pour la philosophie, qui avaient beaucoup voyagé, et qui étaient en rapports continuels avec l'Europe. Il comptait d'autres relations du même milieu social dans la ville de New-York à cent kilomètres de Pine-Hill : les Colden avaient une autre propriété appelée Spring-Hill, à Flushing sur Long Island ; il y avait l'instigateur des *Letters*, William Seton, importateur de marchandises européennes et des Indes ; et un Français, Jean-Pierre Tétard, pasteur huguenot, plus tard professeur de français au collège de Columbia, celui qui avait béni le mariage de Crèveœur avec Mehetable Tippet et baptisé leurs

1. Note sur Alexander Colden dans *Papers of Sir William Johnson*, vol. I, p. 569. Il mourut en 1775.

2. David Colden mourut en Angleterre en 1784 ; Crèveœur était chez lui à Flushing sur Long Island, au moment de son arrestation en 1779.

3. *Cult. Am.* 87, vol. III, p. 476-477.

enfants ¹. Il connaissait aussi la famille Morris dont le fils Gouverneur devait être un homme d'État important ² ; un certain « Reverend Mr. Brown », chez qui il avait l'habitude de descendre pendant ses visites à New-York ; et « Mr. Judge Ludlow » un des juges de la cour suprême de la province ³. Or, c'était l'élite intellectuelle de la colonie que Crèveœur coudoyait ainsi ; de l'échange des idées dans ce milieu qui s'alimentait intellectuellement de l'Europe, il dut recevoir quelque inspiration pour ses écrits. J'insiste sur ces relations de Crèveœur, quoique les précisions ne soient pas nombreuses dans ses papiers, car on s'est souvent trompé sur le compte du Cultivateur Américain : certains contemporains européens, dupes des mots, ne pouvant pas se figurer un *farmer* autrement que comme un paysan illettré, s'étonnaient que ce cultivateur pût penser et écrire d'une façon convenable ; d'autres, surtout en France, ayant des idées très romanesques sur Crèveœur, et voyant en lui une sorte de sauvage éclairé, un homme de la nature, ignoraient un peu naïvement qu'il avait eu en Amérique des amis tout aussi cultivés qu'eux. Ces erreurs ont persisté, et même aujourd'hui on a tendance à ne voir que la forêt vierge qui avoisinait la ferme de Pine-Hill, et à ne pas tenir compte de Coldenham qui se trouvait de l'autre côté. Il y a dans les *Letters of an American Farmer* les « sentiments d'un pays neuf » comme le disait Hazlitt ⁴, mais il y a aussi les traditions d'une culture avec ses racines en Europe. Coldenham disparut après la Révolution américaine,

1. Article sur Tétard par J. P. MITCHELL dans *Columbia University Quarterly*, juin, 1910).

2. Voir ci-dessus, p. 14, note 2. Gouverneur Morris apprit le français chez « Monsieur Tetar at New Rochelle » (*Diary & Letters of Gouverneur Morris*, vol. I, p. 2) — il s'agit probablement de Tétard, l'ami de Crèveœur. En 1788, lors du voyage de Morris en Europe, Crèveœur lui donna une lettre d'introduction pour le duc de La Rochefoucauld. Au moment de la Révolution Crèveœur et Morris se retrouvèrent à Paris : voir *Vie*, p. 184-188, et *Diary & Letters of G. M.*, vol. I, p. 529.

3. Lettre de Pattison à Sir Henry Clinton qui raconte l'arrestation de Crèveœur à New-York en juillet 1779, (publiée dans MITCHELL, p. 54-55) : « ... I directed the Town Major and my Aid de Camp Captain Adye to attend him to the house of the Revd. Mr. Brown, where he is us'd to reside when he comes to New-York..... I have also sent for some Papers, he mentions to have left in the hands of Mr. Judge Ludlow and Mr. David Colden, Son of the late Lieut. Governor of this Province, on Long Island..... Mr. St. John is well known to many of the principal people in this Place... »

Notice sur Ludlow dans L. SABINE, *Biographical Sketches of Loyalists, etc...*, vol. II, p. 33.

4. *Edinburgh Review* (octobre, 1829), p. 130.

symbole d'une réorganisation sociale, car beaucoup de ces personnes dont on vient de parler partirent du pays dans l'émigration loyaliste. Cet exode, comme le fait remarquer un ouvrage récent, fut une sorte de saignée qui fit perdre au pays une partie de sa culture traditionnelle et de son conservatisme ¹. Crèveœur, qui était dans ses ouvrages le porte-parole de la « nouvelle » Amérique, était pourtant fortement redevable à la culture de la « vieille » Amérique coloniale.

Un autre lien avec le mouvement intellectuel en Europe c'étaient les gazettes et les revues. Crèveœur ne pouvait pas manquer de voir des revues anglaises chez ses amis de New-York (il n'y en avait guère d'américaines à cette époque-là) ; et quant aux gazettes il les lisait avec assiduité. Il insistait souvent sur leur rôle dans la vie des Américains ², et devait plus tard y collaborer ³. Les gazettes américaines de cette époque n'étaient très souvent que des recueils de coupures de feuilles anglaises : on copiait librement et les nouvelles et les articles littéraires. Londres restait toujours la métropole intellectuelle pour le colon instruit. Bien qu'en raison des travaux agricoles de Crèveœur, il ne lui restât que peu de temps

1. H. S. CANBY, *Classic Americans*, p. 53.

2. Par exemple : « Nos gazettes... unissent singulièrement le plaisir des nouvelles aux détails politiques, l'instruction à l'agrément et à la nouveauté. Il n'est pas aisé à un Européen de concevoir tout le bien qui provient de la lecture et de l'immense circulation de ces papiers volumineux... » (*Cult. Am.* 84, vol. I, p. 21). Il écrivit en 1786 : « Les gazettes, originaires établies pour propager les nouvelles, remplissent aujourd'hui, et depuis longtemps, un objet plus étendu et plus utile. — Elles sont devenues des entrepôts circulants, dans lesquels on lit, non seulement les discussions de leurs assemblées, les lois récemment promulguées, les Sentences des différentes Cours de judicature, les instructions contenues dans les discours que les Gouverneurs prononcent à la rentrée des Corps législatifs, les nouvelles extraites des gazettes de l'Europe et des États de l'Union ; mais aussi des faits historiques, des détails intéressants sur l'agriculture, la médecine, le commerce, la mécanique, les mathématiques, etc. On y voit toujours un endroit consacré à la poésie, appelé : *The Poet's Corner* ; elles sont devenues des publications journalières et volumineuses où chacun peut faire insérer ses idées. Quelque méthode nouvelle ou instructive a-t-elle été découverte dans la Géorgie, dans la Caroline, par exemple ; les papiers Européens annoncent-ils l'invention de quelques machines, de quelques remèdes, les Imprimeurs jaloux de faire lire leurs gazettes, les remplissent de tout ce qu'ils croient pouvoir exciter la curiosité et être utile. Depuis la paix plusieurs imprimeurs ont consacré la première page de leurs feuilles à la publication suivie et régulière de livres intéressants, tels que le *Voyage du Capitaine Cook*, l'*Histoire de l'Amérique par Robertson* etc. Je ne sais si je me trompe en vous assurant que la multiplicité de ces gazettes peut-être considéré comme une des causes qui répandent partout quelques degrés de lumières et de connaissances... » (*Cult. Am.* 87, vol. III, p. 446-447).

3. Ci-dessus, p. 30-32.

pour les lectures, ce serait une erreur de penser que ses écrits n'en présentent jamais le reflet ni l'écho. On y trouve quelques allusions aux grands noms : Montesquieu ¹, Buffon ², Locke ³, mais rien ne prouve qu'il les connaissait autrement que de nom. On doit conclure qu'il les avait vus mentionnés dans les gazettes, ou en avait entendu parler par des amis plus instruits : il en est de même pour les quelques allusions à l'antiquité : Lycurgue, Solon, Zoroastre, etc., qui sont des souvenirs de son éducation chez les Jésuites, plutôt que la preuve d'une fréquentation assidue des auteurs classiques ⁴. On trouve également la simple mention des *Voyages* de Carver ⁵, et de *Robinson Crusoe* ⁶; Crèvecoeur avait lu aussi quelques-uns des écrits contre l'esclavage des nègres, tels que les brochures d'Anthony Bénézet ⁷. Mais de toutes ses lectures, la plus importante fut sans contredit *l'Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce des Européens dans les deux Indes* de l'abbé Raynal. Quand et comment connut-il ce livre ? La première édition en six volumes parut à Amsterdam en 1770, et le livre fut augmenté et réimprimé plusieurs fois par an jusqu'à la Révolution française ⁸. Une traduction anglaise par J. O. Justamond parut à Londres en 1776, mais Crèvecoeur dut lire le livre français avant cette date. *L'Histoire philosophique* fut en effet connue de bonne heure en Amérique, et fut commentée dans les gazettes ⁹. L'attention de Crèvecoeur aurait pu être attirée sur ce livre, ou par

1. *Am. Farm.*, p. 205. Dans le manuscrit l'orthographe de Montesquieu est *Monteskiew* : ce qui semblerait montrer que le nom lui vint d'une source anglaise.

2. *Sketches*, p. 59, « How sorry that I never have read Buffon. » En 1782 il venait de lire les ouvrages de Buffon, voir ci-dessus, p. 21.

3. Le nom de Locke se trouve seulement dans le manuscrit. Dans la lettre, *Thoughts, Feelings and Pleasures etc.* : « Mr. Locke says that we are born without any Innate Ideas, that great Philosopher no doubt is right but I am sure that cattle as well as men are born with very different Tempers and Passions, » s'intercale après la phrase terminée par, *except they are prevented.* (*Am. Farm.*, p. 23, ligne 29).

4. *Am. Farm.*, p. 90 ; *Sketches*, p. 249.

5. *Sketches*, p. 135 : « A scheme was formed by Captain Carver, author of a book of travels through America, for a settlement on the Missouri, where vines abound, and where he was to distil it into brandy to trade with Indians. » JONATHAN CARVER, *Travels through the Interior Parts of North America*, (London, 1778).

6. *Sketches*, p. 73, « He is a universal fabricator like Crusoe. »

7. Voir plus loin au chapitre III, p. 109-110.

8. Vingt éditions et cinquante contrefaçons selon A. FEUGÈRE, *Bibliographie Critique de l'abbé Raynal* (Angoulême, 1922).

9. FAÿ, *L'Esprit révolutionnaire etc.*, p. 26-27.

les journaux, ou par un de ses amis, peut-être même le pasteur Tétard ¹. De toute façon il connut l'ouvrage de Raynal, car son propre livre en est profondément empreint. Aucun des critiques de Crèveœur ne semble avoir constaté l'importance de cette influence, bien que Crèveœur l'admette lui-même. La première édition des *Letters*, celle de 1782, contient une dédicace à l'abbé Raynal dans laquelle on trouve cette phrase, « *I conceived your genius to be present at the head of my study : under its invisible but powerful guidance, I prosecuted my small labours : and now permit me to sanctify them under the auspices of your name* » ². Cette phrase n'est pas simplement de la flatterie, et l'habile publicité d'un éditeur qui voulait tirer profit de la renommée et de la faveur dont jouissait Raynal en Angleterre, mais la reconnaissance d'une vraie dette. Au commencement de son livre Crèveœur se plaint de la difficulté qu'il aura à en combiner les matériaux ³ : or, c'est précisément le livre de Raynal qui l'aida à ordonner ses idées, et qui fournit un cadre de théories pour ses observations personnelles.

* Crèveœur fait vraiment preuve d'originalité quand il décrit ce qu'il voit autour de lui, les essais d'abeilles qu'il cherche dans la forêt, par exemple, mais dès qu'il commence à faire de la théorie, ce qu'il appellerait « *philosophical and political ideas* », il n'est que l'écho de Raynal. Cette influence, sur laquelle on insistera souvent et que l'on précisera dans les pages à suivre, se voit surtout dans les parties du livre où il traite de l'agriculture comme base de bonheur et de prospérité, de l'esclavage, de la tyrannie de l'église, du bonheur de la vie sauvage par contraste avec la vie civilisée, et des colonies anglaises comme espoir du genre humain et asile pour les

1. On avait facilement des livres français à New-York. Par exemple on trouve dans *The New York Gazette and the Weekly Mercury* du 19 août 1771, l'annonce suivante : « Michael Bechades from Paris teaches antient and modern languages in the most elegant and expeditious manner, and has the choicest set of French books of every kind. »

2. *Am. Farm.*, p. 5-6. Dans l'adaptation française cette dédicace est remplacée par celle au marquis de Lafayette, qui répondait mieux aux préjugés du public français. D'ailleurs le livre de Raynal fut publiquement brûlé à Paris en mai 1781, et l'auteur dut vivre en exil : la censure n'aurait donc pas approuvé un livre qui proclamait trop ouvertement sa dette envers l'abbé libéral. Toutefois, on trouve parmi les papiers de Crèveœur le brouillon d'une traduction française de cette dédicace à Raynal. (*Mss. Am. Farm. vol.*, I, feuille volante).

3. « You say you want nothing of me but what lies within the reach of my experience and knowledge ; this I understand very well ; the difficulty is, how to collect, digest, and arrange what I know ? » *Am. Farm.*, p. 9.

opprimés de l'Europe. Évidemment Raynal lui-même n'était nullement original ; il ramassait un peu partout les idées à la mode, de sorte que l'on a pu dire de son *Histoire* que c'est la « somme indigeste et incohérente des idées de Voltaire, Rousseau et Diderot »¹. Toutefois c'est dans ce livre de vulgarisation que Crèveœur puisa une partie de sa « philosophie », plutôt que dans les grandes œuvres elles-mêmes.

On voit ainsi, que Crèveœur n'était pas tout à fait isolé des grands courants intellectuels de son époque, et par quels moyens ces courants pénétrèrent jusqu'à la ferme du comté d'Orange. On a pu dire de lui qu'il est « la personnification de l'esprit généreux de la pensée révolutionnaire française »² ; un tel jugement est parfaitement juste pourvu que l'on ne se trompe pas, comme l'ont fait certains, en croyant que Crèveœur était un philosophe tout formé qui fit un voyage en Amérique. Il quitta la France en 1754, à dix-neuf ans, avant même la publication d'un grand nombre des fameuses œuvres philosophiques³ ; six ans plus tard il se sépara du milieu français, s'établit dans un pays de culture anglaise et en adopta la langue. Pourtant son genre de vie et la lecture du livre de Raynal firent de lui un philosophe tout comme s'il avait été formé dans les salons de Paris : commentaire intéressant sur la diffusion de l'esprit philosophique au dix-huitième siècle.

Ce cultivateur-philosophe composa, pour se servir de ses propres mots, « beaucoup de pages, il ne savait guère comment »⁴, et pendant dix ans, à partir de 1770, il amassa chaque année de nouvelles feuilles. Quoiqu'il ne soit pas possible de déterminer la chronologie exacte de la composition de toutes ces « lettres », il est facile de les grouper d'une façon approximative selon leur sujet et leur « manière »⁵. Tout d'abord elles se divisent naturellement en

1. A. FEUGÈRE, *Un précurseur de la Révolution, l'abbé Raynal*, p. 101.

2. V. L. PARRINGTON, *The Colonial Mind (Main Currents in American Thought*, vol. I), p. 147 : «... Hector St. John de Crèveœur was an embodiment of the generous spirit of French revolutionary thought... »

3. *L'Encyclopédie*, 1751-1780 ; ROUSSEAU, *Discours sur l'inégalité*, 1755, *Contrat social*, *Emile*, 1762 ; VOLTAIRE, *Dictionnaire philosophique*, 1764 ; MONTESQUIEU, *L'Esprit des lois*, 1748, etc. Rappelons ici que ces auteurs devaient beaucoup aux récits de voyage.

4. Lettre au duc de La Rochefoucauld, 24 avril 1785 : « I am no author, but a plain scribler, who has, he hardly knows how, compiled a great many sheets »

5. Pour ne pas encombrer de notes ce chapitre, j'ai mis dans un appendice (p. 229) une table des manuscrits qui existent encore aujourd'hui, avec les dates approximatives de composition, et les dates de publication et de traduction.

celles composées avant la guerre, entre 1770 et 1775, et celles rédigées au milieu de la lutte de 1776 jusqu'en 1779. A l'intérieur de ces deux grandes divisions, le sujet des essais fournit un moyen de les classer. On a d'abord les lettres qui, quoiqu'écrites à Pine-Hill, traitent en grande partie des expériences antérieures à l'installation de Crèveœur dans sa ferme : c'est le fruit de ses années de voyage entre 1760 et 1769. Les premières d'entre elles qui nous aient été conservées datent de 1769 ou de 1770 : une description d'une fourmière en Virginie, *Ant Hill Town*, et le récit d'une *Visit to John Bartram* de Philadelphie¹. D'autres de la même catégorie suivirent : *Rock of Lisbon* (dont le manuscrit porte l'indication « June 3, 1770 »), une série de lettres sur l'île de *Nantucket*, *Sketches of Jamaica and Bermuda*, *Views of Charlestown and Thoughts on Slavery*; et enfin les brouillons et les notes, peut-être même les essais achevés, qui devaient servir de base aux esquisses de différentes colonies, ajoutées dans l'adaptation française des *Lettres*². Un second groupe de lettres se compose moins de récits de voyage que d'aperçus généraux sur les colonies anglaises : *Sketch of a Contrast between the Spanish and English Colonies*, *Liberty of Worship*, *Reflections on the Manners of the Americans*, *What is an American ?* et *The History of Andrew the Hebridean*. Ici la marque de Raynal est très apparente : on pourrait peut-être situer ce groupe dans les trois années, 1773, 1774, 1775. Vient enfin une troisième catégorie de lettres, qui sont les plus vivantes, basées directement sur la vie de Pine-Hill : *Thoughts*, *Feelings and Pleasures of an American Farmer*; *On Snakes*; les quatre *On Various Rural Subjects*; et *Description of a Snow Storm*. A l'exception de cette dernière, écrite un peu plus tard que les autres³, ces lettres furent écrites juste avant la guerre; en 1774 et les premiers mois de 1775. Déjà à cette date, ainsi qu'on peut le voir, Crèveœur avait écrit un nombre assez considérable de pages; mais il n'avait pas pour cela négligé la ferme. Les voisins indiquaient en souriant « la maison du cultivateur écrivassier », tout en avouant que c'était

1. Le manuscrit de *Ant Hill Town* est daté « 1769 », et celui de la *Visit to John Bartram*, « January 4, 1770. » Il n'est pas possible de se fier entièrement à ces dates, ni à celles données dans les traductions françaises des *Lettres*, car elles ont souvent été ajoutées plus tard. Toutefois je crois pouvoir dire que de telles indications indiquent approximativement la date de la composition de la lettre, et non pas la date du voyage qui y est décrit.

2. Ces esquisses des différentes colonies furent peut-être rédigées directement en français. Voir *Cult. Am.* 84, vol. II, p. 1-87, 210-240.

3. Il s'y trouve une référence à l'année 1776 : voir *Sketches*, p. 177.

un cultivateur singulièrement travailleur, dont l'hospitalité était connue, et dont les granges étaient toujours remplies ¹.

Les lettres composées ensuite, pendant la guerre, font un contraste frappant avec celles dont on vient de lire l'énumération. La vie paisible de Crève-cœur s'était terminée brusquement. Le calme de son esprit aussi bien que de sa vie matérielle avait été détruit et le ton de ses écrits se ressent de ce changement. L'optimiste qui a contemplé avec amour la vie rurale environnante est devenu un pessimiste tourmenté déplorant les luttes qui transforment cette existence ; plus d'idylles, mais des tragédies et des catastrophes ; celui qui a loué les vertus et les efforts de ses voisins s'emporte contre leur intolérance et leurs violences ; le polémiste a remplacé le poète. « Quand mon cœur est tourmenté plus que d'habitude », écrit-il, « j'accours à ma table, je griffonne, et à force de vous communiquer quelques-uns de mes plus vifs chagrins, je me sens un peu soulagé ² ». La lettre qui exprime le mieux l'angoisse et l'indécision des premières années de la guerre est *The Man of the Frontiers* ; même amour de l'humanité et même haine de la guerre dans l'essai intitulé *Hospitals*. Puis, exaspéré par l'injustice et l'hypocrisie des patriotes envers les loyalistes et même envers les innocents, et blessé par leur intolérance et leur aveuglement, Crève-cœur versa toute son amertume et son indignation dans de nombreuses lettres écrites en 1777 et 1778 : ce sont *The American Belisarius*, *Landscapes*, *The Grotto*, *The Commissioners*, *Ingratitude Rewarded*, et *A Happy Family Disunited* ³. Dans d'autres morceaux, les derniers qu'il écrivit dans sa ferme de Pine-Hill, il décrit les souffrances causées par les incursions des Anglais et des Sauvages dans les établissements de la frontière, notamment le massacre de

1. *Am. Farm.*, p. 19.

2. Traduction de l'original anglais inédit, *Ingratitude Rewarded* : « When my heart is more than commonly oppressed I fly to my table, I scribble and by imparting to you some of my keenest sorrows, I feel somewhat relieved. ».

3. Les commissaires dont il est question dans la plupart de ces six essais étaient « the commissioners appointed to inquire into, detect, and defeat all plots and conspiracies against the rights and liberties of America ». Ils furent créés par un acte du congrès provincial de New-York, le 7 mars 1777. Voir *Public Papers of George Clinton*, vol. I, p. 648.

Deux fragments de manuscrits conservés dans les papiers de Crève-cœur indiquent qu'il avait écrit d'autres lettres vers cette même époque et dans le même esprit. L'une de ces feuilles donne une conversation entre un commissaire et deux étrangers qu'il rencontre ; l'autre semble être les réflexions d'un soldat anglais qui déplore la guerre, et tout le sang inutilement répandu.

Wyoming en juillet 1778 : *Susquehannah, History of Mrs. B., The Man of Sorrow*, et *The Frontier Woman* ¹. Et enfin, pendant le pénible hiver de 1779-1780, dans la ville de New-York il composa le récit de son emprisonnement dans cette ville, trouvant ainsi quelque soulagement : « je pus enfin dans les moments de calme me rappeler ces idées et les confier au papier », écrivit-il plus tard en parlant de cette période de sa vie ². On pourrait donner comme titre à toutes ces lettres écrites entre 1775 et 1779, « la guerre vue par un cultivateur américain », car Crèveœur les composa sur place au milieu même des luttes, et ne fit qu'enregistrer ce qu'il voyait et ce qu'il ressentait.

Ces manuscrits, que Crèveœur avait amassés feuille par feuille pendant une période de presque dix années, devaient lui causer bien des embarras avant qu'ils ne fussent publiés comme livre. En temps de paix un cultivateur écrivain paraissait dans le comté d'Orange un personnage un peu excentrique mais inoffensif ; en temps de guerre lorsque tout papier devient notes d'espion et toute carte plan d'attaque, il était vu d'un autre œil. Déjà suspect aux yeux de ses voisins par suite de ses opinions, le fait qu'il écrivait et possédait des papiers mystérieux était encore une raison de méfiance. Leur découverte l'aurait, en effet, fortement compromis. Il raconta à New-York qu'il s'était donné beaucoup de peine et qu'il avait éprouvé une grande difficulté à cacher ses manuscrits à la curiosité de ses voisins ³. Ces papiers continuèrent à lui causer des ennuis après son arrivée dans la ville de New-York au commencement de l'année 1779. Au mois de juillet le major-général James Pattison reçut du commandant en chef des troupes anglaises,

1. Quoiqu'il n'en existe aucun manuscrit en anglais, je crois que la lettre publiée en français sous le titre *La Femme allemande*, appartient à ce même groupe de lettres. (*Cult. Am.* 87, vol. III, p. 40.)

2. Ces lettres n'ont jamais été publiées en anglais, mais seulement en français : *La Fille généreuse*, *Cult. Am.* 84, vol. I, p. 313 ; *Anecdote du Sergent B. A.*, *ibidem*, vol. I, p. 328 ; *Le Père infortuné*, *ibidem*, vol. I, p. 356 ; *Lettre de Dublin*, *Cult. Am.* 87, vol. I, p. 469 ; *Circonstances dans lesquelles s'est trouvé l'auteur*, *Cult. Am.* 84, vol. I, p. 389. Les manuscrits n'en ont pas été conservés. Quoique Crèveœur ait pu les rédiger directement en français au moment où il préparait l'adaptation française en 1782, je crois qu'il en fit au moins les brouillons anglais à New-York. La phrase citée ici, qui semble l'indiquer, est tirée d'un manuscrit, *Esquisse de ma vie etc.*, déjà cité, ci-dessus, p. 20.

3. Lettre de Pattison à Sir Henry Clinton, déjà citée ci-dessus, p. 50, note 3) «... he [Crèveœur] has never kept them [his literary observations] secret from those of his acquaintance who were thus attached, [i. e., to the King's Government] but took pains and found great difficulty, whilst among the Rebels, to conceal them... »

Sir Henry Clinton, l'ordre de saisir et de mettre en sûreté la personne et les papiers de Mr. Hector St. John ¹. Pattison obéit à cet ordre et envoya son rapport à son chef. On y trouve la description suivante du contenu d'une certaine malle, un résumé fort exact, et ce que l'on pourrait appeler le premier compte rendu des *Letters from an American Farmer* :

« Ils ont également trouvé et m'ont apporté une petite malle » qu'il [Saint-John] avait confiée à M. Brown. Elle a été ouverte et » examinée en ma présence, et contenait un grand nombre de manus- » crits qui semblent être une sorte de journal irrégulier sur l'Amérique » et un aperçu sur la situation d'il y a quelques années, entremêlés » parfois de remarques philosophiques et politiques ; la tendance de » celles-ci est de favoriser le parti du gouvernement et de couvrir d'op- » probre les procédés du parti opposé et la tyrannie de leur gouverne- » ment populaire. J'ai donc ordonné que l'on scelle la malle en ma pro- » pre présence, et que l'on en dispose de la manière que vous jugerez » bonne. J'ai également fait chercher des papiers qu'il dit avoir laissés » entre les mains de M. le juge Ludlow et de M. David Colden, fils du » feu lieutenant-gouverneur de cette province, sur Long Island » ².

Après sa sortie de prison Crèveœur dut reprendre possession de cette malle précieuse et l'emporter avec lui lorsqu'il partit pour l'Europe en septembre 1780.

La malle contenant les papiers était en effet presque la seule richesse que possédait Crèveœur lorsqu'il partit de New-York. Il s'y trouvait les manuscrits que renferment les trois volumes actuellement en la possession des descendants de Crèveœur ³, aussi

1. Lettre de Pattison à Sir Henry Clinton. (Déjà citée).

2. Trad. R. Original anglais dans MITCHELL, p. 54 : « ... They likewise found a small Trunk which he [St. John] had put into the care of Mr. Brown, which they brought to me, it was opened and examined in my presence, and contained a great Number of Manuscripts, the general purport of which appear to be a sort of irregular Journal of America, & a State of the Times of some Years back, interspersed with occasional Remarks, Philosophical & Political ; the tendency of the latter is to favor the side of Government and to throw Odium on the Proceedings of the Opposite Party, and upon the Tyranny of their Popular Government. — I have therefore ordered the Trunk to be sealed up in my own Presence, to be disposed of, as you shall think proper — I have also sent for some Papers, he mentions to have left in the hands of Mr. Judge Ludlow and Mr. David Colden, Son of the late Lieut. Governor of this Province, on Long Island. »

3. Ces manuscrits ne sont pas tous nécessairement les originaux composés par Crèveœur en Amérique, mais peut-être des copies faites par lui en Angleterre. Il les a reliés dans les volumes actuels plus tard.

bien que d'autres qui n'ont pas été conservés ¹. Pourtant il n'avait pas avec lui, malheureusement, tout ce qu'il avait écrit, car selon son propre témoignage, quelques-uns de ses manuscrits s'égarèrent à New-York ² : ce qui n'a rien d'étonnant si l'on se rappelle qu'il avait confié ses papiers à différents amis et que les officiers anglais ne lui rendirent peut-être pas tous ses papiers confisqués. Malgré de telles pertes Crèveœur arriva enfin en Europe avec l'essentiel de son livre inédit. Déjà, même en manuscrit, il avait été intimement mêlé à ses malheurs : il devait maintenant être l'instrument de l'amélioration de sa fortune.

Deuxième Étape : *Letters from an American Farmer*, Londres 1782

La seule trace du séjour de quelques mois que fit Crèveœur en Angleterre lors de son arrivée en Europe vers la fin de 1780 est cette note qu'il inscrivit lui-même en bas de la table des matières du premier volume de ses manuscrits :

« *Being 15 Letters which were Sold to Messrs Thomas & Lockie Davies » book Sellers in London May 20th 1781 : for 30 Guineas, with promise » of a Present if the Publick Likes the Book » ³.*

Les quinze lettres dont il est question sont celles qui parurent

1. Il se peut qu'il ait détruit certains de ses manuscrits vers la fin de sa vie ; d'autres auraient pu s'égarer après sa mort. On sait par exemple qu'un manuscrit contenant des histoires d'animaux s'est perdu. (Voir note de BOURDIN, *Sketches*, p. 21). J'ai indiqué plus haut l'existence probable d'autres manuscrits, maintenant disparus : voir ci-dessus : p. 55, note 2 ; p. 56, note 3 ; et p. 57, note 2.

Le manuscrit de l'édition française des *Lettres* et celui du *Voyage* n'ont pas été conservés.

2. Lettre de Crèveœur à Jefferson, 8 mai 1785, (*Jefferson Papers*, Library of Congress, series 2, vol 74, N° 5. Citée dans MITCHELL, p. 144) : « I lost so many manuscripts whilst I was in confinement [à New-York], that it is no wonder errors in fact should be there. I lost my sketches of Maryland and so on scutherly... could you not help me to them in case of a second edition ? » D'autres manuscrits auraient pu s'égarer à d'autres moments : Crèveœur n'aurait pas laissé de papiers dans sa ferme, crainte de causer ainsi des ennuis à sa femme et ses enfants. Il aurait pu cependant, en détruire, avant de partir pour New-York.

3. Comment Crèveœur entra-t-il en relation avec ses éditeurs, « Thomas Davies in Russel Street Covent-Garden » et « Lockyer Davis in Holtorn » ? Peut-être fut-ce par l'intermédiaire de quelques-unes de ses connaissances de la ville de New-York, qui, ne l'oublions pas, étaient loyalistes et d'un milieu qui avait des relations étroites avec Londres, leur métropole.

Il est souvent question de Davies dans la *Vie de Johnson* de BOSWELL. C'est chez Davies qu'eût lieu la fameuse rencontre du docteur Johnson et de son futur biographe, racontée par ce dernier dans des pages célèbres.

en 1782 sous le titre de *Letters from an American Farmer*¹. Elles ne représentaient guère que le tiers des manuscrits que Crèveœur avait avec lui. Ce choix est significatif, car c'est la première grande transformation que subit le livre. Parmi les lettres choisies pour être publiées se trouvait la lettre d'introduction², *Thoughts Feelings and Pleasures of an American Farmer*, *What is an American?*, les lettres sur les îles de Nantucket et de Martha's Vineyard, la description de Charlestown et de l'esclavage, *On Snakes*, la visite au botaniste Bartram, et enfin *Distresses of a Frontier Man*. A l'exception de la dernière ce sont toutes des lettres écrites avant 1775 ; cette dernière cependant n'exprime point d'opinion sur la guerre, elle ne fait que déplorer le désastre qui termina la vie tranquille du cultivateur. Le livre ne comprenait pas non plus tout ce que Crèveœur avait écrit sur sa vie d'avant-guerre : l'omission la plus importante était quatre lettres groupées sous le titre de *Thoughts of an American Farmer on Various Rural Subjects*, car dans ces lettres Crèveœur décrit avec précision et en grand détail les difficultés de la vie dans une ferme américaine. Bref, le livre qui parut en 1782 ne présentait point le récit complet des années américaines de Crèveœur : ce n'était que le tableau des aspects les plus heureux de sa vie entre 1769 et 1775. On est assez familier avec les circonstances de sa vie pour comprendre que le Crèveœur qui vendit ces lettres en 1781 n'était plus ni physiquement ni moralement le même homme qui les avait composées vers 1774 ; toute son attitude envers la vie était changée. Par la collaboration du hasard, de l'éditeur et de l'auteur, l'œuvre ne présentait point une image complète de l'homme³ !

Les lettres manuscrites subirent quelques légères modifications entre les mains de l'éditeur. Tout d'abord les fautes d'orthographe qui fourmillaient dans le manuscrit furent naturellement corrigées dans le livre imprimé. Crèveœur n'avait pas en effet une grande expérience littéraire, mais plutôt orale, de la langue anglaise : d'habitude les phrases sonnent très vrai à l'oreille quoiqu'elles semblent un peu étranges aux yeux. L'éditeur renforça également

1. Ce recueil comprend douze lettres : les sept lettres manuscrites sur Nantucket ne font que cinq dans le livre, et la *History of Andrew* qui est comptée séparément dans le manuscrit, fait partie de la lettre précédente dans le livre imprimé.

2. Le manuscrit n'en est pas conservé.

3. Je ne crois pas que les omissions qui changeaient le sens du livre aient été le résultat d'un dessein réfléchi. Établir les responsabilités est un problème délicat que je n'ai pu résoudre : on trouvera pourtant des indications ci-dessous, p. 164-165, 193.

la ponctuation un peu vague de l'auteur. Il y avait des fautes de grammaire à corriger : des « s » qui manquaient à la troisième personne du singulier de certains verbes, de faux participes passés, *his* confondu avec *their*, etc. : fautes qui venaient parfois du milieu américain où il vivait, parfois de son origine française. De temps en temps on trouve dans l'anglais du manuscrit d'autres fautes qui trahissent cette origine : des adjectifs qui suivent leurs noms ou une phrase comme celle-ci : « *We are an agricole society* », qui paraît dans le livre comme : « *we are all tillers of the earth* ¹ ». A de rares occasions, l'éditeur, paraît-il, voulut rendre plus élégantes certaines expressions et remplaça un mot indigène qui avait la saveur des colonies par un mot plus compréhensible aux lecteurs, mais plus plat : le *metheglin* de Crève-cœur devint *mead* dans le livre ² et *well-cooked pancakes* se transformèrent en *well-made pastry* ³. Si l'on regrette des changements de ce genre, on comprend mieux cependant la suppression de certaines longueurs : ainsi dans la lettre *Thoughts, Feelings and Pleasures etc.* on supprime des phrases où l'auteur se félicite de ne pas être devenu pasteur ou avocat⁴, et dans *The History of Andrew*, une conversation de deux pages et demie entre le cultivateur et sa femme qui rappelle celle de la lettre d'introduction ⁵. Dans la lettre sur l'esclavage, la jérémiade sur l'histoire du monde, qui est d'ailleurs du Raynal tout pur, a été considérablement travaillée avec des phrases ajoutées et d'autres omises ⁶. Dans la lettre sur le botaniste Bartram, c'est Crève-cœur lui-même qui amende son manuscrit original pour ajouter la fiction du voyageur russe ⁷. Dans la lettre finale du livre, *The Distresses of a Frontier Man*, on omit quelques réflexions sur la cruauté du destin ⁸, et dans cette même lettre on supprima une phrase qui est

1. *Am. Farm.*, p. 40, ligne 9.

2. *Ibidem*, p. 32, ligne 14. Crève-cœur l'écrit *methigelin*.

3. *Ibidem*, p. 214, ligne 1.

4. *Ibidem*, p. 22. Les phrases omises se trouvent à la fin du premier paragraphe, qui se termine par «... that I had not married before. »

5. *Ibidem*, p. 70. La longue conversation supprimée suit le second paragraphe qui se termine par «... they would follow thy example ! »

6. *Am. Farm.*, p. 167, « The history of the earth !... » Comparez avec RAYNAL, *Révolution de l'Amérique* (Londres, 1781), p. 37, « C'est que l'histoire de l'homme civilisé n'est que l'histoire de sa misère... etc. »

7. D'abord c'était un simple voyageur européen ; toutes les références à la Russie etc., furent ajoutées plus tard.

8. *Ibidem*, p. 199, ligne 12. Le paragraphe omis vient après la phrase « I perceived them just as they left me ».

exceptionnellement touchante : c'est lorsque Crève-cœur est en train de raconter les inquiétudes que ressent toute la famille à cause des incursions des sauvages, et que les enfants racontent chaque matin leurs rêves terrifiants ; le livre publié se borne à mentionner le fait, mais dans le manuscrit nous trouvons cette phrase :

« One says that he saw a great big Indian all over bloody with Toma-
 » hawk of brass in their hands shaking them over their heads, the other
 » declares that he saw a great number of white people with painted
 » shirts & their eyes luminous as Glass bottles, others that they saw
 » a ball of fire falling on their Mother Singing [singeing] the hairs of
 » her head »¹.

Malgré ces quelques changements le fond des lettres resta le même : les lettres imprimées restaient, dans tout ce qui était essentiel, fidèles aux manuscrits². La vraie transformation fut dans le choix des lettres.

Il semblerait que Crève-cœur ait eu l'intention d'éditer d'autres lettres parmi celles qu'il avait écrites. En effet dans le volume manuscrit, à la suite des lettres vendues en mai 1781 à l'éditeur anglais, et en tête de la lettre suivante, on trouve cette note : « *The following Pages of an Happy family etc. belongs [sic] to the second Volume— which is not disposed of yet* »³. Le dernier mot donne à penser qu'il comptait bien les vendre. D'ailleurs dans l'avertissement de l'éditeur au commencement du livre imprimé on lit : « *Should our Farmer's letters be found to afford matter of useful entertainment to an intelligent and candid publick, a second volume, equally interesting with those now published, may soon be expected* »⁴. Mais ce projet n'eut jamais de suite. L'avertissement de la seconde

1. *Ibidem*, p. 201, ligne 17. Cette phrase devrait suivre les mots, «... frightful dreams to relate ».

2. Cette conclusion est basée sur la comparaison détaillée que j'ai faite des lettres manuscrites et imprimées. Dans leur introduction aux *Sketches of Eighteenth Century America*, p. 17, et dans un article, *The Unpublished Manuscripts of Crève-cœur* (dans *Studies in Philology*, vol. XXII, juillet 1925, p. 430) MM. BOURDIN et WILLIAMS disent que les manuscrits de Crève-cœur furent « pitilessly corrected » et « ruthlessly revised » par l'éditeur. Ces termes sont beaucoup trop forts pour décrire les corrections d'orthographe et de grammaire dont j'ai donné idée. Je maintiens que l'éditeur ne changea pas le fond des lettres qu'il publia.

3. *Mss. Am. Farm.*, Vol. I, p. 126.

4. *Letters*, Londres, 1782, dernier paragraphe de l'avertissement.

édition anglaise du livre, publiée à Londres par les mêmes éditeurs (Davies et Davis) en 1783, dit que « *Since the publication of this volume, we hear that Mr. St. John has accepted a public employment at New-York. It is therefore, perhaps, doubtful, whether he will soon be at leisure to revise his papers, and giv to the world a second collection of the American Farmer's Letters.* ». A son retour en France, et sous l'influence du milieu dans lequel il se trouvait, Crèveœur dut abandonner le projet de publier un autre volume de ses lettres anglaises. Le livre publié à Londres en 1782 fut plusieurs fois réimprimé mais il ne fut jamais augmenté : « le public intelligent et candide » dut attendre cent quarante-trois ans pour en voir le second volume publié en 1925, sous le titre de *Sketches of Eighteenth Century America* !

Les « quinze lettres » vendues en mai 1781 furent publiées, avec les quelques modifications que l'on a vues, par les éditeurs Davies et Davis de Londres dans les premiers mois de 1782. L'octavo de 318 pages portait selon la mode du temps, ce titre compliqué : *Letters from an American Farmer ; describing certain provincial situations, manners, and customs, not generally known ; and conveying some idea of the late and present interior circumstances of the British Colonies in North America. — Written for the Information of a friend in England, by J. Hector St. John, a farmer in Pennsylvania.* Le livre parut à un moment propice, où, comme dit l'éditeur dans son avertissement, l'attention de tout le monde se dirigeait vers les affaires de l'Amérique¹. Le public ne tarda pas à le connaître, car dès sa publication on en vit des critiques, des extraits, et des analyses dans les revues anglaises les plus importantes. Une des premières critiques parut dans *The European Magazine* du mois d'avril 1782 où l'on trouve six pages consacrées aux *Letters from an American Farmer*². L'auteur de cet article trouva les lettres fort intéressantes et instructives et donna de longs extraits des seconde, troisième, neuvième, et dernière lettres. Il exprima des doutes sur l'authenticité du livre et craignait son effet sur l'émigration, deux questions qui devaient être souvent discutées en Angleterre, et qui, parce qu'elles donnaient au livre un certain air de mystère, contribuèrent à sa popularité : ce critique suggéra qu'il y avait en réalité

1. « They cannot therefore fail of being highly interesting to the people of England, at a time when everybody's attention is directed toward the affairs of America. » *Letters*, 1782, avertissement.

2. *The European Magazine and London Review* (Londres, avril 1782), p. 272-278.

deux écrivains, l'un qui avait fait sur place en Amérique ses observations et l'autre qui en avait pour ainsi dire fabriqué un livre. Ces soupçons ne doivent pas étonner si l'on se rappelle que le public agitaient encore le problème des mystifications de Macpherson et de Chatterton ; et que dans la première lettre d'introduction Crèveœur avait affecté une simplicité et une inexpérience qu'il n'avait vraiment pas. D'autre part le second reproche de ce critique, à savoir que le livre avait été écrit dans le but d'encourager l'émigration en Amérique, devait être très souvent répété dans les années suivantes ¹.

Au mois de mai des extraits de la lettre dix sur les serpents parurent dans *The Universal Magazine* ² ; et *The Scots Magazine* publia, avec une courte notice qui exprime aussi des doutes sur l'identité de l'auteur, l'anecdote du nègre dans la cage, tirée de la neuvième lettre et la description de la bataille des deux serpents ³. Aux mois de novembre et de décembre cette même revue donna d'autres extraits du livre de Crèveœur, des réflexions sur l'esclavage, la visite au botaniste Bartram, et la *History of Andrew the Hebridean*. Ce dernier extrait devait intéresser tout spécialement le public écossais. *The Monthly Review* accueillit le livre avec beaucoup d'éloges ; le rédacteur trouvait les lettres tellement intéressantes qu'il fut obligé d'étendre son compte rendu sur trois numéros de la revue ⁴. Par contraste avec la plupart des autres critiques, celui-ci ne doutait point de la bonne foi de l'auteur ; il était d'ailleurs hostile à la guerre et très en faveur des Américains. Il fit une analyse détaillée du livre entier et donna de nombreux extraits, terminant son compte-rendu par le souhait de voir publier d'autres lettres ⁵. *The Gentleman's Magazine* reproduisit en septembre

1. Discussion sur ce point, ci-dessous, p. 214-218.

2. *The Universal Magazine of Knowledge and Pleasure*, (Londres, mai 1782), p. 239-240.

3. *The Scots Magazine*, (Édimbourg), vol. XLIV : mai 1782, p. 231-232, 263-264 ; novembre 1782, p. 573 ; décembre 1782, p. 619-624.

4. *The Monthly Review or Literary Journal* (Londres), juin 1782, vol. 66, p. 401 ; août 1782, vol. 67, p. 140-146 ; octobre 1782, vol. 67, p. 273-277.

5. *Ibidem*, vol. 67, p. 277, « We cannot part with good Mr. Hector St. John, the ingenious author of these new Pennsylvanian *Farmer's Letters*, without thanking him for the entertainment and instruction which he hath afforded us. If he should think proper to hold any further communication with the Public on American subjects, we doubt not but he will be attended with pleasure, by all who are admirers of natural easy composition, — where truth and simplicity unite with good sense, to furnish the philosophic inquirer with rational amusement, and useful information. »

une grande partie de la lettre sur l'esclavage, et en novembre la description des serpents ; le rédacteur observa que le sensible Mr. St. John devait se réjouir d'être en Angleterre où il ne pouvait plus voir des scènes comme celle du nègre dans la cage ¹ ! Au mois de juin *The Lady's Magazine* publia un court extrait des lettres sur Nantucket, avec l'anecdote des femmes qui fument l'opium ² ; *The Westminster Magazine* donna en novembre, sans d'ailleurs en indiquer la source, plusieurs paragraphes de la lettre sur l'esclavage ³ ; et *The Annual Register* pour l'an 1782 réimprima en entier la dixième lettre, celle sur les serpents ⁴.

La publication de tous ces extraits et critiques dans les revues les plus importantes de l'époque est la preuve du succès des *Letters from an American Farmer* ; en même temps elle aida beaucoup à la diffusion du livre. Une personne cultivée qui avait l'habitude de lire les revues, même si elle ne lisait pas le livre, ne pouvait presque pas manquer d'en lire quelques extraits. L'année suivante en 1783, l'éditeur fit paraître à Londres une deuxième édition qui ne différait de la première que par l'addition d'un index ⁵. Mais vers la même époque parut une petite brochure anonyme intitulée : *Remark on the Letters from an American Farmer : or a Detection of the Error of Mr. Hector St. John ; Pointing out the pernicious Tendency of these Letters to Great Britain*. C'était l'expression la plus forte de la méfiance qui avait déjà été exprimée dans quelques revues. L'auteur, Samuel Ayscough, bibliothécaire au British Museum ⁶, ayant appris que Mr. St. John était Français de naissance, se mit à prouver qu'il n'était ni cultivateur ni américain, et que le livre n'était qu'une supercherie et qu'un appât pour attirer les Européens en Amérique. Il finit par une péroraison éloquente qui demandait au

1. *The Gentleman's Magazine*, (Londres) : septembre 1782, vol. 52, p. 439-441 ; novembre 1782, vol. 52, p. 533-535.

2. *The Lady's Magazine, or Entertaining Companion for the Fair Sex* (Londres) : juin 1782, p. 301.

3. *The Westminster Magazine, or the Pantheon of Taste* (Londres) : novembre 1782, p. 574.

4. *The Annual Register, or a View of the History, Politics, and Literature, for the Year 1782* (Londres), p. 99.

5. Voir la *Bibliographie*, ci-dessous, p. 232.

6. Samuel Ayscough (1745-1804) a été appelé le « prince of index-makers ». Parmi ses nombreux catalogues on trouve un catalogue des manuscrits du British Museum, des index aux *Monthly Review* et *Gentleman's Magazine*, un index de Shakespeare, etc. Voir l'article du *Dictionary of National Biography*.

gouvernement de favoriser l'agriculture locale pour empêcher les gens de poursuivre des chimères à l'étranger. Quoique M. Ayscough fût emporté par son sérieux et son patriotisme, il ne laissa pas de faire un pamphlet assez spirituel. En effet, pour un Anglais de son milieu, Crève-cœur n'était ni cultivateur ni américain : le mot *farmer* évoquait l'idée du paysan. Il était même possible, comme il l'a dit, que le livre pût encourager l'émigration ; mais cela était plus ou moins un accident et non le résultat d'un complot contre l'Angleterre ou d'un dessein réfléchi de la part de l'auteur ! Crève-cœur lui-même protesta contre ces accusations dans le *Courier de l'Europe*, journal français publié à Londres ¹. Dans une lettre datée de Paris le 14 avril 1783, il dit avec juste raison qu'il avait droit au titre d'Américain autant qu'un grand nombre d'autres citoyens adoptifs du pays, et réfuta plusieurs des autres accusations d'Ayscough. Plusieurs revues anglaises firent état de cette brochure : *The Gentleman's Magazine* semble avoir été convaincu par les arguments d'Ayscough ² et même *The Monthly Review*, qui avait publié des critiques si enthousiastes des *Letters*, admit que beaucoup de ses reproches étaient justes ³. Il est possible que toutes ces discussions, qui attirèrent certainement l'attention du public sur le livre, aient également un peu ébranlé leur foi dans les *Letters from an American Farmer* : et on y trouvera peut-être une des raisons pour lesquelles on n'entreprit jamais une édition anglaise complétée.

Mais une fois lancé, rien ne put empêcher le cours du livre, et sa renommée dépassa bientôt les limites de l'Angleterre. Pendant les années qui suivirent la fin de la guerre américaine, il y eut une importante émigration irlandaise (surtout « Scotch-Irish ») aux États-Unis, en raison des troubles économiques et politiques en Irlande ⁴, et dans ce pays les *Letters from an American Farmer* furent par conséquent envisagées d'un point de vue pratique. Elles trouvèrent leur public non seulement parmi les littérateurs, mais parmi des gens de toutes classes. On pouvait de bonne heure en

1. *Courier de l'Europe*, *Gazette Anglo-Française* (Londres), vol. XIII, p. 296, (9 mai 1783).

2. *The Gentleman's Magazine*, vol. LIII, p. 1036 (décembre 1783).

3. *The Monthly Review*, vol. 68, p. 536-537, (juin 1783).

4. Voir, par exemple, l'article sur l'émigration irlandaise dans le *Journal Politique de Bruxelles*, publié avec le *Mercure* du mois de juin 1783. Le *Massachusetts Spy* du 10 décembre 1783 discute « the deplorable state of manufactures in Ireland ».

lire des extraits dans *The Hibernian Magazine*, publié à Dublin ¹. Un éditeur de la même ville, John Exshaw de Grafton Street, en imprima en 1782 une édition in-12 qui suivit exactement l'édition donnée par Davies à Londres ². L'année suivante un éditeur de Belfast, James Magee, qui habitait « *at the Bible and the Crown, N° 9 Bridge-Street* », publia également une édition in-12 des *Letters from an American Farmer* ³. Un petit livre édité à Cork à l'usage des émigrants, *An Historical Review and Directory of North America*, copia du livre de Crèvecoeur sa description des îles de Nantucket et de Martha's Vineyard, ainsi que le récit des méthodes employées par les émigrants pour s'établir dans leurs nouvelles terres, et recommanda les *Letters* comme offrant une peinture vraie des mœurs américaines ⁴. Ce sont autant de témoignages qui montrent d'une manière concluante le succès de l'*American Farmer* en Irlande, succès qui s'explique par la grande émigration vers l'Amérique pendant ces années-là, et qui lui-même laisse deviner l'état d'esprit dans lequel des centaines de ces émigrants sont partis.

Les milliers d'immigrants qui, vers la fin du dix-huitième siècle, augmentaient d'une façon si prodigieuse la population des États-Unis, étaient originaires, rappelons-le, des pays du Nord de l'Europe. C'est Crèvecoeur lui-même qui constatait, dans une page souvent citée, que la nouvelle race américaine était un mélange d'Anglais, d'Écossais, d'Irlandais, de Français, de Hollandais, d'Allemands et de Suédois ⁵ ; et c'est précisément dans ces pays que l'on peut suivre la fortune des *Letters from an American Farmer*. On a déjà vu ce qu'était le succès de ce livre dans les pays de langue anglaise : quittons maintenant les îles Britanniques pour le continent européen, et arrêtons-nous d'abord dans le pays qui était une sorte de carrefour de plusieurs cultures, un centre aussi pour les intrigues des grandes puissances voisines qui luttaient pour y exercer une influence, — la Hollande, ou pour se servir du terme plus exact, les Provinces-Unies. Ici, comme ailleurs, le moment était favorable

1. *The Hibernian Magazine, or Compendium of Entertaining Knowledge* (Dublin), septembre 1782, p. 463.

2. Voir la *Bibliographie*, ci-dessous, p. 232.

3. *Ibidem*.

4. « *By a Gentleman immediately returned from a Tour of that Continent.* » L'exemplaire en 2 volumes in-8° que j'ai consulté à la bibliothèque de Harvard fut publié à Cork en 1801. La préface est de Dublin, 25 mars 1788, ce qui semble indiquer une édition antérieure. Voir les pages 90-91 du premier volume, et 145-189, du volume II.

5. *Am. Farm.*, p. 41.

aux livres sur l'Amérique ¹. Après avoir maintenu leur neutralité jusqu'en 1781, les Provinces-Unies se virent engagées dans la guerre contre l'Angleterre, guerre surtout navale pour elles et qui n'allait leur rapporter que déceptions à la paix de Versailles. Même avant ce moment certains éléments libéraux, Anti-Orangistes qui luttèrent contre le stathoudérat, s'étaient intéressés à la cause des colonies américaines : Van der Capellen, qui avait déclaré dans un pamphlet célèbre, *Aan het Volk van Nederland*, que la cause des Américains était celle de l'humanité ; Van der Kemp qui devait en 1788 se réfugier aux États-Unis où il cultivait ses terres, la littérature et la science dans une ferme américaine ; et des journalistes cosmopolites, comme les Luzac, rédacteurs de la *Gazette de Leyde*, et Cérissier du *Politique Hollandais*. De plus, des financiers et commerçants hollandais qui jouaient alors un grand rôle dans la finance internationale, avaient des intérêts matériels en Amérique ; pour d'autres un intérêt sentimental s'attachait toujours aux descendants des colons hollandais, nombreux surtout dans l'état de New-York. Les *Letters from an American Farmer* étaient donc propres à répondre à la curiosité du public hollandais, et avaient en plus une certaine portée politique pour les esprits libéraux. Ce livre, toujours l'ami du journaliste à la recherche d'« extraits », fit son entrée en Hollande par la voie des revues, qui en copiaient des pages puisées tantôt dans des revues anglaises tantôt dans l'ouvrage même. Par exemple, en 1783 les *Algemeene Vaderlandsche Letteroefeningen*, publiées à Amsterdam, traduisirent pour leurs lecteurs la lettre *What is an American ?*, celle qui décrit la visite au botaniste John Bartram, et la description de Charleston ². Bientôt le recueil entier fut traduit en hollandais et parut en 1784 chez l'éditeur L. Herdingh de Leyde avec le titre, *Brieven van eenen Amerikaenschen Landman van Carlisle in Pennsijlvaniën, Geschreven aen eenen zijner vrienden*

1. Sur les relations entre les Provinces-Unies et les États-Unis : F. EDLER, *The Dutch Republic and the American Revolution* (Baltimore, 1911) ; F. W. VAN WIJK, *De Republiek en Amerika* (Leyde, 1921) qui étudie tout spécialement les pamphlets politiques relatifs aux événements d'Amérique ; P. J. VAN WINTER, *Het Aandeel van den Amsterdamschen Handel aan den Opbouw van het Amerikaansche Gemeenebest* (La Haye, 1927), étude très documentée, très complète sur le commerce entre Amsterdam et les États-Unis, qui utilise les papiers inédits de certaines maisons commerciales ; et la très intéressante *Autobiography of Francis Adriaan van der Kemp*, publiée par H. N. FAIRCHILD (New-York, 1903).

2. *Algemeene V. L.* (1783), tome IV, 2^e partie, p. 548 ; tome V, 2^e partie, p. 262, 309, 642.

in England .¹ Le traducteur dans une longue préface expliquait aux lecteurs ses doutes sur l'identité de l'auteur : malgré les assurances de l'éditeur anglais et des rédacteurs de la *Monthly Review*, il n'était pas persuadé qu'un cultivateur pût avoir un style si sensible et si plein de philosophie, et soupçonnait une collaboration qu'il essayait de prouver². Il n'était pas le seul à exprimer des soupçons de ce genre : c'était, comme je l'ai fait remarquer ailleurs, une confusion qui venait de l'emploi du mot *farmer* en Amérique, où il s'appliquait à une classe d'hommes dont il n'y avait pas d'analogues en Europe. Pour beaucoup d'Européens un *farmer* devait être soit un paysan, soit un riche propriétaire comme le *country gentleman* anglais : or, en Amérique il y avait une classe intermédiaire, (dont Crèveœur peut servir d'exemple) d'hommes d'une certaine culture qui vivaient pourtant par l'agriculture, une bourgeoisie, une classe moyenne, qui prenait une importance de plus en plus grande. Mais ces réserves n'empêchaient pas le traducteur de recommander les *Letters* pour leur intérêt sentimental et pour leur valeur morale, et de promettre à ses lecteurs un autre recueil dans le cas où l'éditeur anglais en donnerait un. Plusieurs revues accueillirent favorablement cette traduction : les *Algemeene Vaderlandsche Letteroefeningen* louaient l'auteur de parler le langage de la nature et du cœur, s'attendrissaient sur les horreurs de l'esclavage, et souhaitaient que l'on remédiât à de tels abus pour faire de l'Amérique le pays idéal dont rêvait l'auteur dans sa quatrième lettre³ ; le critique de la *Boezaal der Geleerde Wereld*, dans son compte rendu du livre, se montrait également très impressionné

1. Pour le titre complet, voir la *Bibliographie*, ci-dessous, p. 232.

Selon VAN DOORNINCK (*Vermomde en Naamlooze Schrijvers... der Nederlandsche en Vlaamsche Letteren*, Leyde, 1885, vol. II, p. 122, no. 756) le traducteur est probablement (« denkelijk ») F. A. VAN DER KEMP. Cette attribution est très plausible, car VAN DER KEMP s'intéressait alors à l'Amérique, et fit d'autres traductions pour l'éditeur Herdingh (par exemple, *Brieven van J. Trumbull en W. Livingston aan J. D. Van der Capellen*). Pourtant VAN DER KEMP lui-même ne cite pas les *Brieven van eenen Amerikaenschen Landman* dans la liste de ses écrits qu'il donne dans son *Autobiography* (p. 213). M. VAN WINTER, l'auteur de l'article sur Van der Kemp paru dans le *Nieuw Nederlandsch Biografisch Woordenboek* (éd. MOLHUYSEN et al., Leyde, 1930, vol. VIII, p. 954-958), me dit que l'attribution de la traduction à VAN DER KEMP lui semble admissible, quoiqu'il n'en connaisse pas de preuve absolue ; il propose le nom de PIETER VREEDE comme autre traducteur possible.

2. *Voorbericht van den Nederlandschen Vertaelder* dans *Brieven etc.*, p. vii-xiii.

3. A. V. L. (1784), tome VI, première partie, p. 434-439.

par les rigueurs de l'esclavage dans la Caroline du Sud ¹. La presse française de Hollande devait aussi publier des extraits de Crève-cœur : elle se reporta non pas au livre anglais mais à son adaptation française, comme l'éditeur de Maestricht qui en fit une contrefaçon ². Le sensible Mr. St. John était en bonne voie de se faire des amitiés en Hollande.

Les États Allemands avaient même plus de raisons que les Provinces-Unies pour s'intéresser à l'Amérique ³. Tout d'abord les Allemands étaient un élément important et précieux de la population américaine : depuis un siècle ils y émigraient toujours en grand nombre. Et puis la guerre avait fait connaître le continent américain, accidentellement il est vrai, à plusieurs milliers de mercenaires de Hesse, d'Anhalt et de Brunswick qui y combattaient à la solde de l'Angleterre, et à des officiers comme Von Steuben et Kalb qui servaient dans les armées américaine et française : plus d'un de ces soldats ressentit le charme du « pays neuf », et plus d'un d'entre eux s'y établit pour ne jamais rentrer en Europe. Il n'était pourtant pas nécessaire de traverser l'Atlantique pour s'intéresser à l'Amérique : les philosophes allemands, apôtres de l'*Aufklärung*, croyaient voir dans la nouvelle république l'application pratique de leurs principes humanitaires ; les savants cherchaient à étendre leurs connaissances scientifiques par l'étude de l'histoire naturelle du continent américain. Le livre de Crève-cœur ne pouvait donc manquer de trouver un public dans les états allemands ; ici comme ailleurs il vint à un moment très propice. Il fut remarqué d'abord par la classe lettrée qui lisait les langues étrangères. Déjà en décembre 1782 le *Göttingische Anzeiger von gelehrten Sachen* donna un compte rendu des *Letters from an American Farmer* ⁴. L'auteur de cet article trouvait que les lettres donnaient des remarques agréables sur la vie en Amérique, destinées plutôt à ceux qui cher-

1. *Maandelyksche Uittreksels of Boekzaal der Geleerde Wereld* (Amsterdam), juillet 1784, p. 586-594.

2. *Gazette littéraire de l'Europe* (Amsterdam), mars 1758, p. 88-117, et avril 1785, p. 245-273. Voir ci-dessous, p. 93, détails sur la contrefaçon de Maestricht.

3. Pour la connaissance des relations entre l'Amérique et les États Allemands à cette époque, trois livres surtout sont importants : P. C. WEBER, *America in Imaginative German Literature* ; H. MEYER, *Nordamerika im Urteil des Deutschen Schrifttums etc.* ; et A. B. FAUST, *The German Element in the United States*. Ces ouvrages contiennent des bibliographies importantes, qui doivent servir de point de départ à toute étude plus approfondie de la question.

4. *Göttingische Anzeiger von gelehrten Sachen*, publié à Goettingue, année 1782, tome II, p. 1201-1204.

chaient des lectures divertissantes qu'à ceux qui voulaient des renseignements sérieux ; il reprochait avec justesse certaines longueurs à l'auteur qu'il trouvait quelquefois « *ausserordentlich geschwätzig* »¹. D'autres érudits, pourtant, trouvaient des renseignements sérieux chez Crèveœur. Dans le troisième volume de leurs *Beyträge zur Völker- und Länderkunde*, publiées en 1783, les savants J. R. Forster et M. C. Sprengel publièrent les lettres de Crèveœur sur les îles de Nantucket et de Martha's Vineyard¹. Sprengel, qui était professeur d'histoire à l'Université de Halle, publia en 1785 une histoire de la Révolution américaine ; parmi les livres consultés pour la description des treize provinces unies on trouve les *Letters from an American Farmer*². Ce fut encore un autre livre sur l'Amérique dû à un érudit bien installé dans sa bibliothèque que cette compilation encyclopédique intitulée, *Nord-Amerika nach den Friedensschlüssen vom Jahr 1783* par Johann Jacob Moser. Dans la liste des écrits sur les États-Unis qu'il donne on trouve bien entendu le livre de Crèveœur, et à plusieurs reprises l'auteur y renvoie le lecteur pour des renseignements sur la réception des immigrants en Amérique, sur l'esclavage, et sur l'île de Nantucket³. Crèveœur semble, en effet, être devenu l'autorité classique sur cette île. Encore une fois en 1795, E. A. W. Zimmermann, dans un livre intitulé *Frankreich und die Freistaaten von Nordamerika, Vergleichung beider Länder* renvoya son lecteur aux lettres de Crèveœur pour des renseignements sur Nantucket⁴. Tout ceci ne manque pas d'ironie, car il semble probable que Crèveœur ne visita jamais Nantucket, qu'il décrivit pourtant avec tant d'enthousiasme⁵.

Le critique du *Göttingische Anzeiger*, déjà cité, doutait que les *Letters from an American Farmer* trouvassent un traducteur allemand car il croyait que le public n'aurait pas la patience de séparer les quelques paillettes d'or du sable terne du livre ! Néanmoins l'éditeur David Siegert, de Liegnitz et Leipzig, en fit paraître en 1784 une traduction allemande sous le titre de *Sittliche Schilde-*

1. *Beyträge zur Völker- und Länderkunde*, éditées par J. R. FORSTER et M. C. SPRENGEL, tome II (Leipzig, chez Weygand, 1783).

2. *Geschichte der Revolution von Nord-Amerika* (Spire, 1785), p. vii.

3. *Nord-Amerika etc.* (Leipzig, 1784), 3 volumes : vol. I, p. 707, 784, 787, 133.

4. *Frankreich etc.* (Berlin, 1795), 2 volumes : vol. I, p. 72. Traduction française du livre, Leipzig, 1797.

5. Voir ci-dessous, p. 183, note 2 et p. 203.

rungen von Amerika, in Briefen eines Amerikanischen Guthsbesitzers an einen Freund in England. Le traducteur, Karl Gottfried Schreiter, avait le goût des écrits « philosophiques » et le public allemand lui devait déjà de nombreuses traductions parmi d'autres des ouvrages de Rousseau, Montesquieu, Mirabeau, Hume et Gibbon ¹. Schreiter rappelle dans l'avant-propos des *Sittliche Schilderungen* que tout ce qui vient d'Amérique a un intérêt spécial ; il recommande les lettres aux savants aussi bien qu'à ceux qui veulent lire une description de la vie agréable en Amérique, là où beaucoup d'Allemands sont déjà installés ; enfin il discute la renommée qu'a obtenue le livre en Angleterre et les doutes (qu'il ne partage pas) sur la bonne foi de l'auteur. Cette traduction semble avoir été peu remarquée, du moins dans les milieux littéraires ; je n'ai guère trouvé que des critiques peu favorables à son sujet. Un écrivain dans l'*Allgemeine Literatur-Zeitung* pour le mois de mars 1785 regrette que l'on ait publié cette traduction car il craint qu'elle n'empêche celle de la nouvelle édition française plus complète ². Le pasteur et naturaliste Götze, qui traduisit, comme on le verra plus loin, l'édition française des *Letters*, était également peu bienveillant pour la traduction de Schreiter, trouvant plusieurs fautes et non-sens chez son prédécesseur, et ne considérant l'édition anglaise des *Letters* et sa traduction allemande que comme des « *Probestücke* »³. Il semblerait que la plupart des lecteurs des milieux cultivés allemands connussent le livre de Crèveœur soit dans son édition originale anglaise soit dans l'adaptation française ; les traductions allemandes étaient sans doute destinées aux milieux plus humbles, très probablement aux gens qui pensaient émigrer. Le livre du Cultivateur Américain dut être connu d'un très grand nombre d'Allemands, grâce aux nombreuses voies par lesquelles il pouvait parvenir à leur connaissance : par l'original anglais et sa traduction allemande et plus tard par l'adaptation française également traduite. En effet le souvenir du livre de son père procurera

1. Cette traduction qui parut anonymement était de K. G. SCHREITER, selon le *Deutsches Anonymen-Lexikon* (Weimar, 1907), vol. IV, p. 35. La liste des autres traductions de SCHREITER se trouve dans KÄYSER, *Bücherlexicon*, vol. V, p. 156.

2. *Allgemeine Literatur-Zeitung* (Iéna et Leipzig), vol. I, numéro 72, p. 297 (29 mars 1785).

3. *Briefe*, vol. I, p. iv. Cette traduction et sa diffusion seront discutées ci-dessous, p. 99. SCHÖPF, dans son *Reise durch einige... der vereinigten nordamerikanischen Staaten etc.* (Erlangen, 1788), n'hésite pas pourtant de renvoyer ses lecteurs à la traduction de SCHREITER : *op. cit.*, vol. I., p. 131, 139, 366.

en 1793 à Ally de Crèveœur les bons offices d'une famille de Lubeck, et le roi Maximilien de Bavière dira à Crèveœur en 1806 lors du séjour de celui-ci à Munich, qu'il a lu les *Lettres d'un Cultivateur Américain* en anglais et en français ¹.

Passons maintenant au pays d'origine de Crèveœur : ici ce fut évidemment, comme on le constatera un peu plus loin, l'adaptation française sous le titre de *Lettres d'un Cultivateur Américain* et non pas l'original anglais qui répandit sa renommée ; remarquons pourtant en passant que le livre anglais n'était pas complètement inconnu en France, et qu'il fut, en somme, une bonne publicité pour les *Lettres d'un Cultivateur*. Par exemple le *Courier de l'Europe*, journal français publié à Londres, en donna un compte rendu dans lequel l'auteur de l'article, qui était certainement Brissot de Warville, critiqua vivement les « sottises » d'un « scélérat » comme Ayscough qui avait attaqué le *Cultivateur Américain*, et loua d'un ton enthousiaste « la candeur, l'ingénuité, et la simplicité » des *Letters* ². Et Crèveœur lui-même dut montrer son livre anglais à ses amis français, à M^{me} d'Houdetot et à d'autres, qui le firent connaître dans les salons de Paris.

Rentrons enfin au pays d'origine des *Letters from an American Farmer*, à celui qui les avait inspirées, celui où elles avaient été rédigées. C'est un phénomène assez typique de l'époque qu'un livre aussi américain que les *Letters from an American Farmer* fut connu d'abord en Europe et qu'il dut passer par l'Europe pour se répandre en Amérique. Les États américains, quoiqu'ayant obtenu leur indépendance politique, restaient en 1783 et pendant longtemps encore, des provinces littéraires de la Grande-Bretagne. La plupart des livres et des revues que l'on lisait aux États-Unis venaient d'Angleterre. Les gazettes américaines et les rares revues se nourrissaient des articles de leurs confrères anglais, et quelquefois continentaux. On ne s'étonne donc pas qu'il fallût l'intermédiaire de l'Europe pour faire connaître en Amérique les *Letters from an American Farmer*. On commença par copier les extraits qu'en avaient publiés les revues anglaises. Isaiah Thomas,

1. *Vie*, p. 178, 236.

2. *Courier de l'Europe*, vol. XIII, p. 167-168 (14 mars 1783). Brissot collabora au *Courier* de février jusqu'en novembre 1783 dans la partie des *Variétés*, où il publiait souvent des articles non signés. (BRISOT, *Mémoires* vol. I, p. 302-313). Le ton du compte rendu de l'*American Farmer* est tout à fait celui de Brissot, qui inaugura ici une série de louanges du livre de Crèveœur, et qu'il devait continuer pendant plusieurs années.

par exemple, publia dans son *Massachusetts Spy* des paragraphes sur la condition et les plaisirs d'un cultivateur américain qu'il avait copiés du *Westminster Magazine* ¹. D'autres puisaient directement dans le livre même ; les revues et les gazettes se copiaient les unes les autres, et pendant vingt ans, même jusqu'en 1805, on pouvait lire dans les périodiques américains des extraits de l'*American Farmer* ² ! Dans toute cette diffusion Crèveœur lui-même n'avait aucune part ; il ne fit lui-même que peu d'efforts pour faire connaître son livre. Il en envoya un exemplaire à Franklin en 1782 par l'intermédiaire de son ami Target ³ ; Franklin à son tour, le recommanda à un de ses correspondants en 1783 ⁴. A son retour en Amérique en 1783 Crèveœur fit cadeau de son livre à quelques autres ; le prestige dû à son poste de consul contribua également à la réputation de son œuvre. C'est un voyageur français, Ferdinand Bayard, qui donne des détails nous permettant d'évoquer d'une façon très vivante la diffusion des *Letters from an American Farmer* en Amérique ⁵. Bayard voyageait en 1791 en Virginie. Il s'arrêta dans une « taverne » à Fredericktown, où il causa pendant la soirée avec les gens du village et d'autres voyageurs. On parla d'abord de la Révolution en France, ensuite on s'occupa des auteurs français qui avaient écrit sur les États-Unis. La compagnie trouva que Châtelux était superficiel, mais que Crèveœur était excessivement adulateur. On se moqua un peu du *kingbird* qui jouait d'une façon si chevaleresque son rôle de garde champêtre. Pour terminer la discussion Bayard leur fit avouer que si le livre de Crèveœur n'était qu'un roman, c'était au moins un très joli roman ! Il y avait assez de personnes de cet avis pour qu'il

1. *Massachusetts Spy* (Worcester), vol. XIV, p. 689 (8 juillet 1784). L'extrait vient du *Westminster Magazine* (Londres) de janvier 1784.

2. MITCHELL, p. 346-350 : liste des périodiques américains qui donnèrent des extraits de Crèveœur. La liste comprend près de 50 réimpressions américaines des extraits de l'*Am. Farm.* et du *Cult. Am.* : preuve frappante de la popularité des écrits de Crèveœur en Amérique.

3. MITCHELL, p. 74-75, basé sur des lettres de Franklin à l'*American Philosophical Society*.

4. Lettre de Franklin au comte de Buchnan, Passy 17 mars 1783, publiée dans *Works of Franklin* (éd. SPARKS), vol. IX, p. 497 : « With regard to the terms on which lands may be acquired in America and the manner of beginning new settlements on them, I cannot give better information than may be found in a book lately printed in London, under some such title as *Letters from a Pennsylvania Farmer*, by Hector St. John. ».

5. F. M. BAYARD, *Voyage dans l'Intérieur des États-Unis etc.* (Paris, 1797), p. 40-41.

parût une réimpression des *Letters from an American Farmer* à Philadelphie en 1793. C'est Mathew Carey, un des éditeurs américains les plus importants de l'époque, Irlandais d'origine, arrivé en Amérique en 1784, qui entreprit cette publication. Carey, du reste, avait déjà publié des extraits des *Letters* de Crèvecoeur dans son *American Museum*¹. Cette réimpression, comme celles faites plus de cent ans après, suit exactement la première édition publiée à Londres en 1782². Il s'agit toujours des «quinze lettres qui furent vendues aux messieurs Thomas et Lockie Davies, libraires à Londres le 20 mai 1781 : pour trente guinées, avec la promesse d'un cadeau si le public aime le livre. » On peut affirmer sans hésitation que le public aima le livre, et que c'était un public tel que Crèvecoeur n'en espérait certainement pas, qui s'étendait sur plusieurs pays, l'Angle terre, l'Irlande, la Hollande, les États allemands, la France, et l'Amérique. Pourtant, ce petit livre dont on vient de suivre la fortune, ne représentait qu'une partie de ce que Crèvecoeur avait écrit ou de ce qu'il publia. Il fit une traduction française de son livre, mais qui était tellement changée, tellement modifiée que l'on est forcé d'y voir presque un autre livre, ou du moins une autre étape de l'original ; c'est cette édition française augmentée que Crèvecoeur lui-même considérait comme son livre définitif, c'est également cette édition qui ajouta à sa renommée et augmenta le nombre, déjà grand, de ses lecteurs. La biographie de ce livre ne se termine point ici ; en effet, on n'a tracé que les premiers épisodes de sa vie curieuse et une partie importante de son existence reste à décrire. Les pages suivantes examineront donc la nature du livre dans sa troisième étape (le manuscrit en constituait la première, et l'édition anglaise de Londres la deuxième), les circonstances de sa publication, et sa réception par le public.

Troisième et Quatrième Étapes : Lettres d'un Cultivateur Américain, Paris, 1784 et 1787

Lorsqu'il rentra en France en août 1781, Crèvecoeur ne pensait certainement pas à traduire son livre en français ; l'avenir était

1. *American Museum*, vol. I, p. 238 (1787). Cette revue publia également de courts essais de Crèvecoeur signés de son nom de plume, *Agricola*. (Vol. I, p. 37 ; vol. II, p. 449). Sur Carey voir E. A. BRADSHAW, *Mathew Carey, Editor, Author and Publisher. A Study in American Literary Development*.

2. Voir *Bibliographie*, ci-dessous, p. 233.

pour lui incertain et vague. Mais sa fortune changea d'une façon extraordinaire, et déjà au printemps de 1782 il se trouva logé chez M^{me} d'Houdetot avec les portes du monde littéraire parisien ouvertes devant lui. C'est M^{me} d'Houdetot et les autres relations qu'il se fit chez elle qui lui conseillèrent d'entreprendre la traduction française de son livre. Le succès du livre anglais paru à Londres vers cette même époque renforça sans doute sa décision. La tâche n'était pas facile pour Crèveœur à qui le français était devenu moins familier que l'anglais. « Ses amis ont cependant jugé que personne ne pouvait mieux que lui traduire son ouvrage. Une telle traduction a bien moins besoin en effet de pureté et d'élégance, que de l'originalité du texte dans les choses et les expressions ; cependant il a exigé de ses amis de revoir son travail », écrivit son ami Lacretelle, rédacteur du *Mercur*¹. Chez M^{me} d'Houdetot pendant l'été et l'automne de 1782, Crèveœur travailla à cette traduction, qui devait paraître à Paris en 1784 avec le titre de *Lettres d'un Cultivateur Américain*. Ces deux volumes représentent ce que j'appellerais la troisième étape du livre de Crèveœur, car on ne peut guère les appeler la traduction des *Letters from an American Farmer* de 1782, tant l'original est transformé. Les différences essentielles se résument ainsi : 1^o comme dans le livre paru en anglais à Londres, Crèveœur n'a point utilisé deux groupes de ses lettres manuscrites indispensables pour donner une juste impression de son existence de cultivateur américain : les *Thoughts of an American Farmer on Various Rural Subjects* avec leur description réaliste et précise des difficultés de la vie rurale², les *Landscapes, The American Belisarius* et d'autres lettres qui montrent les paisibles cultivateurs, transformés sous l'influence des passions et des haines d'une guerre civile³. 2^o Les lettres publiées en anglais ont été traduites et incorporées dans cette édition française mais dans une langue souvent artificielle et trop « littéraire », traduites, du reste, avec des omissions et des additions qui soulignent les côtés idylliques, sensibles et humanitaires du livre. 3^o Le livre français est deux fois plus long que l'anglais. Pour cette édition Crèveœur traduisit quelques-uns de ses manuscrits anglais inédits, et en plus rédigea de nouvelles lettres pour lesquelles il n'y avait pas d'originaux

1. *Mercur de France*, 4 janvier 1783, p. 4. La lettre fut réimprimée dans l'introduction des *Lettres d'un Cultivateur Américain*, 1784, vol. I, p. vii-x.

2. Voir *Sketches*, p. 79-151.

3. *Ibidem*, p. 228-332.

anglais. Un des résultats de ces additions fut que le livre qui était presque indifférent au point de vue politique en devint un dont le ton général était nettement anti-britannique et favorable à l'indépendance américaine.

Examinons d'un peu plus près ces différences et cherchons-en l'explication : la clef se trouve dans le milieu où Crèveœur prépara cette édition française. Il y travailla en grande partie chez M^{me} d'Houdetot, sous son influence et sous celle de ses amis. Il y avait six personnes surtout avec lesquelles il était assez intime, et qui ont pu le conseiller et l'aider activement dans ses travaux littéraires. Nommons d'abord la bonne comtesse d'Houdetot elle-même, connue dans le monde pour ses liaisons avec Jean-Jacques et avec Saint-Lambert, âme sensible, et enthousiaste de la vie champêtre qu'elle menait dans sa propriété de Sannois. Ensuite vient Saint-Lambert, fidèle amant de M^{me} d'Houdetot pendant plus de cinquante ans, mondain, académicien, auteur des *Saisons* (poème imité de l'anglais de Thomson), auteur également de contes tels que *Ziméo*, *l'Abenaki*, *Les Deux Amis* — *Conte Iroquois*, et collaborateur à l'*Encyclopédie* pour laquelle il écrivit les articles sur les *législateurs*, les *manières*, le *génie*. Crèveœur voyait souvent soit dans leur château du Val soit chez M^{me} d'Houdetot le prince et la princesse de Beauvau, amis intimes de la comtesse et de Saint-Lambert. Enfin il jouit de l'amitié de Louis de Lacretelle, rédacteur du *Mercure*, et du docteur Gui-Jean-Baptiste Target, avocat éloquent et célèbre, et grand humanitaire. C'est ce petit groupe d'amis qui persuada à Crèveœur d'entreprendre la traduction de son livre et qui s'occupa de son lancement. Nous savons qu'ils ont « revu » son travail et leur influence se sent en effet un peu partout dans le livre.

On aperçoit l'empreinte de ce milieu dans le langage même. Il y a, bien entendu, des anglicismes dans le français de Crèveœur, mais ses amis en ont laissé car ils trouvaient que cela donnait de la naïveté et de l'originalité au livre ¹ ! La langue française était devenue pour Crèveœur, pendant son long séjour en Amérique, moins familière que l'anglais. Il se rendait bien compte de ses faiblesses en français ; il en était gêné, et devait par conséquent accepter sans hésitation les conseils et les corrections de ses amis. Il y a dans les écrits anglais de Crèveœur, aussi bien que dans leur

1. *Cult. Am.* 84., vol. I, p. ix-x, lettre de LACRETELLE.

traduction française, un côté de rhétorique exagéré qui paraît bien vieillot aujourd'hui ; mais il y a aussi un côté d'observation directe et spontanée qui fait encore le véritable charme du livre. C'est précisément ce côté d'observation qui se trouve singulièrement affadi dans la traduction française. Ni Crève-cœur, ni ses amis n'avaient le vocabulaire nécessaire pour bien traduire certains passages. L'anglais dont Crève-cœur s'était servi pour décrire sa ferme et ses voisins était la langue même de l'endroit ; les mots étaient ceux qu'il employait quand il pensait aux objets qui l'environnaient à Pine Hill ; il décrivait en anglais des expériences vécues en cette langue. Le français dans lequel il fallait traduire cet anglais était un instrument tout différent : ce n'était pas une langue populaire qui sentait le terroir, mais une langue de salons, trop livresque et ultra-raffinée. Quand un Saint-Lambert parlait de la campagne, les pommes devenaient des « globes d'or », le soleil « l'astre victorieux », et les animaux du cultivateur, les « compagnons éternels de ses nobles travaux » ; il s'agissait de « Borée et de Zéphir, des vapeurs printanières, des ondes hyperborées, de l'humide élément et du nectar de Bacchus ». La version française des lettres de Crève-cœur n'est donc pas exempte de tels ornements. Dans la *Description d'une Chute de Neige*, qui est du reste une des lettres françaises qui conserve le mieux le charme de l'original, on ne manque pas de trouver « Little or no wind is yet felt » traduit ainsi, « Quoique le vent soit décidé on ne le sent pas encore ; c'est comme un zéphyr d'hiver » ¹. Un peu plus loin, « The new element at last appears and overspreads everything » se trouve transformé en « l'élément glacé, si fort attendu, paraît enfin dans toute sa pompe boréale ; il commence par donner à tous les objets une couleur uniforme » ². « Phénomène fatal aux bestiaux » essaie de traduire « a hurtful time for the cattle which it chills and oppresses » ³. On trouve assez souvent des phrases de pur remplissage, tel'es que « Ce n'est pas, vous le savez, la *Lyre*, mais le *Chalumeau champêtre* que je touche » ⁴, ou bien : « Ah ! pourquoi, mon ami, n'ai-je su toucher la Lyre ? J'aurais peut-être essayé de chanter nos naïades Américaines, nos Dieux champêtres, la verdure de nos montagnes,

1. *Sketches*, p. 42, et *Cult. Am.* 84, vol. I, p. 267.

2. *Ibidem*.

3. *Cult. Am.* 84, vol. I, p. 268, et *Sketches*, p. 42.

4. *Cult. Am.* 84, vol. I, p. 81.

la fertilité de nos vallées, la majesté de nos fleuves ¹ ». S'il y a souvent de ces mots inutiles et de ces périphrases, il y a d'autres descriptions où le français, par manque de précision, réussit mal à rendre la force de l'anglais. Un des meilleurs exemples est la description, vraiment belle dans l'original, d'une bataille entre deux serpents. Je donne, pour que l'on puisse les comparer, quelques lignes de l'original avec la traduction :

« [The two snakes] soon met
 » and in the fury of their first
 » encounter they appeared in an
 » instant firmly twisted together ;
 » and whilst their tails beat the
 » ground, they mutually tried
 » with open jaws to lacerate each
 » other. What a fell aspect did
 » they present ! their heads were
 » compressed to a very small
 » size, their eyes flashed fire, and
 » after this conflict had lasted
 » about five minutes, the second
 » found means to disengage itself
 » from the first, and hurried
 » toward the ditch. Its antagonist
 » instantly assumed a new posture,
 » and half creeping and half erect
 » with a majestic mien, overtook
 » and attacked the other again,
 » which placed itself in the same
 » attitude, and prepared to resist.
 » The scene was uncommon and
 » beautiful ; for thus they fought
 » with their jaws, biting each
 » other with the utmost rage ; but
 » notwithstanding this appearance
 » of mutual courage and fury, the
 » water snake still seemed desi-
 » rous of retreating toward the
 » ditch, its natural element » ².

« Bientôt ils se joignirent et en
 » un instant leurs corps furent
 » entrelacés. Pendant que leurs
 » queues battoient la terre, ils se
 » mordoient avec la plus grande
 » fureur. Quel singulier spectacle,
 » la réunion de ces deux reptiles
 » en courroux ne présentait-il pas !
 » Leurs têtes applaties leurs yeux
 » étincelants étoient l'image de la
 » fureur et de la colère. Cependant,
 » après quelques minutes, le ser-
 » pent d'eau se dégagea de son
 » antagoniste, et s'enfuit vers
 » le grand fossé. Alors le noir,
 » moitié élevé et moitié rampant,
 » le poursuivit vivement, jusqu'à
 » ce que ce dernier obligé de
 » prendre la même attitude se
 » prépara à la résistance ; bientôt
 » ils épuisèrent pour se déchirer
 » mille stratagèmes que je ne peux
 » vous décrire. Cependant, malgré
 » l'apparence d'un courage égal,
 » le premier se retiroit insensibil-
 » ment vers son élément naturel » ³.

Un peu plus loin dans cette même traduction, Crèveœur dit que les expressions lui manquaient pour peindre certains mouvements ⁴. En effet c'était assez souvent le cas et on ne peut que se demander

1. *Ibidem*, vol. I, p. 73.

2. *Am. Farm.*, p. 179-180.

3. *Cult. Am.* 87, vol. III, p. 54-55.

4. *Cult. Am.* 87, vol. III, p. 55.

si cela n'est pas une des raisons pourquoi il n'entreprit jamais la traduction de ses *Thoughts of an American Farmer on Various Rural Subjects*, parfois si riches en mots concrets et en descriptions précises des travaux de la ferme.

On voit ainsi que le caractère trop élégant du français employé dans les milieux fréquentés par Crèveœur transforma insidieusement, dans la traduction, l'esprit de ses lettres originales¹. Mais il y avait aussi des changements plus voulus et plus évidents. Crèveœur savait regarder la nature d'une façon réaliste ; parfois il l'a fait et nous devons à cette attitude ses meilleures pages ; mais très souvent il s'est laissé tomber dans des spéculations vagues et sentimentales, et dans des épanchements de cœur un peu naïfs. Or, les amis français de Crèveœur ne savaient pas apprécier le côté réaliste de ses lettres ; par contre ils comprenaient parfaitement le côté sentimental, et réussirent, par leur influence sur lui, sans s'en rendre compte probablement, à en faire le ton prédominant des *Lettres d'un Cultivateur Américain*. Un abîme séparait le comté d'Orange de Crèveœur et « l'Arcadie encyclopédique » de ses protecteurs français ; il y avait plus qu'un Océan entre la ferme de Pine-Hill et le hameau du Petit Trianon. Crèveœur savait ce que c'était que de dessécher un marais et de défricher des champs encombrés de souches ; il savait que le dégel du printemps soulèverait les pieux de ses barrières et qu'il faudrait les réparer ; il avait appris par ses observations qu'un insecte minuscule pondait des œufs dans les fleurs des petits pois, et avec quels tristes résultats pour la récolte ; il avait appris aussi que la sève de l'érable coulait le mieux à un moment très déterminé de l'année, quand la terre était encore couverte de neige, avec des nuits de gel mais des journées de dégel ; et il était au courant de tous les détails de l'élevage des moutons, de la fabrication des boissons, et de la préparation des conserves ! Crèveœur savait toutes ces choses car elles avaient fait partie de sa vie ; il avait voulu, et avait essayé de les décrire. Ses amis français n'avaient pas vécu de telles choses ; ils ne comprenaient pas que l'on voulût les décrire. Pour eux il y avait des sujets « nobles » et des sujets « bas ». Rien ne résume mieux

1. Il faut se rappeler que l'on avait au dix-huitième siècle une théorie de la traduction assez différente de la nôtre. Une traduction devait en effet être une adaptation de l'original au goût du public français. Voir l'intéressant article de C. B. WEST, *La Théorie de la traduction au XVIII^e siècle* dans la *Revue de Littérature Comparée* pour avril-juin 1932.

leur attitude que ces quelques phrases tirées du discours préliminaire que Saint-Lambert fit pour son poème *Les Saisons* : « Le poète fera moins des descriptions que des tableaux, e faut que ces tableaux n'aient qu'un seul caractère. Dans le moment que le poète veut peindre, il doit se pénétrer d'un seul sentiment et composer de manière que toutes les parties et la couleur de son tableau concourent à exciter un sentiment. Il ne parlera pas du geai et de la pie dans les concerts agréables du Printemps. Il oubliera les querelles grossières des paysans, lorsqu'il peint les plaisirs d'une moisson. Il faut faire pour la nature physique, que nous avons sous les yeux, ce qu'Homère, le Tasse, nos poètes dramatiques ont fait pour la nature morale ; il faut l'agrandir, l'embellir, la rendre intéressante... Vous rendrez la nature intéressante, si vous la peignez toujours dans ses rapports avec les êtres sensibles ; vous la rendrez intéressante, si dans vos descriptions vous répandez quelques vérités de physique et de morale, quelques idées qui éclairent les hommes, des principes d'économie, des sentiments honnêtes... »¹. Crèveœur apprit à « rendre intéressante » la Nature, et sous l'influence d'amis tels que Saint-Lambert, les cris des geais et des pies et « les querelles grossières des paysans » furent presque étouffés ! Cependant sa *Description d'une Chute de Neige dans le pays des Mohawks* est plus vivante aujourd'hui que l'*Hiver*, quatrième chant des *Saisons*. Les gens de ce milieu dans lequel Crèveœur se trouvait étaient pleins de leurs lectures de Rousseau et de Raynal. Ils se passionnaient pour les *Idylles* de Gessner, et les *Contes Moraux* de Marmontel. Et dans les additions que Crèveœur fit dans la traduction française de son ouvrage, c'est leur vision de la nature qui se greffa peu à peu sur son livre tel qu'il l'avait d'abord conçu. Par exemple nous trouvons dans la traduction des *Thoughts of an American Farmer etc.*, une sorte d'hymne au « grand créateur le suprême Pontife »², et dans le même essai la description d'un « temple de l'esprit contemplatif... une petite charpente octogone, autour de laquelle nous avons planté des vignes sauvages, du chèvrefeuille et du houblon... les zéphyrseulement y trouvent un passage libre

1. SAINT-LAMBERT, *Œuvres* (1822), vol. I, p. xxxii-xxxiii. Il est vrai que Saint-Lambert discute ici la poésie et non pas la prose, et que « le bon goût » permettait certaines libertés dans la prose qu'il ne tolérât pas dans les vers, pourtant ce passage me semble très révélateur d'une conception artistique générale.

2. *Cult Am.* 84, vol. I, p. 74-75.

quoique oblique... les divinités de ce séjour sont la solitude et la douce mélancolie » ¹. N'oublions pas la fête champêtre à Sannois en l'honneur du docteur Franklin où l'on avait planté un acacia de Virginie et érigé une tablette de marbre ² et rappelons-nous que dans son jardin du Val la princesse de Beauvau avait une petite chaumière, près de laquelle elle avait planté deux arbres, souvenirs de Baucis et Philémon, symboles de l'amour fidèle entre elle et son mari ³. On ne s'étonne donc pas de trouver à la fin de l'*Histoire du Colon S. K.* la description d'un « bosquet épais d'acacias et de vignes sauvages » et d'une inscription pour commémorer l'industrie agricole et le premier chêne abattu dans le comté de **** ⁴. Dans une de ses lettres anglaises Crèveœur avait rapporté en quelques lignes le fait qu'il avait trouvé une fois dans la forêt un sassafras autour duquel s'était entrelacée une vigne sauvage, et que, frappé par ce phénomène il les avait transplantés près de sa ferme ⁵. Dans les *Lettres d'un Cultivateur*, ce simple récit devient l'*Anecdote du Sassafras et de la Vigne Sauvage* ⁶. L'arbre et la vigne deviennent des symboles de l'amitié du père et de sa fille ; à l'occasion de leur transplantation il y a une petite fête familiale avec des discours moraux et de douces larmes. Cette anecdote était une des parties les plus goûtées du livre. Elle avait paru d'ailleurs dans le *Mercure* du 24 janvier 1784 avant sa publication dans les *Lettres*. Le marquis de Lézac-Marnésia trouvait qu'elle était « digne de la plume de Gessner » ⁷ ; pour l'édition augmentée des *Lettres* publiée en 1787, on en a fait une gravure charmante quoiqu'elle s'inspire plutôt des écrits de Rousseau que de la campagne américaine, — le graveur bien entendu n'avait pas la moindre idée de l'apparence du Sassafras ⁸ ; le pasteur Götze de Quedlinburg s'attendrissait sur ce « *lehrreiches Familiengemählde* » ⁹ ; et la femme du com-

1. *Ibidem*, vol. I, p. 76-77.

2. On en trouvera la description dans CHINARD, *Les Amitiés américaines de Madame d'Houdetot*, p. 7-10.

3. STANDISH-NOAILLES, *Souvenirs de la Maréchale Princesse de Beauvau*, p. 170-171. Sur la « sensibilité » de Target et son engouement des fêtes villageoises voir P. L. TARGET, *Un Avocat du XVIII^e siècle*, p. 26.

4. *Cult. Am.* 84, vol. I, p. 136.

5. *Sketches*, p. 135.

6. *Cult. Am.* 84, vol. I, p. 224.

7. C. F. A. DE LÉZAY-MARNÉSIA, *Lettres écrites des rives de l'Ohio* (Paris, An IX), p. 50-51, note 3.

8. *Cult. Am.* 87, vol. I, p. 249. Voir ci-dessus, en face de la page 40.

9. *Briefe eines Am. Landmanns*, vol. II, « *Vorerinnerung des Uebersetzers* », p. iv.

merçant quaker Miers Fisher de Philadelphie fut « particulièrement frappée » par ce récit ¹. L'*Anecdote d'un Chien Sauvage*, née elle aussi de quelques lignes de l'original anglais, connut un égal succès ².

Le goût des protecteurs de Crèveœur se montrait non seulement dans le langage et dans la manière d'embellir les descriptions de la nature mais aussi dans les sujets traités. Ainsi, grâce au concours de ses amis, de « beaux sauvages » qui n'avaient que rarement paru dans les originaux anglais, sont très souvent décrits dans les *Lettres d'un Cultivateur* ³. D'autres personnages fort à la mode dans les milieux philosophiques étaient les Quakers. Ils avaient figuré bien entendu dans les *Letters*, parues à Londres, notamment dans la description de l'île de Nantucket et dans l'esquisse du botaniste John Bartram. Ils prennent encore plus d'importance dans le *Cultivateur Américain* ; il y a les anecdotes si souvent citées du Quaker Warner Mifflin ⁴, même une *Description Abrégée de la Secte des Quakers ou Amis* ⁵. Il n'existe pas d'originaux anglais pour ces lettres-ci, Crèveœur ne les aurait-il pas écrites exprès pour l'édition française ?

Toutes les additions dans l'édition française n'étaient pourtant pas d'ordre sentimental et littéraire. Crèveœur ajouta des précisions documentaires sur l'Amérique dans une série de lettres sur les différents États, sorte de coup d'œil rapide sur toutes les provinces, rédigées sans doute d'après des notes qu'il avait prises auparavant ⁶. Enfin il y avait des additions d'ordre politique. Il fallait brûler quelque encens devant les dieux à la mode... Franklin et ses paratonnerres sont loués à plusieurs reprises ⁷, et la cause des Américains est partout vantée. Par une série de lettres qui

1. Lettre de Fisher à Crèveœur, 17 novembre 1789 (manuscrits de la famille Crèveœur) : « My wife whom I generally call by her name Sally desires me to ask whether Louisa [*sic*], thy daughter, whom we saw at Long Beach... is the Fanny in the story of the Sassafras & Vine. That story particularly strikes her... »

2. *Sketches*, p. 132-133, et *Cult. Am.* 84, vol. I, p. 199. Cette anecdote fournit à l'artiste Antoine Borel le sujet de deux dessins : *L'Enfant perdu* et *L'Enfant retrouvé*, qui se trouvent aujourd'hui au Musée de Blérancourt. Voir A. GIRODIE, Deux dessins « américains » d'Antoine Borel dans *Bulletin des Musées de France*, mai, 1929, p. 98-99. Reproduits, ci-dessous, en face de la page 88.

3. Voir ci-dessous, chapitre III.

4. *Cult. Am.* 84, vol. I, p. 181-198.

5. *Ibidem*, vol. I, p. 172.

6. *Cult. Am.* 84, vol. II, p. 1-87, 210-240. Il est possible que Crèveœur ait utilisé ces mêmes informations dans le mémoire qu'il rédigea pour le maréchal de Castries. Voir ci-dessus, p. 22.

7. *Ibidem*, vol. I, p. 11, 78 ; vol. II, p. 231-232.

racontent les expériences de l'auteur dans les prisons anglaises de New-York ¹, et par de nombreuses phrases insérées dans d'autres lettres, le livre français de 1784 réussit à donner, du moins au lecteur superficiel, l'impression d'une apologie de la guerre américaine. L'épître dédicatoire en est symptomatique — elle est adressée au marquis de Lafayette, dont le nom se trouve inscrit « parmi ceux de nos Libérateurs, parmi ceux de ces hommes qui, avec une constance et un courage étonnant, ont osé secouer le joug de notre ancienne Métropole, nous ont aidés à réprimer l'orgueil Britannique et à nous placer au rang des Nations ! » ².

Il est inutile d'insister davantage sur l'influence de ses protecteurs dans cette traduction française des *Lettres* de Crèveœur ¹ : on la constate à chaque page, dans le style, dans les embellissements sentimentaux, dans les sujets sur lesquels on insiste. Le livre avait été refondu et coulé dans les moules chers aux littérateurs français de l'époque. Cette refonte s'est opérée presque à l'insu de Crèveœur. Vis à vis de ses protecteurs mondains, dont quelques-uns étaient écrivains connus et même académiciens, il n'était que novice dans le monde des lettres. Dans ces conditions il ne lui était pas toujours facile de suivre ses propres idées. Il devait accepter de bonne grâce les indications et les corrections qui lui furent proposées, d'autant plus que, matériellement il était mille fois redevable à ces mêmes protecteurs. En plus il ne pouvait pas manquer de voir les goûts du public auquel son livre était destiné. Quand il avait composé ses lettres dans sa ferme de Pine-Hill, il n'avait pas d'idées précises de publication ; il espérait certainement les faire paraître un jour, mais c'était tout. En France, au contraire, il savait que son livre serait lu dans certains milieux, dont il connaissait du reste plusieurs des arbitres de la mode. Il souhaitait tout naturellement le succès de son livre, et pour lui-même et pour ses enfants, préoccupation qui ne pouvait pas être complètement absente de ses pensées au moment de la rédaction de la traduction. Pour résumer, on peut dire que les *Lettres d'un Cultivateur Américain*, telles qu'elles parurent à Paris, sentaient le salon de M^{me} d'Houdetot presque autant que la ferme du comté d'Orange.

Crèveœur avait travaillé à cette traduction à partir de l'été de 1782, et l'acheva dans les dernières semaines de cette même année.

1. *Ibidem* ; *La Fille généreuse*, vol. I, p. 313 ; *Anecdote du Sergeant B. A.*, vol. I, p. 328 ; *Le Père infortuné*, vol. I, p. 356 ; *Circonstances etc.*, vol. I, p. 389.

2. *Ibidem*, vol. I, p. v.

Dans le *Mercur*e de janvier 1783, Lacretelle fit publier un extrait de l'ouvrage et annonça dans une note d'introduction que les amis de l'auteur étaient en train de revoir son travail et que si les passages publiés retenaient l'intérêt du public, l'ouvrage ne tarderait pas à paraître ¹. Vers le même moment M. de Néville du bureau de la librairie envoya le manuscrit au ministre Vergennes pour son approbation, du moins il croyait l'avoir envoyé, mais lorsqu'il le réclama trois mois plus tard, il apprit que Vergennes ne l'avait jamais reçu ². On constata que le manuscrit avait été enlevé des bureaux de M. de Néville, accident imprévu qui devait en retarder la publication ³. Voici l'explication qu'en donne Crèveœur dans une lettre datée de Paris le 14 avril 1783, qu'il écrivit au rédacteur du *Courier de l'Europe* ⁴ : « Vous annoncez que l'Auteur [des *Letters from an American Farmer*] allait donner la traduction d'un volume publié par M. Thomas Davis, je sais que non seulement il a traduit ce volume mais en outre deux autres dont il a conservé jusqu'ici les originaux anglais. Crainte d'exciter la bile des critiques bretons [britanniques] ⁵, une singulière chaîne de circonstances vient de lui enlever trois cent vingt pages in-folio ; il espère que ceci servira à prévenir l'éditeur, entre les mains duquel ces feuilles

1. *Cult. Am.* 84, vol. I, p. x.

* 2. Lettre de Néville à Vergennes, Paris, 4 avril 1783. (Archives A. E., *Corr. Pol. Etats-Unis*, vol. XXIV, p. 29) : « Monsieur, J'ai eu l'honneur de vous envoyer le 8 janvier dernier un manuscrit intitulé, *Lettres d'un Voyageur Américain* [sic]. Comme l'auteur me presse et sollicite une prompte expédition, je vous supplie de vous faire rendre compte de cet ouvrage le plus tôt possible et de me marquer s'il y aurait quelque inconvénient à en permettre l'impression. Je suis, Monsieur, etc., Néville. » Réponse de Vergennes, Versailles 8 avril 1783 (*Ibidem*, p. 45) : « J'ai reçu, monsieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 4 de ce mois pour réclamer un manuscrit intitulé : *Lettres d'un Voyageur Américain*. Cette réclamation m'étonne d'autant plus que le manuscrit en question ne m'est jamais parvenu... »

3. Lettre de Crèveœur au duc de La Rochefoucauld, 7 août 1783 : « Ce ministre [Vergennes] daignera peut-être se ressouvenir qu'ils [les manuscrits] ont été enlevés des bureaux de M. de Néville l'hiver passé... »

4. *Courier de l'Europe*, vol. XIII, p. 296 (9 mai 1783).

5. Cette phrase énigmatique semble suggérer qu'il y avait quelque rapport entre le vol des manuscrits et les critiques qu'avait suscitées le livre en Angleterre. A cet égard il est intéressant de remarquer que le moment du vol coïncida presque avec la publication des *Remarks on the Letters from an American Farmer etc.* Ce livre-ci qui porte la date de 1783, dut paraître avant le 14 mars 1783, car on en trouve une mention dans le *Courier de l'Europe* de cette date. La perte des manuscrits eut lieu entre le 8 janvier et le 4 avril (lettre de Néville à Vergennes, déjà citée).

pourraient tomber ¹, que l'auteur est occupé à les retranscrire, et que le fruit de cette escamoterie n'est pas la moitié du tout qui doit paraître incessamment ». Malgré cet échec Crèveœur se remit à travailler et finit son livre vers le mois de juillet. Il fallait ensuite obtenir du gouvernement le permis d'imprimer. Il avait des alliés utiles parmi ses relations : le prince de Beauvau soumit le livre manuscrit à M. Gaillard, et ensuite au ministre Vergennes². Celui-ci donnait son indulgence plénière, mais M. Gaillard, garde des Sceaux, auquel le prince de Beauvau s'adressa ensuite pour obtenir le privilège requis, trouvait des choses trop hardies et trop longues dans les *Lettres d'un Cultivateur Américain*. A ces nouvelles Crèveœur au désespoir écrivit : « Il est malheureux que des idées qui ne sont que de simples réflexions à Philadelphie paraissent si terribles à Paris. Quant aux longueurs, ce censeur ne sait peut-être pas que l'auteur labourait et travaillait plus souvent qu'il n'écrivait ; s'il faut soustraire ce qu'on appelle *hardi*, ce qu'on appelle *longueurs*, c'est-à-dire imperfections, certainement il ne restera pas grand'chose » ³. Il était malheureux, mais pourtant vrai, que ce que l'on considérait comme de simples réflexions en Amérique pût paraître hardi en France. Selon la censure de l'époque un livre pour être imprimé ne devait rien contenir de contraire à la Religion, à l'État, ou aux bonnes mœurs. On ne peut certainement pas accuser les *Lettres d'un Cultivateur* d'offenser les bonnes mœurs, mais quoique leur auteur ne critique directement ni la royauté française ni l'église catholique, il les frappe indirectement et souvent par ses louanges de la démocratie américaine et de la tolérance qui y régnait ⁴. En présence de ces difficultés,

1. Cette même crainte que quelque éditeur ne se servît du manuscrit volé fut exprimée dans la lettre de Crèveœur au duc de La Rochefoucauld, déjà citée : « ... ceux qui les [les manuscrits] ont pris peuvent très bien les faire imprimer en pays étranger, quand je serai parti. » Dans une lettre au *Mercur* du 24 janvier 1784, Lacretelle publia un autre extrait des *Lettres*, et dit « Un accident très malheureux et très imprévu a retardé la publication de cet ouvrage. Le manuscrit a été perdu au moment où il allait être imprimé. Il a fallu que l'auteur recommençât son travail ; ce nouveau travail est maintenant sous presse. Je vous prie Monsieur, de vouloir bien en prévenir le Public, afin d'empêcher l'usage que les libraires étrangers pourraient faire du premier manuscrit de l'auteur. » Je crois pouvoir certifier, d'après mes recherches, que ce manuscrit ne fut jamais employé, toutes les réimpressions suivent exactement l'édition de Paris, 1784.

2. Lettre au duc de La Rochefoucauld, 7 août 1783.

3. Lettre au duc de La Rochefoucauld, 3 septembre 1783.

4. Par exemple des phrases comme : « L'Européen fatigué de l'effet que produit dans sa patrie la disproportion énorme des richesses, les droits de primogéniture,

Crèveœur songea qu'il pourrait retraduire le livre pour le publier à Philadelphie où la censure était inconnue ou qu'il pourrait peut-être obtenir une « permission tacite » pour sa publication en France ¹. C'est cette dernière alternative qui résolut le problème, car le livre parut enfin, mais sans l'approbation officielle. Crèveœur ayant été nommé consul à New-York en juillet 1783, dut partir en septembre au milieu même de ces démarches. Il fut obligé de confier le soin de la publication à ses amis Saint-Lambert, Target, et Lacretelle, qui lui avaient promis de faire un marché avec le libraire Cuchet et de revoir pour lui les feuilles ². Ainsi Lacretelle annonça au public dans une lettre au *Mercure* du 24 janvier 1784 que l'ouvrage était sous presse, mais ce n'est qu'à la fin de cette année-là que parut le livre ³. Au mois de décembre 1784 on pouvait acheter chez les libraires de Paris les deux volumes des *Lettres d'un Cultivateur Américain* au prix de sept livres dix sous, brochés, ou neuf livres reliés ⁴ ; l'auteur installé à New-York n'avait pas encore reçu d'exemplaire en avril 1785 ⁵ !

« Le livre de votre bon papa est en vente et a le plus grand succès et le plus flatteur. Il fait aimer l'auteur et estimer son caractère. Les gens de lettres et les gens du monde le goûtent également », écrivit Mme d'Houdetot à Ally de Crèveœur en janvier 1785 ⁶. Crèveœur avait en effet une chance que beaucoup d'auteurs pouvaient bien lui envier, des amis à l'Académie, dans les salons les plus célèbres de Paris, au *Mercure*, et même dans le Gouvernement, pour présider au lancement des *Lettres d'un Cultivateur*

et cette multitude de hiérarchies ; affligé de la différence humiliante qui marque les états et les conditions etc. » (*Cult. Am.* 84, vol. I, p. 14). « Nos églises sont desservies par des prêtres, qui, comme nous travaillent et cultivent les amples glèbes que nous y avons attachées ; ces Prêtres ne sont point les plantes stériles, ni l'arbre infructueux de l'Évangile... » (*Cult. Am.*, 84, vol. I, p. 39).

1. Lettre au duc de La Rochefoucauld, 3 septembre 1783.

2. Lettre au duc de La Rochefoucauld, 23 août 1783.

3. *Le Journal de Paris* en publia l'annonce le 9 décembre 1784 ; le *Mercure* le 25 décembre 1784. On discutait encore la question du permis d'imprimer en mai 1784 comme le témoignent deux lettres aux Archives des Affaires Étrangères (*Corr. Pol. Etats-Unis*, vol. XXVII, p. 341 et 381), une lettre de M. De Villedeuil à Vergennes et la réponse de celui-ci. Villedeuil envoie un exemplaire de l'ouvrage imprimé, et Vergennes répond qu'il n'a « aucune raison pour ce qui concerne mon département d'empêcher la distribution de l'ouvrage dont il s'agit. » Voir *Vie*, p. 84-85.

4. *Journal de Paris* du 9 décembre 1784, « Livres divers ».

5. Lettre au duc de La Rochefoucauld, 24 avril 1785.

6. *Vie*, p. 353.

Américain. De plus, elles parurent à un moment où les livres sur l'Amérique étaient très recherchés. Parmi d'autres, il avait paru en 1784 les *Observations sur les Gouvernements et les lois des États-Unis d'Amérique* de l'abbé Mably, les *Considérations sur l'ordre de Cincinnatus* du Comte de Mirabeau, et le *Spectateur Américain* de J. Mandrillon. En 1784 également l'Académie des Jeux Floraux de Toulouse proposa comme sujet de discours en vue d'un prix littéraire, la grandeur et l'importance de la révolution américaine. Le *Voyage* de l'abbé Robin était connu depuis deux ans, comme le *Voyage* du marquis de Chastellux, dont plusieurs exemplaires avaient été publiés en 1781¹. Le public avait donc non seulement un « nouveau livre sur l'Amérique » mais aussi un livre dans lequel on pouvait goûter des idylles de la vie rustique et un déisme vague et sentimental, un livre qui leur présentait des louanges de la tolérance, des traits d'humanité, de Bons Quakers, de Bons Nègres, et de Beaux Sauvages, de la vertu et de la sagesse, de la sensibilité, et de douces larmes ! Dès leur publication, les *Lettres d'un Cultivateur Américain* furent commentées dans les revues. Déjà, en janvier 1783 et en janvier 1784, Lacretelle avait fait paraître des extraits des *Lettres* dans le *Mercure*, ce qui avait inspiré quelques réponses de la part des lecteurs². Dans le numéro du 5 décembre 1784 on annonce la publication de l'ouvrage, et le compte rendu, toujours de la plume de Lacretelle, paraît le 22 et le 29 janvier 1785. Ce compte rendu qui comprend un total de quarante pages du *Mercure*, donne surtout de longs extraits des *Lettres*, avec des réflexions dans lesquelles Lacretelle excuse l'absence de l'art dans l'ouvrage et se laisse aller à des enthousiasmes éloquents : « Quels sentiments et quelles mœurs ! dans quel temps et dans quel pays la vertu fut-elle plus simple et plus sublime³ ! » Le *Journal de Paris* consacra également plusieurs pages au *Cultivateur Américain*. Avant d'en faire le compte rendu,

1. Voir FAÿ, *Bibliographie des Ouvrages français relatifs aux États-Unis*, p. 16-20, 61-70.

2. Voir *Mercure* du 4 janvier 1783, lettre de Lacretelle avec l'anecdote de Warner Mifflin. (*Cult. Am.* 84, vol. I, p. x).

Ibidem, 5 avril 1783, lettre signée « C... ».

Ibidem, 19 avril 1783, *Courte réponse à la Lettre de M. C...*

Ibidem, 24 janvier 1784, lettre de Lacretelle avec l'*Anecdote du Sassafras et de la Vigne*.

Ibidem, 14 février 1784, *Lettre au Rédacteur*.

3. *Mercure*, 29 janvier 1785, p. 218.

on avait publié dans le numéro du 11 décembre 1784 l'*Anecdote d'un Chien sauvage*, qu'un des lecteurs, Lallement de la Neuville, les avait priés d'insérer. La vraie critique de l'ouvrage s'étend sur trois numéros, ceux du 7, 10, et 12 février 1785. C'est un long résumé de l'ouvrage de Crèveœur, suivi d'un jugement dont ces phrases donneront quelque idée : « Nous n'avons pu que donner une faible idée des excellents matériaux qui composent ce recueil et qui seront probablement d'une grande utilité aux Historiens de l'Amérique septentrionale. Dans plusieurs endroits le style est incorrect et n'est pas exempt de déclamation mais il est souvent si pittoresque, si animé ; l'Auteur sait si bien s'emparer de l'âme du lecteur, le transporter au milieu des scènes qu'il décrit, et le pénétrer de ses impressions, qu'on lui passe aisément les répétitions, les longueurs et les singulières expressions qui lui échappent de temps en temps. On les pardonne moins à l'Éditeur qu'il avait chargé de *revoir son travail*, et qui, avec un peu de soin, aurait pu faire disparaître un grand nombre de fautes de divers genres...¹ » L'*Année Littéraire* pour 1785 consacre plus de soixante de ses pages au *Cultivateur Américain*² ; on a beaucoup de louanges pour ce « bon citoyen, bon cultivateur, et homme vertueux, qui ne pense que d'après son cœur », et en parlant de l'anecdote du sassafras et de la vigne, on va jusqu'à dire, « Si le plus beau privilège de la poésie est de peindre, on ne peut refuser à notre cultivateur le titre de Poète, et de grand poète. Ce tableau charmant dans sa simplicité nous transporte au temps d'Homère, et ferait honneur au pinceau même de l'auteur de l'Odyssée.³ » Pourtant l'auteur de cet article montre un certain discernement dans ses jugements. En ennemi traditionnel de la « philosophie » du siècle, l'*Année Littéraire* posa naturellement des questions telles que : « Pourquoi faut-il qu'un ouvrage, si intéressant d'ailleurs, offre tant de vues fausses et de mauvais raisonnements sur la religion ? pourquoi l'auteur n'est-il pas toujours aussi judicieux que sensible ? pourquoi a-t-il mis dans son livre plus de pathétique que de scènes philosophiques⁴ ». Mais après avoir signalé certaines des erreurs du *Cultivateur Américain* quant aux Quakers et à la grandeur future de l'Amérique, le critique arrive à la conclusion

1. *Journal de Paris*, 10 février 1785, p. 171.

2. *L'Année Littéraire*, année 1785 : tome II, p. 73-102 ; tome IV, p. 73-107.

3. *Ibidem*, tome II, p. 89.

4. *Ibidem*, année 1785, tome IV, p. 86.

qu'« une chaleur dramatique anime ses récits, il tient les cœurs dans sa main ; il y excite à son gré toutes les passions ; et dans sa prose négligée, incorrecte, mais hardie et brûlante, il montre le talent d'un grand Poète ¹ ».

D'autres revues moins importantes publièrent des extraits du *Cultivateur Américain* ou copièrent tout simplement ce qu'en dirent leurs confrères plus illustres : tel *L'Esprit des journaux*, qui donna dans son numéro pour le mois de mars 1785 un article qui n'est que le mélange de ceux déjà cités du *Mercur*e et du *Journal de Paris* ². La renommée du *Cultivateur Américain* se répandit en province. On en trouve des extraits dans le *Journal de Normandie* le 10 août 1785, et également le 3 janvier, le 12 mai et le 11 août 1787. Dans ce dernier numéro on cite les articles de Lacretelle dans le *Mercur*e ; on s'intéressait davantage à l'ouvrage qui « appartenait à la province, puisque M. de Crèvecœur en est natif, quoique les circonstances l'aient fixé en Pensylvanie ³ ».

Dans toute cette diffusion de ses écrits, au moyen des revues, Crèvecœur fut fortement aidé par différents amis ; en plus son liyre lui en fit de nouveaux qui à leur tour travaillèrent à son succès. Personne ne fit plus que Brissot de Warville pour faire connaître les *Lettres d'un Cultivateur Américain*. Il lut le livre d'abord dans son édition anglaise. Au moment où il collaborait au *Courier de l'Europe*, deux articles sur *The American Farmer*, et très probablement de sa main, y parurent ⁴. Dans son *Journal du Lycée de Londres* il loua d'un ton enthousiaste les *Lettres d'un Cultivateur Américain* ⁵. Toujours occupé à vulgariser ses idées humanitaires et à prêcher des réformes, Brissot trouva dans le livre de Crèvecœur des arguments utiles à sa propre propagande. Ainsi en 1786 il publia à Londres une brochure intitulée, *Examen Critique des Voyages dans l'Amérique Septentrionale de M. le Marquis de Chastellux... dans laquelle on réfute principalement ses opinions sur les Quakers, sur les Nègres, sur le Peuple et sur l'Homme*. Le livre est autant la défense du livre de Crèvecœur que la réfutation de celui du marquis de Chastellux. En effet les deux livres expriment

1. *Ibidem*, tome IV, p. 107.

2. *L'Esprit des Journaux français et étrangers* (Paris), mars 1785, p. 3-42.

3. *Journal de Normandie* (Rouen), 12 mai 1787, p. 161.

4. *Courier de l'Europe*, vol. XIII, p. 167-8 (14 mars 1783) ; vol. XIII, p. 245-248 (18 avril 1783).

5. Tome 2, p. 286. Je n'ai pu voir cet article. BRISOT le cite dans son article dans *l'Analyse des Papiers Anglais*. Voir ci-dessous p. 92 note 1.

des opinions assez différentes sur les Quakers, — Chastellux a le mépris d'un militaire pour les pacifistes — mais l'insinuation de Brissot que Chastellux avait voulu réfuter Crèveœur était absolument sans fondement, puisque Chastellux avait rédigé et même publié ses pages sur les Quakers en 1781, à un moment où il ne connaissait même pas le nom de Crèveœur¹. Brissot, pourtant, d'un ton assez insolent, accuse Chastellux d'attaquer Crèveœur sans le nommer et conclut, « Quand bien même je ne connaîtrais pas Monsieur de Crèveœur, quand je n'aurais pas lu cent fois dans son âme, je prononcerais d'après la simple lecture de vos deux ouvrages : L'âme seule a dicté le sien ; le vôtre prouve que vous avez beaucoup d'esprit ; mais c'est avec l'âme qu'on doit juger des Républicains, des hommes d'une morale pure »...² Cette attaque contre un homme assez célèbre attira bien entendu l'attention du public sur le livre de Crèveœur. Brissot, avec son énergie habituelle, travailla pour la diffusion de sa brochure ; il envoya quatre-vingt-dix exemplaires en Amérique³, et en fit paraître en 1788 une traduction anglaise à Londres et à Philadelphie⁴. Ce zèle de Brissot, bien intentionné mais peu discret, dut être gênant pour Crèveœur, car il fut ainsi entraîné dans une querelle qu'il ne cherchait point. Un incident assez semblable se produisit deux ans plus tard. Dans ses *Recherches historiques et politiques sur les États-Unis*, publiées en 1788, Filippo Mazzei adressa des critiques assez dures mais souvent justes aux *Lettres d'un Cultivateur Américain*⁵. Ses remarques furent pour Brissot le prétexte d'une autre longue défense de Crèveœur, publiée d'abord dans l'*Analyse des Papiers Anglais*, journal de Mirabeau

1. Le *Voyage* de CHASTELLUX fut d'abord tiré à 24 exemplaires en 1781, par l'Imprimerie Royale de l'Escadre, en rade de Newport (Rhode Island). Chastellux destinait cette édition à ses amis les plus intimes ; plus tard des extraits parurent dans un journal allemand, et un éditeur de Cassel en fit un livre qu'il publia en 1785. A la suite de cette contrefaçon Chastellux fit paraître une édition (à laquelle il ajouta un deuxième volume) à Paris en 1786. Le pamphlet de Brissot vint ensuite. Les pages sur les Quakers, qui scandalisaient si fort Brissot, figurent dans la première édition de 1781 aussi bien que dans celle de 1786.

2. BRISSOT, *Examen Critique etc.*, p. 21.

3. Lettre de Brissot à James Bowdoin, Paris, 1^{er} février 1787, citée par M. LEBRETON dans *The French in Boston in the 18th Century*, p. 96.

4. *A Critical Examination of the Marquis de Chastellux's Travels in North America... translated from the French of J. P. Brissot de Warville, with Additions & Corrections of the Author.*

5. *Recherches, etc.* ; vol. IV, p. 98-102.

auquel Brissot collaborait ; et plus tard en forme de brochure¹. Pendant vingt pages il fulmine contre Mazzei et loue Crèveœur. Il accuse Mazzei d'avoir évité toute discussion pendant le séjour de Crèveœur en France, et de l'avoir attaqué quand il n'était plus là pour se défendre ; il passe en revue les *Lettres* pour en prôner les mérites ; et arrive à la conclusion « qu'outrager un être aussi respectable à tant d'égards (que Crèveœur), c'était insulter au talent, au genre humain, à la saine morale, à la France, aux Républiques d'Amérique ; c'était mériter d'être excommunié de leur sein !² » Mais aussi par des moyens plus discrets, Brissot continua à faire connaître l'ouvrage de Crèveœur : il le citait souvent dans les divers livres qu'il fit paraître. Par exemple dans *De la France et des États-Unis*, livre qu'il publia en 1787 avec la collaboration d'Étienne Clavière³ ; dans son *Mémoire sur les Noirs de l'Amérique Septentrionale*, lu devant la Société des Amis des Noirs en 1789⁴ ; et enfin dans le *Nouveau Voyage dans les États-Unis de l'Amérique*, paru en 1791⁵. On constatera plus loin l'influence des *Lettres d'un Cultivateur Américain* sur les idées de Brissot, — ici il ne s'agit que de montrer l'influence exercée par Brissot sur la fortune du livre. Il y avait d'autres auteurs aussi qui, en citant Crèveœur dans leurs livres, contribuèrent à répandre sa renommée et à renforcer son prestige : historiens et érudits⁶, aussi bien que compilateurs de recueils littéraires. Par exemple, des extraits du *Cultivateur Américain* se trouvent dans la *Nouvelle Bibliothèque d'un Homme de Goût etc.* publiée par Barbier et Dessessarts en 1808⁷ ; dans la *Bibliothèque Universelle des Voyages* compilée par Boucher de la Richarderie et parue en 1808 également⁸ ;

1. *Analyse des Papiers Anglais*, vol. II (février-mai 1788) p. 313-320, 337-344, 362-368. La brochure porte le titre de *Réponse à une critique des Lettres d'un Cultivateur Américain, des Quakers etc. Faite par l'auteur anonyme des Recherches sur les États-Unis*, (sans lieu), avril 1788, 27 pages in-8. Un exemplaire se trouve à la New-York Public Library.

2. *Analyse*, vol. II, p. 367. Crèveœur parle des critiques de Mazzei dans une lettre à M^{me} d'Houdetot, voir *Vie*, p. 379-381 et ci-dessous, p. 119 et 201.

3. Pages : 55, 116, 139, 155, 250, 253.

4. Page : 24.

5. Volume I, p. 35, 112, 180, 206, 222, 223, 226, 232, 250, 258, 265, 275, 278, 305 ; vol. II, p. 171, 194, 244, 309, 375, 423.

6. Voir ci-dessous, p. 203.

7. Tome IV, p. 442.

8. Vol. VI, p. 61-3.

et dans un recueil intitulé *Anecdotes anglaises et américaines* publié en 1813¹. Ce dernier livre, qui semble avoir pour but de calomnier l'Angleterre, publie des pages et des pages de citations ou de résumés de Crèveœur, que l'on va jusqu'à appeler « l'auteur des Géorgiques américaines !² ». Toutes ces citations du *Cultivateur Américain*, (et on pourrait facilement en trouver d'autres), font une des preuves de l'estime dont jouissait ce livre : il n'était pas lu pour être aussitôt oublié, mais conquist une petite place dans l'esprit du public lettré.

Les réimpressions et les contrefaçons des *Lettres d'un Cultivateur Américain* sont également un indice de sa diffusion et de sa popularité. Déjà en 1784 parut une réimpression, qui porte comme la première édition le nom de l'éditeur Cuchet. Elle n'est pourtant pas identique à celle-ci, et je crois même qu'il faudrait y voir une contrefaçon. Les ornements des titres des deux volumes et les en-têtes des chapitres sont différents, la pagination est assez différente pour donner un plus grand nombre de pages à la « contrefaçon » ; en plus la qualité du papier et la typographie de celle-ci sont moins soignées³. En 1785 il y eut deux contrefaçons des *Lettres*. L'une, de deux volumes in-douze, porte tout simplement la date, sans indication du lieu d'édition⁴ ; l'autre, également in-douze, fut éditée « chez J. E. Dufour et Phil. Roux, Imprimeurs-Libraires associés » à Maestricht en Hollande⁵. On sait que la Hollande était un centre important pour l'impression de livres français au dix-huitième siècle, et que le libraire Dufour de Maestricht était un de ceux qui faisait le commerce de livres prohibés, envoyant souvent ses livres à Strasbourg, d'où on les faisait entrer en France⁶. Le nom du *Cultivateur Américain* dut avoir quelque valeur comme publicité, car on donna à la traduction française de l'*Histoire de Kentucke* de John Filson publiée en 1785 le sous-titre d'*Ouvrage pour servir de suite aux Lettres d'un Cultivateur Américain*⁷.

1. Par exemple, p. 180-246, 255-299.

2. *Ibidem*, p. 269.

3. Voir *Bibliographie*, ci-dessous, p. 233.

4. *Ibidem*.

5. *Ibidem*.

6. J. P. BELIN, *Le commerce des livres prohibés à Paris de 1750 à 1789*, p. 49.

7. C'est Crèveœur du reste qui en avait suggéré la traduction. Voir ci-dessus, p. 32. Le *Cultivateur Américain* est cité à plusieurs reprises dans les notes du livre, par exemple, aux pages 89, 97, 132.

En 1787 Cuchet fit paraître une belle édition des *Lettres* en trois volumes, considérablement augmentée ; on peut la considérer comme la quatrième étape du livre, quoiqu'il ne soit pas possible d'étudier séparément sa fortune et celle de l'édition de 1784, comme on a pu le faire pour les premières étapes. C'est le dernier état d'un livre commencé par Crèveœur presque vingt ans auparavant, à un moment où il était véritablement cultivateur américain. Les additions se trouvent pour la plupart dans le troisième volume, (ce qui était déjà dans l'édition de 1784 se trouve changé seulement quant aux détails d'orthographe et de grammaire). On peut ranger ces additions en plusieurs catégories. D'abord Crèveœur avait puisé dans ses manuscrits anglais, et, il publia pour la première fois en 1787 la traduction de la lettre sur les serpents ¹ et le récit d'un voyage sur la « branche » orientale de la rivière Susquehanna dont l'original anglais est resté inédit jusqu'en 1925 ². Puis il ajouta quelques lettres, composées probablement en français, que l'on pourrait appeler des lettres à la manière de celles qui avaient plu en 1784. Telles, l'*Origine de l'établissement de Socialburg* ³ et l'*Histoire de l'établissement... de la Vallée de Cerises* ⁴, dans lesquelles on lit des détails quelque peu romancés sur les « sociétés naissantes » si chères aux lecteurs français. Dans cette édition Crèveœur compléta le récit de ses aventures à New-York en 1779 et 1780, et donna également l'histoire touchante de la « perte » et de la découverte de ses enfants ⁵. Mais les plus importantes additions étaient d'un autre genre : des lettres sur des questions d'actualité aux États-Unis que l'on pourrait grouper sous le titre de « journalisme ». Dans ces lettres ce n'est plus le cultivateur américain qui parle, mais Monsieur Saint Jean de Crèveœur, Consul de sa Majesté très chrétienne pour les États de New-York, New-Jersey et Connecticut, — soucieux de renseigner ses compatriotes sur ce qui se passe en Amérique. Quelques-unes de ces

1. *Cult. Am.* 87, vol. III, p. 47.

2. *Cult. Am.* 87, vol. III, p. 161 et 209. L'original a été publié dans la *Yale Review* pour avril 1925, et dans *Sketches*, p. 192.

3. *Cult. Am.* 87, vol. III, p. 56. Cette lettre est datée de « New-York, 10 mars 1757 », et Crèveœur ajoute dans une note, « Traduit du manuscrit original à New-York le 18 juin 1786 ». Crèveœur avait l'habitude d'ajouter de telles dates après coup, un peu au hasard, donc on ne peut pas trop s'y fier.

4. *Ibidem*, vol. III, p. 216.

5. *Réponse à C. C. Ecuyer*, *ibidem*, vol. I, p. 463 ; *Lettre de Dublin*, *ibidem*, vol. I, p. 469 ; *Lettre de Boston*, *ibidem*, vol. III, p. 1.

lettres ne sont guère que des traductions des gazettes américaines. Il y a le récit de l'entrée triomphale du général Washington dans New-York en 1783¹, l'arrivée du docteur Franklin à Philadelphie², une relation du voyage de Lafayette en Amérique en 1785³, un éloge de Bénézet⁴, aussi bien qu'une quantité d'anecdotes⁵. En plus de ces traductions il y a trois lettres assez importantes qui sont des espèces d'aperçus généraux sur les conditions aux États-Unis : *Esquisse du Fleuve Ohyo et du Pays de Kentuckey*⁶, *Esquisse de la civilisation dans les Treize États-Unis*⁷, et *De Plusieurs choses utiles faites par les Américains*⁸. Crèveœur a fondu dans ces lettres des renseignements très variés tirés de différentes sources. Il lisait toujours les gazettes, entretenait une correspondance avec différents Américains tels que James Bowdoin à Boston, Ethan Allen dans le Vermont, Thomas Jefferson en Virginie, et, comme consul français, avait l'occasion de parler avec beaucoup de personnes qui passaient par New-York, alors capitale de la République. Les renseignements ainsi recueillis étaient les mêmes qu'il utilisait dans sa correspondance consulaire et dans les lettres d'information qu'il envoyait de temps en temps aux Français, tels que le duc d'Harcourt et le duc de La Rochefoucauld⁹. Les trois lettres dont il est question ici, tout en étant intéressantes en tant que résumés, ne doivent pas être considérées uniquement comme le résultat des observations personnelles de Crèveœur. Pour prendre un exemple, *L'Esquisse du Fleuve Ohyo* etc. : dans cette lettre, Crèveœur a utilisé d'abord les souvenirs de son voyage en 1767, et puis plusieurs livres déjà publiés : les *Notes on the State of Virginia* de Jefferson, parues d'abord en 1782 et dans leur traduction française en 1786¹⁰; *History of Kentucky* par John Filson¹¹;

1. *Cult. Am.* 87, vol. III, p. 250.

2. *Ibidem*, vol. II, p. 416.

3. *Ibidem*, vol. III, p. 314.

4. *Ibidem*, vol. III, p. 151.

5. *Ibidem*, vol. III, p. 97-151, « Quarante-neuf Anecdotes ».

6. *Ibidem*, vol. III, p. 387.

7. *Ibidem*, vol. III, p. 441.

8. *Ibidem*, vol. III, p. 495.

9. Voir les trois lettres au duc d'Harcourt, publiées dans HIPPEAU, *Le Gouvernement de Normandie*, vol. III, p. 136-152 ; et les lettres manuscrites au duc de La Rochefoucauld à la Bibliothèque de Mantes.

10. Voir *Cult. Am.* 87, vol. III, p. 403. Crèveœur avait, je crois, quelque part dans la traduction française de cet ouvrage. Voir ci-dessus, p. 32, note 3.

11. *Cult. Am.* 87, vol. III, p. 422..

A Topographical Description of Virginia etc. par Thomas Hutchins, parue d'abord à Londres n 1778¹. La carte qui accompagne ce dernier livre lui était surtout utile. En effet trois cartes des affluents de la rivière Ohio, très joliment gravées par Tardieu, figurent dans le troisième volume des *Lettres d'un Cultivateur Américain*². Leurs sources sont indiquées : celle du Muskingum se base sur le « Journal du Général Bouquet³, des Papiers que m'ont confiés MM. Hutchins et Hooper, et des Détails géographiques du Sauvage Shawanese, le Capitaine White Eyes » ; celle du Scioto est tirée du « Journal du Général Richard Butler » ; et celle du Grand Castor se base sur des détails donnés à l'auteur par « le Mungo blanc, Sauvage très instruit de la Géographie de cette Rivière ». Il semble assez probable que des détails de la lettre même viennent de ces mêmes sources. Crèveœur dut voir à New-York le général Butler car il utilisa de longs extraits du journal de celui-ci dans sa lettre⁴ ; c'est avec Hooper qu'il avait voyagé en 1767. On voit ainsi que dans le troisième volume des *Lettres d'un Cultivateur Américain*, l'auteur s'était éloigné de la méthode d'observation directe.

Les gravures et les cartes de cette édition de 1787 méritent d'être signalées, parce qu'elles résument mieux que tout commentaire la façon dont la mode et les traditions littéraires s'emparèrent des *Lettres d'un Cultivateur*. Les gravures furent dessinées par C. Bornet et gravées par P. Martini. Comme frontispice du premier volume on trouve une représentation allégorique de l'Amérique. Elle est habillée selon la tradition artistique du siècle en princesse indienne⁵ ; de nombreux enfants symbolisent l'abondance ; de bons Quakers dansent sur la grève, tandis qu'un navire amène de nouveaux immigrants. Dans le médaillon qui orne le titre de ce même volume,

1. *Ibidem*, vol. III, p. 400. Les notes aux pages 398, 426 et 427, quoiqu'il n'y ait pas d'indication de leur source, viennent de HUTCHINS. Voir HUTCHINS, *Topographical Description* (réimpression, Cleveland, 1904), p. 84, 86-90.

2. En face de la p. 413.

3. Dans le *Historical Account of the Expedition against the Ohio Indians... under the command of Henry Bouquet* (Londres, 1766) figure une carte de l'Ohio et du Muskingum, par HUTCHINS.

4. La citation utilisée par Crèveœur commence à la page 414. Je n'ai pu trouver l'original de cette citation : elle ne figure pas dans les fragments du journal du général Butler publiés dans une revue : *Olden Time*, vol. 2, n°. 10, octobre 1847 (à la Bib. de Harvard. Côte : US 255.12.8.).

5. Voir partout où le motif des « Quatre parties du Monde » est utilisé. Reproduite ci-dessous, en face de la page 216.

l'Amérique toujours en princesse indienne, pleure près d'un tombeau sur lequel sont inscrits les noms de plusieurs généraux morts pendant la guerre, Mercer, Wooster, Warren, et Montgomery. On a déjà parlé de la gravure qui accompagne l'*Anecdote du Sassafras et de la Vigne Sauvage*¹ ; il y en a une autre en face de la page 381 du premier volume qui dépeint une scène dans la prison de New-York. C'est une prison fort bien tenue, avec des draperies, suspendues aux murs... On voit que l'artiste avait l'habitude de dessiner des boudoirs. Le titre du second volume est orné de la fameuse médaille d'Augustin Dupré, la *Libertas Americana*, conçue par Franklin et bien connue à l'époque² ; on la trouvera également dans une toile de Jouy imprimée vers le même moment³. Une *Esquisse d'un Pont*, au troisième volume en face de la page 517, est bien plus dans la mentalité de Crèveœur lui-même, et nous rappelle qu'il fut à un moment arpenteur, et qu'il s'intéressait toujours aux « inventions utiles ». A part les cartes des tributaires de l'Ohio, déjà signalées, on trouve une carte de l'île de Nantucket, et une autre de l'île Martha's Vineyard⁴. Ces cartes sont les mêmes que Crèveœur avait publiées en 1782 dans les *Letters from an American Farmer* ; celle de Nantucket fut dessinée par « Dr. James Tupper, for y^e Sheriff of y^e island » celle de Martha's Vineyard par « Col. Beriah Norton, of y^e said Island »⁵. Au premier volume se trouve une grande « Carte Générale des États-Unis », et au second une carte plus détaillée. Celle-ci est copiée de la fameuse carte, publiée d'abord à Philadelphie en 1755 par Lewis Evans sous le titre de *General Map of the British Colonies in America*, et qui

1. Ci-dessus, p. 82, et planche en face de la page 40.

2. Pour les détails de l'histoire de cette médaille, voir les ouvrages suivants : C. SAUNIER, *Augustin Dupré, Orfèvre, Médailleur etc.*, p. 17-19. W. S. APPLETON, *Augustin Dupré and his Work for America*, passim ; J. F. LOUBAT, *The Medallist History of the United States*, vol. I, p. 86-90. La reproduction de la médaille se trouve dans SAUNIER, p. 20 et dans LOUBAT, vol. II, planche XIV. Il semblerait que Crèveœur ait transporté quelques-unes de ces médailles en Amérique. Dans une lettre que William Short écrivit à Crèveœur de Paris le 9 octobre 1787 (lettre manuscrite et inédite dans *Sundry Letters*) il le remercie d'avoir transporté des médailles à Jay en Amérique.

3. On trouvera une photographie de cette toile, qui s'appelait *La Liberté Américaine* dans H. CLOUZOT, *Histoire de la Manufacture de Jouy etc.*, vol. II, planche 8. Elle est de J.-B. HUET.

4. *Cult. Am.* 87, vol. II, p. 99 et 147.

5. Note à la fin des manuscrits anglais des lettres sur Nantucket et Martha's Vineyard. Page 212 du premier volume des *Mss. Am. Farm.*

devait servir de prototype à la plupart des cartes d'Amérique publiées en Angleterre au dix-huitième siècle ¹. Les noms sur la carte sont en anglais, mais Crèveœur a fait quelques additions en français, ce qui fait un mélange assez curieux. Il a ajouté quelques détails sur la région du comté d'Orange qu'il habitait à un moment ; il a indiqué la route de son excursion dans le nord de la Pensylvanie à travers les parties supérieures des rivières Susquehanna et Delaware, avec les noms de beaucoup d'établissements nouveaux ; on trouve également des additions de Crèveœur dans les régions qui attireraient les immigrants pendant les années qui succédèrent à la paix de 1783, celles d'Ohio et de Kentucky à « l'ouest », et celle de Vermont au nord ². Toutes ces belles cartes ne manquèrent pas de donner plus d'autorité aux *Lettres d'un Cultivateur Américain*. On les lisait non seulement pour se divertir, mais aussi pour se documenter d'une façon sérieuse. (A la publication de cette édition de 1787 les revues firent d'autres articles sur ce sujet, quoique moins étendus cette fois). A tous les points de vue ce livre avait acquis une grande réputation en France et pendant un moment, avant que l'orage de la Révolution n'eût bouleversé tant de renommées, Crèveœur connut les délices douteuses du succès dans son pays de naissance, celui qu'il avait renié trente ans auparavant. Mais on méconnaîtrait la portée de ce livre si l'on se bornait à la considération de ses succès français : prenons donc les routes de l'étranger pour y suivre les traces de son passage.

Déjà, par l'édition anglaise des *Letters from an American Farmer*, Crèveœur avait trouvé un grand nombre de lecteurs en Europe ; l'adaptation française doubla son public. C'était le siècle de « l'universalité de la langue française » et très souvent le français servait d'intermédiaire entre deux littératures étrangères. Cette édition française fut bientôt remarquée en Allemagne. Les Cours princières qui recevaient de Paris la « correspondance littéraire » rédigée par Meister en furent entretenues dès janvier 1785. Le rédacteur souligne la « sensibilité » du livre et donne à ses lecteurs royaux ce con-

1. Voir H. N. STEVENS, *Lewis Evans, His Map of the Middle British Colonies in America. A Comparative Account of the Eighteen Different Editions published between 1755 and 1814* (deuxième édition, Londres, 1920) et *Additional Notes to the second edition* (Londres, 1924).

2. Dans une lettre qu'il adressa à Ethan Allen le 31 mai 1785, (publiée dans WALTON, *Gov. & Council of Vt.*, vol. III, p. 387) Crèveœur demanda des cartes de l'état de Vermont. Sans doute il n'en reçut pas, car ses indications sur le Vermont sont toutes erronées !

seil, qui ne manque pas de piquant : « En attendant que la moitié de l'Europe devienne une province de l'Amérique, comme elle est peut-être destinée à le devenir un jour, il me semble que, si j'étais roi, avec la meilleure intention de rendre mes sujets heureux, et de ne jamais contraindre leur liberté, ce serait un des livres dont je serais le plus tenté de défendre la lecture. Il n'en est guère qui puisse être plus propre à encourager des émigrations auxquelles nos Européens ne paraissent déjà que trop disposés...¹ ».

En Mars 1785, l'*Allgemeine Literatur-Zeitung* publié à Iéna et Leipzig consacra trois pages de deux colonnes aux *Lettres d'un Cultivateur Américain*. L'article est fait surtout de longs résumés, les remarques du rédacteur sont très bienveillantes pour ces Lettres qui doivent tant intéresser les « *gefühlvolle Herzen* ». Cette même revue consacre cinq pages à l'édition augmentée des *Lettres* dans son numéro du 9 octobre 1787². Reichard dans ses *Cahiers de Lecture*, publiés à Gotha, donna en 1785 des extraits du *Cultivateur Américain*. La même année, Archenholz traduisit et publia dans son recueil *Literatur und Völkerkunde*, l'anecdote du chien sauvage³. C'est une note d'Archenholz pour cette traduction qui donna à Johann August Ephraim Götze, l'idée d'entreprendre une traduction allemande des *Lettres d'un Cultivateur Américain*. Götze qui était pasteur à Quedlinburg aussi bien que naturaliste avait déjà publié d'importants ouvrages scientifiques et avait traduit des livres, tels que l'*Histoire des Insectes* de Bonnet et l'ouvrage sur les polypes de Tremblay⁴. Les deux premiers volumes de sa traduction de Crèveœur parurent en 1788 chez Siegfried Lebrecht Crusius à Leipzig, sous le titre de *Briefe eines Amerikanischen Landmanns*. Pendant qu'il travaillait à cette traduction le troisième volume du *Cultivateur Américain* parut à Paris ; Götze se mit aussitôt à le traduire et le fit paraître l'année suivante en 1789. Avant de compléter sa traduction, il en avait donné quelques morceaux dans un recueil qu'il rédigea, *Nützliches Allerley aus der Natur und dem gemeinen Leben*⁵. Götze indique ainsi les principes

1. GRIMM, DIDEROT, RAYNAL, MEISTER, etc., *Correspondance littéraire, philosophique et critique*, éd. TOURNEUX (Paris, 1880), vol. XIV, p. 88-89.

2. *Allgemeine Literatur-Zeitung* (Iéna et Leipzig), vol. I, n° 72, p. 297 (29 mars 1785) ; vol. II, n° 242, p. 74 (9 octobre 1787).

3. Selon GÖTZE dans la préface de *Briefe eines Am. Landmanns*, vol. I, p. iii.

4. On trouvera une esquisse de la vie de Götze (1731-1793) dans l'*Allgemeine Deutsche Biographie*, vol. IX, p. 530.

5. Selon l'avertissement du traducteur à la fin du deuxième volume des *Briefe*, p. iv.

qui le guidèrent dans sa traduction : « ...en beaucoup d'endroits j'ai fait une traduction libre et me suis souvent efforcé de rendre l'idée de l'auteur, plutôt que son style qui est souvent déclamatoire et emphatique. J'ai tâché de tempérer de tels passages pour qu'ils ne donnent plus d'offense ¹ ». La traduction est accompagnée de nombreuses notes, qui sont assez intéressantes à parcourir car elles forment une sorte de lecture commentée qui nous renseigne à la fois sur les impressions d'un lecteur du *Cultivateur Américain* et sur le caractère du traducteur. Tantôt ce sont des précisions scientifiques sur les oiseaux, les plantes, ou les animaux mentionnés par Crève-cœur avec des citations d'autres auteurs ; tantôt ce sont des paroles attendries à propos de traits d'humanité, des réflexions morales et des versets de la Bible. Il semblerait en effet que les *Lettres* de Crève-cœur aient intéressé les érudits allemands autant que les âmes sensibles du pays : le savant professeur Ebeling y trouva des renseignements utiles pour son *Erdbeschreibung und Geschichte von Amerika* ², et le sentimental dramaturge Kotzebue y trouva la matière d'une pièce intitulée *Die Quäker* ³.

La Cour de Versailles et le beau monde de Paris donnaient le ton à beaucoup de Cours du Nord ; leur rayonnement pénétrait même jusqu'en Russie et en Suède où les gens des milieux cultivés étaient au courant de ce qui se passait dans le monde littéraire de Paris. Par conséquent on n'ignorait pas tout à fait les *Lettres d'un Cultivateur Américain* sur les bords de la Néva. Dès leur publication La Harpe en parla dans la correspondance littéraire qu'il rédigeait pour « son Altesse Impériale, Monseigneur le Grand-Duc » de Russie. Il les recommanda comme étant sans contredit « de tous les ouvrages publiés sur l'Amérique Septentrionale, le

1. *Briefe*, vol. I, p. vi : « Was meine Uebersetzung betrifft so gestehe ich : ich habe an manchen Orten *frey* übersetzt, und mich nicht immer an den oft zu schwülstigen und deklamatorischen Styl des Verfassers, aber an seine Sinn gehalten. Vielmehr habe ich solchen zu temperiren gesucht, dass er nicht mehr beleidigen soll ».

2. Voir ci-dessus, p. 38, note 3. *Erdbeschreibung etc.* vol. I, p. 383, 401, 407, 424, 515, 534, 761, 773, 787, 792, 798, 804, 810, 814.

3. *Die Quäker, Ein Schauspiel in einen Aufzuge*, dans AUGUSTIN KOTZEBUE, *Theater* (Leipzig, 1840), vol. 27, p. 109-134. C'est l'anecdote de Warner Mifflin et le général Howe (*Cult. Am.* 84, vol. I, p. 181) qui a suggéré cette pièce. La seconde scène suit de très près le récit de Crève-cœur, mais ensuite la pièce tourne en mélodrame sentimental. Les Quakers sont représentés comme des gens très admirables. La pièce finit par cette réflexion du général Howe, « Ha ! Welche Menschen ! Könnt' ich diesen Welttheil erobern, würde ich so glücklich sein, als Walther Mifflin ? »

plus curieux, le plus intéressant et le plus instructif ¹ ». Un écrivain suédois, Jöran Silfverhjelm, traduit des anecdotes de Crèveœur sur le Quaker Mifflin, et les fit publier en 1789 dans son recueil intitulé *Samlingar för Hjertat och Snillet* ². Grâce à Crèveœur, Warner Mifflin jouissait d'une renommée très étendue qui avait un écho même en Suède !

Les Lettres d'un Cultivateur Américain, transformées ainsi que leur auteur par un séjour en Europe, rentrèrent enfin en Amérique. Crèveœur avait quitté New-York en 1780, presque fugitif, des manuscrits cachés dans une malle avec des graines et des journaux ; en 1787, après un congé en France, le consul Crèveœur rentrait en Amérique par un des paquebots de la ligne qu'il avait en partie établie, et il apportait avec lui des exemplaires de son livre en trois volumes, ornés de gravures et de cartes. Il fit cadeau de son livre dans sa plus belle édition à de nombreuses personnalités américaines telles que Washington, Franklin et James Bowdoin. Les lettres de remerciements de quelques-unes de ces personnes sont conservées dans les papiers de Crèveœur ³ et certains des livres dont il a fait cadeau se trouvent aujourd'hui dans des bibliothèques américaines ⁴. Les gazettes américaines qui, comme on l'a vu, publiaient des extraits des *Letters from an American Farmer*, donnaient maintenant des traductions de la version française de ces lettres. Comme en Europe, ce sont l'*Anecdote du Sassafras* et de la Vigne et l'*Anecdote du Chien Sauvage* qui étaient souvent réimprimées ; la *Lettre du Docteur M...* et l'*Esquisse du fleuve Ohyo etc.* aussi parurent plusieurs fois ⁵. On trouve un témoignage curieux

1. LA HARPE, *Correspondance littéraire adressée à son Altesse Imp. Mgr le Grand-Duc, aujourd'hui Empereur de Russie*. (Paris 1801), tome IV, p. 278-281, lettre CCXIII.

2. L'anecdote de Warner Mifflin et ses nègres (*Cult. Am.* 84. vol. I, p. x) parut dans le premier cahier du *Samlingar etc.*, p. 66-70 ; la description abrégée de la secte des Quakers (*Cult. Am.* 84. vol. I, p. 172) dans *Samlingar*, quatrième cahier, p. 105-116 ; et l'anecdote de Warner Mifflin et le général Howe (*Cult. Am.* 84, vol. I, p. 181) dans *Samlingar*, quatrième cahier, p. 116-138. Ces renseignements sont tirés du livre de HARALD ELOVSON, *Amerika i Svensk Litteratur*, p. 159, note 42. Voir aussi ci-dessous, p. 122.

3. Voir celle de Franklin, *Vie*, p. 371, et celle de Washington, *Vie*, p. 363.

4. Par exemple le livre donné à Bowdoin et celui donné à Washington à la *Boston Athenaeum*.

5. Voir la liste *Reprints from Crèveœur* dans l'Appendice de MITCHELL, p. 347-350. Il n'est pas impossible que Crèveœur ait fait quelques-unes de ces traductions, quoique je n'en aie aucune preuve.

de la popularité de cette première anecdote parmi les papiers de Crèveœur. C'est une lettre datée de « Glocester, Massachusetts, September 6, 1784 », écrite par une dame qui signe « *your obliged friend and affectionate Sister, J. S.* » à son frère que je n'ai pu identifier. Elle lui envoie une traduction du *Sassafras etc.* qu'elle a mise en vers anglais ! Quelques lignes suffiront pour en montrer la qualité :

« *One day that gilded an autumnal sky,
» With the fair vernal seasons azure dye,
» Which seem'd the gloom of Winter to delay
» And in their caverns bellowing winds to stay ;
» While softly rose the sweet Favonian breeze,
» And gentle zephyr whisper'd thro' the trees,
» The close embow'ring shade with haste I sought, etc¹ ».*

D'avoir inspiré quelques mauvais vers n'est peut-être pas un grand mérite chez un auteur, mais cela montre pourtant qu'il était aimé de ses lecteurs. Les *Lettres d'un Cultivateur Américain* se trouvaient au moins dans une maison américaine comme le montre cette lettre de Miers Fisher de Philadelphie² :

« About two months ago », écrivit-il, « I asked F. Dupont Brother-in-law of Warville where I could get the Letters [*sic*] d'un Cultivateur Américain, which I had never seen. The Idea suggested itself to me from having observed they were often quoted in a little work of Warvilles in answer to the M. de Chastellux and from my being favored with a letter or two from the Author — he promised to lend them to me and the next day brought them in his Pockets. It was the Paris edition, I read French tolerably, & my eldest son about 13 years old is learning it. I dipped into several parts of the Book & soon discovered it was a Treat to me ; I read aloud to my wife & child the story of Andrew the Hebridean — the Fire Side interested themselves in it. — When it was finished another was called for. I took the Letter contg. the Anecdote of W. Mifflin, this interested us more — we

1. Cette lettre, accompagnée des vers, se trouve dans le volume manuscrit *Sundry Letters*, dans la possession de la famille Crèveœur. Il s'y trouve également une copie de ces vers, faite sans doute par la fille de Crèveœur, du moins elle porte l'indication, « Fanny St. John. Boston. January 1787 ». Rappelons que cette anecdote parut dans le *Mercure* pour janvier 1784, avant sa publication dans le livre.

2. Miers Fisher, commerçant quaker de Philadelphie. On trouvera aussi quelques lettres de lui dans la *Correspondance* de BRISSOT DE WARVILLE (éd. PERROUD, Paris, 1912). La lettre, dont la partie citée ici est inédite, se trouve dans *Sundry Letters* ; un résumé en a été publié dans *Vie*, p. 387. Elle est de Philadelphie, le 17 novembre 1789.

» became fond of the Book, it lies on the table in our back ParLOUR, where
 » I sit with my Family whenever I am unemployed about my Business,
 » and I am, & have been for seven or eight weeks, almost every evening,
 » called on to read a Letter of Friend Crèveœur's — I have almost
 » gone through the three volumes..... ».

On a suivi les *Lettres d'un Cultivateur Américain* dans leurs voyages européens, on est rentré avec elles en Pensylvanie, laissons-les donc dans ce cadre qui leur convient si bien, sur la table dans « l'arrière-salon » de l'ami Miers Fisher !

Il faudra pour conclure jeter un coup d'œil rapide sur l'autre ouvrage important de Crèveœur, son *Voyage dans la Haute Pensylvanie*, qui est une sorte d'épilogue aux *Lettres d'un Cultivateur Américain*. Devant le succès de ce livre-ci, l'auteur pensait tout naturellement à continuer sa carrière littéraire et comptait en faire paraître un quatrième volume ¹. Mais ce volume, auquel Crèveœur, de retour en France, travailla de 1794 jusqu'en 1800, se transforma en un nouvel ouvrage en trois volumes, qui parut en 1801 sous le titre de : *Voyage dans la Haute Pensylvanie et dans l'État de New-York* ². Il y avait beaucoup travaillé pendant des années troublées de sorte que le livre contenait les rêves que la réalité lui refusait. Il avait du reste beaucoup lu et rassemblé quantité de notes. Pour encadrer tous ces renseignements, il invente le voyage d'un Européen aux États-Unis, ce voyageur rencontre beaucoup de gens qui à leur tour lui racontent leur histoire, etc. ; c'est en effet un vrai « livre à tiroirs ». On y trouve des notes volumineuses et de belles gravures, mais le livre lui-même n'est pas très réussi. Crèveœur semble avoir perdu le talent d'écrire simplement et directement ; il lui faut des pages pour constater un simple fait et des pages encore pour redire la même chose ³. Il se sert surtout

1. *Vie*, p. 196.

2. Voir *Bibliographie*, ci-dessous, p. 235.

3. On se rend bien compte de ce fait en faisant la comparaison entre une description anglaise des chutes de Niagara (Crèveœur avait visité Niagara en 1767 — il rédigea en 1785 cette description qui fut publiée dans *The Magazine of American History*, octobre 1878) et la description qui se trouve dans le *Voyage*. Ces deux phrases par exemple :

« We arose before the Sun and in company with several gentlemen of the Army, began our walk to the river Erie, which is here some miles over and interspersed with a number of beautiful small islands, covered with forest trees. » (*Am. Mag. of Hist.*, octobre 1878, p. 606).

« Désirant nous trouver dans le voisinage de la cataracte avant le lever du soleil pour jouir pleinement de l'effet de ses premiers rayons sur la surface agitée d'une

de deux « formules » auxquelles il revient toujours pour tâcher d'intéresser ses lecteurs : ce sont des « discours sauvages », et des « tableaux des sociétés naissantes ».

Ce *Voyage* était bien lancé ; l'auteur avait des relations qui s'en occupaient ¹ ; et il en parut de bons comptes rendus dans les journaux et les revues ². Par l'intermédiaire de sa fille Crèveœur fit quelques démarches sans succès auprès des éditeurs de Londres pour en faire paraître une édition anglaise ³. Un professeur de philosophie de Marburg, Dietrich Tiedemann, fit une traduction allemande abrégée du *Voyage*, qui parut chez l'éditeur Voss de Berlin en 1802, sous le titre de *Reise in Ober-Pensylvanien und im Staate New-York* ⁴. Le professeur Tiedemann dans son introduction reproche avec justesse au livre son ton déclamatoire, et les fictions un peu fades par lesquelles il commence ; il constate pourtant que Crèveœur avait vraiment visité les États-Unis, qu'il n'était point un simple *Stuben-Pilger*, et qu'il y avait dans son livre une base de faits qui étaient intéressants. Dans sa traduction, fort réduite de l'original, il essaie d'éliminer les défauts et de garder l'essentiel du livre ⁵.

Mais des faits, si curieux soient-ils, ne peuvent pas faire réussir un livre médiocre, et l'enthousiasme qui avait accueilli les *Lettres d'un Cultivateur Américain* manquait complètement. On peut l'expliquer par l'époque, le déclin de l'enthousiasme pour l'Amérique et d'autres circonstances ; mais il n'est pas nécessaire de pousser plus loin que le livre même pour comprendre son peu de succès. M. Fay, en rapprochant le *Voyage en Pensylvanie* de Crèveœur de l'*Atala* de Chateaubriand qui parut la même année, nous dit « Crèveœur vit tout ce que Chateaubriand vit, et souhaita d'exprimer tout ce que Chateaubriand exprime. Mais le génie lui man-

masse d'eau aussi considérable, nous partîmes de très bonne heure, précédés de notre guide, M. E... et nous entrâmes dans ses forêts. Qu'elles sont imposantes, lorsqu'on les traverse pendant la fraîcheur, et au milieu des teintes demi-obscurées d'une belle nuit d'été !..... etc. » (*Voyage*, vol. II, p. 177).

1. Dans une lettre à son éditeur Maradan, Crèveœur le prie d'envoyer un exemplaire du *Voyage* à son bon ami M. Labory, qui en parlera à Suard et à Fontanes. (Lettres de Crèveœur à Maradan, s. d., conservée dans la collection Chamberlin de la Boston Public Library (Mss. A. 4.42).

2. *Vie*, p. 225.

3. *Vie*, p. 224.

4. Voir *Bibliographie*, ci-dessous, p. 235.

5. *Reise etc., Vorrede*.

qua, son livre est mauvais. Leurs descriptions sont identiques avec la seule différence du génie ¹ ». Disons plutôt que Crèveœur vit *plus* que Chateaubriand ne vit, mais ne sut pas en tirer avantage. Toutefois le livre n'est pas complètement dépourvu d'intérêt aujourd'hui. L'amateur de livres peut en goûter les gravures, et celui qui s'intéresse à Crèveœur y trouvera des renseignements sur la première partie de sa vie et surtout y cherchera l'aboutissement final de certaines de ses idées.

*
* *

Qu'est-ce qui ressort de cette histoire des *Lettres d'un Cultivateur Américain* ? Elle a été souvent curieuse, mais de plus elle a démontré certaines choses qui servent de base au reste de mon livre. On a vu, j'espère, que les *Lettres d'un Cultivateur Américain* évoluèrent avec leur auteur, et qu'il y a des étapes bien définies dans cette évolution, que nulle discussion du livre ne doit ignorer. Tout en étant écrit en Amérique par quelqu'un qui avait le droit de s'appeler Américain malgré sa naissance française, le livre ne manquait pas de subir l'influence des traditions européennes de l'époque et devait en montrer de plus en plus l'empreinte. Les *Lettres d'un Cultivateur Américain* devenaient en effet de moins en moins américaines au cours de leur développement, et le cultivateur se préoccupait de moins en moins de sa ferme ! Ce chapitre a montré comment le livre de Crèveœur s'est créé, comment il s'est répandu, et le mécanisme de sa diffusion. Son public était considérable et très varié ; des hommes de plusieurs nations, littérateurs, érudits, pasteurs, mondains et émigrants, tous l'ont lu avec plaisir et y ont trouvé quelque-chose à leur goût. Tant par sa création que par sa diffusion, c'est un livre « des deux mondes » ; et le considérer étroitement au point de vue d'un seul continent c'est diminuer singulièrement et son intérêt et son importance. Devant les témoignages de ce chapitre, on peut dire, me semble-t-il, que le *Cultivateur Américain* était à la fin du dix-huitième siècle l'un des livres sur l'Amérique les plus lus. Par conséquent il ne pouvait pas manquer d'être mêlé aux jugements que l'on portait alors sur ce continent. Je ne voudrais pas, bien entendu, prétendre qu'il n'y avait pas d'autres livres d'une importance égale ou supérieure, ou essayer de séparer son influence de tout un courant d'idées. Mais c'était, je crois, pour l'époque, un livre assez important pour mériter la dis-

1. FAÿ. *L'Esprit révolutionnaire etc.*, p. 301.

cussion que je vais y consacrer, et vu sa diffusion, un livre à propos duquel on peut poser certaines questions.

Quelle image de l'Amérique donnaient les *Lettres d'un Cultivateur Américain* ?

Quelle était la valeur de leur témoignage ?

Quelle influence pouvaient-elles exercer et sur les idées et sur les actions ?

La charpente de la discussion de ces questions a été dressée : avec une connaissance de la biographie de Crèveœur et de la bibliographie de son livre, on peut maintenant procéder à l'analyse qualitative de l'ouvrage. Il faudra imposer à une matière, qui autrement risquerait de paraître confuse et trop vaste, certains cadres artificiels. Ainsi j'examinerai l'ouvrage sous quatre de ses aspects : d'abord comme propagande anti-esclavagiste, puis comme livre exotique sur les Indiens, ensuite comme document sur la Révolution américaine, et enfin comme interprétation de « l'américanisme ». Évidemment Crèveœur ne composait pas son livre avec des buts aussi précis, et ceux qui le lisaient ne faisaient pas ces distinctions dans leur esprit, mais ces divisions nous aideront à mieux comprendre le livre aujourd'hui, à mieux le situer dans son époque, et surtout à mieux apprécier son rôle historique.

CHAPITRE III

CRÈVECŒUR, AMI DES NOIRS

Un livre sur l'Amérique destiné à un public européen impose certains sujets à l'auteur : il y a des problèmes classiques qui doivent y être discutés. Au dix-huitième siècle comme aujourd'hui, le public aimait relire dans tous les livres les mêmes descriptions « exotiques » ou sensationnelles. Ces descriptions que l'on attend parce qu'on en a l'habitude, prennent souvent dans l'esprit du lecteur européen une importance qu'elles n'ont point pour l'Américain. Or, à la fin du dix-huitième siècle il ne parut guère de livres « américains » qui n'aient consacré quelques pages aux nègres et au problème de l'esclavage. C'était donc un des sujets tout indiqués pour le Cultivateur Américain.

Sur quoi Crèveœur pouvait-il baser ses lettres sur les nègres et l'esclavage, quelle était l'étendue de son expérience à ce sujet ? Dans les deux colonies qu'il connaissait le mieux, celles de New-York et de Pensylvanie, on possédait des esclaves, mais ils ne représentaient pas un élément aussi important de la population que dans le Sud et leur condition n'était pas trop malheureuse¹. « Ils jouissent d'autant de liberté que leurs maîtres », écrit Crèveœur, « ils sont aussi bien habillés et aussi bien nourris ; on les soigne avec sollicitude quand ils sont en bonne santé et quand ils sont malades ; ils vivent sous le même toit, et font à vrai dire, partie de nos familles »². Il avait sans doute des nègres dans sa ferme de Pine-Hill ; de temps en temps ils figurent dans les descriptions de sa vie là-bas. Nous voyons « l'honnête Tom » qui va chercher les enfants à l'école par un jour de grande chute de neige, ou bien les nègres assis devant la cheminée par une soirée d'hiver, fumant et racontant des

1. Selon la *Documentary History of New-York* (vol. I, p. 474) il y avait en 1771 dans la colonie de New-York 148.124 blancs et 19.833 noirs ; dans le comté d'Orange, 9.430 blancs et 662 noirs. Voir aussi les chiffres donnés par Crèveœur, *Cult. Am.* 87, vol. III, p. 449-450.

2. *Am. Farm* p. 164 (trad. R.). Voir aussi *Sketches*, p. 148.

histoires tout en fabriquant des balais et des louches en bois¹. Dans les dialogues intitulés *Landscapes*, Crèveœur met en scène quelques nègres, et réussit assez bien à imiter leur parler : tentative très modeste de réalisme, qui mérite d'être relevée dans une époque où la plupart des auteurs faisaient parler aux nègres un langage « sensible » et littéraire².

Mais dans les colonies du Sud le sort des nègres était bien différent. A partir du Maryland, les esclaves devenaient de plus en plus nombreux — dans la Caroline du Sud ils étaient plus nombreux que les Blancs. D'ailleurs l'agriculture de ces colonies avait d'autres bases que dans l'état de New-York ou de Pensylvanie ; les esclaves y étaient partie intégrante du système économique. Crèveœur écrivit également sur la condition des nègres dans les colonies du sud. Sur quelles informations se basait-il ? Nous savons qu'il voyagea en Maryland et en Virginie vers 1766, mais il est impossible de démontrer par les documents que l'on a, qu'il ait pénétré plus au sud qu'en Virginie, c'est-à-dire jusqu'aux colonies des deux Carolines et de la Géorgie. Il y a pourtant une lettre qui est datée « Charles Town 3d September 1773 »³, et une autre qui décrit un voyage à la Jamaïque et aux Bermudes⁴. De telles indications ne sont pas nécessairement autobiographiques, car Crèveœur incorporait dans ses lettres des renseignements tirés de différentes sources, tout en parlant à la première personne. Il voulait faire du Cultivateur Américain de ses lettres une sorte de cultivateur type. Il n'y a rien dans ces lettres non plus qui prouve que l'auteur ait poussé plus au sud qu'en Virginie : faute d'autres confirmations il me semble donc bien hasardeux de conclure que Crèveœur connaissait personnellement d'autres colonies du sud que la Virginie. A New-York et à Philadelphie il devait avoir souvent l'occasion de voir des gens qui avaient voyagé dans l'extrême-sud ou même aux Antilles, et qui pouvaient le renseigner ; son ami Tétard, par exemple, avait été à un moment pasteur de l'église huguenote de Charleston dans

1. *Sketches*, p. 44, 46.

2. *Ibidem*, p. 268-269, 307-308.

3. Cette indication se trouve seulement dans la lettre manuscrite.

4. Manuscrit anglais inédit ; (traduction française, *Cult. Am.* 84, vol. I, p. 229). Dans une lettre à Jefferson (citée dans MITCHELL, p. 144) Crèveœur parle de ses « sketches of Maryland and so on southerly » qu'il avait perdus. Ceci montre seulement qu'il avait écrit des essais sur ces colonies, mais ne prouve pas qu'il les avait visitées.

la Caroline du Sud¹. Ces connaissances pouvaient renseigner Crèveœur sur les nègres du Sud, il avait aussi ses propres souvenirs de la Virginie, mais plus importante encore comme source documentaire était la propagande contre l'esclavage qui circulait dans les colonies du Nord.

Au moment où Crèveœur écrivait les premières versions de ses lettres, le mouvement pour l'abolition de la traite et de l'esclavage des nègres prenait une importance de plus en plus grande. C'est parmi les Quakers que l'on trouve les champions les plus ardents des nègres. Déjà en 1754 cette société considérait que l'achat d'esclaves par ses membres méritait une sanction ; on recommandait la manumission des esclaves, et à partir de 1776 on l'exigeait de ses membres². Un des Quakers les plus zélés de cette croisade était John Woolman, qui mourut en 1772. Pendant sa vie entière Woolman refusa systématiquement d'aider en quoi que ce soit la cause de l'esclavage ; dans ses voyages à travers les colonies et en Angleterre il ne cessait jamais de persuader les individus et les sociétés de renoncer à leurs esclaves ; même dans ses promenades solitaires il était accablé par la pensée des souffrances des nègres. En 1754 il publia une brochure intitulée *Some Considerations on the Keeping of Negroes*, et en donna une édition augmentée en 1762³. On se souvient encore de Woolman à cause du journal qu'il a laissé ; on a un peu oublié un autre Quaker très célèbre de son vivant, Anthony Bénézet. Originaire de Saint-Quentin d'où sa famille fut chassée au moment de la révocation de l'Édit de Nantes, Bénézet arriva tout jeune en Amérique. Pédagogue, philanthrope, pacifiste, missionnaire, il déploya de grands efforts contre l'esclavage des nègres. Il publia à ses propres frais un grand nombre de brochures, qu'il avait toujours dans ses poches pour distribuer à ses visiteurs. Parmi les plus importantes de ses brochures il faut citer *A Caution to Great-Britain and her Colonies, in a short representation of the Calamitous State of the Negroes in the British Dominions*, petite anthologie anti-esclavagiste publiée pour la première fois à Philadelphie en 1766 et souvent réimprimée, *Some Historical Account of Guinea* qui parut en 1771, et *The Case of Our Fellow-Creatures The Oppressed*

1. Voir MITCHELL, p. 39, et l'article du même auteur dans le *Columbia University Quarterly* pour juin 1910.

2. W. E. B. DUBOIS, *The Suppression of the African Slave-Trade*, p. 20-21.

3. Voir JOHN WOOLMAN, *The Journal, with other Writings*, édition Everyman, passim.

Africans de 1784. Bénézet devint un des hommes les plus célèbres de Philadelphie ; il était en correspondance avec beaucoup d'Européens et les recevait quand ils voyageaient en Amérique ; mort en 1784, il fut conduit au tombeau par les citoyens les plus importants de la ville et par quatre cents nègres ¹. Crèveœur, écrivant en 1786, à propos de la mort de Bénézet, le cite comme « un homme que j'ai aimé pendant vingt ans » ². Il semble très probable qu'il l'ait connu à Philadelphie, du moins était-il au courant de ses écrits ainsi que de ses activités diverses.

Les Quakers n'étaient point seuls à s'intéresser aux nègres ; l'esclavage et la traite offraient un grand champ de réflexion aux Philosophes. L'abbé Raynal, suivant le chemin déjà frayé par Montesquieu et par d'autres hommes de son siècle, revient souvent sur le sort des esclaves dans son *Histoire philosophique et politique* publiée en 1770. Le onzième livre de son *Histoire* se résume ainsi dans la table des matières, « Les Européens vont acheter en Afrique des cultivateurs pour les Antilles. Manière dont se fait ce commerce. Productions dues aux travaux des esclaves » ; dans d'autres éditions de ce livre il y avait des gravures qui montraient la cruauté des Européens envers les noirs ³. Le plaidoyer de Raynal pour les nègres dut être une des parties de *l'Histoire* qui frappa le plus le Cultivateur Américain. Du moins dans l'épître dédicatoire de la première édition des *Letters from an American Farmer*, il salua Raynal comme « un avocat éloquent et puissant qui a plaidé la cause de l'humanité en épousant celle des pauvres Africains » ⁴. Et il y avait d'autres écrivains, des indépendants, qui s'inspiraient tantôt des Quakers tantôt des Philosophes ; tels le docteur Benjamin Rush dans sa brochure *An Address to the Inhabitants of the British Settlements in America upon Slave-Keeping* ⁵, et James Swan dans *A*

1. Sur Bénézet voir : ses propres écrits, l'article du *Dictionary of American Biography* ; W. ARMISTEAD, *Anthony Benezet* (Londres, Philadelphie, 1859) ; CRÈVECŒUR, *Cult. Am.* 87, vol. III, p. 151-161. Antoine Bénézet, *Un Quaker français en Amérique*, (Toulouse, 1925) par J. PANNIER n'est que le résumé des sources anglaises. CHASTELLUX, BARBÉ-MARBOIS et d'autres voyageurs parlent également de Bénézet.

2. *Cult. Am.* 87, vol. III, p. 152.

3. Pour les vues de RAYNAL (ou de ses « collaborateurs ») sur l'esclavage, voir surtout les Livres VI, XI, et XVIII de *l'Histoire philosophique et politique etc.* Sur ses prédécesseurs : R. P. JAMESON, *Montesquieu et l'Esclavage*.

4. *Am. Farm.*, épître dédicatoire « *To the Abbé Raynal* ».

5. Philadelphie, 1773.

Dissuasion to Great-Britain and the Colonies, from the Slave Trade to Africa ¹.

On voit ainsi qu'il y avait dans les années qui précédaient la Révolution américaine un mouvement assez important dirigé contre l'esclavage des nègres. Cette propagande se diffusait non seulement par des livres du genre cité, mais par les gazettes, les églises, et les relations personnelles. Crèveœur composait ses lettres dans une région où la propagande anti-esclavagiste était accueillie avec sympathie ; c'est par cette propagande plutôt que d'après ses observations personnelles qu'il connut les conditions de la Caroline du Sud. L'examen de ses lettres sur les nègres suffira à le démontrer.

La lettre la plus importante à cet égard est celle qui parut d'abord en 1782 sous le titre, *Description of Charleston ; Thoughts on Slavery ; on Physical Evil ; A Melancholy Scene* ². Le titre indique bien les quatre divisions de la lettre. Elle débute par un parallèle entre la ville de Charleston dans la Caroline du Sud et Lima au Pérou. Crèveœur les présente toutes deux comme des capitales de provinces riches, centres de sociétés élégantes et corrompues. Lima, selon lui, abonde en or et se trouve rempli d'habitants qui jouissent de tous les degrés des plaisirs, des raffinements, et du luxe qui résultent de cette richesse ³. Il me semble incontestable que cette vision de Lima vient de la lecture de *l'Histoire philosophique* de Raynal ; celui-ci dans son septième livre consacre plusieurs pages à la description des mines d'or du Pérou, et aux femmes voluptueuses de Lima ⁴. Un peu plus loin Crèveœur exprime la crainte que les avocats de Charleston n'arrivent à s'emparer d'un pouvoir semblable à celui de l'Église au Mexique et au Pérou. Encore une fois on ne peut s'empêcher de penser à Raynal. La seconde partie de la lettre, les réflexions sur l'esclavage, n'est pas plus originale. Le paragraphe suivant donnera une idée de son ton :

« De cette riante Capitale, on n'entend pas le bruit des fouets dont
 » on presse ces malheureuses victimes à un travail excessif. La race
 » favorisée de la nature et de la fortune, boit, mange et vit heureuse,
 » pendant que l'autre remue la terre, cultive *l'indigo* et nettoie le riz,
 » exposée à l'ardeur d'un soleil, presque aussi brûlant que celui de leur
 » pays, qu'ils ne reverront jamais. Privés de nourriture convenable et

1. Boston, 177—.

2. *Am. Farm.*, p. 158-173. Lettre n° IX.

3. *Am. Farm.*, p. 158.

4. *Histoire etc.*, (Amsterdam, 1770), vol. III, p. 172-181 (livre VII).

» du secours, quelquefois nécessaire, d'aucune liqueur spiritueuse, de
 » combien de réflexions affligeantes ce grand contraste n'est-il pas
 » devenu pour moi le sujet ? Vous voyez d'un côté une société d'hommes
 » jouissant sans travail et sans fatigue, sans se donner la peine de former
 » un souhait, de tout ce que la vie offre de plus agréable et de plus en-
 » chanteur, par le moyen de l'*or* tiré des montagnes du Pérou ; assis
 » dans leurs comptoirs, d'un trait de plume ils expédient des vaisseaux
 » pour la côte d'Afrique. Par le moyen de ce même *or*, on porte la guerre,
 » le meurtre et la dévastation dans quelque village Africain, où tout
 » était auparavant paix et tranquillité ; chez un peuple doux et inno-
 » cent, qui ne savait pas même qu'il y eût des hommes blancs. La fille
 » arrachée des bras de sa mère : l'enfant de ceux de ses misérables
 » parents ; et la femme de la couche d'un époux chéri ; des familles
 » entières sont enlevées et conduites, à travers les tempêtes, à cette
 » riche Métropole, où ils sont exposés comme les chevaux à la foire,
 » vendus et marqués d'un fer rouge. On les conduit ensuite sur les
 » Plantations où ils sont condamnés à mourir de faim, à languir pendant
 » quelques années, et à un travail excessif. Pour qui faut-il qu'ils tra-
 » vaillent ainsi ? pour des Étrangers qui n'ont d'autre droit sur eux
 » que celui que leur donne ce maudit métal. Quel étonnant arrangement
 » des choses ! Grand Dieu !..... » ¹.

Cette page ne fait que répéter ce qu'on pouvait lire dans toute la littérature anti-esclavagiste de l'époque. On pourrait la rapprocher de Raynal et de ses descriptions des mines du Pérou ou même de la gravure qui montre les Européens enlevant des esclaves et un Philosophe qui inscrit sur une colonne les mots *Auri Sacra Fames* ² ; ou bien à certaines descriptions de Bénézet, par exemple :

« When the vessels arrive at their destined port in the colonies, the
 » poor Negroes are to be disposed of to the planters, and here they are
 » again exposed naked, without any distinction of sexes, to the brutal
 » examination of their purchasers and this it may well be judged, is to
 » many another occasion of deep distress. Add to this, that near connec-
 » tions must now again be separated to go with their several purchasers ;
 » this must be deeply affecting to all, but such whose hearts are seared
 » by love of gain. Mothers are seen hanging over their daughters, bedew-
 » ing their naked breasts with tears, and daughters clinging to their
 » parents, not knowing what new stage of distress must follow their
 » separation, or whether they shall ever meet again..... etc ». ³

1. *Cult. Am.* 84., vol. II, p. 366-367. Le français suit de très près l'anglais de l'original dans *Am. Farm.* p. 160-161.

2. Frontispice du tome III de l'édition de l'*Histoire etc.*, publiée à La Haye en 1774. Voir également frontispice du tome IV, reproduit ci-dessous en face de la page 120.

3. BÉNÉZET, *Some Historical Account of Guinea* (Philadelphie, 1771), p. 128-129.

Il ne s'agit pas de montrer que Crèveœur avait copié tel ou tel auteur, mais simplement de constater que ses « réflexions sur l'esclavage » n'étaient guère que les idées courantes de l'époque. Dans la troisième partie de cette lettre Crèveœur se livre à « une revue générale de la nature humaine », avec des conclusions bien pessimistes, car il voit un monde dont l'histoire est teintée de sang, où des tyrans oppriment leurs sujets, où l'homme passe son temps à lutter contre ses semblables, exactement comme les animaux. Ces réflexions rappellent également les tirades de Raynal contre la tyrannie des rois et de l'Église¹. Enfin la lettre se termine par une anecdote qui devait être très célèbre, celle du nègre dans la cage, et dont l'authenticité, comme on le verra un peu plus loin, était quelque peu suspecte. En somme, dans cette lettre qui constitue le noyau de ce que Crèveœur écrivit sur la question des nègres il n'y a presque rien d'original, rien qui démontre une observation directe et personnelle.

Mais cette lettre ne représente pas tout ce que Crèveœur écrivit sur cette question. En décrivant une visite au botaniste Bartram, il parle de la manumission des esclaves par les « Amis » et du traitement charitable de leurs nègres — Bartram lui même en était un exemple. Cette description forme pour ainsi dire la contre-partie de son tableau des cruels planteurs du Sud². Dans l'édition française des *Lettres*, Crèveœur ajouta d'autres observations sur les nègres. La lettre déjà analysée paraît avec le titre *Lettre d'un Voyageur Européen, sur la situation de Charles-Town, sur son commerce et les Mœurs de ses Habitants, et ceux des Campagnes : Pensées sur l'esclavage, sur le mal Physique : barbarie des Planteurs*³. Il est intéressant de remarquer que Crèveœur donne cette lettre comme celle « d'un voyageur européen » et qu'il ne signe pas son nom « Saint-John », comme il le faisait pour la plupart des autres lettres. Dans la version française de 1784, cette lettre, quoique considérablement abrégée dans les parties consacrées aux « pensées sur l'esclavage », reste essentiellement la même que l'original anglais. Mais dans le livre à sa « quatrième étape », en 1787, la description

1. Voir par exemple, *Histoire philosophique* (Amsterdam, 1770), vol. VI, pp. 199-200 (livre XVII).

2. *Letter XI. From Mr. Iw-n Al-z a Russian Gentleman ; Describing the Visit he paid at my Request to Mr. John Bartram, the Celebrated Pennsylvanian Botanist*, dans *Am. Farm.* ; voir surtout les pages 192-194.

3. *Cult. Am.* 84., vol. II, p. 361.

de Charleston qui commence la lettre et l'anecdote qui la finit sont omises pour les raisons que l'on verra, et, réduite à une douzaine de pages, elle devient simplement *Pensées sur l'Esclavage et sur les Nègres*¹. En faisant la traduction française de cette lettre et de celle sur le botaniste Bartram, Crèveœur introduit le personnage de Bénézet, dont il n'avait point parlé ni dans ses manuscrits ni dans les lettres publiées en anglais²; et dans le troisième volume du *Cultivateur Américain*, qui parut en 1787, on trouve plusieurs autres documents sur le philanthrope quaker et ses efforts pour l'émancipation des nègres : la lettre circulaire encourageant l'émancipation que la société des Amis publia en 1764 et à laquelle Bénézet avait pris une si grande part ; un « faible tribut d'amitié et de reconnaissance », éloge que Crèveœur fit insérer dans les gazettes peu de temps après la mort de Bénézet ; et sur le même thème un extrait d'un discours du docteur Rush³. A côté de Bartram et de Bénézet, Crèveœur donna des renseignements sur un autre Quaker, Warner Mifflin. Celui-ci avait libéré ses esclaves qui voulaient pourtant rester avec lui ; le récit de cet incident avec une copie du certificat de manumission se trouve dans le *Cultivateur Américain* français⁴. Si Crèveœur multiplia ainsi dans la version française de son livre les bonnes actions des Quakers envers les nègres, il ajouta également d'autres descriptions sur la cruauté de certains planteurs. Dans une lettre intitulée *Voyage à la Jamaïque et aux Isles Bermudes* il rapporte la perversité d'une Anglaise de la Jamaïque, qui fouettait tous les matins son nègre de chambre pour n'avoir pas tenu ses deux pouces immobiles sur le bord d'une table⁵. Lorsqu'on réunit toutes ces pages éparses, on voit que Crèveœur en composa assez pour faire un modeste livre, ou, s'il avait suivi l'exemple d'autres contemporains, plusieurs brochures anti-esclavagistes. Ces pages se rattachent très nettement au mouvement abolitionniste tel qu'il s'exprima aux colonies anglaises avant la guerre de 1775 ; c'est ce mouvement qui les inspira, et il en expliquera également leur réception par le public. Car cette croisade qui

1. *Cult. Am.* 87, vol. II, p. 372-384.

2. Voir *Cult. Am.* 84, vol. I, p. 157-159 et xiii-xiv.

3. *Cult. Am.* 87, vol. III, p. 151-161.

4. Cette anecdote qui parut d'abord dans le *Mercure* du 4 janvier 1783, se trouve aux pages x-xxii de *Cult. Am.* 84. Selon une note (xxi), « L'Auteur tient le récit de ces actions et de ces scènes si touchantes du neveu de M. Walter [Warner] Mifflin, M. Guillaume Robert, intime ami de l'auteur. »

5. *Cult. Am.* 84, vol. I, p. 229. L'original anglais est inédit.

se dessinait au moment où Crèveœur composait ses lettres, reprit avec une nouvelle vigueur après la cessation des hostilités : en effet le troisième volume du *Cultivateur Américain* de 1786 rapportait les progrès qu'avait fait le mouvement pour l'affranchissement des nègres aux États-Unis, l'activité de certaines sociétés et les lois d'émancipation passées dans certains états ¹. La période de 1780-1790 vit en Europe aussi bien qu'en Amérique une sorte de consolidation des forces, éparpillées jusqu'alors, qui travaillaient pour l'affranchissement des esclaves et l'abolition de la traite. Il faut comprendre un peu cet état de choses pour se rendre compte de la grande actualité de certains chapitres du *Cultivateur Américain* : observons donc le terrain fertile dans lequel ils tombèrent.

Ainsi un jeune étudiant de Cambridge, Thomas Clarkson, lut un jour par hasard le *Historical Account of Guinea* du Quaker américain Bénézet ; vers le même moment il entendit un sermon sur la traite des nègres par le docteur Peckard de Cambridge ; de plus on désignait come sujet de concours de cette année-là, *An liceat invitos in servitutem dare*.² Cette coïncidence décida Clarkson à consacrer sa vie à la cause des noirs. Sa dissertation latine sur l'esclavage et la traite des êtres humains emporta le prix de l'université de Cambridge pour l'année 1785 ; il en fit publier une édition en anglais, l'année suivante, sous le titre de *An Essay on the Slavery and Commerce of the Human Species* ; deux ans plus tard parut son *Essay on the Impolicy of the African Slave Trade*. Clarkson se mit en relation avec d'autres qui s'intéressaient au même sujet, notamment Granville Sharp, James Ramsay ancien pasteur aux Antilles anglaises qui avait déjà publié des ouvrages contre l'esclavage ³, et le Quaker James Phillips, éditeur qui publia les écrits de Clarkson et de Ramsay et qui devait publier un grand nombre d'autres ouvrages anti-esclavagistes. De cette collaboration naquit en 1787 la *Society for the Abolition of the Slave-Trade*, sous la présidence de Granville Sharp. Cette société était extrêmement active ; pendant les années 1788, 1789 et 1790 il parut, sous leurs auspices, des douzaines de brochures sur tous les aspects des problèmes soulevés par

1. *Cult. Am.* 87, vol. III, p. 511, 523, 535, 557, 566.

2. Sur Clarkson et son activité voir T. CLARKSON, *History of the Rise, Progress, and Accomplishment of the Abolition of the African Slave Trade by the British Parliament* (Londres, nouvelle édition, 1839).

3. J. RAMSAY, *An Essay on the Treatment and Conversion of African Slaves in the British Sugar Colonies*, (Londres, 1784).

les nègres : témoignages des colons des Antilles ou des capitaines négriers¹, sermons², réfutation des arguments des planteurs³, enquêtes sur les aspects économiques de la traite⁴ : tout y était discuté. La société se lia avec celles déjà existantes en Amérique, et entra en correspondance avec des gens qui partageaient leurs idées en Allemagne, en France et ailleurs. Brissot de Warville, lors de son séjour en Angleterre en 1787, connut Clarkson et Granville Sharp, et dès la fondation de la Société pour l'Abolition de la Traite, dont il fut nommé membre honoraire, il se mit à établir une société analogue en France⁵. Le résultat de ses efforts fut la fondation en 1788 de la *Société des Amis des Noirs*, organisation qui comptait bientôt parmi ses membres des personnages connus, tels que Condorcet, Clavière, l'abbé Grégoire, Mirabeau, Lafayette, les ducs de La Rochefoucauld, Bergasse, Volney et Lavoisier. Crèveœur lui-même en devint membre, présenté par Brissot, en 1788⁶. Parmi les autres activités de cette société était la traduction des ouvrages anglais sur les nègres, ce qui mit Brissot en correspondance avec l'éditeur anglais Phillips. Une des premières traductions à paraître fut le pamphlet de Clarkson, mis en français par M. Gramagnac, secrétaire de la Société⁷. Les Amis des Noirs provoquèrent de vives critiques, surtout de la part des planteurs des Antilles⁸, et devaient jouer un grand rôle au début de la Révolution française, leur société devenant le point de ralliement des Brissotins, et s'op-

1. Par exemple, A. FALCONBRIDGE (Late Surgeon in the African Trade), *An Account of the Slave Trade on the Coast of Africa* (Londres, 1788) ; *Letters on Slavery by William Dickson, Formerly Private Secretary to the late Hon. Ed. Hay, Governor of the Barbadoes*, (Londres, 1789). Ces deux livres édités chez Phillips.

2. Par exemple, R. ROBINSON, *Slavery Inconsistent with the Spirit of Christianity* (Cambridge, 1788) ; P. PECKARD *Justice and Mercy recommended, particularly with reference to the Slave Trade* (Cambridge, 1788).

3. Voir J. RAMSAY, *Objections to the Abolition of the Slave Trade with Answers* (Londres, 1788), où il réfute systématiquement 91 différentes objections que l'on pourrait évoquer pour défendre la traite.

4. Par exemple, J. ANDERSON, *Observations on Slavery Particularly with a View to its effects on the British Colonies in the West Indies* (Manchester, 1789).

5. Sur cette société voir CLARKSON *op. cit.* ; BRISSOT, *Mémoires*, chapitre XVI, vol. II, p. 71-110 ; BRISSOT, *Correspondance*, p. 167-175.

6. BRISSOT, *Mémoires*, vol. II, p. 86, note 3.

7. *Essai sur les désavantages politiques de la traite des Nègres etc.* (Neuchâtel, 1789).

8. Voir MALOUEY, *Mémoire sur l'esclavage des Nègres* (Neuchâtel, 1788).

posant à la société des colons, le Club Massiac ¹. C'est en effet en France que tout ce mouvement international pour l'émancipation des esclaves et l'abolition de la traite eut son premier grand succès avec la loi passée sur la motion de l'abbé Grégoire en 1791, qui donnait les droits de citoyen aux gens de couleur nés de parents libres : succès prématuré et sans durée, car les révoltes sanglantes de Saint-Domingue retardèrent les résultats définitifs. Ce ne fut qu'en 1815 que l'on abolit la traite, et qu'en 1848 que tous les esclaves dans les colonies françaises furent libérés. En Angleterre où l'on travaillait avec moins de précipitation le Parlement vota l'abolition de la traite en 1807, et l'émancipation des esclaves en 1833. Aux États-Unis la question devait être agitée pendant plus d'un demi-siècle encore et faillit alors ébranler les fondements de la nation.

Le caractère nettement international de cette croisade pour l'émancipation des nègres assurait donc aux *Lettres d'un Cultivateur Américain* un public international. Crèveœur s'étant inspiré de la littérature anti-esclavagiste de l'époque, devait à son tour y apporter sa contribution. Son témoignage sur l'esclavage en Amérique qui ne contenait presque rien de nouveau et peu d'observations personnelles, fut accueilli avec enthousiasme comme une confirmation éclatante de ce que d'autres avaient écrit sur le même sujet. « Niera-t-on ce qu'a écrit, ce qu'a imprimé un témoin oculaire, M. Hector Saint-John, cultivateur américain, dans ses lettres sur l'Amérique ? Qu'on lise l'article sur l'esclavage des nègres, il frappera, il fera couler des larmes d'indignation », ainsi s'exprime un journaliste du *Courier de l'Europe* ². C'est un commentaire curieux sur la croissance de la propagande et de ce qu'on pourrait appeler son autofécondation. Dès la publication des *Letters of an American Farmer*, les lettres sur l'esclavage furent remarquées, commentées et utilisées pour renforcer la propagande anti-esclavagiste. « Il y a peu de parties de ces lettres », écrivit le critique de la *Monthly Review*, « qui soulèveront plus d'étonnement dans le cœur de ceux qui ignorent la rigueur avec laquelle on traite les pauvres esclaves dans les États méridionaux de l'Amérique, que la partie dans

1. A. J. COOPER. *L'Attitude de la France à l'égard de l'esclavage pendant la Révolution* (Paris, 1925).

2. *Courier de l'Europe*, vol. XIII, p. 247 (18 avril 1783). L'article semble être de BRISSOT DE WARVILLE.

laquelle notre auteur décrit avec tant de sensibilité (et sans exagération, craignons-le) le sort des nègres dans la Caroline du Sud »¹.

Lorsqu'on citait Crève-cœur sur l'esclavage, c'était surtout pour reproduire deux anecdotes : celle du Quaker Warner Mifflin et la manumission de ses esclaves, et celle du nègre dans la cage. Ces anecdotes valaient en effet des pages de polémique et peuvent être considérées comme la vraie contribution du Cultivateur Américain à la cause des nègres. L'anecdote du nègre dans la cage que Crève-cœur avait rédigée vers 1773, parut d'abord en 1782 comme fin de la neuvième lettre de l'*American Farmer*. Elle est très saisissante et fort bien racontée : un nègre qui avait tué l'intendant de la plantation fut mis dans une cage suspendue à un arbre de la forêt où il mourait de soif et de faim, tout en étant dévoré par des insectes et des oiseaux de proie. Cet incident atroce devint bientôt célèbre. *The European Magazine*, *The Scot's Magazine*, *The Hibernian Magazine*, *The Gentleman's Magazine*, réimprimèrent l'anecdote². « Elle doit », dit-on dans cette dernière revue, — « toucher considérablement tout esprit qui n'est pas complètement endurci à des sentiments d'humanité, par des habitudes locales »³. On la connut bientôt en France, même avant la publication de la traduction française du *Cultivateur Américain* en 1784. Dans le *Courier de l'Europe* du 18 avril 1783, l'anecdote se trouve dans une lettre sur l'esclavage, écrite sans doute par Brissot. « Qui ne frémira pas en lisant cette histoire digne de cannibales ? » ajoute-t-il, « à quel excès d'horreurs peut porter la soif de l'or et de jouissances !... il ne faut pas cesser de répéter avec M. de Saint-John, avec tous les Quakers, les philosophes, que l'achat d'un nègre est un double crime.... » *Le Mercure* du 31 mai 1783 donna la même anecdote sous la rubrique de Londres, « c'est un fait qui n'a pas besoin de commentaire, et qui peut imposer silence aux apologistes de l'esclavage », ⁴ et même une revue hollandaise, les *Algemeene Vaderlandsche Letteroefeningen*, publiée à Amsterdam, trouvait cette lettre du *Courier de l'Europe* digne d'être traduite et reproduite dans ses pages. ⁵

1. Article de la *Monthly Review* du mois d'octobre 1782, vol. 67, p. 273 (trad. R.).

2. *The European Magazine*, avril 1782 ; *The Scot's Magazine*, mai 1782 ; *The Hibernian Magazine*, septembre 1782 ; *The Gentleman's Magazine*, septembre 1782.

3. *The Gentleman's Magazine*, vol. LII. p. 439 (trad. R.).

4. Dans le supplément du *Mercure* ; *Journal Politique de Bruxelles*, p. 218.

5. A. V. L., tome V, 2^e partie, p. 642 (1783) : *Brief aan den Uitgever van le Courier de l'Europe over de Slaavery der Negers*.

Dans les comptes rendus des *Lettres d'un Cultivateur Américain* parus en 1784, on ne manquait pas de signaler l'anecdote du nègre dans la cage¹. Par contre il y avait des voix de protestation qui s'élevèrent contre cette histoire. Samuel Ayscough dans son pamphlet contre le Cultivateur Américain, remarque que cette anecdote met en question l'authenticité de la lettre entière sur l'esclavage. Il avoue qu'elle est racontée d'une manière touchante, mais fait observer que de telles punitions ont lieu au bord des routes et non pas au milieu des bois !² C'est l'Italien-Américain, Filippo Mazzei, qui attaque le plus sévèrement cette anecdote. Dans ses *Recherches historiques et politiques sur les États-Unis*, publiées en 1788, il a plusieurs critiques à adresser au *Cultivateur Américain*, parmi lesquelles on lit celle-ci : « Sa simplicité lui a fait croire peut-être trop facilement l'anecdote horrible du nègre de la Caroline, puisqu'après avoir fait à ce sujet toutes les recherches possibles, on n'a pu trouver dans la Caroline un seul habitant qui ne la regardât comme une invention gratuite »³. Dans une note Mazzei fait remarquer que « cette fable n'a point reparu dans la nouvelle édition », car en effet, Crèveœur l'avait supprimée dans l'édition augmentée de ses *Lettres* qui parut en 1787. Voici ce que Crèveœur dit à propos de cette critique, dans une lettre qu'il adressa à M^{me} d'Houdetot en 1789 : « Quant à ce que M. Mazzei dit de l'histoire du nègre de la Caroline, qu'il assure avoir été soustraite de la seconde édition, crainte que l'imposture ne fût découverte, il se trompe grossièrement, très grossièrement même. Je l'ai ôtée non parce qu'elle n'a jamais existé, mais parce que, depuis la Révolution, les chaînes de l'esclavage sont un peu allégées. Parcourez si vous en avez le temps, tous les écrits que la Société de Paris pour l'émancipation a dû faire traduire et publier, et vous verrez si cette scène est improbable »⁴. Dans sa *Réponse à une critique des Lettres d'un Cultivateur Américain*, Brissot de Warville donne à peu près la même explication, avec quelques détails en plus. Pour réfuter les critiques que Mazzei avait faites de l'anecdote du nègre dans la cage, Brissot cite différentes anecdotes du même genre, et continue ainsi : « [M. Mazzei] suppose donc que M. de Crèveœur a l'âme assez atroce pour imaginer des calomnies et

1. Par exemple, *L'Année Littéraire*, 1785, tome II, p. 87.

2. AYSCOUGH, *Remarks etc.*, p. 13.

3. MAZZEI, *Recherches etc.*, vol. IV, p. 101.

4. Lettre de Crèveœur à M^{me} d'Houdetot, New-York, 20 mars 1789. Publiée dans *Vie*, p. 378-381.

pour en noircir gratuitement ses concitoyens ! Quand ce fait serait faux, ne serait-il pas naturel de croire plutôt que M. de Crèveœur aurait été trompé, que de supposer qu'il l'a inventé ? Mais non, ce fait n'est point une fable : M. de Crèveœur me l'a attesté ; et s'il ne l'a pas inséré dans sa nouvelle édition c'est qu'on l'a prié de le supprimer, pour l'honneur des Caroliniens. On lui a dit que l'ancien régime de l'esclavage n'existait plus dans la Caroline, que ce trait pourrait nuire à ses compatriotes. Il les aimait trop pour ne pas se rendre à ces raisons : il a supprimé l'anecdote, et cette suppression prouve tout à la fois la bonté de son âme et son patriotisme »¹.

Il me semble que l'on peut accepter dans leurs grandes lignes les explications de Crèveœur lui-même et de Brissot. Il faut remarquer que Crèveœur se garde bien de dire qu'il ait été lui-même témoin de l'incident ; pourtant il croyait à sa vérité et le reproduisit de bonne foi. Du reste, comme il le dit, la littérature anti-esclavagiste de l'époque fournissait bien d'autres incidents aussi atroces. Sans doute un ami, — l'on a suggéré le pasteur Tétard qui avait été à un moment dans la Caroline du Sud² — avait raconté l'incident à Crèveœur, et selon son habitude il l'incorpora dans ses lettres. Il ne faut pas oublier que « le Cultivateur Américain » était une espèce de cultivateur idéal qui servait de porte-parole non seulement aux expériences de Crèveœur lui-même, mais à des renseignements tirés d'autres sources. Voyant que l'anecdote soulevait des protestations, Crèveœur la supprima dans la dernière édition de ses lettres parues en 1787 ; on le connaît assez bien pour savoir qu'il était un homme tranquille désireux d'éviter toute sorte d'histoires, un homme de bon cœur qui n'aurait jamais voulu nuire exprès à d'autres.

L'omission de cette anecdote dans les *Lettres* de 1787 n'était qu'un geste, car en réalité elle continuait son train ; une telle anecdote, une foi mise en circulation, n'en est pas facilement retirée. Comme pour la marquer du sceau de l'autorité, elle est signalée dans l'article *États-Unis* de l'*Encyclopédie Méthodique*³. Le pasteur Frossard

1. Cette réponse avant de paraître en brochure, parut dans le journal *Analyse des Papiers Anglais*, vol. II (février-mai 1788), p. 313-320, 337-344, 362-368. La citation ci-dessus se trouve aux pages 362-363.

2. W. B. BLAKE dans l'introduction de l'édition *Everyman* des *Letters*, p. xii.

3. L'article qui est par DÉMEUNIER fut publié séparément en brochure sous le titre *Essai sur les États-Unis* (Paris, 1786). Voir à la page 74 : « Sans doute avant la Révolution, les nègres de l'Amérique septentrionale étaient moins mal-traités et moins accablés de travail qu'aux isles. Les lois les protégeaient plus

de Lyon, dans le livre qu'il publia en 1789 sous le titre *La Cause des esclaves nègres et des habitants de Guinée*, fait remarquer « que tout le monde connaît le sort affreux de ce nègre rencontré par M. de Crèvecœur dans une cage de fer »¹. Cette histoire fit également une vive impression dans les pays de langue allemande. Le pasteur Götze, qui met plusieurs notes en marge de sa traduction de l'anecdote, s'exclame, « Qui peut lire cette histoire sans frissonner ? Est-ce possible que ce soit une fiction ? Parmi toutes les variétés de cruauté humaine, je ne connais nul exemple comparable à celui-ci pour les tourments accumulés de façon perverse — sauf parmi les tortures exercées sur les prisonniers par les sauvages les plus brutaux de l'Amérique du Nord »². L'anecdote du nègre dans la cage est racontée comme étant une punition usuelle infligée aux meurtriers dans le chapitre qui traite des esclaves en Amérique dans un ouvrage de Johann Jacob Sell, intitulé *Versuch einer Geschichte des Negersclavenhandels*³. Elle ne manque pas de figurer dans un recueil publié à Berne en 1789 par Johann Ernst Koib sous le titre, *Erzählungen von den Sitten und Schicksalen der Negersklaven* ; il la donne comme le récit d'un témoin oculaire⁴. Un autre Suisse, Rodolphe-Louis d'Erlach, membre du conseil souverain de la République de Berne, qui raconte également cette anecdote dans un ouvrage intitulé le *Code du Bonheur*, n'hésite pas à broder sur l'original : le malheureux nègre devient ici un ancien roi de Sénégal, et avant de mourir, raconte longuement l'histoire de sa vie !⁵ Un auteur suédois, Silfverhjelm, traduisit ces pages du *Code du Bonheur* pour un article de propagande anti-esclavagiste, *Om Slafhan-*

efficacement, et il était rare qu'ils fussent la victime de la férocité et des caprices de leurs maîtres. Cependant ces exemples arrivaient, et l'épouvantable histoire de ce malheureux nègre suspendu dans une cage de fer au milieu des bois, et rongé vivant par les oiseaux de proie dont parle le *Cultivateur Américain* ne le prouve que trop ».

1. FROSSARD, *La Cause etc.* tome II, p. 68.

2. *Briefe eines Amerikan. Landmanns*, vol. II, p. 428-429, note (trad. R.).

3. Publié à Halle, 1791. Voir page 168. SELL était « Professor der Geschichte und Beredsamkeit am Königl. Acad. Gymnasium in Alten-Stettin. »

4. Le sous-titre du livre « Eine rührende Lektür für Menschen guter Art. » Page 59, « Grausamkeit der Christen gegen ihre Sklaven ».

5. R. L. D'ERLACH, *Code du Bonheur (Renfermant des maximes et des règles relatives aux devoirs de l'homme, envers lui-même, envers ses semblables et envers Dieu)*, six volumes, Lausanne (autre édition à Genève), 1788. Voir sur l'Esclavage des Nègres, tome VI, p. 129-135.

deln, qu'il publia dans une revue qu'il rédigeait alors ¹. L'Amérique aussi, grâce à Crève-cœur, dut connaître l'histoire du nègre dans la cage. Elle fut plusieurs fois réimprimée dans les journaux américains. Un Anglais, Charles Crawford, l'envoya avec des notes d'introduction au rédacteur du *Freeman's Journal* de Philadelphie ². Puis d'autres périodiques copièrent et l'anecdote et l'introduction de Crawford, par exemple l'*American Museum* pour le mois de mars 1787 ³. D'autres durent copier cette revue, et ainsi de suite. L'anecdote tomba dans le domaine public ; elle était presque universellement connue ; de livre en livre, de bouche en bouche elle continua sa carrière. Aussi tard que 1818 on la retrouve dans le livre d'un Anglais John Bristed, *America and Her Resources*. Bristed qui a lu le récit dans l'*American Museum*, ignore son origine, ce qui ne laisse pas d'être fort curieux car dans l'introduction de son livre il se donne la peine de signaler les *Letters from an American Farmer* comme donnant une peinture exagérée des États-Unis ⁴!

Si Crève-cœur fournissait aux Amis des Noirs un exemple frappant des cruautés exercées contre les esclaves, il leur rapportait également une anecdote qui dépeignait la bonté que certains montraient pour leurs nègres : l'histoire du Quaker Warner Mifflin ⁵. Cet homme libéra ses trente-sept nègres et Crève-cœur rapporte dans son anecdote la conversation entre Mifflin et Jacques, un des nègres. Jacques ne voulait point quitter son maître, et il fut convenu qu'il resterait comme travailleur libre et payé. La copie du certificat de manumission termine cette histoire, dont Crève-cœur avait appris les détails de son ami William Robert, neveu de Mifflin ⁶. Cette anecdote, qui ne figurait point dans l'édition anglaise du *Cultiva-*

1. *Samlingar för Hjärtat och Snillet*, häfte I, p. 44-70. Ce renseignement m'a été fourni par M. H. ELOVSON.

2. CHARLES CRAWFORD. *Observations upon Negro Slavery* (Tunbridge Wells, s. d., vers 1787), p. 31. L'anecdote est également reproduite ici.

3. *The American Museum*, vol. I, p. 238. MITCHELL, p. 347 et 349, cite d'autres réimpressions. Cette anecdote fut reproduite au moins vingt fois dans différents livres et périodiques.

4. L'anecdote est citée à propos d'une discussion de la morale américaine, p. 425. Le livre de Crève-cœur est discuté p. 4.

5. L'histoire se trouve dans *Cult. Am.* 84, vol. I, p. x-xxii. Crève-cœur écrit d'abord *Walter* Mifflin ; plus tard il a corrigé cette erreur. Je me sers ici du nom correct *Warner* Mifflin.

6. Voir *Cult. Am.* 84, vol. I, p. xxi, « L'auteur tient le récit de ces actions et de ces scènes si touchantes du neveu de M. Warner Mifflin, M. Guillaume Robert intime ami de l'auteur ».

teur Américain, parut d'abord dans le *Mercur* du 4 janvier 1783¹. Elle ne manquait pas d'intéresser le public, comme le montre la lettre d'un lecteur dans le numéro du 5 avril de la même année². « Nous ne prétendons point condamner l'affranchissement fait par Warner Mifflin dans un seul jour de tous ses nègres », écrit ce correspondant, « c'est un acte d'humanité qui mérite des éloges lorsque les circonstances l'autorisent ; mais nous disons que la Religion chrétienne qui a éclairci, purifié les lois de la Nature n'exigeant point un tel renoncement à la propriété, le songe de quelques rêveurs Quakers ne saurait en imposer l'obligation ». Il s'ensuit une longue justification de l'esclavage. Cette lettre à son tour, provoqua une réponse indignée dans le *Mercur* du 19 avril³. Une polémique de ce genre aida beaucoup à la diffusion de l'anecdote. Comme on l'a vu, elle fut même traduite en suédois⁴. Elle parut dans les *Erzählungen von den Sitten.... der Negersklaven* de Kolb comme le pendant de l'histoire du nègre dans la cage⁵. Dans les notes d'un roman de Joseph la Vallée, intitulé *Le nègre comme il y a peu de blancs*, on trouve la mention de Mifflin et son nègre Jacques à propos d'une discussion de la gratitude chez les nègres. L'auteur écrit, « Qui peut sans répandre des larmes, voir l'honnête Jacques, ce nègre dont l'anecdote se trouve partout, s'approcher du Quaker bienfaisant qui vient de l'affranchir et lui dire : Donne moi ta main, homme généreux ! que je la porte sur mon cœur. Que ce soit là le premier acte de cette liberté que tu le rends⁶ ! » Brissot de Warville, naturellement, s'enthousiasmait pour la conduite de ce bon Quaker Mifflin. Au moment de son voyage aux États-Unis, il ne manqua pas de rendre visite à « cet ange de la paix » et en rendit compte dans une adresse qu'il fit à la Société des Amis des Noirs à Paris en février 1789, et dans son *Voyage aux États-Unis*, publié en 1791⁷. Ainsi Warner Mifflin en affranchissant ses nègres rendit un service beaucoup plus grand qu'il ne pouvait le soupçonner ; son geste simple et sincère, agrandi par le prisme de la littérature et réflété par la

1. Page 4. La lettre s'intitule ici *Deuxième Lettre de Ivan A...X*.

2. Page 33, *Réponse à la lettre du Cultivateur Américain*, signé, C...

3. Page 136, *Courte Réponse à la lettre de M. C. sur l'esclavage des Nègres*.

4. Ci-dessus, p. 101 note 2.

5. KOLB, *Erzählungen etc.*, p. 54, *Der Quaker Mifflin und sein Neger*.

6. *Le Nègre etc.* (Paris, 1789), vol. I, p. 342.

7. Voir BRISSOT, *Mémoire sur les Noirs de l'Amérique*, lu à l'assemblée de la Société des Amis des Noirs, 9 février 1789, p. 54 ; et *Nouveau voyage etc.*, vol. I, p. 278.

propagande eut une portée réelle dans la lutte contre la traite et l'esclavage.

Cet aperçu de la question nègre traitée par le Cultivateur Américain, nous amène à certaines conclusions. D'abord on se rend compte de la méthode de travail de Crèveœur ; on voit que quand il parle dans son rôle de cultivateur américain il se sert non seulement de ses propres observations, mais aussi des renseignements fournis soit par ses amis soit par des livres. Du reste il ne l'a jamais nié et l'a souvent avoué ; c'est une simple constatation et point un reproche. On voit une fois de plus ce qu'était à un certain moment le prestige de Crèveœur, et l'importance de son rôle comme vulgarisateur. En situant dans leur cadre historique ces chapitres qui semblent aujourd'hui assez arides j'espère avoir montré tout l'intérêt qu'ils avaient pour les lecteurs du dix-huitième siècle. On voit qu'à cette époque le nègre figurait dans la littérature soit comme une des variétés du beau sauvage, soit comme objet d'attendrissement humanitaire ; ce ne sera que plus tard qu'il sera décrit avec une vraie pénétration psychologique. Comme étude de propagande ce chapitre renferme un enseignement ; on voit comment certaines idées s'emparent peu à peu du public, le caractère si délicat des témoignages les plus authentiques, le retentissement et la vie tenace d'une histoire d'atrocités, et la déformation des faits dans leur transmission de personne à personne ; on a pu remarquer aussi que les convaincus d'une cause accueillent sans les scruter tous les témoignages favorables à leur thèse. Ce chapitre se compose en quelque sorte de notes marginales pour l'histoire du mouvement anti-esclavagiste au dix-huitième siècle, dans lequel les *Lettres d'un Cultivateur Américain* jouaient un rôle, et non des moindres.

En 1808 l'abbé Grégoire fit paraître une anthologie intitulée *De la Littérature des Nègres*. Il dédie son livre « A tous les hommes courageux qui ont plaidé la cause des Malheureux Noirs et Sang-mêlés, soit par leurs ouvrages soit par leurs discours dans les assemblées politiques, dans les sociétés établies pour l'abolition de la traite, le sou'agement et la liberté des esclaves ». Le nom de Crèveœur se trouve, et avec raison, sur la liste de ces hommes ¹.

1. H. GRÉGOIRE, *De la littérature des Nègres* (Paris, 1806), p. v-vii. Le nom de Crèveœur se trouve deux fois inscrit : une fois comme Anglais sous le nom de Hector Saint-John, et ensuite comme Français, Saint-John Crèveœur !

CHAPITRE IV.

SCÈNES DE LA VIE SAUVAGE

On avait autrefois l'habitude de représenter le continent américain par la figure allégorique d'une belle princesse indienne. Vêtue d'une couronne et d'un pagne de plumes, l'arc et le carquois à la main, et à ses pieds un alligator ou un castor, on la rencontrait parmi les statues du parc de Versailles, dans les tapisseries des Gobelins, et jusque dans les gravures et sur les tabatières. Même aujourd'hui, le nom d'Amérique évoque la figure d'un Indien, mais d'autres images ont fini par ne lui laisser qu'une place de plus en plus réduite ; un « Américain » en effet peut passer sa vie entière sans voir un seul des aborigènes du Continent, un voyageur européen se penche sur d'autres phénomènes. Mais au dix-huitième siècle, alors que seuls les bords du continent étaient habités par les Blancs, l'Indien figurait inévitablement dans toute considération sur l'Amérique. Le public européen cherchait tout naturellement dans les livres sur le Nouveau Monde des renseignements, ou des fantaisies, sur la vie des Sauvages. Que pouvait-on trouver à ce sujet dans les *Lettres d'un Cultivateur Américain*, et quelle valeur documentaire avait ce témoignage ? Pour répondre à ces questions il faudra d'abord déterminer ce que Crèveœur savait réellement des Peaux-Rouges, c'est-à-dire voir les matières que pouvait utiliser son imagination, puis il faudra observer le travail de son esprit, et ensuite l'œuvre achevée.

Notons tout de suite que Crèveœur avait réellement connu des Indiens, et que par ce fait tout ce qu'il pouvait dire à leur sujet devait avoir un certain prestige. Au moment de son service avec l'armée française au Canada, il connut pour la première fois des Sauvages. On sait, d'après une note de Brissot, qu'il avait visité la région de la rivière d'Ottawa au nord-ouest de Montréal¹, par conséquent on peut prendre comme autobiographie cette phrase du *Cultivateur Américain* : « J'ai remonté ce fleuve [l'Ottawa] dans un

1. Ci-dessus, p. 10.

bateau canadien », écrit-il, « Je l'ai redescendu dans un canot d'écorce, avec deux Sauvages »¹. Plus tard, ses travaux d'arpentage dans le nord de la colonie de New-York le mirent constamment en contact avec les indigènes : en effet dans un mémoire envoyé au ministre en 1787, il dit, en parlant de l'état de Vermont, « En 1764 j'ai traversé ce pays avec des Sauvages »² ; et dans une note du *Cultivateur Américain* il dit avoir reçu en 1764, parmi les Onéidas, le nom de Cahioharra³. Pendant le long voyage qu'il fit en 1767 dans la vallée de l'Ohio et la région des Grands Lacs, il vit souvent des Indiens ; il dit par exemple avoir remonté le fleuve Illinois avec huit « sauvages Outawas », plus loin, sur la route de retour il s'arrêta dans le village des Onéidas dans la colonie de New-York⁴. Pendant les années du comté d'Orange Crèveœur voyait toujours des Peaux-Rouges : la ferme de Pine-Hill n'était pas très éloignée du pays encore habité par eux, et du reste le cultivateur faisait de temps en temps des excursions dans des régions non colonisées. Par exemple, dans le récit d'un voyage dans les vallées de la Delaware et de la Susquehanna, il décrit sa rencontre avec quelques Sauvages, et dit qu'il profita de l'occasion favorable de remonter la branche occidentale de la Susquehanna avec deux Indiens et un Blanc⁵. Toutes ces indications, que l'on pourrait multiplier, suffirent pour montrer que Crèveœur avait quelques connaissances de la vie des Indiens et qu'il en savait beaucoup plus long que maint auteur qui écrivit là-dessus. Mais connaître et décrire pour que d'autres connaissent, ne sont pas synonymes : l'examen que je vais faire des Sauvages tels qu'ils parurent dans les étapes successives des *Lettres d'un Cultivateur Américain*, montrera qu'il ne parvint que très peu de cette expérience dans les pages de l'ouvrage.

Dans les lettres que Crèveœur rédigea avant le commencement de la Révolution américaine en 1775, les Sauvages figurent peu. Il y a une anecdote amusante de l'Écossais André qui est tellement

1. *Cult. Am.* 84, vol. II, p. 8-9.

2. Archives Aff. Etrang., *Corr. Pol. États-Unis, supplément*, vol. IV, p. 274-280.

3. *Cult. Am.* 87, vol. II, p. 410, et vol. III, p. 189. En 1801 Crèveœur signa son *Voyage dans la haute Pensylvanie*, « un membre adoptif de la Nation Onéida. »

4. *Mémoire sur la région située à l'ouest des Montagnes etc.* aux Archives du Service Hydrographique de la Marine.

5. *Susquehanna*, publié dans *The Yale Review* (avril 1925), vol. XIV, p. 572. La richesse de détails précis, aussi bien que les indications sur la carte du deuxième volume du *Cult. Am.* 87, prouvent que c'est le récit d'un voyage réellement fait par Crèveœur.

effrayé par l'arrivée de quelques Indiens chez son maître¹ ; quelques remarques sur la malhonnêteté de certains Blancs dans leur commerce avec les Sauvages² ; des observations sur la beauté de la broderie faite par les femmes sauvages³ ; et enfin des renseignements historiques sur les tribus qui habitaient autrefois le pays de Cape Cod et de Nantucket. Ces derniers détails sont un sobre récit qui essaie d'expliquer la disparition de ces tribus par certaines influences telles que leurs luttes intestines, les ravages du rhum et de la petite vérole⁴. Dans tout ceci aucun effort pour idéaliser le sauvage, et en faire un personnage surhumain.

Bientôt cette vue réaliste des Indiens fut remplacée par une autre : ceux qui paraissent dans les lettres écrites pendant les années de la guerre sont auréolés de poésie. Ce ne sont pas ses modèles qui ont changé mais la psychologie de celui qui les décrit. En effet la guerre causa une division profonde dans la vie et dans la pensée de Crève-cœur, de sorte que ce qu'il écrivit à partir de 1775 s'inspirait de sentiments bien différents de ceux qui l'avaient animé entre 1770 et 1775. A cette époque-ci il trouvait dans la vie d'un cultivateur, entouré de sa famille, une grande satisfaction et ne demandait pas mieux que de continuer ce genre d'existence ; il avait foi dans un pays et dans un système social qui offraient tant de bonheur. La guerre changea tout cela : la campagne paisible se transforma en un camp armé, où les familles et les villages étaient déchirés par la haine, la persécution et la tyrannie de la foule. Crève-cœur ne pouvait pas se jeter dans ces luttes ; la vie ne lui offrait plus le calme et la paix qui répondaient à ses besoins intimes. A la recherche d'un moyen de sortir de ce dilemme, il rêva à bien des solutions imaginaires, parmi lesquelles fut celle d'aller vivre avec sa famille dans un village indien. Il a rapporté ce projet dans une lettre qui porte dans le manuscrit original le titre, *The Man of the Frontiers or the History of the distressed Father*, et qui parut comme la dernière du recueil publié à Londres en 1782. Il y expose son idée de se réfugier avec sa famille dans un village sauvage, où « éloignés du voisinage maudit des Européens, les habitants vivent avec plus de décence, plus d'abondance, et plus

1. *Am. Farm.*, p. 79-81.

2. *Ibidem*, p. 55.

3. *Sketches*, p. 123.

4. *Am. Farm.*, p. 102-109, 119-122. Ces détails ont sans doute été fournis à Crève-cœur par celui qui le renseignait sur l'île de Nantucket.

de paix que vous ne vous l'imaginez » ¹. Tout ce qu'il cherche c'est le bonheur de sa famille et il compte le trouver là-bas car cette vie exerce un tel charme sur les Européens que ceux qui l'ont connue ne veulent plus la quitter. Il y a là-bas la plus grande liberté, une grande aisance, et on n'a plus de ces soucis et de ces anxiétés que l'on a dans les sociétés civilisées. Il doit y avoir, en effet « quelque chose de singulièrement captivant dans leur système social, quelque chose de bien supérieur à tout ce dont nous pourrions nous enorgueillir, puisque des milliers d'Européens sont devenus Sauvages, et nous n'avons pas d'exemple qu'un seul de ces Aborigènes soit par choix devenu Européen » ! ² « Sans temples, sans prêtres, sans rois, et sans lois, ils sont à beaucoup d'égards supérieurs à nous », car « ils vivent sans soucis, dorment sans inquiétudes, ils prennent la vie telle qu'elle est, supportent toutes ces peines avec une patience sans pareil, et meurent sans appréhension ni pour ce qu'ils ont fait, ni pour leur sort futur ». Bref, ces Sauvages sont plus près de la Nature que les Européens ³. Évidemment, quelques difficultés se présentent ; le cultivateur n'accepte pas en entier le système des Sauvages. Il espère même y apporter quelques améliorations. Sa femme, — si toutefois elle approuve ce projet — enseignera aux Sauvages l'art de l'inoculation ; lui-même il tâchera de leur persuader de se consacrer davantage à l'agriculture et moins à la chasse. Il craint surtout le charme que pourra exercer l'éducation sauvage sur ses enfants ; car au moment de la dernière guerre n'avait-on pas vu des milliers d'enfants enlevés par les Indiens qui ne voulaient point retourner auprès de leurs parents ? ⁴ Malgré ces dangers le projet mérite d'être tenté, car là-bas on aura la tranquillité et la paix physique et morale, bénédictions essentielles que l'on ne peut pas payer trop cher, et qui les dédommageront amplement de ce qu'ils vont perdre.

Il ne faudrait pas prendre trop au sérieux ce projet imaginaire de Crève-cœur. Il avoue lui-même, « Hélas ! il m'est plus facile, dans l'ardeur de mon inquiétude paternelle, étendu sur mon lit, de former la théorie de ma conduite future, que de mettre en pratique mes projets » ⁵. Il est clair qu'ici Crève-cœur est en train

1. *Am. Farm.*, p. 211, trad. R. d'après *Cult. Am.* 84, vol. II, p. 325.

2. *Ibidem*, p. 215, trad. R. d'après *Cult. Am.* 84, vol. II, p. 333.

3. *Ibidem*, p. 216, trad. R. d'après *Cult. Am.* 84, vol. II, p. 335-336.

4. *Ibidem*, p. 214.

5. *Ibidem*, p. 228 (trad. R.)

d'idéaliser la société des Sauvages par contraste avec les sombres réalités d'une guerre civile : il fallait fuir, et lui, s'est réfugié dans les cantons de l'imagination, peuplés par des souvenirs, parfois personnels, parfois littéraires. Ses remarques sur le bonheur des Sauvages semblent bien familières à quiconque connaît la littérature européenne du dix-huitième siècle. Depuis les premières découvertes en Amérique, on avait mille fois répété ces mêmes choses. Déterminer exactement où Crève-cœur puisait toute cette matière familière serait aussi inutile qu'impossible ; lui-même il n'aurait pu le dire. Presque tous les livres du siècle qui traitent des Sauvages sont plus ou moins teintés de cette tradition¹. Les mieux renseignés empruntaient librement aux autres livres, et ainsi la tradition se renforçait. Déterminer la part de la documentation originale et la part de la légende dans toute cette vaste littérature est un problème lourd de difficultés, que cela soit un Kalm, un Carver, un Colden, un Lahontan qui voyagèrent beaucoup en Amérique, ou un Rousseau, un Raynal, un Robertson qui ne traversèrent jamais l'Atlantique. Rappelons pourtant que plusieurs de ces formules dont se servait Crève-cœur, se trouvent en mots très analogues dans *l'Histoire philosophique* de l'abbé Raynal. Ainsi lit-on qu'« on n'a jamais pu façonner aucun d'eux [sauvages] aux délices de notre aisance ; tandis qu'on a vu des Européens renoncer à toutes les commodités de l'homme civil, pour aller prendre dans la forêt l'arc et la massue de l'homme sauvage »² ; ou bien, « Demandez à l'homme civil s'il est heureux ; demandez à l'homme sauvage s'il est malheureux : s'ils répondent l'un et l'autre, non, la dispute est finie »³. Mais l'essentiel ici n'est pas de rechercher les « sources » de la lettre *Distresses of a Frontier Man* ; c'est de constater qu'elle rapporte un projet qui à un certain moment, avait traversé l'esprit de Crève-cœur, projet qui n'est point le résultat de réflexions mûries sur la vie des Sauvages, mais le rêve momentané d'un homme qui a véritablement

1. Des aperçus sur cette littérature se trouvent, en ce qui concerne la France, dans les livres de CHINARD, *L'Exotisme américain dans la littérature française au XVI^e siècle, L'Amérique et le rêve exotique dans la littérature française au XVII^e et au XVIII^e siècle*, et *L'Exotisme américain dans l'œuvre de Chateaubriand* ; et en ce qui concerne l'Angleterre, dans BISSELL, *The American Indian in English Literature of the 18th Century* et FAIRCHILD, *The Noble Savage, A Study in Romantic Naturalism*.

2. RAYNAL, *Hist. phil.* (Amsterdam, 1770), vol. VI, p. 21 (livre XV).

3. *Ibidem*, vol. VI, p. 204 (livre XVII). Selon la tradition cette phrase est de la plume de DIDEROT.

connu des années angoissantes au milieu d'une lutte qu'il déplorait. Chercher de la logique dans ce projet est également inutile, car il représente justement un état d'esprit passager et illogique, celui d'un homme au désespoir qui ne sait de quel côté se diriger. En effet, rien de plus ironique que le contraste entre cette fuite imaginaire chez les Enfants de la Nature et l'arrivée de Crève-cœur en France dans une société ultra-civilisée et mondaine. Lui-même dut s'en apercevoir car dans la version française de ses lettres, il donne ce projet comme étant celui d'un colon irlandais de l'établissement de Cherry Valley¹. En somme, cet essai qui est évidemment sans valeur comme document sur les Sauvages, n'est point sans intérêt comme indice de l'état d'esprit de son auteur. On peut y voir comme le fait D. H. Lawrence, les dangers et les côtés absurdes de l'état d'esprit romantique² ; ou bien, comme le fait L. Hazard, l'optimisme, la certitude américaine qu'il existe toujours à l'Ouest le moyen de recommencer sa vie³. Je préfère y voir tout simplement ce rêve si humain d'évasion ressenti dans des moments de découragement par tout homme, rêve qui existe toujours, quoique sous des formes différentes.

Les Sauvages qui paraissent dans la dernière des *Letters from an American Farmer* publiées à Londres en 1782, sont donc des rêves compensateurs plutôt que des portraits pris sur le vif. Crève-cœur s'éloigna ainsi de son expérience personnelle pour s'engager dans la voie d'une tradition littéraire de son époque. Il se laissa entraîner beaucoup plus loin dans cette direction et, dans les *Lettres d'un Cultivateur Américain*, de traduction parisienne, il s'éloigna encore

1. *Cult. Am.* 84, vol. II, p. 321 : *Lettre écrite par F-IS, AB-Y, Irlandais, Colon de l'établissement de Ce-y-V-y*. Dans l'édition de 1787 le titre devient *Lettre écrite par Francis-H-t'r, etc.*

2. D. H. LAWRENCE, *Studies in Classic American Literature*, p. 45-48 : « He didn't go too near the Wigwam. Because he must have suspected that the moment he saw as the savages saw, all his fraternity and equality would go up in smoke, and his ideal world of pure sweet goodness with it. And still worse than this, he would have to give up his own will, which insists that the world is so, because it would be nicest if it were so... He wanted his ideal state. At the same time he wanted to know the other state, the dark savage mind. He wanted both. Can't be done, Hector... But Crève-cœur wanted to be an intellectual savage, like a great many more we have met. Sweet children of Nature. Savage and bloodthirsty children of Nature. White Americans do try hard to intellectualize themselves. Especially white women Americans. And the latest stunt is this « savage » stunt again. White savages, with motor-cars, telephones, incomes and ideals ! Savages fast inside the machine ; yet savage enough, ye gods ! »

3. L. HAZARD, *The Frontier in American Literature*, p. 261.

d'un pas de la réalité. Chez Mme d'Houdetot on était nourri de Rousseau et de Raynal, de tous ceux qui avaient décrit les vertueux hommes de la nature. En effet l'arbitre littéraire de son salon, Saint-Lambert, avait lui-même écrit des « contes sauvages ». Vers 1770 il avait publié un « conte iroquois », *Les Deux Amis*, qui raconte l'amour de Tolbo et Mouza, « les plus unis des hommes », pour la belle sauvagesse Erimé, et un autre intitulé *L'Abénaki*, « dont le fond est une expression sublime échappée à l'âme d'un Sauvage »¹. On dut être bien content d'avoir quelqu'un comme M. de Crèveœur qui avait vu des Sauvages de ses propres yeux, qui pouvait en parler, et pouvait vérifier leurs idées les plus chères. Ils ne se rendaient point compte que certaines de ses idées venaient des mêmes sources que les leurs (de *l'Histoire philosophique* de l'abbé Raynal, par exemple), et que le plus souvent c'étaient eux qui imposaient leurs idées à Crèveœur, et non pas le contraire. Connaissant ainsi les goûts des amis qui ont « revu » la traduction française que Crèveœur fit de son livre, et entre les mains desquels il a laissé son manuscrit au moment de son départ pour New-York en 1783, on n'est point surpris de trouver que les bons sauvages prennent dans les *Lettres d'un Cultivateur Américain* de 1784 une place beaucoup plus importante qu'ils n'avaient dans les *Letters of an American Farmer* de 1782. Ce changement s'était opéré par l'élaboration de certaines lettres, par des additions, et par des lettres entièrement nouvelles : prenons-en quelques exemples.

L'Anecdote d'un chien sauvage est l'adaptation d'un incident raconté dans une des lettres anglaises, qui ne paraissait pourtant pas dans le recueil de 1782². Crèveœur y avait raconté l'histoire d'un enfant perdu, retrouvé par le chien d'un Indien. Cet événement est fêté par la famille, et au cours des réjouissances on fait cadeau d'un beau fusil Lancaster à l'Indien. Celui-ci est un peu embarrassé par toutes ces attentions et il répond tout simplement, « Mon frère, je n'ai rien fait pour vous que vous n'eussiez fait pour moi. C'est mon chien qui a tout fait. Puisque vous êtes tous heureux, je suis heureux. Puisque vous êtes tous contents, je suis content ».³ Dans la version française l'étendue de cet incident est presque doublée ; et le discours du Sauvage devient plus « éloquent », avec des

1. Le conte est ainsi caractérisé par LACRETELLE dans l'introduction du *Cult. Am.* 87, vol. I, p. xxxi.

2. *Sketches*, p. 132-134, et *Cult. Am.* 84, vol. I, p. 199-211.

3. *Sketches*, p. 134 (trad. R.). Voir dans les dessins de Borel le portrait de ce Sauvage tel que se le figurait l'imagination française.

références à *Kitchi Manitou*, aux *wigwams*, et aux peaux d'ours. Et non content d'avoir ainsi donné « une faible idée de l'éloquence sauvage », on a ajouté le discours « prononcé par Lackawané au village de l'Aigle Blanc, en conséquence des propositions que White-Eyes, chef des Cherokees, fit au Congrès en 1776, pour les civiliser par la culture de la terre »¹. Le thème du discours de Lackawané se résume dans cette phrase, « Celui qui fouille la terre, trouve toujours, au bout de son champ, la corde qui l'attache ; au contraire le chasseur peut aller ici, là, partout où il veut, il est libre »².

Un exemple encore plus amusant de la « révision » des originaux anglais pour la traduction française c'est le dialogue entre un colon et un sauvage philosophe, qui s'intercale dans l'*Histoire de S. K. Colon Américain*, rédigée d'abord comme *Reflections on the Manners of the Americans*³. Pendant que le colon S. K. travaille dans les bois un Sauvage nommé Aréma s'approche de lui et lui reproche ses travaux inutiles : « Que les blancs sont fous et esclaves ! Il n'y a que nous, gens des bois, qui soyons libres et sages ». Le nom même de ce Sauvage ne suggère-t-il pas la plume de l'auteur des *Contes Iroquois* ? Il est intéressant de remarquer que dans l'édition de 1787 Crève-cœur changea le nom Aréma en le remplaçant par *Tiènadérha*, nom qu'un Saint-Lambert n'aurait jamais pu inventer !⁴. On aimait ces dialogues dans lesquels la morale des Blancs et celle des Peaux-Rouges étaient opposées. A la fin du second volume du *Cultivateur Américain* se trouve une *Conversation entre Métacomet, fils de Massasoit, frère de Wamsuta, et le vieux Siccacus Sachem des Péquods*⁵. Il n'existe pas d'original anglais pour cette lettre dans ceux des manuscrits de Crève-cœur qui ont été conservés ; ne l'a-t-il pas écrite, comme le dialogue avec Aréma, exprès pour la traduction française de ses lettres ? Il la donne bien entendu comme un extrait, littéralement traduit, des journaux manuscrits de B. Wentworth, gouverneur de la colonie du Nouveau Hampshire — indications qu'il ne faut pas, je crois, prendre trop au sérieux. Les noms des individus, des

1. *Cult. Am.* 84, vol. I, p. 211-216.

2. *Ibidem*, vol. I, p. 216.

3. *Ibidem*, vol. I, p. 116-117. Cf. *Sketches*, p. 70. Ce dialogue fut cité par plus d'un auteur, par exemple, dans BONNET, *États-Unis de l'Amérique à la fin du XVIII^e siècle*, vol. II, p. 12-13.

4. *Cult. Am.* 87, vol. I, p. 127-128.

5. *Cult. Am.* 84, vol. II, p. 381-400.

tribus, des lieux, etc. se trouvaient déjà dans une des lettres anglaises sur Nantucket¹ ; ici on les a « romancés » selon la mode littéraire du temps. Métacomet dit par exemple, « Faut-il que tes gens les *Péquods*, les *Narragansets*, faut-il que tous périssent pour faire place à ces Blancs ? Et que sont-ils ? les enfants d'un mauvais esprit, comme tu le vois par leurs liqueurs de feu et par leur poudre combustible..... Des gens comme nous, des enfants de notre Dieu ne s'en seraient jamais servi pour la première fois et si nous nous en servons aujourd'hui, c'est la faute des gens du *Point du jour* ». On peut voir aussi la marque des amis de Crève-cœur dans des notes où l'on compare quelques remarques de Métacomet avec la réponse d'Aivarès à Zamore².

Pour prouver une fois de plus le charme de la vie sauvage pour les Blancs, on trouve dans les *Lettres d'un Cultivateur Américain*, parmi les « Anecdotes » variées, que Crève-cœur semble avoir trouvées surtout dans les gazettes, *L'Anecdote de la famille des Williams X*. De trois enfants enlevés par les Sauvages, « les deux garçons furent rachetés à la paix ; mais habitués à la vie sauvage, ils ne voulurent point rester avec leur mère ; plusieurs fois ils essayèrent de s'échapper : elle fut enfin obligée de les envoyer aux Iles, où le second mourut : l'aîné occupe aujourd'hui la plantation de son père. Toutes les prières, toutes les sollicitations des parents de la fille, n'ont jamais pu la persuader de revenir : elle a épousé un Sauvage ; elle dit qu'elle est heureuse, et qu'elle n'a besoin de rien. Tout extraordinaire que ce fait puisse vous paraître, nous en avons mille exemples³ ». Mais que dire de ces Sauvages qui attaquaient les établissements de la frontière, autrefois à la solde des Français et maintenant à celle des Anglais ? Ils paraissent dans certaines lettres qui décrivent ces incursions sanglantes : *L'Histoire de Joseph Wilson*, *La Femme des Frontières*, et *L'Histoire de Rachel Budd*⁴. Pourtant pour les lecteurs de Crève-cœur, de tels incidents ne semblent pas avoir ébranlé la foi dans l'idéal de la bonté fondée des Sauvages. Les esprits philosophes se faisaient le raisonnement suivant : de tels excès, se disaient-ils, se produisaient parce que les Européens avaient intéressé les indigènes à leurs querelles, leur avaient fait connaître l'eau de vie ; au fond c'était

1. *Am. Farm.*, p. 102-109.

2. *Cult. Am.* 84, vol. II, p. 384, note 2.

3. *Cult. Am.* 84, vol. I, p. 241-247.

4. *Ibidem*, vol. I, p. 285, 304 et 362.

la faute des Européens eux-mêmes. Du reste, des actions d'humanité éclairaient ces massacres : comme le montrait Crèveœur par le personnage du « généreux Shawanese, l'honnête Hendrique ¹ ».

Ainsi le lecteur des *Lettres d'un Cultivateur Américain*, amateur des Sauvages, y trouvait de quoi se réjouir. C'était une des raisons du succès de ce livre auprès du public. Et dans l'édition augmentée parue en 1787, Crèveœur ajouta d'autres lettres du même ton, surtout des « discours sauvages ». En 1785 il avait vu à New-York plusieurs Indiens qui y étaient venus pour régler certaines affaires avec le Congrès, parmi lesquels un Mohawk nommé Nésquéhiounah, connu aussi sous le nom de Colonel Louis. Dans le *Cultivateur Américain* de 1787, il rapporte une conversation entre ce Nésquéhiounah et des Européens qui se trouvent aussi à New-York ². Le Mohawk était un peu offensé d'être appelé sauvage par ces Européens ; il leur répond, « Sauvage ? j'ai vécu assez longtemps parmi les Blancs, pour savoir que c'est eux, et non les gens des bois, qui méritent d'être appelés Sauvages ³ ». En 1784 Lafayette avait fait son voyage au Fort Schuyler, où les représentants des Nations confédérées et ceux du Congrès américain étaient assemblés. Crèveœur, alors consul à New-York, vit Lafayette dans cette ville ; du reste le chargé d'affaires français, Barbé-Marbois, accompagna Lafayette dans ce voyage. Il pouvait donc en connaître les incidents directement, aussi bien que par les comptes rendus publiés dans toutes les gazettes, et ne manquait pas, dans une description de la réception offerte à Lafayette par les Américains, qu'il publia dans le troisième volume du *Cultivateur Américain*, de donner quelques échantillons des discours adressés à Lafayette par les chefs sauvages ⁴. Enfin dans ce même volume il y avait le récit d'un voyage fait autrefois par Crèveœur dans la vallée de la Susquehanna ⁵ où on pouvait lire d'autres détails sur les Sauvages et même rencontrer un certain Kayanimisco qui n'était pas très agréable, « le seul sauvage que j'aie quitté sans vouloir lui serrer la main » ⁶.

1. *Cult. Am.* 84, vol. I, p. 377-379.

2. *Cult. Am.* 87, vol. II, p. 406-415.

3. *Ibidem*, vol. II, p. 412.

4. *Cult. Am.* 87, vol. III, p. 337-342. Barbé-Marbois envoya le récit de ce voyage au ministre : voir Arch. A. E., *Corr. Pol. États-Unis*, vol. 28, p. 204, etc.

5. *Cult. Am.* 87, vol. III, p. 161-215. L'original anglais a été publié dans la *Yale Review* (avril 1925).

6. *Ibidem*, vol. III, p. 195.

Ainsi ces Indiens idéalisés prirent une place de plus en plus grande dans chaque étape successive des *Letters of an American Farmer*. Les goûts du public lettré français ont en partie dicté cette transformation. On voulait à tout prix de ces nobles enfants de la Nature, et dans ce livre on ne manquait pas de les trouver. Enchantés de ces passages qui flattaient leurs préjugés, certains les signalèrent tout spécialement. « Deux faits relatifs aux Sauvages nous semblent aussi très dignes de l'attention des Philosophes », écrit le *Journal de Paris* dans son compte rendu de l'ouvrage de Crèvecoeur¹. Ces deux faits, ce sont la diminution des anciens habitants de l'Amérique, et l'attrait de la vie sauvage pour les Européens. Et le rédacteur continue, « D'après des exemples si multipliés, Jean-Jacques Rousseau ne manquerait pas de se confirmer de plus en plus dans le système qu'on a tant ridiculisé, et de conclure que l'état naturel de l'homme n'est point la civilisation ». La Harpe fait remarquer que « La partie de son ouvrage qui traite des nations sauvages, n'est pas la moins curieuse. On peut en juger par l'esquisse qu'il nous donne de l'espèce d'éloquence propre à ces hommes qui, entourés d'établissements européens, ont à peu près conservé leur originalité et leur énergie. Cette esquisse est le discours prononcé par un sauvage, en réponse à la proposition qu'avait faite un chef Chéraquis, de demander au congrès des leçons d'agriculture et de civilisation² ». Ce discours a également attiré l'attention d'autres lecteurs, car le *Journal de Normandie* le réimprima dans son numéro du 10 août 1785³. Pour se rendre compte du goût de l'époque à ce sujet il est intéressant de remarquer que le traducteur français de l'*Histoire de Kentucke* parue en 1785 comme « suite aux *Lettres d'un Cultivateur Américain* », y ajoute un petit essai intitulé *De l'éloquence sauvage*, suivi d'une courte anthologie de discours sauvages, « morceaux choisis », tirés de différentes sources. « La nature les guide », écrit-il, « la raison les éclaire, le sentiment les dirige ; ils n'ont point d'autres maîtres, d'autres guides, d'autre art, et ils touchent, ils persuadent⁴ ». C'était en effet le moment où l'on découvrait la poésie primitive : les chants d'Ossian, des vieux Germains et des anciens

1. *Journal de Paris*, 7 février 1785.

2. LA HARPE, *Correspondance littéraire* (Paris, 1801), tome 4, p. 278-281.

3. Année 1785, p. 259-261.

4. FILSON, *Histoire de Kentucke* (Paris, 1785), traduite par M. PARRAUD, p. 190 *De l'éloquence sauvage* ; p. 193-230, « Discours choisis ».

Scandinaves : « l'éloquence sauvage » n'en était qu'un autre exemple. Avec un public qui partageait de telles notions, comment les remarques de Crèveœur pouvaient-elles manquer d'avoir du succès ? Le pasteur Götz, qui traduisit les *Lettres d'un Cultivateur Américain* en allemand, était très intéressé par ces anecdotes qui montraient que les enfants européens devenaient facilement Indiens, mais que les enfants sauvages ne pouvaient pas s'accommoder à la vie Européenne. Il était même un peu perplexe : « Que peut être la véritable raison de ce phénomène ? » demande-t-il. « Ceci ouvre un grand champ d'études au psychologue ¹ ». Enfin, il y avait Meister, qui commentait avec un peu d'ironie de telles histoires dans sa *Correspondance littéraire* : « Quelques-unes des remarques de l'auteur sur l'état et le caractère des sauvages auraient transporté J.-J. Rousseau ; il y aurait appris avec délices que plusieurs enfants enlevés pendant la guerre par les sauvages, réclamés à la paix par leurs parents, refusèrent absolument de les suivre, et se réfugièrent sous la protection de leurs nouveaux amis, pour se soustraire à l'effusion de l'amour paternel ; que d'autres depuis leur retour, ne cessent de gémir sur la perte qu'ils ont faite, et n'en parlent jamais sans verser des larmes de douleur. Puis refusez encore de croire, si vous l'osez, que l'état naturel de l'homme n'est point la civilisation ² ».

Il semblerait donc que le vrai rôle des *Lettres d'un Cultivateur Américain*, en ce qui concerne les Sauvages, eût été d'entretenir dans l'esprit du public certaines confusions, de renforcer et de propager certaines légendes. Tout ce qui était publié sous son nom avait pour le public l'empreinte de l'authenticité, car on savait que Crèveœur avait habité l'Amérique, qu'il connaissait réellement des Indiens. Je ne doute point que la vie sauvage ait eu pour Crèveœur, ainsi que pour d'autres, certains charmes ; mais la légende la simplifiait trop, la généralisait, ne montrait point ses inconvénients, et le plus souvent l'utilisait pour démontrer une thèse ou pour faire la satire de mœurs de l'Europe. Je crois avoir montré que le fonds d'expérience personnelle de Crèveœur subit de grandes modifications. D'abord il fut amené à l'idéaliser par contraste avec les conditions catastrophiques dans lesquelles il se

1. *Briefe*, vol. II, p. vi : « Was mag davon die eigentliche Ursache sein ? Hier öffnet sich dem Psychologen ein grosses Feld ».

2. GRIMM et al., *Correspondance littéraire* (Paris, 1880), vol. XIV, p. 89.

trouvait au moment de la Révolution américaine ; ensuite il le modifia davantage pour se conformer aux goûts du milieu littéraire sous l'influence duquel il prépara la traduction française de son ouvrage. S'il varie dans ce qu'il écrivit sur les Indiens, ce n'est point parce que de nouvelles connaissances là-dessus apportèrent des modifications, c'est que les circonstances de sa propre vie changèrent et le firent envisager les sauvages de manière différente. Il est difficile de transmettre par un ouvrage littéraire une impression directe de la réalité, surtout lorsqu'il s'agit d'un sujet sur lequel on a souvent écrit. Or, on avait tant écrit sur les Indiens — trop écrit — qu'il vint un moment où Crève-cœur ne pouvait plus distinguer entre ce qu'il avait vu de ses yeux et ce qu'il avait absorbé par ouï-dire et par la lecture. Finalement il n'y avait presque rien d'original sur les Sauvages dans ses *Lettres*. Dans un livre où l'on aurait dû trouver des renseignements vivants et neufs on ne lisait que ce que l'on pouvait lire dans des douzaines d'autres livres de l'époque !

Crève-cœur se rendait-il compte de cette transformation subtile, croyait-il réellement à tout ce qu'il avait écrit ? Ici, comme ailleurs, il n'avait pas le moindre désir de tromper, ou d'engendrer des idées fausses dans l'esprit de ses lecteurs. Pourtant, il semble s'être un peu rendu compte de certaines confusions qui pouvaient résulter de la lecture de son livre ; et plus tard il a à peu près renié beaucoup de ses pages sur les beaux Sauvages. C'est dans le *Voyage dans la Haute Pensylvanie* qu'il faut chercher son changement d'attitude. Les deux voyageurs imaginaires de ce livre, publié en 1801, rencontrent souvent des Sauvages, et ces rencontres ne manquent jamais de donner lieu à de longues discussions sur l'état des nations sauvages, leurs mœurs, les raisons de leur disparition, et ainsi de suite. Par certains détails la tradition du beau-sauvage-enfant-de-la-nature est continuée ici, notamment dans deux gravures, dessinées par Bonfils, qui ornent le livre. On voit « Keskètomah, ancien sachem de la nation Onondaga », et « Koohassen, Guerrier de la Nation Onéida », dépeints dans la meilleure manière classique¹. Mais à mesure qu'on lit les réflexions, souvent ennuyeuses, sur les Sauvages, on s'aperçoit que l'auteur s'est néanmoins efforcé de faire un portrait assez réaliste des Indiens. Il évite soigneusement toute idéalisation ; il insiste souvent sur la contra-

1. *Voyage*, vol. I, p. 115, 119.

diction entre la douceur de leurs mœurs et leur férocité à la guerre. En effet, Crèveœur avait préparé ce livre d'une manière très consciencieuse, il s'était documenté avec beaucoup de soin. Il s'était même trop servi de livres, et la fraîcheur de ses impressions de jeunesse est étouffée par l'atmosphère des bibliothèques. Comme point de départ il avait ses propres souvenirs, mais pendant les trente ans qui s'étaient écoulés depuis ses voyages parmi les Sauvages, bien d'autres notions de source moins directe s'étaient accumulées dans son esprit. Nous connaissons plusieurs des sources qu'utilisa Crèveœur en préparant ce *Voyage*. Il s'est beaucoup servi, par exemple, des renseignements qu'il avait recueillis pendant son consulat à New-York, résultat de ses conversations avec des gens qui venaient du « pays ultramontain » : le général Richard Butler, le général Knox, Mr. Brown le délégué en Congrès pour le pays de Kentucky, et d'autres aussi ¹. Il avait également lu beaucoup de livres, et cite les titres de plusieurs, par exemple, les *Voyages and Travels of an Indian Interpreter and Trader* de J. Long ² ; les fameux *Travels through the Interior Parts of North America* de Carver ³ ; les *Travels* de William Bartram ⁴ ; les *Memoirs of Lieutenant Henry Timberlake* ⁵ ; et le *Historical Account of the Expedition... of Henry Bouquet* ⁶. Malheureusement de tels titres ne sont pas toujours une sûre garantie de documentation objective. On pourrait donc classer en trois catégories l'inspiration pour les Sauvages du *Voyage dans la Haute Pensylvanie* : les souvenirs trentenaires de Crèveœur lui-même, les renseignements qu'il avait notés dans ses conversations avec différents voyageurs et enfin les livres publiés par d'autres. De tout cela il a tiré de longues pages de description et de réflexion, pages qui sont en général peu vivantes. Pourtant, il en ressort quelques idées générales, intéressantes parce qu'elles montrent l'évolution de l'opinion de Crèveœur à l'égard des Sauvages. Son idée favorite dans le *Voyage* c'est que les malheurs des

1. *Voyage*, vol. III, p. 117.

2. Londres, 1791 ; traduction française, Paris, 1794, chez Billecocq. (Voir Crèveœur, *Voyage*, vol. I, p. 19).

3. Londres, 1778 ; plusieurs traductions françaises. (Voir *Voyage*, vol. I, p. 31).

4. Philadelphie, 1791 ; traduction française par P. V. BENOIST, Paris, 1799. (*Voyage*, vol. II, p. 375, 434.)

5. Londres, 1765 ; traduction française, Paris, 1796, chez Billecocq. (*Voyage*, vol. III, p. 105).

6. Londres, 1766 ; traduction française par G. G. F. DUMAS, Amsterdam, 1769. (*Voyage*, vol. III, p. 75).

Indiens résultent de leur vie de chasseur. « Ils ne sentent pas même encore aujourd'hui le besoin ni les avantages qui résultent de la possession exclusive et de la culture d'un champ ¹ ». « Cette constante aversion pour le travail et pour la vie sédentaire, l'inconséquence de leur conduite, l'état habituel d'irréflexion et d'enfance dans lequel ils vivent, toutes ces causes, qui sembleraient annoncer quelque infériorité dans la mesure de leur intelligence, ne pourraient-elles pas être considérées comme un obstacle insurmontable, qui s'est invariablement opposé et s'opposera toujours à leur passage vers un meilleur état de choses ? » ² Les Peaux-Rouges sont destinés à disparaître à moins qu'ils ne s'adaptent à une vie agricole, — voilà ce que Crève-cœur dit et redit cent fois dans ce livre.

Bien plus, il blâme à plusieurs reprises ceux qui ont trop idéalisé les Sauvages, écrivant à ce propos : « Il y a cependant eu de grands écrivains, répliqua M. Herman, qui ont fait de beaux discours pour prouver que la civilisation n'est point un avantage, mais un éloignement funeste de l'empreinte primitive et sublime que nous avons reçue du Créateur. Moi-même j'en étais persuadé. — Ce qu'en ont dit ces écrivains, lui répondis-je, n'était inspiré que par l'esprit de censure et de singularité : ils préconisaient l'être sauvage qu'ils ne connaissaient pas pour faire la satire de leurs contemporains. Si, comme moi, ils eussent accompagné ces indigènes dans leurs guerres dévastatrices ; si leurs yeux eussent été témoins des tourments qu'ils infligent à leurs prisonniers, ainsi que de ces abstinences meurtrières, fruit de la plus aveugle imprévoyance ; si enfin ils eussent assisté à ces repas de cannibales, à ces scènes d'ivresse dont le souvenir fait frémir, très certainement ils auraient été ailleurs que chez des hommes de la nature chercher l'original de leurs tableaux mensongers ³ ». De telles paroles sous la plume du Cultivateur Américain sont vraiment étonnantes. Elles expriment peut-être ses vraies idées mieux que certaines pages qu'il avait écrites à un moment où la vie sauvage lui paraissait si désirable comparée à son pays déchiré par une guerre civile, ou que d'autres pages écrites dans un milieu où le personnage du beau sauvage était le porte-parole des idées philosophiques de l'époque. Ces

1. *Voyage*, vol. I, p. 7.

2. *Voyage*, vol. I, p. 5.

3. *Voyage*, vol. I, p. 95.

pages du *Cultivateur Américain* qui avaient transporté les disciples de Jean-Jacques, Crèveœur ne les répudie-t-il pas dans ces quelques phrases du *Voyage dans la Haute Pensylvanie* ? Il avait vécu la Révolution française, il avait vu, comme bien d'autres, jusqu'où les disciples de Jean-Jacques Rousseau pouvaient aller. Il ne semble pas que l'on ait beaucoup écouté ces mots de Crèveœur. La même année que son *Voyage dans la Haute Pensylvanie*, 1801, parut un autre ouvrage qui devait être très lu, et qui devait fixer pour la postérité le rêve du sauvage beau et vertueux. Ce petit livre s'appelait *Atala* et son auteur, Chateaubriand ¹.

1. Chateaubriand n'ignorait pas le *Voyage* de Crèveœur. Dans une lettre adressée le 2 octobre 1801 à son ami Fontanes, il écrit : « Vous voyez, mon cher ami, mon empressement à vous servir. Je vous envoie mes ruines de l'Ohio et je leur mets un titre, qui les présente comme un *simple extrait de l'œuvre de M. de Crèveœur*. J'en ai retranché toutes les réflexions et n'ai laissé que la matière sèche. Signez le tout d'une *lettre* quelconque et tout ira bien. » (CHATEAUBRIAND, *Correspondance générale*, éd. THOMAS, vol. I, p. 57). Dans le *Mercure* pour le 8 octobre 1801 (16 vendémiaire, an X), tome VI, p. 115-119, on trouve un article signé « Un Canadien » et intitulé « Discussion historique sur les ruines trouvées au bord de l'Ohio, dans l'Amérique septentrionale, et dont il est parlé dans le Voyage en Pensylvanie de M. de Crèveœur ». (Une note renvoie au compte-rendu de ce Voyage paru dans les nos XXI et XXII du *Mercure*). Chateaubriand y discute l'origine possible de ces monuments : à deux reprises il parle comme s'il avait lui-même visité ces ruines. Il reprendra ce sujet dans le *Génie du Christianisme* et dans le *Voyage en Amérique*.

Le chapitre de Crèveœur sur lequel se base la discussion se trouve dans le *Voyage*, vol. III, p. 184-219 ; deux plans y figurent, « Fortifications des anciens indigènes sur la rivière Huron, esquisse envoyée au général Washington par A. Steiner le 28 mai 1789 » (vol. III, p. 197), et « Plan d'un ancien camp retranché découvert sur les bords du Muskinghum et dessiné par John Hart » (vol. III, p. 203). Crèveœur rédigea ce chapitre d'après des renseignements recueillis à New-York en 1787-1789. Il avait déjà envoyé en France des renseignements sur les ruines : le plan des ruines au confluent de l'Ohio et du Muskinghum découvertes en 1786, qu'il envoya au maréchal de Castries (Archives Aff. Etrang., *Corr. Pol. États-Unis, supplément*, vol. IV, p. 303), en même temps qu'au duc de La Rochefoucauld pour l'Académie des Sciences (lettre au duc de La R., le 10 décembre 1787, Bib. de Mantès) ; et en juin 1788 un « Mémoire sur la découverte de *tumuli* ou *barrows* dans le comté de Bourbon, Kentucky » (voir Arch. Aff. Étrang., *Corr. Pol. États-Unis, supplément*, vol. IV, p. 354-358 ; et duplicata envoyé au duc de La Rochefoucauld, traduction dans les *Massachusetts Historical Society Proceedings*, vol. LV, p. 42-46).

CHAPITRE V

CRÈVECŒUR, HISTORIEN DE LA RÉVOLUTION AMÉRICAINE : TRIOMPHE D'UNE LÉGENDE

« ...'T is not the Pompous, the captious, the popular,
» the ostensible, the brilliant part of these American
» affairs I want to portray, — that is the province of
» the Historiographer Biographer... » ¹

« Si étonnante que vous paraisse cette grande Révolution américaine dans sa gloire, ses progrès et ses aspects multiples, si magnifique que soit l'idée qu'elle a inspirée aux politiciens d'Europe, si habilement qu'on la dore avec le vernis de la description, l'éclat des Armes : il y a pourtant un côté opaque qui n'est pas si facile à distinguer ; [pour le voir] il est absolument nécessaire de chercher et de pénétrer dans cette grande masse de splendeur artificielle, de s'en approcher de près et de la contempler de tous côtés », écrivit Crèveœur vers 1778 ². Il comprit que la grande distance qui séparait l'Amérique de l'Europe, aussi bien que les discours et les récits pompeux, cachaient inévitablement mille détails caractéristiques et il se donna par conséquent la tâche de peindre ce qu'il appelle le « côté opaque » de la guerre américaine, tâche qui lui tendait des pièges inattendus, car sous l'influence de diverses circonstances la « splendeur artificielle » envahissait de plus en plus son récit. Pourtant il s'en dégage un tableau frappant de la

1. Introduction aux *Landscapes*, dans *Sketches*, p. 250.

2. Premiers paragraphes (inédits dans *Sketches*, p. 250) de *Landscapes*. Trad. R. L'original anglais dans *Mss. Am. Farm.*, vol. III : « However astonishing this Grand American revolution may appear to you in its Praise, its Progress and its multiplied appearances. However magnificent must the Idea be which it has Inspired the European Politician with. However artfully it may [be] Gilded over by the varnish of description, the Glare of Arms, yet there is an opaque side which it is not so easy to distinguish, tis absolutely necessary to search and minutely pervade this great Mass of artificial Splendor to approach it near & view it on every side ».

guerre civile qui déchirait alors les colonies anglaises, où on ne trouve ni la peinture des événements militaires ni celui des pourparlers diplomatiques, mais par contraste un tableau humain, la guerre telle qu'elle surprit des centaines de familles paisibles ignorantes de ses causes. D'un intérêt peut-être plus grand encore, se révèle dans les écrits de Crèvecoeur l'histoire d'une conscience individuelle devant cette guerre. Ce n'est point la conscience d'un militaire ou d'un homme d'État que l'on trouvera, mais celle d'un homme qui sut rester humain, et dont les sympathies dépassaient les cadres étroits des patries. « Vous savez », écrivit-il vers 1780, « que mes souffrances et mes chagrins n'ont rien ajouté au développement, et n'ont point accéléré le progrès de cette consolante révolution, quoiqu'ils en aient été la conséquence ¹ ». Les lecteurs contemporains de Crèvecoeur ignoraient les vraies raisons de beaucoup de ces chagrins, car, de son vivant, il n'en fit jamais publier l'histoire complète. Pourtant il est aujourd'hui possible de reconstituer le développement de ses idées pendant les années de la Révolution américaine : tâche que je me suis donnée dans ce chapitre. Il ne s'agira point de classer Crèvecoeur comme « loyaliste », comme « patriote », mais plutôt de tracer l'évolution de ses vues qui changeaient et variaient selon les circonstances dans lesquelles il se trouvait ². La cause constante de ce développement était sa grande charité qui lui permettait de déplorer les souffrances, l'intolérance et l'injustice, de quelque côté qu'elles se trouvassent. La conduite et la pensée de Crèvecoeur paraîtront incompréhensibles et vacillantes à ceux qui ont des idées bien délimitées des devoirs patriotiques, qui voient toute question en blanc et noir sans regarder les nuances ; mais d'autres lui sauront gré de leur révéler, après un siècle et demi, un être humain s'efforçant de comprendre le vaste drame politique dans lequel il avait été jeté.

1. *Cult. Am.* 84, vol. I, p. 390.

2. La publication en 1925 des essais inédits de Crèvecoeur dans *Sketches of Eighteenth Century America* permet pour la première fois une discussion complète de son attitude pendant la guerre. Les éditeurs de ces *sketches* ont discuté brièvement dans l'introduction du volume ce problème. (Voir aussi l'article de S. T. WILLIAMS dans le *Dictionary of American Biography*, vol. IV, New-York, 1930, p. 542-544). Mais dans leur zèle à apporter une lumière nouvelle sur Crèvecoeur ils ont commis l'erreur, à mon avis, de donner trop d'importance à ces documents inédits, et par conséquent, de prendre pour l'expression d'une attitude définitive ce qui n'était qu'un point de vue passager qui devait par la suite subir quelques modifications.

L'ORAGE.

L'an 1775. Après cinq ans de travail Crèveœur était parvenu à créer une ferme considérable. Il avait construit une maison, desséché des marais, défriché des champs, et planté un grand verger. Il avait trois enfants et une femme dévouée. Ses journées étaient remplies de travail, mais il trouvait quelquefois le temps de faire de petites excursions dans les forêts qu'il aimait et plus rarement des voyages à la ville de New-York où il comptait beaucoup de relations. Il s'amusait même à mettre sur papier ses réflexions et ses observations. Ses voisins comme lui, travaillaient rudement, car ce n'était pas une vie propice aux paresseux ou aux gens de peu de courage : en général il semblait y régner de la tranquillité et du bonheur. Il commençait à réfléchir aux causes de cette prospérité, et à s'en faire un système. *L'Histoire philosophique et politique* de Raynal qu'il lisait alors l'aidait beaucoup à formuler ses idées. A la base de ce bonheur se trouvait le principe de la possession libre de la terre, car n'était-il pas vrai, comme disait Raynal, que les hommes qui cultivaient la terre étaient, « les plus heureux et les plus honnêtes des hommes, lorsqu'ils ne sont ni corrompus, ni opprimés par le gouvernement¹ ? » On avait aussi une grande liberté d'action et de pensée, on ne se sentait point gêné par des seigneurs ou par un gouvernement éloigné. Qui était responsable de cet état de choses ? C'était l'Angleterre et surtout les colons anglais qui avaient apporté en Amérique leur génie national, auquel ils devaient leur liberté et leurs biens². Il comparait les conditions dans les colonies anglaises avec celles qu'il avait connues naguère au Canada sous le gouvernement français — on y vivait souvent heureux, mais un fâcheux absolutisme religieux et une méconnaissance de la valeur de l'agriculture entravaient les progrès des habitants³ ; et il les comparait aussi avec le tableau des colonies espagnoles que lui fournissait Raynal, et où, selon ce dernier, les habitants souffraient sous le joug de l'Église et où ils étaient ruinés par la soif de l'or⁴. C'était donc en grande partie à l'Angleterre que

1. RAYNAL, *Histoire etc.* (Amsterdam, 1770), vol. I, p. 33 (livre I).

2. *Sketches*, p. 97-98.

3. Voir *The English and the French etc.* dans *Sketches*, p. 172-3.

4. *Sketch of a Contrast between the Spanish and English Colonies*, publié dans *The Univ. of California Chronicle* (avril, 1926).

l'on devait cet heureux système de vie. Forcément Crèveœur entendait parler des disputes commerciales et légales qui croissaient entre Londres et les colonies, surtout depuis le *Stamp Act* de 1765. Mais ces querelles touchaient peu la vie des cultivateurs du comté d'Orange, on avait en général confiance en la sagesse de la mère-patrie, tout finirait par s'arranger. Du reste Crèveœur se méfiait beaucoup de la chicane des avocats (qu'il appelait « l'esprit litigieux »), qu'il avait vu détruire le bonheur de différentes personnes ¹. Enfin ne comptait-il pas parmi ses relations des hommes fort liés avec la Métropole, hommes éclairés et pondérés, qui tout en s'attachant fort aux intérêts des colonies, n'avaient pas moins confiance en la royauté et son parlement, et qui croyaient sincèrement, comme Colden, que la tendance révolutionnaire en Amérique était la manifestation d'un esprit d'anarchie et de révolte contre une autorité légitime soulevée par des démagogues désireux d'avancer leurs propres intérêts ². En somme Crèveœur n'avait pas la moindre raison de souhaiter un changement de gouvernement, encore moins une guerre civile.

En avril 1775 les événements de Concord et de Lexington précipitèrent les hostilités armées qui enflammèrent vite toutes les colonies. Quelques mois, un an, deux ans, et Crèveœur vivait dans un monde complètement transformé. Il restait ébahi par ce bouleversement. « Je ne peux comparer les débuts de cette révolution », écrivit-il « à rien de plus ressemblant qu'à une maladie épidémique qui procède d'une atmosphère contaminée ; elle pénètre partout, nul lieu où respirent les humains n'est exempt de son influence, ses effets sont effroyables quoique la cause en soit cachée des yeux des gens aussi peu éclairés que nous... Elle ressemblait à une flamme, qui traversait rapidement le continent, roussissant tout objet qui se trouvait dans son chemin ; elle n'était point une étincelle qui devenait par degrés un incendie, non, elle éclata aussitôt en flammes, une sorte de combustible latent caché dans le cœur de l'homme ³ ». Cette guerre civile détruisit la concorde qui

1. *Am. Farm.*, p. 140. Cf. la constatation de C. COLDEN, « We have a set of lawyers in this Province as insolent, as petulant, and at the same time as well skilled in all the Chicanerie of the Law as is perhaps to be found anywhere else » (*Keys, Colden*, p. 87).

2. *KEYS, Colden*, p. 326.

3. Essai inédit, intitulé *An Happy Family disunited by the Spirit of Civil War* (*Mss. Am. Farm.*, vol. I). Trad. R. L'original : « I can compare the beginnings of this revolution to nothing more Similar than to an Epidemical disorder proceeding

avait régné jusqu'alors dans la région qu'habitait Crèveœur : « ...le fils est armé contre le père, le frère contre son frère, une famille contre une autre ; plus la parenté est proche, plus le ressentiment est amer, plus la rage de l'opposition est violente. Qu'est-ce donc qui rend cette révolution si remarquable à mes yeux ? Pourquoi donc contemplé-je les scènes qui m'environnent avec une affliction si profonde ? C'est que jadis, avant cette guerre, nous étions un peuple régulier, sobre, et religieux, qui n'était poussé ni par le besoin, ni par une grande détresse ¹ ». Et il poursuit : « Les hommes en temps de guerre civile ne sont plus les mêmes. Ils cessent d'envisager les objets de la même manière qu'auparavant. Les pensées les plus injustes, les actions les plus tyranniques, les mesures les plus perverses, qui les auraient couverts d'infamie ou leur auraient fait craindre l'omnipotence du ciel, ne s'appellent plus par ces anciens noms ; le sophisme de chaque partie les appelle prudence, justice, et défense légitime ² ».

ENTRE DEUX FEUX.

Quel devait être, quel pouvait être le point de vue de Crèveœur dans de telles circonstances ? Le monde voulait qu'il choisît, qu'il s'affichât soit « patriote », soit « loyaliste ». Mais il ne pouvait pas sincèrement le faire. Le dilemme était angoissant. Il a laissé des pages descriptives de cette impasse dans la lettre publiée sous le titre *Distresses of a Frontier Man*. Ces pages, lues à la lumière de la vie de Crèveœur, frappent par leur sincérité ; elles présentent presque « le courant de son conscient » de sorte que les longueurs et les répétitions même deviennent significatives de son état d'esprit ³. L'essentiel de sa lutte intérieure se trouve résumé dans

rom a contaminated air, it reaches everywhere, no spott where human beings breathes [sic] are exempt from the influence, the effects are dreadfull tho' the cause is hid from eyes of such unenlightened people as we are... it was like flame Swiftly Traversing ye Continent Singing [sic] every object in its Passage it was not a spark gradually, growing up, into gradual conflagration, no it Immediately blazed forth, a variety of Latent Combustible hid in ye heart of man ».

1. *Sketches*, p. 179 (trad. R.).

2. *The Man of Sorrows* dans *Sketches*, p. 180 (trad. R.) Dans l'adaptation française de cette lettre, *Pensées sur la guerre civile* (*Cult. Am.* 84, vol. I, p. 285) ces premiers paragraphes sont en grande partie omis, et leur sens est considérablement changé.

3. *Am. Farm.*, Letter XII, p. 198-210. La traduction française parut dans *Cult. Am.* 84, vol. II, p. 240-267, mais le sens de l'original se trouve complètement faussé.

ces phrases-ci : « J'aime la paix, que dois-je donc faire ? Je suis déchiré entre le respect que j'éprouve pour l'ancienne liaison d'un côté, et de l'autre, la crainte des innovations, adoptées par mes propres concitoyens, et dont j'ignore les conséquences. Je sais que j'étais heureux avant cette malheureuse révolution. Je sens que je ne le suis plus ; par conséquent je regrette le changement. C'est le seul raisonnement propre aux personnes qui se trouvent dans ma situation. Si je m'attache à la mère-patrie, qui est distante de trois mille milles, je deviens ce que l'on appelle un ennemi de ma propre région ; si je suis le reste de mes compatriotes, je deviens l'ennemi de nos anciens maîtres ! les deux extrêmes paraissent également dangereux à une personne de si peu d'importance que moi, et dont l'énergie et l'exemple ne servent à rien ¹ ». Il n'y avait pas simplement un conflit de principes ; dans sa vie journalière Crèveœur rencontra sous mille formes ce même dilemme. Ses différentes relations devaient, en effet, rendre la solution de ce problème singulièrement difficile, au lieu de la faciliter. Parmi les cultivateurs de sa région il y en avait beaucoup d'autres comme lui qui ne demandaient qu'à rester en dehors de la lutte, mais d'autres, peut-être la majorité, s'attachaient instinctivement à la cause des « patriotes » comme étant celle la plus conforme à leurs intérêts. Par contre, d'autres relations, surtout ses amis de la ville de New-York, se sentaient tout aussi naturellement attirés vers la cause du gouvernement royal. Ses beaux-parents, par exemple, restaient « loyalistes » ; son beau-père, Henry Tippet, était propriétaire de terres assez considérables dans le comté de Westchester, et sa belle-sœur, semble-t-il, s'était mariée avec un membre de la famille De Lancey, très connue pour ses sentiments tory ². On a déjà vu que Crèveœur connaissait la famille de Cadwallader Colden, lieutenant-gouverneur de la colonie de New-York, et d'autres du même milieu ³. Il pouvait donc dire avec raison qu'il était

par l'addition de tirades contre la Grande-Bretagne, « impitoyable marâtre », etc. Voir ci-dessous, p. 167-168.

1. *Am. Farm.*, p. 202 (trad. R.).

2. MITCHELL, p. 36-37. L. SABINE, *Biographical Sketches of Loyalists of the Am. Revolution*, vol. II, p. 357.

3. Voir la lettre de Pattison à Clinton, qui raconte l'arrestation de Crèveœur à New-York en 1779 (MITCHELL p. 54-55). Cf. SABINE, *op. cit.* vol. I, p. 329 ; vol. II, p. 33.

attaché aux deux partis par mille liens qui se rencontraient dans son cœur ¹.

LES FILS DE LA LIBERTÉ.

Cette incertitude était mal vue des deux partis. *Contra nos qui non pro nobis* devint la devise du jour. Le choix qui se présentait dans le comté d'Orange était ou de prêter serment de fidélité au nouveau gouvernement ou de quitter le pays pour les lignes anglaises, en laissant ses biens qui seraient confisqués et en courant les risques de toutes sortes de représailles dans le présent et dans l'avenir. Et quel était ce nouveau gouvernement auquel il fallait jurer l'allégeance ? Crèveœur nous en a laissé une peinture frappante dans une série de lettres qu'il ne publia jamais de son vivant, mais qu'il conservait soigneusement parmi ses papiers ². Le gouvernement du Congrès Continental était représenté dans la région que connaissait Crèveœur par les comités populaires qui dirigeaient les affaires du pays. Or, ces comités étaient souvent composés d'hommes ignorants, qui, dans leurs nouvelles positions, ne pensaient qu'à injurier et abaisser ceux qui avaient auparavant contrôlé le gouvernement et les plus grandes propriétés de la colonie. Comprise de cette façon la guerre était essentiellement une révolution sociale, plutôt qu'une simple guerre civile : ceci était particulièrement vrai de la colonie de New-York, où il y avait beaucoup de grandes fortunes, surtout dans la vallée de l'Hudson. Il semblait à Crèveœur que « l'ingratitude et l'hypocrisie étaient à cheval, tandis que la vertu et l'honnêteté étaient foulées dans la poussière » ³. Il nous montre le caractère de ce nouveau régime dans une série de dialogues auxquelles il donne le titre ironique de

1. *Am. Farm.*, p. 199 : « When I consider myself as connected in all these characters, as bound by so many cords, all uniting in my heart, I am seized with a fever of mind etc. », et *ibidem*, p. 203-204, « Here I am tied, I am fastened by numerous strings... »

2. *The American Belisarius* et *Landscapes*, publiés dans *Sketches*, 1925 ; *The Grotto* publié dans *The Nation* (N. Y.) du 3 septembre 1925 ; et deux lettres inédites du 3^e volume des *Mss. Am. Farm.*, *The Commissioners* et *Ingratitude Rewarded*. Il existe également un fragment inédit (vol. I, des *Mss.*) d'une autre lettre dans le même ton que *The Commissioners*, où il s'agit d'une conversation entre un commissaire et deux étrangers.

3. *Sketches*, p. 329 (trad. R.) : « Yes, I am mad to see ingratitude and hypocrisy on horse back, virtue and honesty in the dirt ».

Country Scenes, ou *Landscapes* ¹. Il y a dans ces « paysages » un ton satirique, une amertume, et même une sorte d'humour ironique qui contraste vivement avec d'autres écrits du Cultivateur Américain. On voit d'abord le *deacon* Beatus, qui « *unites to the sacred functions of Elder those of Chairman, Colonel and Commissioner for selling Tory Estates* » ; et par sa conversation avec sa femme Eltha, et son fils Eliphalet, on apprend le règne de la terreur que l'on impose à ceux que l'on soupçonne d'être Tories. Eliphalet qui a passé la nuit avec des camarades à la chasse des Tories, raconte toutes leurs brimades. On a fait emprisonner « old Stubbs », vieillard sourd qui n'a pas répondu à leur qui-vive ; on a tiré le vieux Adam Mill de son lit pour le passer au goudron et à la plume ; on a tellement effrayé un autre Tory en tirant des coups de fusil sur sa maison, qu'il s'était caché avec sa famille dans la cave. L'ancien et sa femme, ravis de tels faits de courage, remercient le Seigneur qui leur a donné la force de vaincre leurs ennemis ². Et on suit Beatus et Eltha dans les activités de leur journée, on les voit persécuter Mrs. Marston, femme d'un cultivateur que l'on avait chassé du pays, et dont ils sont en train de confisquer (pour leur propre usage) les biens ; on fait aussi la connaissance d'Aaron Blue-Skin, squire arriviste, qui parle avec mépris du « *quondam gentry* » et qui annonce que « *I am the very soul and quintessence of a committee-man ; and we are the appointed guardians, the watch-towers of this country, the collective wisdom of the four precincts...* » ³ ; et l'on écoute aussi la conversation de deux voyageurs philosophes qui déplorent un tel état de choses. Dans toutes les scènes qui suivent on voit « l'hypocrisie, la malice, la cupidité, l'inhumanité et l'abus de pouvoir de ces mesquins despotes campagnards » qui parlent toujours un langage de saints et d'apôtres de la liberté ⁴.

Dans *The American Belisarius*, Crève-cœur dépeint un colon opulent et généreux qui est réduit à la pauvreté par « la jalousie, l'avarice et la soif secrète de butin, sanctifiées sous de nouveaux noms trompeurs ». Les hommes qui étaient responsables de tels actes étaient ceux qui « avant ces temps-ci étaient dévots avec ostentation, scrupuleusement exacts dans leurs prières matinales

1. *Sketches*, p. 250-352. Le titre *Country Scenes* se trouve dans les manuscrits.

2. *Sketches*, p. 254-256.

3. *Ibidem*, p. 290.

4. *Sketches*, p. 254.

et dans leurs lectures de la Bible. Ce sont les hommes qui, dans les parties éloignées de ce pays ont maintenant pris le sceptre de fer, et qui d'hypocrites religieux sont devenus des tyrans politiques¹ ». Dans une autre série de dialogues (inédits) intitulés *The Commissioners*, Crèveœur montre l'administration de « *the new oath law* », la nouvelle loi du serment. Il s'agit sans doute de la loi qui fut passée le 7 mars 1777 par l'assemblée de la province de New-York². Les commissaires créés par cette loi devaient exiger de tous ceux qui étaient prisonniers sur parole, un serment de fidélité à l'État de New-York. Ceux qui refuseraient seraient obligés de gagner la ville de New-York (alors entre les mains des Anglais) ; s'ils n'obéissaient pas ils seraient mis en prison et considérés comme ennemis de l'État ; enfin ceux qui ne comparaissaient pas devant les commissaires seraient également traités d'ennemis et leurs biens seraient confisqués et vendus. Dans cette esquisse, *The Commissioners*, on voit passer successivement devant un tribunal de commissaires, un médecin anglais, un colon irlandais, et un Quaker. Avec chacun les mêmes scènes se répètent : ils protestent contre les soupçons dont ils ont été victimes et contre cette justice sommaire. Les commissaires sont sourds à leurs plaintes ; ils refusent même de préciser les inculpations. Donc chacun des accusés, s'il prête serment, confessera une faute dont il se sent innocent. Mais les commissaires sont convaincus, et il ne reste rien à faire contre leur persécution.

Des scènes telles que l'on en voit dans *Landscapes*, *The Commissioners* et *The American Belisarius* se passèrent dans cette même région dont Crèveœur avait décrit dans d'autres lettres les charmes en temps de paix ; il ne fit que rapporter ce qui lui était arrivé aussi bien qu'à ses voisins³. Car il souffrit personnellement de la

1. *Sketches*, p. 228-249. Les phrases citées (trad. R.) p. 246-248. Le titre de cette lettre n'aurait-il peut-être pas été suggéré à Crèveœur par le *Bélisaire* de MAR-MONTEL (1767) ? Une traduction anglaise en parut à Philadelphie en 1770 ; (EVANS, n° 11715). La philosophie et le ton général de cette histoire aussi bien que ceux des *Contes Moraux* auraient en effet plu à Crèveœur, quoique je n'aie pas d'autres indications pour montrer qu'il les lut.

2. Voir ci-dessus, p. 56 note 3.

3. Il n'est pas nécessaire de se reporter à la littérature franchement loyaliste de l'époque pour la confirmation de beaucoup de ces faits. Les divers rapports etc. envoyés au gouverneur George Clinton fournissent des documents curieux. Voir dans les *Public Papers of George Clinton*, vol. I, p. 391 ; vol. II, p. 32, 278, 335, 579, 854.

tyrannie de ce régime de comités. Dans une lettre qu'il adressa en février 1779 à l'inspecteur des réclamations des réfugiés dans la ville de New-York, il parle de ses « quatre années d'injures, d'amendes, et d'emprisonnements » ; et William Seton dans une lettre de recommandation qui accompagna celle de Crève-cœur dit « qu'il est connu qu'il a beaucoup souffert pendant la rébellion à cause de son attachement aux amis et au gouvernement de Sa Majesté ¹ ». Dans la bouche d'un des personnages de *Landscapes* se trouve un plaidoyer contre les méthodes des différents comités, plaidoyer si éloquent dans sa sincérité que l'on croit entendre parler Crève-cœur lui-même. En effet, je suis prêt à prendre ces paroles comme le résumé de ses aventures personnelles, et qui, quoiqu'elles ne doivent pas être comprises littéralement, ne me semblent pas moins vraies dans leur sens plus général. Philip Rearman parle au *deacon* Beatus, commissaire : ² « Lorsqu'on lança pour la première fois l'Association ³, avec quel empressement m'avez-vous poussé à y adhérer ! Elle devait être le grand lien d'union qui devait nous unir tous. Elle devait servir aux faibles et aux impopulaires de bouclier contre les plus forts ; c'était votre expression. Cependant qu'est-ce qui s'en est suivi ? Dans toutes les conscriptions de troupes, dans les levées d'impôts, dans la réquisition des wagons, de fourrage, etc., moi et beaucoup d'autres avons toujours été opprimés de la manière la plus choquante et la plus partielle. Que sont

1. Lettres publiées dans MITCHELL, p. 315-316 : « ...myself and son are now become refugees in this town and find myself obliged to apply to you for the indulgence of rations for us both from this date, the only reward of 4 years of contumely received of fines imposed, imprisonments etc. ». Voir aussi la lettre de Pattison à Henry Clinton (MITCHELL, p. 54-55) ; Pattison dit que St. John a mis entre ses mains « a bundle of papers, containing certificates etc. relative to his having been imprisoned & otherwise ill-used for his attachment to the government. »

2. *Sketches*, p. 261-262 (trad. R.).

3. Il s'agit de la « General Association, agreed to, and subscribed by the Freeholders, and Inhabitants of the County of Orange in the Province of New-York », à Goshen, comté d'Orange, le 29 avril 1775. Voir *The American Revolution in New-York* (Albany, 1926), p. 317. Le ton de cet acte d'association est en effet fort modéré. Parmi d'autres choses on devait essayer « to carry into execution whatever measures may be recommended by the Continental Congress or resolved upon by this Provincial Congress for the purpose of preserving our Constitution, and opposing the execution of the several arbitrary and oppressive acts of the British Parliament until a reconciliation between Great Britain and America on constitutional principles, (which we most ardently desire,) can be obtained ; and that we will in all things follow the advice of our respective committees, respecting the purposes aforesaid, the preservation of peace, and good order, and the safety of individuals and private Property ».

devenues vos belles promesses ? Ce n'a été que déceptions. J'ai signé pour vous faire plaisir ; j'ai payé ; j'ai tout supporté sans protestation visible. Mais rien ne peut satisfaire vos gens ; rien ne peut apaiser cette rancune qu'ils possèdent, sauf l'extirpation complète, le banissement, et la confiscation. Telle est maintenant la récompense de mes souffrances passives, et de cette longue série d'oppressions et d'injures qu'ainsi que vous le savez, je subis depuis trois ans. Restant dans les limites de mes fermes, j'ai abandonné entre vos mains tout principe d'action. Je me suis soumis à la direction du destin, en souhaitant de meilleurs jours. Mais que m'ont valu ma patience, mon isolement et mon absence volontaire de la société ? Rien que du mépris, du langage injurieux, et de l'oppression répétée. On m'a cruellement enfermé ; m'a mis dans les fers, sans m'entendre, sans la moindre apparence de raison. Je n'ai point entendu parler de témoignages déposés contre moi et même en ce moment je ne sais quelles raisons vous ont poussés à m'arracher de ma famille... »

De telles expériences ne pouvaient manquer d'engendrer des réflexions amères dans l'esprit de Crève-cœur. A ses yeux, ceux qui croyaient avoir planté l'arbre de la liberté, ne faisaient que cultiver de mauvaises herbes vénéneuses. « Maintenant on appelle la compassion la faiblesse, la bienveillance est devenue la trahison, et la sympathie est de la maladresse. Le pouvoir gouvernemental est devenu une crécelle entre leurs mains, plus elle fait du bruit, mieux vaut la machine... Ils sont assis sur leurs nouveaux sièges d'autorité, avec une grâce peu naturelle. Ils ont un certain ridicule qu'ils ne peuvent cacher, comme des enfants vêtus de nouveaux habits, ils se tournent et se contournent dans tous les sens, pour pouvoir mieux contempler leur métamorphose subite ¹ ». « Oh ! comité ! » fait-il dire à un de ses personnages, « ce nom évoque dans mon esprit l'odeur la plus horrible ; c'est la sensation la plus désagréable que je puisse recevoir. C'est d'eux que j'ai reçu toutes mes détresses et mes malheurs... ² » Et forcément Crève-cœur fut amené à faire

1. Lettre inédite, *Ingratitude Rewarded* (Mss. Am. Farm., vol. III). Trad. R. L'original : « Now mercy is called weakness, Benevolence is Treason ; Humanity is impolicy. Government is become a Rattle in their hands, the more noise it makes, the better is the Machine... They sit on their new chairs of power with unnatural Ease, there is a certain Ridicule which they Cannot Conceal, Like Children Dressed in New Cloathes they twist and Turn, every way that they may more easily contemplate their Sudden Metamorphosis... »

2. *Sketches*, p. 328 (trad. R.).

le contraste entre cet « âge de fer » et les conditions d'avant-guerre sous le régime de la Grande-Bretagne. Malgré tout, on était alors heureux, on vivait en paix avec ses voisins, il y avait de l'ordre et de la vertu. Crèveœur aimait profondément sa patrie adoptive, et il était désolé de ce changement, de voir que l'on avait « changé les liens de soie de l'ancien gouvernement contre les chaînes bruyantes d'une timocratie ¹ ». Comme beaucoup d'autres il regrettait cette ancienne harmonie, et s'indignait contre les sottises que l'on colportait au sujet de l'ancienne mère-patrie. Dans une lettre intitulée, *The Grotto*, se trouve le récit d'une visite à trois victimes de la persécution populaire qui se sont cachées dans une grotte dans les montagnes, pour se soustraire à la violence des comités ². Réelle ou imaginaire, cette histoire n'exprime pas moins des sentiments qui passaient quelquefois par l'esprit de Crèveœur ; les quatre amis réunis sous la protection de cette grotte romantique, partagent un repas simple, et réjouis par quelques verres de bon vin, finissent par chanter en chœur « la noble chanson », *Rule Britannia* ! Mais tout en chantant, l'on restait un peu sceptique ; de tels souhaits n'étaient-ils pas un peu vains, n'étaient-ils pas bien indifférents à la Grande-Bretagne, qui par sa conduite semblait souvent les ignorer ?

LES MALHEURS D'UN HOMME DES FRONTIÈRES

Si l'on avait simplement eu à choisir entre le gouvernement tranquille d'avant-guerre et le règne d'intolérance et de terreur qui le remplaçait, Crèveœur n'aurait pas hésité un seul instant dans son choix. Mais le choix ne se posait pas dans des termes aussi simples, car d'autres faits et d'autres dilemmes venaient le compliquer. Le spectacle de la tyrannie « patriotique », dont on vient de lire le résumé, n'était en effet qu'un seul des épisodes de la guerre que Crèveœur connut et décrivit. Un autre épisode, non moins navrant pour cet homme sensible, et qui devait également lui causer des souffrances profondes, c'est la campagne déclenchée

1. *Sketches*, p. 285 (trad. R.).

2. *The Grotto*, publié pour la première fois en 1925 dans *The Nation*. (N. Y.) Cette lettre figure au troisième volume des *Mss. Am. Farm*. Quelques paragraphes sur l'inoculation restent inédits. Sur la page qui suit cet essai se trouve une esquisse extrêmement vague, mais qui me semble être une sorte de carte qui indiquerait la situation de la grotte.

contre les établissements de la frontière de Pensylvanie et de New-York par les Sauvages des Six Nations à l'instigation des Anglais. Rappelons brièvement que les Américains n'avaient pas réussi en 1776 dans leur expédition contre le Canada ; la stratégie britannique pour 1777 se concentra sur la colonie de New-York que l'on devait prendre par trois expéditions, celle de Howe, qui devait se diriger du sud vers le nord par la vallée de l'Hudson, celle de Saint-Léger du lac Ontario vers l'est par la vallée du Mohawk, et enfin celle de Burgoyne du Canada vers le sud par la vallée du lac Champlain. Aucune de ces trois expéditions n'a abouti, mais même la défaite de Burgoyne à Saratoga en 1777 ne délivra pas la frontière de la menace des incursions des Indiens. Ces attaques, dont les chefs les plus célèbres étaient le colonel Butler et le chef Indien Brandt, se poursuivaient avec fureur jusqu'en 1781. Les années 1778 et 1779 surtout virent une longue suite de désastres et de dévastations. Le comté d'Orange, où habitait Crèveœur, comme on le verra d'après la carte, avait tout à craindre. Il décrit ainsi leur situation : « Vous connaissez la position de notre établissement... vers l'ouest, il est confiné par une vaste chaîne de montagnes ; vers l'est, le pays n'est que faiblement habité : nos habitations isolées sont placées à une grande distance les unes des autres. C'est du sein de ces montagnes que nous n'avons que trop de raisons d'attendre nos terribles ennemis ; la forêt est une retraite où il est impossible de les trouver. C'est une porte par laquelle ils peuvent entrer dans notre pays quand cela leur plaît ; et puisqu'ils semblent décidés à détruire toute la chaîne de nos frontières, notre sort ne peut pas être très éloigné : dès le lac Champlain presque tous les établissements, les uns après les autres, ont été brûlés. Ce qui rend ces incursions plus terribles encore, c'est qu'elles sont exécutées presque toujours dans les ténèbres de la nuit. Nous n'allons jamais travailler dans nos champs sans être saisis d'un effroi involontaire, qui affaiblit nos forces et diminue la somme de nos travaux. Le récit de ces expéditions devient le sujet de nos conversations journalières ; chacun rapporte avec lui les détails de quelques nouvelles destructions. Ces histoires, répétées au coin de nos feux, se multiplient, se grossissent dans nos imaginations effrayées, et augmentent la masse de nos terreurs. Nous ne nous mettons jamais à table, sans que le plus petit bruit ne répande une alarme générale, et ne nous empêche de jouir du plaisir de nos repas. L'appétit, qui jadis provenait de nos travaux et de la tranquillité

de nos esprits, n'existe plus, nous ne mangeons que par pure nécessité. Notre sommeil est interrompu par une succession de rêves effrayants..... »¹ Toutes ces alarmes nocturnes, les soucis, les questions et les rêves des enfants — les forêts naguère une source de joie devenues un lieu à éviter et à craindre, ont leur effet démoralisant sur le cultivateur américain².

Les Indiens ne pénétrèrent pas d'abord dans le comté d'Orange, mais dans les régions plus à l'ouest et au nord, surtout dans les vallées de la Susquehanna et de la Delaware. Les victimes de ces attaques durent se réfugier dans les cantons plus à l'est. Aux mois de juillet et d'août 1778, lors de la destruction de Wyoming, les chemins du comté d'Orange, écrit Crèveœur, « furent pendant longtemps remplis de ces malheureux fugitifs, qui cheminaient lentement vers les cantons, d'où ils avaient émigré³ ». C'est de la bouche de tels réfugiés, qu'il aida du reste, que Crèveœur apprit l'histoire des désastres dont il a laissé le récit dans ses *Lettres*⁴.

1. *Am. Farm.*, p. 199-200. La traduction que j'en donne ici se base sur celle de Crèveœur dans *Cult. Am.* 84, vol. II, p. 244-246.

2. *Am. Farm.*, p. 200-202 ; *Sketches*, p. 225.

3. *Cult. Am.* 87, vol. III, p. 212. Voir aussi la lettre de Jefferson à Soulès, citée dans MITCHELL, p. 49 : « [Crèveœur] was in the neighbourhood of the place [Wyoming] when it was destroyed, saw great numbers of the fugitives, aided them with his wagons, and had the story from their mouths. He committed notes to writing at the moment... »

4. *The Wyoming Massacre, The History of Mrs. B.*, et *The Frontier Woman* publiés dans *Sketches*. Les traductions françaises publiées par Crèveœur ne suivent pas toujours les originaux.

Une curieuse histoire se rattache au récit, *The Wyoming Massacre*. Crèveœur le rédigea en anglais ; il fait partie de la lettre intitulée *Susquehanna*, dont le manuscrit est conservé dans les *Mss. Am. Farm.*, vol. II ; et n'a été publié qu'en 1925 dans *Sketches*, p. 192. Crèveœur prêta ce manuscrit par l'intermédiaire de Jefferson à François Soulès qui rédigeait en 1787 son *Histoire des troubles de l'Amérique anglaise* (lettres de Jefferson à Soulès citées dans MITCHELL, p. 265). En envoyant les papiers Jefferson dit que « the account of the destruction of Wyoming begins on page 40. » En effet le manuscrit *Susquehanna* se compose de 48 pages, et c'est les huit dernières qui sont consacrées à Wyoming. SOULÈS utilisa cette description dans son *Histoire* (vol. III, p. 11-17) ne faisant guère que la résumer. Il y a souvent des phrases entières traduites. Crèveœur lui-même, qui n'avait pas publié ces pages dans son recueil anglais, ne les donna pas non plus dans *Cult. Am.* 84, mais en utilisa quelques-unes dans *Cult. Am.* 87, vol. III, p. 209. Pourtant il ne mentionne point le nom de Wyoming et ne parle que des réfugiés et omet complètement les pages parues dans l'*Histoire* de Soulès ! Était-ce pour éviter un sujet délicat (son récit montre que les responsabilités pour le massacre n'étaient pas entièrement attribuables aux Anglais), ou par scrupule de ne pas se servir des mêmes pages que Soulès ? Ainsi le récit du massacre de Wyoming par Crèveœur parut de son vivant, mais sous le nom d'un autre.

Ce qu'il trouvait de plus tragique dans tous ces incidents c'était le spectacle de ces établissements comme Wyoming, péniblement créés dans la forêt avec des années de dur labeur réduits à rien en un seul jour. Le sort de ces gens lui semblait plus à plaindre que celui des gens opulents des parties plus peuplées du pays, car ceux-ci avaient des amis, des relations et des ressources qui adoucissaient en quelque sorte leurs malheurs, tandis que ceux qui défrichaient la terre sur l'extrémité des régions habitées, une fois ruinés, l'étaient pour toujours. La description que donne Crèveœur de cette triste procession de réfugiés est saisissante. Ils venaient, après avoir traversé une grande forêt, pour implorer secours dans la partie cultivée de la colonie de New-York. « C'était le même chemin, qu'ils avaient frayé onze ans auparavant, avec tant de persévérance et de fatigues ; mais quelle différence dans leur situation ! Il est vrai qu'ils étaient alors pauvres, mais ils étaient riches d'espoir ; ils étaient heureux à la pensée d'une prospérité et d'une aisance proches. Maintenant ce sentiment réjouissant qui les encourageait avait disparu. Ils n'avaient à rapporter avec eux que le souvenir horrible d'avoir tout perdu, leurs amis et leurs proches¹ ». Ces attaques, qui causaient de tels désastres et qui semaient la terreur dans une région encore plus étendue, avaient aussi un autre résultat : celui de rendre plus vives et amères les haines et les jalousies entre les partis. Crèveœur a rapporté par exemple le cas de Joseph Wilson, victime des persécutions furieuses de ses voisins qui l'avaient soupçonné à tort d'avoir été complice de quelques Indiens dans une de leurs attaques². Il connaissait d'autres cas où les complices des Indiens étaient des Tories qui avaient été jadis victimes de la tyrannie des Patriotes et qui cherchaient ainsi à se venger sur leurs anciens voisins.

Ce triste spectacle de terreur et de dévastation souleva dans l'esprit de Crèveœur d'autres questions : le gouvernement britannique, qu'il estimait surtout par contraste avec les comités qui l'avaient remplacé dans sa région, approuvait pourtant ce système d'attaques dirigées par Butler et par Brandt. « Pour être un sujet fidèle », écrit-il, « dois-je dire avec sang-froid, et avec philosophie, qu'il est nécessaire pour le bien de la Bretagne, que la tête de mes enfants soit brisée contre les murailles de la maison, qui les a vu

1. *Sketches*, p. 204 (trad. R.).

2. *Ibidem*, p. 183.

naître, que ma femme soit poignardée et ait la chevelure emportée devant mes yeux, et qu'il faut aussi que je sois moi-même assassiné ou mené en captivité, ou que nous soyons tout simplement enfermés dans notre maison et réduits en cendres, comme l'a été la famille de B... ?¹ » Dans de telles circonstances, il ne pouvait plus garder son ancien respect pour l'Angleterre, il n'avait qu'à élever au-dessus de toute autre considération la sécurité de sa ferme et de sa famille.

On se le figure donc vers la fin de l'année 1778 dans un état d'esprit singulièrement perplexe, torturé de mille considérations contradictoires. Il voulait surtout rester hors de la lutte, être neutre ; les circonstances rendaient une telle position presque impossible. Il ne pouvait plus ressentir un profond respect pour l'Angleterre ; et en même temps il ne pouvait pas admettre le nouveau gouvernement dont il avait éprouvé l'injustice et l'intolérance. Il aimait profondément l'Amérique, et il lui semblait que les deux partis servaient également mal le véritable intérêt du pays. Cette guerre n'était qu'un désastre, un naufrage, elle avait apporté la ruine et la désolation dans des milliers de familles ; elle avait transformé cette Amérique qu'il avait aimée et adoptée comme son pays. Quelle fin pouvait justifier un tel prix de souffrance ? Le trait le plus admirable de Crève-cœur pendant ces années est sa profonde sympathie humaine. Il déplorait l'intolérance et les passions aveugles de quelque côté qu'elles se trouvassent ; il était également navré devant le spectacle de la ferme d'un Loyaliste saccagée par les foules patriotiques et de celle d'un Patriote incendiée par les bandes de Loyalistes et de Sauvages ; il aurait protégé un voisin loyaliste contre les persécutions des foules patriotiques, de même qu'il aurait secouru une victime des attaques anglaises. Tel était son état d'esprit d'après ses écrits, et tel était celui dans lequel il quitta sa ferme vers la fin de l'année 1778 ou dans les premières semaines de 1779.

ADIEU A PINE-HILL

Son départ, qui devait être définitif, suscita de nombreuses difficultés. Depuis longtemps, même avant la guerre, Crève-cœur pensait à un voyage en Europe et puisque sa situation devenait de plus en plus insupportable, il semble probable qu'il voyait aussi dans un tel voyage une solution provisoire à ses difficultés. Il avisa ses voi-

1. *Am. Farm.*, p. 206-207. (Trad. R. d'après *Cult. Am.* 84, vol. II, p. 259-260).

sins de ses intentions et fit des démarches pour avoir la permission du gouverneur George Clinton de descendre la vallée de l'Hudson jusqu'à New-York. En effet, cette ville depuis 1776 était sous le contrôle des Anglais, le centre de leur puissance dans les colonies, et la destination de tous les réfugiés loyalistes. N'oublions point que la ferme de Crèveœur ne se trouvait qu'à vingt-cinq kilomètres à l'ouest des forts américains situés à West-Point, lieu stratégique pour le contrôle de la vallée. Tout le comté d'Orange se trouvait donc intimement mêlé aux opérations militaires : à sept kilomètres au nord-ouest de Pine-Hill, à Goshen, il y avait une des prisons importantes de la région ; à douze kilomètres au sud-ouest se trouvait la poudrière de M. Wisner, et un peu plus loin, les forges de Sterling où l'on fabriquait une partie de l'énorme chaîne qui devait traverser l'Hudson à West-Point pour entraver la navigation de la rivière. Donc tous les voyageurs à destination de la ville de New-York devaient être surveillés de très près pour couper les communications entre cette ville et le pays au nord, et devaient, en plus, être porteurs de permissions spéciales et de pavillon parlementaire ¹. Il n'est pas étonnant qu'un des voisins de Crèveœur ait écrit en février 1778 au gouverneur Clinton, « Je dois prendre la liberté de vous faire observer que les gens de notre comté sont très inquiets, parce qu'ils craignent que l'on ne permette à Saint-John d'aller à New-York. J'ai demandé à un des plus raisonnables d'entre eux quel mal il pourrait faire ; il a fait remarquer qu'il pourrait conseiller l'incendie des forges de Sterling pour empêcher d'achever la chaîne. Je lui ai dit que je croyais que vous y réfléchiriez longtemps avant d'accorder cette permission ² ». Clinton demanda l'avis de

1. Voir par exemple dans les *Public Papers of George Clinton*, vol. I, p. 624, les instructions de Clinton au Colonel Pawling de New Windsor, « I must beg you will carefully examine travellers passing by your different posts as well going towards as coming from the City so as to cut off communication with the enemy and prevent stores of every kind being removed to the City or so as to fall in the enemy's hands... » *Ibidem*, vol. II, p. 579, le colonel Hughes écrit de Fishkill en décembre 1777, qu'il est « much concerned for the pernicious consequences of this flagging business » et cite des abus de l'étendard parlementaire.

2. *Ibidem*, vol. II, p. 778, Henry Wisner à Clinton, West Point, 19 février 1778 : « ...I must just take the liberty to observe that the people of our county are much alarmed at their apprehensions of St. John's being permitted to goe to Newyork. I asked one of the most sensible of them what damage he could doe ; he observed that he might advise the Burning of Sterling Work in order to prevent our getting the chain done. I told him I believed you would consider well of the matter before you would grant that permition... »

plusieurs des voisins de Crèveœur sur cette affaire ; deux d'entre eux lui répondirent en avril 1778 qu'ils connaissaient depuis longtemps, même avant la guerre, les intentions de M. Saint-John d'aller en Europe et qu'ils ne voyaient pas de danger dans une telle permission ¹. Clinton écrivit alors au général Mc Dougall à Fishkill, et celui-ci répondit le 28 avril 1778 qu'il voulait que St-John allât à New-York par terre sur la rive ouest de la rivière, sous surveillance si on le trouvait nécessaire, et en plus, qu'il s'engageât à ne pas renseigner l'ennemi sur la conduite des affaires, et à ne porter ni lettres ni papiers sur ce sujet sans les soumettre d'abord à l'inspection du gouverneur ².

Pourtant Crèveœur ne partit pas à ce moment-ci, et ce n'est qu'en février 1779 qu'il arriva enfin dans la ville de New-York. Il y a ici une lacune dans son histoire que je n'ai pu combler avec les documents à ma disposition ³. Il était toujours dans la région de sa ferme en juillet 1778, au moment où il rencontra les réfugiés de Wyoming. Subit-il d'autres violences de la part de ses voisins, fut-il enfin chassé de sa ferme ⁴ ? C'est possible, mais il semble tout aussi probable que la permission définitive de partir souleva d'autres difficultés avant d'être accordée et que les incursions inquiétantes des Indiens forcèrent Crèveœur à remettre toujours son départ. Il n'emmena avec lui que son deuxième enfant, son fils Ally, âgé alors de huit ans ; la décision de laisser sa femme avec leurs deux autres enfants, Fanny et Louis, dut être pénible à prendre, et en

1. *Public Papers of George Clinton*, vol. III, p. 148, lettre d'Elihu Marvin à Clinton, Orange County, 7 avril 1778. *Ibidem*, vol. III, p. 151, lettre de Thomas Moffat à Clinton, Blooming Grove, 9 avril 1778.

2. *Ibidem*, vol. III, p. 227.

3. Dans *Cult. Am.* 87, vol. I, p. 463, il y a une lettre intitulée, *Réponse à C. C. Ecuyer* [Cadwallader Colden, Jr. ?] avec la date « Albany, 14 novembre 1778 » qui fournit quelques indications ; elles sont pourtant contredites par d'autres, de sorte qu'il n'est pas possible d'utiliser cette lettre comme document sans la confirmation de témoignages extérieurs.

4. Au moment de son arrestation à New-York, en juillet 1779, Crèveœur dit qu'il « was obliged to quit it [his farm] about six months ago, and leave his family and property behind, on account of the persecution he underwent from his attachment to the government... » (lettre de Pattison à H. Clinton, MITCHELL, p. 55). A ce moment-là il se serait bien gardé de parler de son intention d'aller en France car il était maintenant parmi les Anglais. En somme, il n'y avait pas une seule raison pour son départ : le désir de renouer les liens avec sa famille en France, aussi bien que sa situation vis-à-vis de ses voisins y contribuèrent... Il avait ses papiers avec lui à New-York ; on se demande comment, vu les précautions de Clinton et de McDougall, il arriva à les y faire parvenir.

effet il la regretta pendant tout le reste de sa vie. Emmener toute sa famille avec lui en Europe eût été difficile et coûteux ; les envoyer chez les parents de sa femme, les Tippet dans le comté de Westchester, aurait soulevé toutes sortes de difficultés car ceux-ci étaient connus pour être des Loyalistes et habitaient une région « ennemie » ; enfin laisser la terre, résultat de dix ans de travail, aurait été la laisser à la merci des comités qui, comme on l'a vu, avaient la manie de confisquer tout ce qui sentait le Tory. Cette séparation avait donc quelque chose de courageux, quoiqu'elle dût avoir des suites désastreuses.

LES PRISONS DE NEW-YORK

Crèveœur fut donc à New-York avec Ally en février 1779, et n'ayant plus de ressources, se trouva obligé de demander secours aux autorités¹. Pourtant il retrouva des amis, William Seton, David Colden et d'autres, — momentanément il éprouva un soulagement d'être avec eux et d'avoir échappé à l'inquisition des comités du comté d'Orange. Pendant un moment ses sentiments de respect pour la Grande-Bretagne se ranimèrent. Mais soudain, il apprit qu'il existait ici la même intransigeance et la même intolérance envers les Patriotes, que celle qui existait chez lui envers les Loyalistes. De nouveau il fut obligé de constater que le sophisme de chaque parti cachait l'injustice et la tyrannie sous les termes de prudence et de défense légitime. Il reçut un jour au commencement du mois de juillet 1779 l'ordre de comparaître devant le major-général Pattison, commandant de la ville ; celui-ci l'informa que, selon l'ordre du commandant en chef anglais, Sir Henry Clinton, il devait l'envoyer en prison². Crèveœur apprit plus tard que cette démarche fut la suite d'une lettre anonyme qui l'avait accusé

1. Voir les lettres de Crèveœur à Roger Morris, et de Seton à Morris, publiées dans MITCHELL, p. 315-317.

2. Lettre de Pattison à Sir Henry Clinton, publiée dans MITCHELL, p. 54-55. Cf. *Cult. Am.* 84, vol. I, p. 391-392. Il me semble probable que l'on trouvera dans les papiers de Sir Henry Clinton récemment acquis par la William L. Clements Library de l'Université de Michigan, des documents qui permettront de compléter cette histoire et qui donneront peut-être d'autres détails sur les aventures antérieures de Crèveœur. On est actuellement en train de cataloguer et d'éditer ces papiers. R. G. ADAMS en a donné une esquisse sommaire dans le *University of Michigan Bulletin*, n^o. 14 (Ann Arbor, 1926).

« d'avoir correspondu avec le général Washington, d'avoir fait un plan du port, et d'avoir persuadé à une certaine personne de prendre le serment de fidélité requis par le nouveau gouvernement de l'état de * * * »¹. Il eut beau protester de son innocence il dut passer plus de deux mois dans la prison du Prévôt, avant d'être libéré. Ainsi vit-il de près un autre épisode de cette malheureuse guerre, épisode pénible et lourd de conséquences physiques et morales pour lui. Il en a laissé le récit dans une série de lettres publiées seulement dans la version française de son livre, et que l'on pourrait intituler le troisième chapitre de l'histoire de la guerre vue par un cultivateur américain².

Durant cet emprisonnement Crève-cœur souffrit beaucoup surtout à cause de la séparation d'avec son fils qu'il apprit être très malade : « Ce fut alors que la fureur de l'impatience s'empara de mon âme ; j'aurais sacrifié des années de liberté au plaisir d'aller voir cet enfant. Mon cœur devint la proie des sensations les plus cuisantes ; je me le représentai malade et peu soigné, lui qui, toute sa vie m'avait vu prévenir tous ses besoins..... » et pendant des années il tremblait encore et était agité lorsqu'il se rappelait « les convulsions et les différents degrés de frénésie qui lui rendirent cette nuit la plus terrible et plus longue » qu'il eût jamais vue³. Et la vue des souffrances des autres, loin de le consoler, ne fit que rendre plus amère son angoisse. Il fut témoin de flagellations et de toutes sortes de punitions cruelles, administrées par les ordres de l'ignoble geôlier Cunningham⁴. Dans « la chambre des bourgeois » qu'il occupait, se trouvaient huit autres prisonniers, dont

1. *Cult. Am.* 84, vol. I, p. 396-397. Tout ceci était superficiellement vrai : Crève-cœur avait écrit à Washington en même temps qu'au gouverneur George Clinton pour demander la permission de gagner New-York ; à New-York il fut obligé de chercher quelque travail et exerça son ancien métier d'arpenteur ; et il aurait très bien pu recommander à un de ses voisins de prendre le serment, comme étant le meilleur moyen de s'assurer de sa sécurité.

2. Ces lettres sont dans leur ordre chronologique : *Circonstances dans lesquelles s'est trouvé l'auteur pendant son séjour à New-York etc.*, *Cult. Am.* 84, vol. I, p. 389 ; *Le père infortuné*, *Cult. Am.* 84, vol. I, p. 356 ; *La fille généreuse*, *Cult. Am.* 84, vol. I, p. 313 ; *Anecdote du sergent B. A.*, *Cult. Am.* 84, vol. I, p. 328 ; *Lettre de Dublin*, *Cult. Am.* 87, vol. I, p. 469.

Comme suite à ces lettres, il existe un récit manuscrit inachevé écrit par Crève-cœur beaucoup plus tard vers 1797 (?), intitulé *Esquisse de ma vie depuis ma sortie de prison à New-York le 17 septembre 1779 etc.* Voir *Vie*, p. 59-62.

3. *Cult. Am.* 84, vol. I, p. 403.

4. *Cult. Am.* 84, vol. I, p. 330.

les histoires lui firent voir un autre aspect de la guerre, tous étant comme lui victimes de la guerre sans être coupables. Il y avait par exemple un vieillard de soixante-neuf ans, le colonel Josiah Smith de Long Island, dont des bandes de Loyalistes convoitaient la belle ferme, et qui, victime de ses pilleurs et des calomnies parues dans la *Royal Gazette* de James Rivington, fut enfin emprisonné¹. Ou bien, le révérend John Mather de Greenwich, qui avait été accusé d'avoir fait des recrues pour l'armée de Washington, et dont la maison avait été pillée, et la famille laissée dans la plus grande détresse². Les autres cas étaient pareils³ : ils étaient victimes de ces bandes de conflagratores loyalistes qui semaient la terreur dans les régions agricoles aux alentours de New-York de même que dans une autre région des bandes analogues, quoique patriotes, persécutaient les Loyalistes. Il y avait ici dans la prison avec Crèveœur d'autres « Bélisaires américains » ; et dans ses conversations avec eux il apprit ce que c'était que la partialité des Conseils de Guerre Anglais : « Les membres de ces Conseils semblent être des Tories américains aveuglés par leur zèle, condamnant tout ce qui s'appelle Whig »⁴. N'avait-il pas vu, avec les noms transposés, exactement le même état de choses dans certains comités Whig, qu'il avait décrits du reste dans la suite de dialogues, *Landscapes* ? Aux yeux des Anglais de New-York, les rebelles étaient des « bêtes féroces, qui ne méritaient pas de jouir des droits les plus ordinaires de l'humanité »⁵. Et souvent même des colons qui étaient restés sincèrement attachés aux Anglais ne semblaient pas mériter beaucoup mieux !⁶ Au fond Crèveœur n'apprit pas beaucoup de nouveau ici ; il ne vit que ce qu'il avait déjà vu sous d'autres couleurs : « Le plus léger soupçon, sous un gouvernement militaire et au centre d'une guerre civile, suffit, vous le savez, pour priver un homme de la liberté, et souvent de la vie », pouvait-il écrire avec raison⁷.

1. *Ibidem*, vol. I, p. 313, *La Fille généreuse*.

2. *Ibidem*, vol. I, p. 401-402.

3. Les autres prisonniers dont Crèveœur rapporte l'histoire sont : Nathaniel Fitz Randolph (*Cult. Am.* 84, vol. I, p. 400) ; Paul Léger du Nouveau Jersey (*ibidem*, vol. I, p. 394) ; Captain Brown de Bergen (*ibidem*, vol. I, p. 406) ; le sergent B. A., (*ibidem*, vol. I, p. 328) ; et d'autres qu'il ne nomme pas.

4. *Cult. Am.* 84, vol. I, p. 338.

5. *Ibidem*.

6. Voir l'histoire du « sergent B. A. » : *ibidem*, vol. I, p. 328.

7. *Cult. Am.* 84, vol. I, p. 328.

« La cruauté, la cupidité et la haine de parti, ce démon des guerres civiles » : c'est cela qui était à la base de tout ¹.

L'ANCIEN MOI ET LE NOUVEAU

Le Crève-cœur qui parut enfin en Europe, un an plus tard en septembre 1780, n'était plus le même homme qu'avant ; la guerre avait laissé sa marque profonde sur son caractère. « Je ne suis plus l'ancien *moi*, que vous avez connu dans les temps de mon bonheur et de ma liberté », dit-il à un de ses amis ². A un autre moment il parle de « ce goût, cette aptitude à la mélancolie, que j'ai contracté pendant le cours de cette guerre » ³. Avant la guerre il était arrivé à se créer non seulement une situation matérielle heureuse, mais également une paix intérieure, résultat d'une harmonie et d'un équilibre entre son idéal et la réalité. Il aimait l'homme, et l'humanité qu'il connaissait en Amérique était digne de cet amour. Cette harmonie fut détruite par l'avènement de la guerre : « Avant cette ère fatale, personne n'était plus heureux que moi. Je lisais, j'avais une foi absolue, j'étais plein d'espoir et de confiance, et la perspective me paraissait agréable et bonne. Maintenant pour la première fois de ma vie, des doutes involontaires se sont élevés. L'homme ne me paraît plus être l'habitant de prédilection de cette planète : au contraire il semble en être le plus misérable, le plus abandonné à la direction de ses propres passions fatales, et plus sujet au mal que tout autre, — le ciel me garde de vous dire la dixième partie des pensées qui m'affligent depuis trois ans ; leur résultat n'a été qu'une suite de réflexions acrimonieuses qui ont fait de moi un homme bien différent de ce que j'étais auparavant..... » ⁴. Déjà en 1778 il

1. *Ibidem*, vol. I, p. 356.

2. *Cult. Am.* 87, vol. I, p. 475.

3. *Cult. Am.* 84, vol. I, p. 390.

4. Premiers paragraphes inédits de *The Frontier Woman* (voir *Sketches*), *Mss. Am. Farm.* vol. II. (Trad. R.). L'original : « Before this fatal era no man was happier than I was, I read implicitly believed and was full of hopes and confidence, the perspective appeared to me pleasing and good, and now for the first time in my life, involuntary doubts have arose, Man no longer appears to me the predilected inhabitant of this planet, on the contrary he seems the most miserable, the most abandonn'd to the guidance of his own fatal passions and more subject to evil than any other — forbid it that I should tell you the tenth part of the thoughts which have afflicted me these three years their result has been nothing but a collection of acrimonious reflections which have made me a very different man from what I was... »

écrivit ces mots. Les événements postérieurs ne firent rien pour modifier de telles pensées. « Je devins subitement Manichéen », écrivit-il à New-York, « je crus voir dans l'homme, un degré de perversité dont je ne m'étais jamais douté. Ah ! quel tableau je me fis de la nature humaine ! quelles questions impies j'osai adresser au grand Créateur, lorsque je considérai la société comme un assemblage de lions déchaînés sur la partie la plus faible, quoique la plus nombreuse ! Pourquoi tant de maux, de malheurs et de crimes sur un théâtre où l'homme ne doit paraître que pour si peu de temps ? »¹ Et à de telles réflexions se mêlaient des privations matérielles, la maladie, et même des pensées de suicide. La pensée de ses enfants soutint Crèveœur dans de tels moments, et c'est en effet ce sentiment qui devint pendant le reste de sa vie l'axe autour duquel tournaient toutes ses actions, comme s'il avait voulu dédommager ses enfants des tristes moments de la guerre. C'est donc cet homme neurasthénique, cet humanitaire désillusionné, qui débarqua en Europe en décembre 1780, — le même qui, dans quelques mois, devait être célèbre comme le vertueux cultivateur américain, le plus enthousiaste et le plus optimiste des hommes !

Si on lui avait demandé alors de résumer ses sentiments sur la guerre, il aurait éprouvé bien des difficultés. Il avait vu trois épisodes de près : le régime des comités américains dans les campagnes du comté d'Orange, les incursions « anglo-sauvages » dans la même région, et enfin le régime de l'armée anglaise dans la ville de New-York. C'est certainement ce dernier épisode qui dominait alors son imagination. Pourtant, il avait souffert des deux partis les mêmes injustices, en vraie victime d'une guerre civile, seulement à force d'avoir voulu être sincère. A son arrivée en Europe il n'avait point échappé aux conflits intérieurs. Mais à mesure qu'il s'éloignait de la scène des hostilités, qu'il envisageait l'avenir avec plus de calme, il voyait qu'il fallait prendre quand même quelque parti devant un monde qui n'appréciait pas et même méconnaissait la sincérité. Trois ans auparavant il avait écrit : « Hélas, si juste ou si injuste que soit une guerre le monde n'applaudit qu'au succès de l'entreprise. Seul le succès est la récompense qui brille et qui scintille aux yeux des hommes pour qui c'est le symbole du vrai mérite »². Il allait donc agir selon cette vérité, car la guerre devait bientôt

1. *Cult. Am.* 84, vol. I, p. 393.

2. *Sketches*, p. 181 (trad. R.).

se terminer, l'Amérique serait indépendante, il y retournerait pour vivre avec sa famille, il oublierait autant que possible ses souffrances passées et ne penserait qu'à s'adapter au nouvel état de choses. Il semble avoir pris alors la décision d'éviter désormais toute discussion, d'épargner toute difficulté inutile à ses enfants, et de se conformer aux opinions orthodoxes des milieux dans lesquels il se trouvait, solution efficace en apparence, mais qui lui coûtait bien des tourments. C'est dans la publication des écrits de Crèveœur que l'on peut suivre cette volonté de réconciliation. On a lu ici le récit à peu près complet de la guerre telle que Crèveœur l'avait vue, mais c'est une histoire reconstituée et non pas celle qu'ont connue ses lecteurs contemporains. Quelle partie en parvint au public du dix-huitième siècle, quelles conclusions en a-t-il tirées ? Ce sont les questions auxquelles la dernière partie de ce chapitre essaiera de répondre.

TENTATIVES DE RÉCONCILIATION

Les *Letters from an American Farmer*, publiées à Londres au printemps de 1782 ne prirent pas parti dans la lutte entre la mère-patrie et les colonies américaines. C'était un livre neutre : une lettre seulement, la douzième et dernière, *Distresses of a Frontier Man*, parle de la guerre ; quoiqu'elle déplore la lutte et présente le dilemme angoissant du cultivateur, elle n'est point partielle. Est-ce Crèveœur lui-même ou bien l'éditeur qui choisit les lettres à publier, qui voulut que le livre évitât ainsi les discussions politiques ? Je crois, quant à moi, que c'est l'auteur, qui, ayant déjà trop souffert de l'esprit de parti ne voulait pas aborder des questions aussi délicates et même dangereuses. Une partie du public anglais n'aurait pas goûté la description des prisons et des prisonniers de New-York ;

1. Il ne faudrait pas oublier que la guerre prenait en Angleterre aussi bien qu'en Amérique l'aspect d'une guerre civile, avec les Whigs dressés contre les Tories. Les éditeurs anglais de Crèveœur, Thomas Davies et Lockyer Davis, semblent avoir été plutôt favorables aux Américains. Dans l'avertissement de la première édition de l'*American Farmer*, ils ajoutent : « Our Farmer has long been an eye witness of transactions that have deformed the face of America : he is one of those who dreaded, and has severely felt, the desolating consequences of a rupture between the parent state and her colonies ; for he has been driven from a situation, the enjoyment of which, the reader will find pathetically described in the early letters of this volume. The unhappy contest, is at length, however drawing toward a period ; and it is now only left us to hope, that the obvious interests and mutual wants of both countries, may in due time, and in spite of all obstacles, happily re-unite them ».

et quant aux récits des persécutions des Tories par les Whigs, ces lettres-là, lues en Amérique, auraient immédiatement et irrévocablement condamné leur auteur, et auraient pu causer de graves ennuis à cette partie de sa famille qui, ne l'oublions pas, était toujours là-bas. Combien de ses amis, du reste, devaient être bannis pour toujours de l'Amérique pour des opinions même plus modérées que celles-là ! Cette liasse de lettres, (qui se trouvait dans un volume manuscrit à part, et que leur auteur n'avait peut-être pas montré aux éditeurs anglais) resta donc dans le portefeuille de M. Saint John : il ne les en sortit jamais. Pourtant il les garda et les légua à ses enfants ; fruit amer des années 1776, 1777 et 1778, années qu'il avait vécues et dont le souvenir ne pouvait s'effacer ; le temps devait apporter des changements dans ses idées, d'autres épisodes contrebalancer ceux-là, mais rien ne pouvait en faire disparaître la mémoire. Que dirait-il s'il pouvait savoir que, plus d'un siècle plus tard, le public les connaîtrait, alors qu'ils ne pouvaient plus nuire ni à lui ni aux siens ?

La volonté de Crèveœur d'enterrer le passé et de s'adapter au nouvel état de choses se montra dès son retour en France. C'était d'autant plus facile qu'il rentra chez lui après une absence de vingt-sept ans, en étranger et en inconnu. Déjà en août 1781 il avait eu l'occasion d'écrire à Franklin, à propos de certains matelots américains échoués sur la côte de Normandie ; dans cette lettre il sollicite de Franklin un poste d'agent consulaire dans un des ports normands, et ajoute : « Je l'accepterais volontiers sans rémunération, content au contraire en bon Français et en bon Américain de contribuer par mon denier au succès de cette grande et utile révolution »¹. Quelques mois plus tard Crèveœur eut une autre occasion d'écrire à Franklin, et dans cette lettre il le félicite de la

Lockyer Davis, un des éditeurs de Crèveœur publia en 1781 la *Revolution de l'Amérique* de l'abbé RAYNAL (dans une édition française aussi bien qu'anglaise). Dans l'avertissement de ce livre il dit : « Il paraît qu'aujourd'hui le vœu général de la nation, et même, son attente, sont que le Parlement, avant la fin de la séance, prenne enfin, si toutefois il en est encore temps, des mesures efficaces pour terminer les dissensions dénaturées et honteuses qui ont si cruellement déchiré le sein de la mère-patrie et ses colonies ; dissensions au milieu desquelles les peuples, (ainsi que l'a très bien observé l'auteur d'un projet d'accommodement fondé sur la justice et la générosité) se voient dépouillés de part et d'autre de leurs plus chers avantages et où le sacrifice forcé de leur félicité mutuelle, est suivi de la misère, et du mépris des nations ». (Londres, 5 mars 1781).

1. Lettre de Crèveœur à Franklin, (Caen, 27 août 1781), publiée dans *Am. Farm.* (éd. LEWISOHN), p. 332-335. (Trad. R.).

victoire de Yorktown, dont les nouvelles venaient de parvenir en France. Il est question de « cet événement mémorable, qui, j'espère, doit achever la voûte solide de notre indépendance américaine, et donner la paix au monde »¹. Évidemment dans ces deux lettres à Franklin, Crèveœur est soucieux de plaire à un homme d'importance dont l'influence peut lui être utile ; pourtant de tels sentiments sur la guerre américaine devinrent bientôt son « attitude officielle ». Il fut à Paris chez M^{me} d'Houdetot en 1782 et n'aurait pu se trouver dans un milieu plus enthousiaste de l'indépendance américaine. Lafayette et les autres officiers français rentraient d'Amérique, les commissaires négociaient la paix à Versailles ; dans les salons et les revues on parlait de la nouvelle république. Chez une M^{me} d'Houdetot par exemple, tous ces événements inspirèrent une vague d'enthousiasme sentimental, où dominait le cœur et non la raison. Et chez elle, comme chez la plupart de ses compatriotes, se mêlait à ce sentiment la satisfaction d'avoir vaincu l'ennemi traditionnel, « la perfide Albion », — « ces Britanniques fiers et hautains ». Le nouveau venu était pour eux ce pauvre M. Saint John qui avait tant souffert dans les prisons anglaises de New-York, « il a été une des premières victimes des ravages affreux que les Anglais ont commis dans ce pays, par les mains des Sauvages »². Tout cela était vrai, mais l'on ignorait qu'il avait souffert également aux mains des « braves et vertueux Américains » ; c'était une *victime de la guerre*, mais ces mots n'avaient pas le même sens pour Crèveœur que pour ses protecteurs français.

La version française des *Lettres d'un Cultivateur Américain* fut préparée dans ce milieu, et en ressent l'influence. On réclamait de tout côté des nouvelles de cette « consolante révolution » ; malgré lui, Crèveœur ne pouvait pas laisser dormir tous ses souvenirs. Quel est le tableau de la guerre américaine que donnent les deux volumes publiés en 1784 ? On se rappelle les trois chapitres de l'histoire de la guerre telle que l'avait vue le Cultivateur Américain. Or le premier, celui qui critiquait si vivement les méthodes des comités Whig, resta toujours inédit ; le second, où se trouvait la description des incursions anglo-sauvages sur la frontière, parut, mais avec les modifications que l'on verra ; enfin le troisième chapitre sur les prisons de New-York y prit des proportions impor-

1. *Ibidem*, lettre de Crèveœur à Franklin, (Caen, 5 décembre 1781), p. 338-339. (Trad. R.).

2. LACRETELLE dans son introduction au *Cult. Am.* 84, vol. I, p. viii.

tantes. Ces dernières lettres sont nettement défavorables à l'Angleterre ; quoiqu'il ne soit pas possible de faire la comparaison entre la version française et les originaux anglais qui n'ont pas été conservés (si toutetois Crèveœur les avait vraiment rédigés d'abord en anglais), on peut quand-même distinguer quelques retouches faites pour sacrifier à la mode. Ainsi ce petit compliment au roi Louis XVI : « Que ne m'imposez-vous la tâche de chanter, enfin, sur mon simple chalumeau les louanges du généreux Souverain qui, par l'impulsion de ses forces et l'énergie de ses conseils, a fixé notre indépendance, et nous a aidés à repousser le joug de notre cruelle métropole »¹. Les mots même sentent les poncifs alors en vogue. Quant au deuxième chapitre, rien n'est plus curieux que de faire la comparaison entre les lettres telles que Crèveœur les composa d'abord, et les mêmes lettres dans leur version française. Une transformation subtile s'est opérée. Certes, même en anglais, l'auteur n'avait pas un instant approuvé ces horribles incursions, et il n'avait pas ménagé ses critiques à un gouvernement qui pouvait les permettre, mais il n'en tirait pas de conclusions trop générales, il les voyait en leurs relations avec d'autres incidents, il gardait un certain équilibre et distinguait des nuances. Mais celui qui lisait la version française ne voyait guère qu'une haine implacable de la part de l'auteur contre l'Angleterre. Prenons par exemple ce paragraphe tiré de *Distresses of a Frontier Man*, et comparons-le avec celui qui le « traduisait » dans *l'Homme des Frontières* :

« As a member of a large society which extends to many parts of
 » the world, my connection with it is too distant to be as strong as
 » that which binds me to the inferior division in the midst of which I
 » live. I am told that the great nation of which we are a part, is just,
 » wise, and free, beyond any other on earth, within its own insular bound-
 » aries ; but not always so to its distant conquests : *I shall not repeat*
 » *all I have heard, because I cannot believe half of it.* As a citizen of a
 » smaller society, I find that any kind of opposition to its now prevail-
 » ing sentiments immediately begets hatred : how easily do men pass
 » from loving to hating and cursing one another ! I am a lover of peace,
 » what must I do ? I am divided between the respect I feel for the ancient
 » connection, *and the fear of innovations, with the consequence of which*
 » *I am not well acquainted, as they are embraced by my own country men.*
 » I am conscious that I was happy before this unfortunate revolution
 » I feel that I am no longer so ; *therefore I regret the change. This is the*
 » *only mode of reasoning adapted to persons in my situation.* If I attach

1. *Cult. Am.* 84, vol. I, p. 389-390.

» myself to the Mother Country ; which is 3000 miles from me, I become
 » what is called an enemy to my own region ; if I follow the rest of
 » my countrymen, I become opposed to our ancient masters ; both
 » extremes appear equally dangerous to a person of so little weight
 » and consequence as I am, whose energy and example are of no
 » avail... »¹.

« Comme membre de la grande société dont nous faisons partie, je
 » sens que les liens qui m'y attachent sont plus faibles que ceux qui
 » m'unissent avec la partie dont je suis immédiatement un individu.
 » On dit que la grande nation qui nous réclame est libre et juste plus
 » que toute autre, dans ses limites insulaires mais que la sagesse et
 » l'équité de ses loix ne s'étendent pas toujours à toutes les parties
 » éloignées de l'Empire ; *je ne saurais croire que dans le même Sénat*
 » *où il se trouve tant de vertus, tant d'énergies et tant de connaissances, il s'y*
 » *trouve aussi une majorité d'erreurs et d'absurdités.* Comme membre
 » d'une division inférieure de cette même nation, je vois que la plus
 » petite opposition aux sentiments nouveaux mène à l'opprobre et à la
 » jalousie. Avec quelle rapidité les hommes ne passent-ils pas de l'union
 » à la discorde, de l'amitié à la haine la plus amère ? J'aime la paix,
 » vous le savez ; que faut-il donc que je fasse ? Je vous le demande ;
 » d'un côté je sens toute la force du respect que j'ai pour notre ancienne
 » alliance, *de l'autre je tremble lorsque je considère les fatales conséquences*
 » *qui doivent suivre le nouveau plan tyrannique adopté par notre Métro-*
 » *pole.* Tout ce que peut savoir un cultivateur comme moi, est que
 » j'étais heureux, que je ne le suis plus ; *que l'Angleterre n'a cessé*
 » *depuis dix ans, de nous attaquer sourdement pour nous soumettre à son*
 » *fisc.* Comme homme, je regrette le bonheur et le calme dont nous avons
 » joui, comme citoyen je vois devant moi une longue et pénible car-
 » rière. *Je suis mes compatriotes et j'y entre avec eux ; tel est le seul guide*
 » *de la conduite d'un simple colon comme moi.* Si je m'attache aux inté-
 » rêts de la Grande Bretagne qui est à douze cents lieues de moi, je
 » deviens l'ennemi de ma propre patrie ; si je suis mes compatriotes,
 » je deviens l'ennemi de nos anciens maîtres, de nos anciens protec-
 » teurs..... »².

La lettre entière est pleine de changements pareils, et même d'ad-
 ditions telle que celle-ci :

« C'est alors, mon ami, que vous rougiriez du nom de ces hommes qui
 » semblent avoir parcouru le grand cercle des crimes politiques et
 » particuliers. Au Bengale, c'est la cupidité et la soif de l'or qui leur ont
 » fait appeler la famine et la mort pour s'enrichir, ici, c'est l'esprit vin-
 » dicatif et cruel, c'est l'espoir de nous intimider, c'est le démon de la
 » guerre civile qui les a conduits dans toutes leurs mesures, et qui les
 » anime encore au moment même où ils prétendent nous envoyer la

1. *Am. Farm.*, p. 202. Italique R.

2. *Cult. Am.* 84, vol. II, p. 249-250.

» branche d'olivier, branche desséchée et trompeuse comme tout ce qui
 » est venu de votre Isle depuis bien des années »¹.

Des comparaisons analogues sont à faire entre la *History of Mrs. B.* et *l'Histoire de Rachel Budd*², entre *The Man of Sorrows* et *l'Histoire de Joseph Wilson*³, et entre *The Frontier Woman* et *la Femme des Frontières*⁴. Dans cette dernière se trouve interpolé un court récit du meurtre de Miss Mac Crea, incident qui fit verser beaucoup de larmes à Paris, témoin un roman d'Hilliard d'Auberteuil qui avait paru la même année que le livre de Crèveœur en 1784⁵. Dans *l'Histoire de Joseph Wilson* qui décrit la persécution d'un colon suspect de sentiments de loyauté, ressort un peu de cette protestation contre les passions aveugles des deux partis, dont l'original anglais est rempli ; mais le lecteur contemporain devait perdre presque de vue cet aspect de l'essai à cause de l'addition de tirades de ce genre :

« Impitoyable marâtre ! crois-tu fonder ta gloire et ton triomphe
 » sur les ruines de nos maisons, si tu ne peux nous conquérir, pourquoi
 » vouloir nous brûler ? tu ne fais que graver plus profondément dans
 » nos cœurs le désir de secouer ton joug, et la haine implacable que nous
 » te portons. En vain veux-tu renouveler dans les champs de l'Amérique,
 » les scènes du Bengale, où la soif de l'or a converti tes citoyens en tigres,
 » etc »⁶.

Toutes ces références au Bengale, au joug de la Métropole, à l'orgueil britannique, étaient des phrases que Crèveœur avait apprises

1. *Ibidem*, vol. II, p. 265-266.

2. *Sketches*, p. 207 et *Cult. Am.* 84, vol. I, p. 362. Voir notamment cette apostrophe qui est ajoutée dans la traduction (*Cult. Am.* 84, vol. I, p. 380. Cf. *Sketches*, p. 218) : « O Bretagne, que tes riches habitants savent peu quelles sont les fatigues auxquelles nous sommes exposés dans ces forêts ! Dans les commencements de cette grande dispute, je penchais pour tes intérêts ; je croyais ton entreprise juste, mais les cruautés inouïes, et tous les maux que tes ordres cruels nous ont causés, ont effacé mon ancienne estime et mon affection pour toi. Dis-moi, pourquoi cette longue suite de dévastations, si tu ne peux nous conquérir ? En seras-tu plus riche, plus forte, plus commerçante quand tu auras brûlé toutes nos maisons et détruit tous les habitants de ces Cantons ? »

3. *Sketches*, p. 178, et *Cult. Am.* 84, vol. I, p. 285.

4. *Sketches*, p. 221, et *Cult. Am.* 84, vol. I, p. 304.

5. HILLIARD D'AUBERTEUIL, *Miss Mac Rae, roman historique* (A Philadelphie, 1784). L'éditeur dit dans l'*Avertissement*, « Le fond de cette anecdote n'est malheureusement que trop vrai ; mais les accessoires appartiennent à l'auteur... il a développé les passions, leur marche et leurs motifs, en mettant en opposition la férocité des Sauvages et les vertus de leurs chefs, l'innocence Américaine et les vices de l'Europe » (p. vii-viii). Voir *Cult. Am.* 84, vol. I, p. 304.

6. *Cult. Am.* 84, vol. I, p. 291.

en France et qu'il répétait maintenant pour plaire à ses maîtres. Bref, l'analyse détaillée des *Lettres d'un Cultivateur Américain* nous montre un livre présentant la guerre sous un aspect très favorable aux Américains, hostile aux Anglais. La dédicace à Lafayette qui a remplacé celle à l'abbé Raynal y donne le ton ; c'est l'opinion française officielle qui domine. Ce n'est plus le livre neutre qui avait paru à Londres et ce n'est pas non plus le livre complet qui existait en manuscrit. Dans cette transformation on peut distinguer plusieurs facteurs qui ont exercé leur influence : d'abord une évolution sincère dans les vues de Crèveœur, sa volonté de se réconcilier avec les Américains, les opinions du milieu français dans lequel se préparait la traduction, la nécessité d'éviter la censure, et enfin le fait que l'auteur devint pendant qu'il travaillait à sa traduction, un serviteur public de Sa Majesté Très Chrétienne, « jeune monarque éclairé, libérateur des deux mondes ».

LE RETOUR A NEW-YORK

Le Cultivateur Américain et le Consul de France se vêtirent donc de couleurs parfaitement orthodoxes, pour eux les luttes du passé furent résolues, et ils n'avaient qu'à s'occuper du présent, de l'avenir de la nouvelle nation. Mais le vrai Crèveœur, celui qui ne se révélait jamais tout entier dans ces deux rôles, n'avait pas rompu avec le passé. Il devait ressentir pendant longtemps les effets de la guerre, et être troublé par des conflits intérieurs. Son retour à New-York fut un curieux coup du destin, lui qui était arrivé dans cette même ville près de cinq ans auparavant en victime des persécutions patriotes, qui y avait été ensuite persécuté et emprisonné par les Anglais, qui y avait vécu péniblement dans la misère pendant l'hiver de 1779-80, y retourner maintenant comme consul du roi de France, nation alliée dont le nom était sur toutes les lèvres ! Quelques jours après son retour à New-York en novembre 1783, eut lieu l'évacuation de la ville par les Anglais, accompagnée de réjouissances publiques de la part des Américains. A l'invitation qu'il reçut de se rendre au banquet des citoyens, Crèveœur répondit, que « comme ancien citoyen de l'État, comme consul de sa Majesté Très Chrétienne, et comme un des amis les plus convaincus des États-Unis d'Amérique, il serait très heureux de s'associer aux citoyens de New-York et de partager cette joie civique que le mo-

ment actuel si glorieux devrait exciter dans tout cœur patriotique». ... mais que l'état de sa santé l'empêchait de quitter sa chambre ¹.

Il y avait pour Crèveœur un « côté opaque » à ce glorieux moment, que les belles phrases de cette lettre ne laissent pas voir. Il fut atterré par sa tragédie domestique dont il ne savait pas encore tous les détails ; il était également touché de très près par une autre grande tragédie qui se développait alors, j'entends le départ des Loyalistes. On oublie souvent que la Révolution américaine eut, comme celle qui la suivit en France, son Émigration qui bannit du pays des centaines de familles, et souvent des plus cultivées. Au moment où Crèveœur rentra à New-York, portaient depuis plusieurs mois pour les Bermudes, pour l'Angleterre et surtout pour la Nouvelle-Écosse, ces familles de Tories américains ; parmi eux se trouvaient des personnes intransigeantes et partisans, mais aussi des gens tranquilles, modérés, sincèrement attachés à leurs foyers américains. L'opinion n'était pas toujours indulgente pour eux, car, comme l'a dit Crèveœur lui-même, « vous ne pourrez jamais concevoir la nature du zèle et du dévouement dont les hommes ont été pénétrés pendant le cours de cette révolution — ni jusqu'à quel point les opinions politiques ont enflammé tous les esprits ; — l'histoire du fanatisme des anciennes guerres de religion, peut seule vous en donner quelque idée » ². Cette phrase fait partie du récit bien impersonnel de ces incidents qu'il donna dans le troisième volume du *Cultivateur Américain* publié en 1787 ³ ; elle laisse soupçonner un peu de la tristesse qu'éprouvait l'auteur à voir partir

1. MITCHELL, p. 92 (trad. R.).

2. *Cult. Am.* 87, vol. III, p. 257. Sur l'état d'esprit à ce moment-ci, l'on trouvera dans le *Courier de l'Europe* de nombreux documents de source anglaise très intéressants. Un émigrant européen écrit de Boston le 6 août 1783, « Je me suis bien trompé dans l'opinion que je m'étais formée de l'Amérique et de la générosité de ses habitants... Quant aux Loyalistes, je les plains de toute mon âme. Je ne vais dans aucun endroit où je ne les vois traités de la manière la plus humiliante, où on ne les maudisse, où on ne les menace de tourments, s'ils osent reparaître ici ». (*Courier*, vol. 14, p. 189, 19 septembre 1783). Un chirurgien anglais écrit de New-York le 1^{er} mai 1784 : « Nous serons ici jusqu'au 15 de juin, ce qui ne me plaît guère, cette ville étant fort triste : il suffit d'ailleurs d'être Anglais pour n'y être pas aimé. Les femmes n'y sont pas plus indulgentes envers nous ; elles confondent tous sous le nom de *Tories*, mot injurieux que les enfants mêmes ont toujours à la bouche. Il se tient ici de fréquentes et tumultueuses assemblées par les prétendus enfants de la liberté qui n'ont pour but que de dépouiller les gens qu'ils appellent *Tories* de leurs droits de citoyen » (*Courier*, vol. 15, p. 383, 15 juin 1784). Voir aussi des témoignages du même ton : *Courier*, vol. 15, p. 203 ; vol. 16, p. 182, etc.

3. *Cult. Am.* 87, vol. III, p. 250-262.

ainsi un grand nombre de ses amis. Des connaissances qui dataient de ses premiers séjours à New-York, d'autres chez qui il séjournait dans ses visites en ville pendant son établissement à Pine-Hill, d'autres encore et souvent les mêmes qui l'avaient reçu pendant la guerre, ses beaux-parents mêmes, tous firent partie de cet exode vers le nord ¹.

Bien gênante dut être la situation de Crèveœur, maintenant consul accrédité auprès de la nouvelle République, vis-à-vis des émigrés ses anciens amis. Elle fut également difficile par rapport à ceux d'un autre milieu. Que l'on se rappelle les conditions dans lesquelles le Cultivateur Américain quitta sa ferme du comté d'Orange en 1779, et on imaginera sans difficulté l'étonnement de certains de ses voisins, par exemple ceux qui avaient servi de modèles pour *Deacon Beatus* ou *Aaron Blue-skin*, lorsqu'ils lurent dans les gazettes que M. St. John ancien cultivateur du comté d'Orange venait de débarquer à New-York pour y entrer dans ses nouvelles fonctions de consul de France pour les États de New-York, de New-Jersey et de Connecticut ². Ainsi se prolongea pour Crèveœur le dilemme dont il avait souffert dès les premiers moments de la guerre. Ce conflit se reflète à peine dans les pages de son livre à sa dernière étape, les *Lettres d'un Cultivateur Américain*, édition de 1787. Ici, comme on l'a vu, c'est le Consul qui parle — ou pour se servir d'une phrase de l'auteur, c'est « le citoyen et non l'homme ». On lira donc dans les pages supplémentaires de cette édition l'éloge de Franklin, le récit de l'entrée de Washington à New-York et une lettre circulaire qu'il rédigea, le compte rendu du Voyage de Lafayette en Amérique, et enfin un grand recueil d'anecdotes tirées des gazettes et se rapportant presque toutes aux batailles ou aux généraux de la guerre ³. Les événements de l'Amérique commençaient à prendre des proportions héroïques et légendaires, surtout en Europe. Déjà en 1783 Rivarol allait jusqu'à écrire à propos de la guerre : « On y a vu un peuple libre conduit par l'Angleterre à l'esclavage et ramené par un jeune monarque à la liberté. L'histoire de l'Amérique se

1. Voir sur ces relations, ci-dessus p. 48-51. L'émigration de ces amis loyalistes explique en partie l'absence de documents sur les premières années de Crèveœur aux colonies anglaises. Ils disparaissent de sa vie, il ne renouvelle pas ses relations avec eux, donc dans sa correspondance privée, riche surtout pour les années 1783-1790, aucune lettre des Colden, Tippet, Ludlow, etc., ne peut nous renseigner sur les années 1760 à 1775.

2. Voir ce qu'en dit BRISSOT, ci-dessus, p. 34.

3. Voir le résumé de ces additions, ci-dessus, p. 95.

réduit désormais à trois époques : égorgée par l'Espagne, opprimée par l'Angleterre et sauvée par la France »¹. On a pu observer à propos d'une histoire de la guerre publiée en 1782, que « si l'on appelait le général anglais Hector, et le général américain Achille, ce serait l'histoire de la guerre de Troie »². Les comparaisons antiques étaient en effet fort à la mode. Benjamin Franklin, habitant Passy en 1782, eut lui aussi une inspiration de ce genre pour une médaille en l'honneur des victoires en Amérique ; il fit appel au médailleur Augustin Dupré qui créa la très jolie médaille connue sous le nom de la *Libertas Americana*³ ; le revers en montre l'Amérique comme l'enfant Hercule dans son berceau, près duquel la France en Minerve guerrière se dresse contre le lion britannique : les dates des victoires de Saratoga et de Yorktown y sont inscrites, avec la devise, *Non sine diis animosus infans*. Or une gravure de cette médaille orne le titre du deuxième volume de l'édition « définitive » du *Cultivateur Américain*, qui parut en 1787. C'est comme le sceau de l'autorité sur le livre..... le triomphe d'une légende !

LE REVERS DE LA MÉDAILLE

Non sine diis..... mais Crèveœur voulut dire d'abord que la nouvelle République naquit *non sans souffrances*, pour les humbles, pour les innocents, pour ceux qui, comme lui, s'étaient trouvés surpris et entraînés dans une lutte qu'ils ne comprenaient point. Pendant longtemps il lui fut difficile de croire que l'indépendance valait tant de malheurs. Tout en formant la résolution de peindre ce côté de la guerre, il eut comme le pressentiment de ce qui devait arriver : en 1778 il parla de « l'illusion d'optique qui vient de la distance, le pompeux des journaux, cette suite de déceptions qui accompagnent nécessairement le récit de grands événements qui se sont passés à une grande distance et qui nous cachent inévitablement mille anec-

1. Cette phrase se trouve à la conclusion du *Discours sur l'Universalité de la Langue Française* de RIVAROL.

2. MAZZEI, à propos des *Essais Historiques et Politiques* d'HILLIARD D'AUBERTEUIL, dans *Recherches etc.* vol. I, p. vii.

3. La médaille fut frappée vers la fin du mois de mars 1783. Pour les détails voir ci-dessus, p. 97. note 2. Crèveœur distribua quelques-unes de ces médailles : voir sa lettre à Franklin dans *Am. Farm.* (éd. LEWISOHN), p. 344.

dotes caractéristiques..... »¹. Dans un autre essai de la même époque il ajouta, « les journaux, les mémoires, les essais embellis ne manqueront pas de rappeler les héros qui ont paru sur cette nouvelle scène américaine, afin que l'Europe puisse louer avec prodigalité leurs vertus ou censurer sévèrement leurs défauts. Il faut l'œil curieux d'un individu qui passe inaperçu dans la foule pour chercher et pour choisir les scènes plus obscures mais non moins pathétiques »². L'ironie de la situation c'est que moins de dix ans après avoir écrit ces lignes, Crèveœur lui-même célébrait les vertus des « héros de la scène américaine »... correspondait avec eux, causait avec eux, dînait parfois chez eux³. Pourtant il ne faudrait pas conclure qu'il eût complètement échoué dans son désir de donner un tableau des souffrances humaines de la guerre. La partie de ce tableau qui parut dans les éditions françaises des *Lettres d'un Cultivateur Américain* fut lue par un grand nombre de personnes ; dans quel esprit se fit cette lecture, il est difficile de le déterminer, car dans les nombreux articles et les extraits du livre qui parurent, il est presque toujours question de l'Amérique heureuse et pastorale d'avant guerre, et très rarement du même pays en temps de conflits civils⁴. Dans ces quelques cas on faisait remarquer que « M. de Crèveœur, propriétaire d'une habitation sur les frontières fut une des premières victimes de la guerre — tout ce qu'il possédait fut détruit et incendié par les sauvages alliés de l'Angleterre »⁵ ; ou bien on criait contre les Anglais, « l'objet le plus frappant de cet ouvrage, celui que l'auteur présente le plus souvent et qu'il peint avec le plus d'énergie ce sont les horribles *cruautés que les Anglais ont exercées* sur les Américains », avec la conclusion qu'il y aurait « un opprobre éternel pour le nom anglais »⁶. D'autres lisaient ces incidents pour frémir,

1. Paragraphes inédits de *Landscapes* dans *Mss. Am. Farm.* vol. III, (Trad. R.) L'original anglais : « The deception arising [sic] from obtical [sic] distance, the pomposity of newspaper accounts, that train of delusion which necessarily attends the narration of high achievements [sic] passed at a great distance from us unavoidably leaves hid from our sight a thousand charactheristical [sic] anecdotes which are so pleasing to men of your cast & turn of mind... »

2. *Sketches*, p. 228 (trad. R.).

3. Pour se rendre compte de tout le chemin parcouru, on peut faire la comparaison de ce que Crèveœur écrivit sur Washington en 1776 (*Sketches*, p. 176-177), et la dédicace du *Voyage dans la Haute Pensylvanie* de 1801.

4. Voir les revues et les livres cités ci-dessus, p. 88-90.

5. LA HARPE, *Correspondance littéraire*, (Paris, 1801), tome IV, p. 278-280.

6. *L'Année littéraire*, 1785, tome IV. J'ai déjà attiré l'attention (ci-dessus, p. 93) sur le recueil d'*Anecdotes anglaises et américaines*, publié en 1813. On y trouve

pour goûter les émotions violentes, les déclarations éloquentes, et les transports de sentiments alors si fort à la mode ; on s'attendrissait sur les malheurs de Julie Smith racontés par Crèveœur dans *La Fille généreuse*, ou sur sa propre histoire dans *Le Père infortuné*, comme à la vue d'une peinture de Greuze. Le côté larmoyant de ces descriptions d'une authenticité incontestable, qui les recommandait au goût du dix-huitième siècle, est précisément celui qui en détourne le lecteur d'aujourd'hui¹. Bref, le public semble avoir assimilé à ses goûts et à ses préjugés ce document sur les événements d'Amérique, sans qu'il ait apporté plus d'exactitude à leurs vues ou empêché la propagation des légendes.

LA REVANCHE DU TEMPS

Ce que Crèveœur ne pouvait pas faire de son vivant il peut en quelque sorte le faire aujourd'hui. Ce qui constitue, à mon avis, l'intérêt d'une étude de son histoire de la guerre, et ce que j'ai voulu faire ici, c'est de vivre un grand événement historique avec un homme qui n'était pas un dirigeant, et qui, quoique d'une intelligence supérieure, fit partie de la masse. Résumer brièvement sa vie de 1775 jusqu'en 1783 serait difficile et peut être futile. Brissot de Warville a voulu le faire dans ses *Mémoires* ; son jugement, malgré un ton de malveillance inévitable chez un homme si différent de tempérament, est assez juste, tout en ayant le manque de nuances que comporte toute simplification analogue : « Au milieu des troubles qui avaient déchiré l'Amérique, Crèveœur avait d'abord gardé la neutralité, puis avait paru la violer en s'attachant plus particulièrement aux Royalistes ; et lorsque ensuite il les vit près de succomber, il fit quelques pas pour se réconcilier avec les

un grand nombre d'exemples de la cruauté anglaise pendant la guerre américaine, dont Crèveœur a fourni la plupart, réunis dans un but de propagande anglophobe, me semble-t-il.

1. A ce propos il est curieux de remarquer la gravure d'une scène dans la prison de New-York dans *Cult. Am.* 87, vol. I, p. 381. Les titres, tels que *Le Père infortuné*, etc., furent écrits en France au moment de la préparation de la traduction française du livre. Crèveœur avait toujours, pourtant, le goût de ce genre de tableau. Voir dans *Sketches*, p. 191, sa description qui commence « What a subject for a painter who delights to represent mournful events... », et *ibidem*, p. 331-332, ses indications pour des gravures. Quant à l'assimilation que le public français fit des événements américains et les « Greuzeries » d'alors, rien n'est plus révélateur que les gravures dans les *Essais historiques et politiques etc.*, d'HILLIARD D'AUBERTEUIL (notamment celle à la page 247 du second volume, intitulée « La Balle a frappé son amante »).

Républicains¹ ». On pense également à Crève-cœur en lisant ces remarques du docteur Benjamin Rush sur l'opinion publique pendant la guerre : « Il y avait un grand nombre de personnes qui n'étaient ni *Whigs* ni *Tories*. Ils n'avaient pas de principes fixes, et accommodaient leur conduite à leur intérêt, aux événements et à leur milieu. Ils n'étaient pas sans utilité. Ils protégeaient à plusieurs reprises chaque parti de la fureur de l'autre et chaque parti était toujours traité avec hospitalité par eux. [L'expérience de Crève-cœur nous permettrait d'ajouter qu'ils étaient souvent les victimes des deux partis...]. Cette classe a été un renforcement puissant pour les *Whigs* lorsque les affaires de l'Amérique eurent pris partout une apparence prospère.² » Evaluer, juger la conduite de gens comme Crève-cœur n'a pas été le but de ce chapitre ; il a été plutôt de montrer l'influence de la guerre sur leur vie personnelle. Ce n'est pas la contribution des individus à cette Révolution qui importe ici, mais l'effet de cet événement sur eux. On lit dans l'*Histoire de Joseph Wilson*, cette réflexion : « Nul gouvernement, nul groupe d'hommes, ne pourront jamais le dédommager du tort qu'il a reçu. Qui peut compenser toutes ses souffrances, sa patience et sa résignation ? Il vit toujours, un exemple frappant de ce que produit la fureur des guerres civiles sur la vaste scène des affaires humaines³. » C'est en somme le cas de Crève-cœur lui-même qui se résume ainsi, car c'est la guerre qui laissa dans sa vie une plaie qui ne guérit jamais... Un simple individu pèse peu dans les balances de l'Histoire. Celle-ci a élaboré ses synthèses, émis ses théories, et fait ses conclusions ; elle nous montre un événement tel que la Révolution américaine comme un conflit de forces, et nous renseigne sur ses aspects politiques, sociaux ou économiques. Elle nous parle des causes d'une guerre et de son influence sur la destinée des Nations. Il est bon parfois d'en dégager la destinée d'un individu, et de nous pencher sur la vie d'un homme comme Crève-cœur.

1. BRISOT, *Mémoires*, vol. II, p. 50.

2. *A Memorial containing Travels through Life or Sundry Incidents in the Life of Dr. Benjamin Rush, Written by Himself etc.* (Lanoraie, 1905), p. 89. (Trad. R.). L'analyse de l'opinion publique que donne Rush est aussi équilibrée que spirituelle. Il commence sa classification avec « Furious Tories — Writing and Talking Tories — Silent but busy Tories — Peaceable and Conscientious Tories » etc.

3. *Sketches*, p. 191 (trad. R.).

CHAPITRE VI

L'AMÉRIQUE : RÊVE ET RÉALITÉ

Les *Letters from an American Farmer*, à leur conception, ne devaient donner que le « tableau aussi complet que possible de la vie et des occupations d'un cultivateur chez lui et dans les champs ». La forme souple du livre permit pourtant à Crève-cœur d'y traiter des questions diverses qui n'avaient souvent qu'un rapport indirect avec cette vie, et finalement l'ouvrage donna un tableau plus général des colonies anglaises. Le plaidoyer en faveur des esclaves, les scènes de la vie sauvage, les incidents de la guerre civile entre les colonies et la métropole — aspects du livre que l'on a discutés dans les chapitres précédents — ne sont en effet que des détails du tableau d'ensemble de la vie américaine. On lisait le *Cultivateur Américain* surtout pour se faire une idée des mœurs aux États-Unis ; et on peut le lire encore aujourd'hui pour revivre un instant du passé. Le charme exotique de cette peinture plaisait à l'Européen du dix-huitième siècle, le doux parfum d'une époque disparue le recommande à l'homme moderne.

Il est presque inutile de répéter que Crève-cœur avait bien le droit de parler et comme cultivateur et comme Américain ; on ne penserait plus, comme l'ont fait certains de ses contemporains, à le lui contester. Dix ans de travail à Pine-Hill : il n'était point le simple « homme des champs » de mainte poésie à la mode. Du reste il avait véritablement voyagé dans l'Amérique du Nord : six ans au Canada, des voyages dans toutes les colonies anglaises sauf celles de l'extrême-sud, et même dans la région de l'Ohio, du Mississippi et des Grands Lacs : il n'était pas un simple touriste qui avait passé quelques mois en Amérique. On peut même dire qu'une telle connaissance du pays, vu les difficultés des voyages, n'était pas à cette époque chose courante. Crève-cœur avait cette précieuse compréhension intuitive, qui ne vient que d'une longue familiarité journalière avec un pays ; il pouvait comprendre l'Amérique parce qu'il se sentait Américain ; pour lui ce n'était pas simplement le sujet d'une

étude objective qui devait être analysée et discutée, elle était dans ses veines et faisait partie de sa vie. Et comme résultat de ses origines et de son éducation il joignait à cette intuition un certain goût d'observation et d'abstraction, et possédait une base de comparaison et de jugement qui l'élevaient un peu au-dessus du niveau général. Mais dire que Crève-cœur était qualifié pour parler de l'Amérique qu'il connaissait si bien, n'est pas dire qu'il a toujours réussi à traduire dans ses écrits toutes les nuances de ses propres idées, ni que son public a toujours eu connaissance de tous ses vrais sentiments. On l'a déjà vu, et on le verra une fois de plus ici, les *Letters from an American Farmer* échappèrent au contrôle de leur auteur ; le sort de ces créations de son cerveau fut déterminé bien plus par les événements politiques, les goûts exigeants du public et le hasard des traductions et des éditeurs, que par ses propres désirs ; Crève-cœur dut plus d'une fois s'étonner devant ce « malheureux livre. » Je me propose ici de résumer le tableau de l'Amérique et les jugements à son endroit que Crève-cœur a laissés, en me basant sur ses différents écrits publiés et inédits ; ensuite je tracerai les modifications survenues à ce tableau ; enfin je suggérerai comment ce tableau modifié réagit sur l'imagination et même sur l'action des hommes de l'époque.

L'AGRICULTURE DANS LE COMTÉ D'ORANGE

Crève-cœur nous donne tout d'abord le récit de sa propre vie comme cultivateur dans sa ferme de Pine-Hill ; il faut le chercher surtout dans la seconde des *Letters of an American Farmer*, intitulée *On the Situation, Feelings, and Pleasures of an American Farmer* et dans *Sketches of Eighteenth Century America* aux lettres qui s'appellent, *A Snow Storm as it Affects the American Farmer*, et *Thoughts of an American Farmer on Various Rural Subjects*¹. C'est cette partie de son œuvre, dans laquelle il « n'écoute que lui », qui reste peut-être la plus vivante et la plus fraîche ; il décrit en langage assez simple mais riche en détails précis la vie d'un cultivateur. On le voit tout absorbé par le travail de la ferme : le labourage, les soins des animaux et des volailles, le verger et les champs de maïs, la fabrication du cidre, de la bière de sapin, du sucre d'érable,

1. *Am. Farm.*, p. 21 ; *Sketches*, p. 39 et 79. Ces *Thoughts etc.*, se divisent en quatre lettres auxquelles les éditeurs ont donné les titres : *Farm Life*, *Enemies of the Farmer*, *Customs*, *Implements*.

la préparation de la viande fumée, des citrouilles et des fruits séchés ; et on voit par ses descriptions minutieuses tous les instruments dont il se sert, et toutes les constructions différentes de sa ferme. Il n'est point insensible aux beautés de la nature : ce sont peut-être les abeilles qui l'intéressent le plus, il donne des graines aux cailles sauvages en hiver ; il observe toujours avec curiosité les fourmis, les reptiles, et tous les animaux dont la région abonde ; il est touché par la majesté d'un orage et par la beauté d'un paysage enseveli sous la neige. C'est une vision directe de la nature, décrite sans détours — soulignons-le, car c'est une chose assez rare à cette époque. Mais il y a un autre côté de cette vie que Crève-cœur n'ignore pas : « L'agriculture dans les provinces du Nord n'est pas aussi intéressante qu'un Européen pourrait d'abord se l'imaginer. Cette région convient seulement aux gens qui savent travailler », écrit-il¹. Toute une lettre est consacrée aux ennemis du fermier, tous les insectes, les oiseaux, et les animaux qui attaquent ses champs ; et le Cultivateur arrive à cette conclusion :

« Or, si vous ajoutez tous les dégâts que nous souffrons chaque année » de tous ces ennemis, au mauvais état de nos barrières, au manque » d'ouvriers subalternes, aux prix élevés de la main d'œuvre, à l'ignorance de nos marchands, aux rigueurs de nos hivers, aux grands travaux que nous devons entreprendre, à la rapidité avec laquelle nos » saisons précipitées nous pressent dans toutes nos opérations rurales.... » vous aurez une idée plus complète de notre situation comme fermiers » que vous n'avez eue auparavant.... et vous apercevrez bientôt que le » sort du cultivateur américain est très souvent injustement envié par » beaucoup d'Européens qui veulent nous voir taxés et qui croient que » nous vivons trop bien. Il est vrai que nul peuple ne se nourrit de porc » ou de pain meilleurs, mais en général ceux-ci se gagnent chèrement »².

Il revient souvent sur ce dernier point ; si la Nature était bonne pour lui elle lui faisait payer sa bonté ; s'il jouissait d'une certaine mesure de bonheur, que l'on ne se trompe pas, il l'avait bien gagné par son industrie. Tout en tenant compte des difficultés de sa vie, Crève-cœur pouvait dire qu'il en était satisfait, qu'il était heureux ; il n'avait pas honte de l'avouer. Mieux encore, il avait une femme industrielle pour partager ce bonheur, et des enfants auxquels il était dévoué : un jour il fixa sur sa charrue un petit siège de manière à ce que son petit garçon pût l'accompagner quand il labourait

1. *Sketches*, p. 84 (trad. R.).

2. *Sketches*, p. 88 (trad. R.).

ses champs¹. Avec ses inquiétudes de jeunesse derrière lui ; ce cultivateur est plein d'enthousiasme et d'optimisme : un de ses amis l'appelle « *the farmer of feelings* »². On sourit quelquefois de ses effusions, qui semblent près de la sensiblerie à un homme du vingtième siècle... mais tant qu'il se limite à la description précise de sa situation personnelle dans sa propre ferme du comté d'Orange, on ne peut mettre en doute ni sa valeur ni la vérité de ses tableaux.

MŒURS AMÉRICAINES

Crève-cœur ne se bornait pas toujours à la description de sa propre vie, et tout naturellement il faisait des observations sur les mœurs de ses voisins et même sur les différentes personnes qu'il avait rencontrées au cours de ses voyages. Il est intéressant de remarquer qu'il adopte le point de vue « scientifique » qui s'élaborait au dix-huitième siècle : « Les hommes, à bien des égards, ressemblent aux plantes », écrit-il, « La bonté de leur fruit dépend du sol, de l'exposition et de la culture : les premiers ne sont véritablement rien par eux-mêmes ; les différentes modifications qui distinguent les Peuples viennent du Gouvernement auquel nous sommes soumis, de l'air que nous respirons, du climat que nous habitons, de la nature de nos occupations, et du système de Religion qui règne parmi nous. »³ On trouve dans ses observations sur les Américains des remarques dignes d'être retenues, qui montrent un esprit actif et judicieux. Résumons-en brièvement les plus intéressantes. Dans des paragraphes qui n'ont rien perdu de leur valeur, Crève-cœur insiste sur les différences entre les hommes qui habitent la côte, ceux qui forment les « *middle settlements* », et ceux qui habitent dans les forêts mêmes⁴. Les hommes de cette dernière classe sont présentés sous des couleurs peu flatteuses : « Que celui qui voudrait voir notre Amérique dans ses faibles commencements, formant la pénible ébauche de tous ces établissements, aujourd'hui si riants et beaux : qu'il vienne visiter cette longue ligne de frontières, ces champs tout nouveaux de nos derniers habitants !

1. Voir *Am. Farm.*, p. 25 et l'esquisse de Pine-Hill, ci-dessus, frontispice. L'enfant s'en souvenait et raconta l'incident à son petit-fils : voir *Vie*, p. 25.

2. *Am. Farm.*, p. 23.

3. *Am. Farm.*, p. 44-45. Traduction de Crève-cœur, *Cult. Am.* 84, vol. II, p. 279.

4. *Am. Farm.*, p. 45-47.

il y verra l'homme réduit à une industrie précaire, privé de l'appui des idées et des lois morales, de la force des bons exemples, et du salutaire effet de la honte. ¹ ». Il insiste sur les différences entre les habitants de chaque colonie: un Virginien n'est point un homme de Massachusetts, et un Pensylvanien n'est point un Canadien ². Il a soin de souligner également les différences dues aux origines des colons : les émigrants d'Écosse, d'Irlande et d'Allemagne apportaient avec eux des habitudes et des aptitudes variées qui les servaient ou les entravaient dans leur nouveau milieu ³. Crève-cœur se penche surtout sur cette classe d'hommes, qui comme lui, habitaient la zone moyenne entre la côte et les grandes forêts, et appartenaient aux colonies du centre, c'est-à-dire aux provinces de New-York et de Pensylvanie. Quels sont les traits qui les caractérisent ? Ce sont des hommes très indépendants qui doivent savoir tout faire par eux-mêmes et pour leur famille ; ils savent se suffire comme Robinson Crusoë ⁴. Ces hommes sont également habitués au changement, au mouvement ; ils semblent sous l'emprise d'un génie d'émigration ⁵. On leur voit souvent aussi un esprit de chicane qui pousse aux litiges, qui aime discuter, et n'y a-t-il pas, hélas, les « marchands de terres » dont le sophisme est illimité ? ⁶ Par contre il existe chez d'autres une camaraderie généreuse, un esprit d'assistance mutuelle : des voisins s'entraident pour construire une grange, achever une moisson, défricher un champ, ce dont un homme tout seul ne pourrait venir à bout, et souvent ces travaux coopératifs (*bees*) se terminent par une fête (*frolic*) où l'on danse, boit et mange ⁷. L'évolution de la religion chez ces hommes, les différentes variétés de protestantisme qui dégénéraient en indifférence, se détournaient dans des voies pratiques, ou s'effritaient dans toutes sortes de sectes bizarres, est discutée en grand détail dans des pages des plus révélatrices ⁸. Crève-cœur sentait quelquefois un esprit égalitaire agressif qui l'irritait un peu : s'agissait-il de trouver des ouvriers pour la ferme ? — il fallait les sup-

1. *Am. Farm.*, p. 46-47. Traduction de Cr., *Cult. Am.* 84, vol. II, p. 288.

2. *Am. Farm.*, p. 48⁷; *Sketches*, p. 85, 95.

3. *Am. Farm.*, p. 61-63.

4. *Sketches*, p. 73 et 128.

5. *Sketches*, p. 66-67.

6. *Sketches*, p. 67-68, 76, 94.

7. *Sketches*, p. 95-97 ; *Am. Farm.*, p. 84-85.

8. *Am. Farm.*, p. 48-51 ; *Sketches*, p. 62-66, 152-171.

plier de vous aider, les payer ce qu'ils demandaient, les nourrir à votre table avec tout ce que vous aviez de meilleur. Si on les critiquait, ils vous quittaient en vous injuriant ; un riche propriétaire avait dit à Crève-cœur qu'il était le premier des esclaves de sa ferme ¹. Cet esprit de nivellement devait se faire sentir dans toute sa fureur quelques années plus tard au moment de la guerre, mais pour l'instant ce n'était qu'un détail sans trop d'importance, et en général Crève-cœur contemplait cette société avec plaisir et même avec amour. Il a essayé de résumer ces observations dans les histoires de deux colons typiques, celle d'André l'Hébridéen et celle du « Colon américain, S. K. ² ». Dans la première on voit arriver à Philadelphie un pauvre Ecossais, et on suit les changements dans sa vie sur une période de plusieurs années, « la marche progressive d'un pauvre homme, de l'indigence vers l'opulence, de l'oppression vers la liberté, de l'obscurité et du mépris vers quelque degré de conséquence municipale, aidé non des caprices de la fortune, mais par le simple moyen de l'émigration, de l'honnêteté et de l'industrie ³ ». Mais si André avait la bonne fortune d'être reçu par des inconnus à son arrivée et de trouver de bons voisins pour l'aider à chaque tournant de son chemin on n'avait pas toujours cette même chance. L'histoire de S. K. est un peu différente ; il quitte un établissement prospère pour tenter fortune plus loin sur de nouvelles terres, il doit se débattre avec les marchands de biens, il arrive à faire prospérer une nouvelle ferme, mais sa vie solitaire l'a rendu égoïste aussi bien qu'indépendant et il est insensible aux difficultés des nouveaux-venus, il les exploite au lieu de les aider, et peu à peu, loin de tout contrôle de la loi ou de l'église, par la ruse et par l'industrie, cet homme s'est transformé ⁴. On voit donc qu'il y avait un certain équilibre dans les jugements que portait Crève-cœur sur ses voisins, il ne manquait pas de faire des réserves : « Ce ne sont pas tous les émigrants qui réussissent, mais seulement ceux qui sont sérieux, honnêtes, et industriels ⁵ ». L'industrie devait lutter contre

1. *Sketches*, p. 83-84.

2. *History of Andrew the Hebridean, Am. Farm.*, p. 68 ; *Manners of the Americans, Sketches*, p. 62. C'est seulement dans la traduction française de cette dernière lettre que paraît le nom « S. K. » ; dans l'original, le colon n'a pas de nom.

3. *Am. Farm.*, p. 69, Traduction de Crève-cœur, *Cult. Am.* 84, vol. I, p. 81-82.

4. Dans la version française la conclusion est complètement remaniée, S. K. n'y est qu'un second André.

5. *Am. Farm.*, p. 61.

toutes sortes d'obstacles, mais ayant réussi à les vaincre, elle présentait un spectacle qui remplissait Crèveœur d'admiration et d'enthousiasme. Il laisse voir à tout instant ses sentiments de plaisir dans des exclamations comme celle-ci :

« *From nothing to start into being, from a servant to the rank of a master, » from being the slave of some despotic prince, to become a free man, invested with lands, to which every municipal blessing is attached ! What a » change indeed.....*¹

Il apporte inévitablement dans ses observations son propre tempérament, il ne peut pas empêcher son propre optimisme de teinter tous ses récits. Il importe aussi de remarquer une fois de plus la méthode dont il se sert pour décrire les mœurs de ses voisins et les récits de leur vie ; il combine avec ses propres observations des anecdotes, des récits, et des renseignements qui lui ont été fournis par des amis, des voisins, d'autres voyageurs, de sorte que le cultivateur américain qui parle dans les lettres n'est pas nécessairement Crèveœur lui-même, mais une sorte de cultivateur idéal et synthétique. Ainsi selon un témoin, ce serait un habitant de Nantucket, rencontré dans la ville de New-York, qui aurait donné à Crèveœur tous ses renseignements sur cette île et sur Martha's Vineyard². Un tel procédé est parfaitement légitime, c'est celui de tout artiste, mais il n'est pas sans dangers dans des livres qui vont être utilisés comme livres de documentation aussi bien que comme livres d'agrément³. Crèveœur lui-même n'a jamais prétendu être un observa-

1. *Am. Farm.*, p. 60.

2. C'est le professeur allemand, C. D. EBELING, qui le dit dans son *Erdbeschreibung und Geschichte von Amerika* dans une note sur l'île de Martha's Vineyard (vol. I, p. 292). Il cite les *Lettres d'un Cultivateur Américain*, et ajoute : « Die Beigefügte Karte ist aber schlecht ; auch war der Verfasser der briefe, St. John de Crèveœur, nie selbst in diesen Inseln oder in Nantucket sonder Schrieb alles nur aus dem Munde eines angesehenen Mannes aus Nantucket, in New-York nieder. M. N. » En ce qui concerne la valeur de ce témoignage je peux dire seulement qu'Ebeling était un savant sérieux qui n'aurait pas fait une telle constatation sans raison. Il était en correspondance avec différents Américains tels qu'Ezra Stiles de Yale (voir les manuscrits à la bibliothèque de Harvard) et l'éditeur Carey de Philadelphie (voir le livre de BRADSHAW sur Carey). Ebeling vit Crèveœur à Hambourg en 1795, mais son livre avait paru dans sa première édition en 1793. Je serais prêt à accepter cette remarque d'Ebeling, faute d'autre preuve définitive d'un voyage de Crèveœur à Nantucket.

3. Il est impossible d'aborder ici une discussion de ce problème si intéressant ; c'est la même question que soulève J. N. CRU à propos des livres de guerre, dans

teur méthodique, mais le « *farmer of feelings* » qui suivait les raisons de son cœur : « *I am no author* » écrivit-il au duc de La Rochefoucauld, « *but a plain scribler who has, he hardly knows how, compiled a great many sheets.* » ¹.

UNE DOCTRINE D'AMÉRICANISME.

Malgré ses protestations de n'être qu'un simple cultivateur, la curiosité de Crèveœur dépassait de beaucoup les limites de sa ferme, et malgré la résolution qu'il semble avoir prise à un moment donné de ne décrire que sa vie personnelle, il fut peu à peu entraîné dans une description de la vie des autres colons, comme on vient de le voir, et enfin à des réflexions et des généralités sur toute l'Amérique anglaise. On trouve donc dans ses écrits, à côté des détails minutieux de la vie agricole, et à côté des remarques sur les colons qu'il connaissait et observait, des idées d'une portée plus générale, une théorie et une définition de l'Amérique et de l'Américain. Ce sont surtout deux lettres qui résument ce tableau d'ensemble : *What is an American ?* et *Sketch of a Contrast between the Spanish & English Colonies* ². Quels sont les éléments du « système américain », tel que Crèveœur l'expose ? A la base de tout se trouve l'Industrie Agricole. Le cultivateur américain ne serait rien sans le sol qui le nourrit et l'habille, c'est la possession libre de la terre qui le rend heureux, vertueux et prospère. Le deuxième point c'est la liberté dont il jouit sous des lois qui sont établies par ses propres représentants, des lois dont il ne craint pas la puissance parce qu'elles sont justes. Enfin il vit sous un régime de tolérance religieuse, où il peut suivre ses propres idées sans craindre la persécution. La doctrine se résume dans une formule : l'agriculture, le travail, la liberté et la tolérance donnent comme résultat le bonheur, la vertu et la prospérité. Ainsi l'Européen qui vient en Amérique se transforme sous ces influences et devient un nouvel homme. « La religion aveugle, la tyrannie et des lois absurdes, oppriment et affligent partout le genre humain. Ici nous avons en quelque mesure été

ses livres : *Témoins* et *Du Témoignage*. Voir surtout la page 96 dans *Du Témoignage* (Paris, 1931), où il envisage une sorte de critique intermédiaire qui s'appliquerait par exemple aux récits de voyage et à toutes les œuvres qui doivent leur succès à la forme, mais dont c'est le fond qui compte et qui exerce une influence.

1. Lettre du 24 avril 1785.

2. *Am. Farm.*, p. 39. *Univ. of Cal. Chronicle*, vol. XXVIII, N° 2 (avril 1926).

rétablis dans l'ancienne dignité de notre espèce ; nos lois sont simples et justes, nous sommes un peuple de cultivateurs, notre agriculture n'est pas entravée, et tout est donc prospère et florissant.¹ ». Dans toutes les généralités sur l'Américain, ces comparaisons avec l'Européen reviennent constamment, à l'avantage bien entendu du premier. « L'Américain est l'homme qui ayant abandonné tous ses anciens préjugés et mœurs, en reçoit de nouveaux grâce à la nouvelle manière de vie qu'il a adoptée, au nouveau gouvernement auquel il obéit, et au nouveau rang qu'il tient. Il devient Américain en étant reçu dans le sein de notre grande *Alma Mater*. Ici les individus de toutes les nations sont fondus dans une nouvelle race, dont les travaux et la postérité produiront un jour de grands changements dans le monde. Les Américains sont les pèlerins qui portent vers l'Ouest cette grande masse d'arts, de sciences, de force et d'industrie qui naquit avec l'homme dans l'Orient, par eux finira le grand cercle² ». Tel est le thème de Crève-cœur dans toutes ses réflexions sur l'Amérique ; telles sont les idées générales qui se trouvent un peu partout dans les *Letters from an American Farmer*. Parfois elles prennent la forme d'apostrophes lyriques aux Européens dont celle-ci suffira à donner une idée :

« Sois le bienvenu sur mes rivages, Européen indigent, [c'est l'Améri-
 » que qui parle] bénis le moment qui a découvert à tes yeux, mes champs
 » fertiles, mes belles rivières et mes vertes montagnes. Si tu veux tra-
 » vailler, je te donnerai la subsistance ; si tu veux être honnête, tem-
 » pérant et industrieux, je te donnerai des récompenses plus étendues :
 » l'aisance et l'indépendance. Je te donnerai des champs dont tu tireras
 » ta nourriture et tes vêtements, un foyer propre et commode, où assis,
 » tu diras à tes enfants les moyens qui t'ont conduit à la prospérité et
 » je te donnerai un bon lit où tu te reposeras de tes fatigues. Je te confé-
 » rerai en outre, toutes les immunités du citoyen américain. Si tu veux
 » élever avec soin tes enfants, leur apprendre la reconnaissance qu'ils
 » doivent à Dieu et le respect qu'ils doivent à ce gouvernement philan-
 » thrope qui a rassemblé ici tant d'hommes pour les rendre heureux, je
 » prendrai soin d'eux après ta mort.... Va donc, travaille, et laboure, tu
 » prospéreras, pourvu que tu sois juste, reconnaissant et sage »³.

Cette synthèse de la vie américaine, rêve et idéal, si souvent

1. *Am. Farm.*, p. 12 (trad. R.).

2. *Am. Farm.*, p. 43. Traduction d'après celle de Crève-cœur dans *Cult. Am.* 84, vol. II, p. 277.

3. *Am. Farm.*, p. 67-68. Traduction basée sur celle de Crève-cœur dans *Cult. Am.* 84, vol. II, p. 320-321.

exprimée par Crèveœur, n'est pas simplement le résultat de sa propre vie et la conclusion logique de son analyse des conditions économiques dans les colonies anglaises ; elle lui fut fournie en partie par ses lectures et surtout par l'*Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce des Européens dans les deux Indes* de l'abbé Raynal. La dernière partie de cet énorme ouvrage (livres XVII et XVIII) est consacrée à une description et à une discussion des Colonies anglaises de l'Amérique, et ici comme dans les autres chapitres, Raynal prêche sa doctrine philosophique des lumières. A tout instant, l'abbé insiste sur l'importance de l'agriculture. « Les hommes qui cultivent la terre sont dans l'Inde », écrit-il, « ce que sont presque partout les hommes de cet état : les plus honnêtes et les plus heureux des hommes, lorsqu'ils ne sont ni corrompus ni opprimés par le gouvernement ¹ ». Il loue les empereurs de la Chine qui savent reconnaître la vraie importance de la culture de la terre, il blâme l'Espagne et explique sa décadence par son oppression des cultivateurs, il lui conseille le travail des terres comme moyen de prospérité pour elle et pour ses colonies ; en parlant des colonies portugaises il constate « qu'il est difficile, impossible peut-être, qu'une nation perde son agriculture, son industrie, sans voir tomber chez elle les arts libéraux, les lettres, les sciences, tous les bons principes de police et d'administration ² » ; il critique sévèrement la monarchie française qui avait jeté d'avance tant d'entraves à l'agriculture au Canada ; enfin il arrive à cette conclusion : « Tout en effet, dépend et résulte de la culture des terres. Elle fait la force intérieure des États, elle y attire la richesse du dehors. Toute puissance qui vient d'ailleurs que de la terre, est artificielle et précaire, soit dans le physique soit dans le moral ³ ».

L'autre principe de l'abbé Raynal c'est la nécessité de la liberté et de la tolérance : pour prospérer il faut que l'homme soit délivré du triple fardeau d'oppression qu'est l'abus de l'autorité royale, du gouvernement féodal et du pouvoir ecclésiastique. Le clergé catholique est constamment livré à ses attaques : « Il est bien singulier que l'histoire des malheurs de chaque nation commence par

1. *Hist. phil. & pol.* (Amsterdam, 1770), vol. I, p. 33 (livre I).

2. *Hist. phil. & pol.* (Amsterdam, 1770), vol. III, p. 411 (livre IX).

3. *Ibidem* (La Haye, 1774), tome VII, p. 308 (livre XIX). Le dix-neuvième livre, sorte de résumé de la doctrine de Raynal, ne figure dans l'*Histoire philosophique* qu'à partir de 1774.

celle des Prêtres¹ » ; ou bien « L'esprit de prosélytisme est le plus dangereux de tous, le plus tenace de tous, le plus atroce de tous. C'est une combinaison d'orgueil et de despotisme². » L'humanité en Europe gémissait toujours sous l'héritage des préjugés des temps barbares : « Dans nos campagnes le colon serf de la glèbe, ou mercenaire libre, remue toute l'année des terres dont le sol et le fruit ne lui appartiennent point, trop heureux quand ses travaux assidus lui valent une portion des récoltes qu'il a semées... Dans nos villes l'ouvrier et l'artisan sans atelier, subissent la loi des chefs avides et oisifs. »³. Mais l'âge des lumières semblait déjà éclairer quelques parties du monde et surtout les colonies anglaises de l'Amérique : après avoir fait un tableau idyllique de la Pensylvanie avec son ciel pur et serein, ses eaux limpides et salubres, Raynal conclut : « D'où naît cette étonnante prospérité ? De la liberté, de la tolérance qui ont attiré dans ce pays des Suédois, des Hollandais, des Français industriels, et surtout de laborieux Allemands.⁴ ». En somme, c'est l'Amérique qui reste l'espoir du genre humain, dit-il dans des dithyrambes comme celui-ci : « Hélas, la décadence prompte et rapide de nos mœurs et de nos forces, les crimes des rois et les malheurs des peuples, rendront même universelle cette fatale catastrophe qui doit détacher un monde de l'autre. La mine est préparée sous les fondements de nos empires chancelants ; les matériaux de leur ruine s'amassent et s'entassent du débris de nos lois, du choc et de la fermentation de nos opinions, du renversement de nos droits qui faisaient notre courage, du luxe de nos cours et de la misère de nos campagnes, de la haine à jamais irréconciliable entre des hommes robustes, vertueux même, qui n'ont plus rien à perdre que leur vie. A mesure que nos peuples s'affaiblissent et succombent tous les uns sous les autres, la population et l'agriculture vont croître en Amérique : les arts y naîtront fort vite transportés par nos soins ; ce pays sorti du néant brûle de figurer à son tour sur la face du globe et dans l'histoire du monde. O postérité, tu seras peut-être plus heureuse que tes tristes et méprisables aïeux...⁵ ».

1. *Hist. phil. et pol.* (Amsterdam, 1773), vol. I, p. 181, note a (livre II). Cette note ne se trouve pas dans l'édition de 1770.

2. *Ibidem*, vol. I, p. 61, note p (livre I). Cette note ne se trouve pas non plus dans la première édition.

3. *Ibidem* (Amsterdam, 1770), vol. VI, p. 201 (livre XVII).

4. *Ibidem*, (Amsterdam, 1770), vol. VI, p. 296-7 (livre XVIII).

5. *Ibidem*, (Amsterdam, 1770), vol. VI, p. 425-6 (livre XVIII).

La vision idéale du monde et de l'Amérique qui se dégage des œuvres de l'abbé Raynal et celle des *Letters from an American Farmer* sont essentiellement les mêmes. En effet au moment où Crève-cœur composait certaines de ses lettres, vers 1774, il venait de lire l'*Histoire philosophique et politique* « avec un plaisir infini. » Lui-même, il reconnaît sa dette envers ce livre et son auteur dans la dédicace des *Letters*¹. En décrivant les pensées heureuses qui l'inspiraient lorsqu'il labourait ses champs en compagnie de son fils, le cultivateur américain s'exclame : « Le père qui laboure ainsi avec son enfant pour nourrir sa famille, n'est inférieur qu'à l'empereur de la Chine qui laboure comme exemple à son royaume². » Dans cette comparaison il y avait certainement un souvenir de Raynal, qui avait décrit « la cérémonie annuelle dans laquelle l'Empereur de la Chine conduit la charrue », et désigne ainsi « l'honneur qu'on rend dans cet Empire au premier de tous les Arts » ; peut-être même Crève-cœur se souvenait-il de la gravure de cette cérémonie qui parut dans certaines éditions de l'*Histoire philosophique*³. Une telle phrase montre la façon dont Crève-cœur rapprochait dans son esprit ses propres expériences et ses lectures dans Raynal ; il trouvait dans sa vie et dans ses observations en Amérique la confirmation de la « philosophie » de Raynal en même temps que celui-ci lui donnait un système d'idées générales selon lequel il pouvait interpréter et résumer ses propres expériences. Sans doute serait-il arrivé à beaucoup de ces conclusions sans avoir jamais lu Raynal, mais je doute qu'il les eût si nettement exprimées. Il ne serait pas difficile de multiplier les parallèles entre ces deux livres ; on retrouvera l'empreinte de l'*Histoire philosophique* un peu partout dans l'*American Farmer*, mais surtout dans la lettre d'introduction de l'édition anglaise de 1782, dans *What is an American ?* et dans *Sketch of a Contrast between the Spanish and English Colonies*. Cette dernière lettre, inédite de Crève-cœur, n'est guère qu'une imitation de Raynal : le tableau des colonies espagnoles où la société (surtout celle de Lima !) est corrompue par la soif de l'or, où le pays est opprimé par l'Église intolérante et riche et par des lois

1. *Am. Farm.*, p. 5. Voir ci-dessus, p. 53.

2. *Am. Farm.*, p. 25 (trad. R.).

3. *Hist. phil. et pol.* (Amsterdam, 1770), vol. I, p. 88-89 (livre I) ; et frontispice du premier volume de l'édition publiée à La Haye, 1774. Raynal semble avoir emprunté ces renseignements à MONTESQUIEU, *De l'esprit des lois* Livre XIV, ch. 8 ; Montesquieu se basa sur des relations de voyage telle que l'*Histoire de la Chine* du PÈRE DU HALDE.

tyranniques, contrasté avec celui de l'Amérique anglaise jouissant de la tolérance, des lois sages et de l'agriculture, tout cela se trouve dans l'*Histoire philosophique*, souvent en phrases très analogues¹. On est même tenté de croire que le Cultivateur Américain, qui n'avait pas revu l'Europe depuis sa vingtième année, connut « les abus du pouvoir religieux féodal et royal » d'après ses lectures plutôt que d'après ses souvenirs de jeunesse ! Dire que Crèveœur assimila à sa pensée les idées philosophiques et politiques de Raynal, n'est que dire qu'il subit l'influence de tout le grand courant de la pensée des philosophes, car Raynal n'avait guère fait que résumer tout ce que ses prédécesseurs et contemporains avaient dit. Il servait de trait-d'union entre Crèveœur et les grands penseurs ; quoi d'étonnant que ceux qui sont nourris de l'esprit philosophique retrouvent en Crèveœur un des leurs !

Le Cultivateur Américain élaborait cette vision de l'Amérique, cette doctrine de l'américanisme, sous l'influence de Raynal, pendant les années qui précédèrent la guerre, c'est-à-dire de 1770 jusqu'à 1775. La guerre, en le forçant péniblement à reconnaître certaines forces qu'il avait jusqu'alors négligées, apporta à cette vision des modifications assez importantes. Selon son système, des cultivateurs industriels, vivant sous un régime de tolérance religieuse et de lois indulgentes, devraient récolter le bonheur et la prospérité ; mais voici que tout d'un coup lui-même et beaucoup d'autres se trouvèrent victimes de toutes sortes de souffrances, et parfois complètement ruinés. Devant ces scènes de détresse, il pensa, « Qu'est-ce que ces habitants avaient fait ? Comment pouvait-on les accuser des crimes politiques de leurs provinces respectives ? Ils étaient tous cultivateurs, pères de famille, simples laboureurs dont les opinions insignifiantes, s'ils en avaient véritablement, ne pourraient pas être de la moindre conséquence, tellement ils étaient retirés dans ces cantons lointains..... »². Un autre spectacle également navrant et inexplicable était celui des passions de la foule qui se manifestaient dans les actions de certains membres « patriotards »

1. Voir dans *Sketch etc. (Univ. of Cal. Chronicle)*, vol. XXVIII, N° 2) la description de Lima, p. 157-158 ; les remarques sur l'effet de l'agriculture, p. 162 ; et surtout la conclusion de l'essai, p. 163.

2. Phrases inédites de *The Frontier-Woman*, Mss. Am. Farm. vol. II. (Trad. R.) L'original « What had these inhabitants done ? how could they be charged with the political crimes of their respective provinces, they were all farmers, fathers of families, meer [*sic*] husbandmen whose insignificant opinions if they entertained any could be of no consequence secluded as they were in these distant retreats... »

des comités populaires ; c'était du jacobinisme avant la lettre qu'il avait déjà vaguement ressenti dans ses relations avec certains ouvriers agricoles. L'Américain, avait-il écrit, est un nouvel homme qui a abandonné ses anciens préjugés ; maintenant il demande avec étonnement, « aurais-je jamais pu croire qu'un peuple de cultivateurs, qui ne connaissaient que leurs charrues et la direction de leurs économies rurales, pourrait posséder, comme les nations plus anciennes de l'Europe, les embryons de ces tendances qui tachent actuellement notre société » ? ¹ Et il constate tristement, « Mais pourquoi m'étonner de ce phénomène politique ? Les hommes sont les mêmes dans tous les âges et parmi toutes les nations. A l'exception de quelques préjugés et habitudes, les mêmes passions se cachent toujours dans nos cœurs.... » ². Cette Amérique idéale perdit ainsi pour Crève-cœur un peu de son éclat ; le temps avait apporté d'importantes modifications à ses théories. Les corrections s'étaient faites dans son esprit, pourtant il n'a jamais corrigé les pages écrites avant la guerre à la lumière des tristes expériences antérieures. Les « lettres d'avant-guerre » et celles de la guerre restent deux parties inassimilées de son œuvre ; il n'a pas essayé de les combiner pour refaire un nouveau tableau d'ensemble de l'Amérique. Dans les pages de ses livres il était toujours l'enthousiaste qui prônait l'idéal d'un beau pays philosophe conçu sous l'étoile des « lumières » ; en réalité son enthousiasme s'était un peu refroidi et il accueillit la Révolution française avec appréhension. Malgré tout, la foi en son idéal était profonde et survécut à beaucoup de chocs ; on est presque touché de trouver sous sa plume, dans les dernières années du siècle alors qu'il vivait en Europe, des mots si analogues à ceux qu'il avait écrits vingt-cinq ans auparavant : « Pendant cette longue époque de malheurs qui désoleront l'Europe, l'Amérique Septentrionale s'enrichira des dépouilles de l'ancien monde, comme l'Italie après la conquête de Constantinople ; elle se peuplera, se fortifiera, deviendra sage, aux dépens de nos principes ; et servira d'asile aux malheureux qui peuvent abandonner l'Europe : — C'est la seule consolation qui reste à l'espèce humaine : les Forêts de l'Amérique leur offrent un asile, à moins que le démon de notre race n'y transporte aussi et les massacres et les principes du jour.... » ³.

1. *Sketches*, p. 178 (trad. R.).

2. *Ibidem*, p. 179 (trad. R.).

3. Inédit. L'introduction à *Esquisse de Ma Vie*, etc., écrite vers 1797, déjà citée, ci-dessus, p. 160 note 2.

Il est presque inutile d'insister sur le fait que, comme penseur, Crèveœur n'est ni original ni systématique ; il n'est nullement créateur dans les pages de ses écrits où il essaie de définir en termes généraux l'Amérique anglaise. Ici il ne répète que ce que Berkeley, Raynal, et beaucoup d'autres avaient dit avant lui ; en effet on peut le considérer, ainsi que le fait M. Chinard, comme l'héritier de toute cette longue suite d'écrivains, qui, depuis les premières découvertes au Nouveau-Monde, avaient dépeint une Amérique plus fertile, plus sage, et plus libre que la vieille Europe corrompue et perdue dans les ténèbres¹. S'il n'y avait que ce côté théorique des œuvres de Crèveœur, on ne pourrait pas le considérer comme un écrivain original, mais simplement comme le vulgarisateur d'un idéal qui a puissamment agi sur l'histoire. Mais il y a un autre côté de ses écrits qui leur donne leur vraie originalité et qui les élève bien au-dessus de la catégorie des ouvrages purement fantaisistes et théoriques sur l'Amérique. Crèveœur nous a donné des détails précieux sur les travaux ordinaires d'un cultivateur de l'époque, des observations intelligentes sur les Américains ses contemporains, et sur les forces qui étaient en train de les former. Il a su décrire les disputes qui séparaient les colons du Connecticut et les Pennsylvaniens dans la vallée de la Susquehanna ; il a montré la sauvagerie et la vie dissolue sur la frontière ; il a consacré des lettres tout entières aux difficultés contre lesquelles le cultivateur devait lutter ; il a fait la satire de la fureur intolérante de la foule en temps de guerre civile. Par une phrase heureuse il nous montre combien sa vue de l'Amérique était enracinée dans la réalité : « Il n'est pas facile à ceux qui n'ont guère vu d'arbres de se faire une idée du travail qu'il faut pour les abattre, les équarrir, et les refendre en ma-

1. CHINARD, *Les Réfugiés huguenots... avec introduction sur le mirage américain*, p. 74 : « Cent ans plus tard un colon philosophe Saint John de Crèveœur mettra la dernière touche au rêve de bonheur, d'aise, et de paresse dont se bercent les émigrants en Amérique, dans ses fameuses *Lettres d'un Cultivateur Américain*, et à cette date le mirage aura pris une telle netteté qu'il paraîtra plus vrai que la réalité ». Ce jugement est beaucoup plus juste que celui d'un professeur américain (P. KAUFMAN dans FOERSTER, *The Reinterpretation of American Literature*, p. 120) qui dit : « Crèveœur represents a significant realization of radical differences between the civilization of the Old and New World. In his very question : What is an American ? appears a new consciousness of the separation which dates from 1620, and his answer that the American is a new man who acts upon new principles, shows distinctly formulated belief ». Ce sont les mots « *a new consciousness* » qui me semblent inexacts.

driers et en poteaux »¹. Et dans une autre page, il écrit : « Rien n'est plus facile que de voyager sur une carte : nos doigts glissent facilement sur les ruisseaux, les torrents et les montagnes. Mais traverser en réalité une étendue de cent milles, accompagné de huit enfants, de bétail, de chevaux, de bœufs et de moutons, c'est rencontrer mille difficultés imprévues »². Et le côté idyllique de la vie en Amérique sur lequel il aimait tellement s'attarder, qui oserait dire que cela n'existait pas, et que l'Amérique du dix-huitième siècle ne correspondait pas au moins en quelques détails au rêve d'une république agricole que les philosophes s'étaient formé d'elle ? En tout cas beaucoup d'autres voyageurs furent séduits par une simplicité et un bonheur champêtres qu'ils croyaient trouver alors en Amérique ; le mérite de Crèveœur c'est d'avoir compris le prix de ce bonheur, d'avoir vu et la réalité et l'idéal. Celui qui lira les livres de Crèveœur avec un esprit critique, qui saura distinguer ce qui est observation directe et ce qui est spéculation théorique, qui aura la patience de chercher l'expression complète de sa pensée dans les premières versions anglaises de ses écrits et qui complètera cette lecture par l'étude de la vie et de la correspondance privée de l'homme — celui-là trouvera un document précieux sur l'Amérique du dix-huitième siècle, et il comprendra tout le tort que l'on aurait à le dédaigner en le considérant comme un « voyageur romantique » sans valeur documentaire. On peut aujourd'hui étudier Crèveœur dans cet état d'esprit, mais les contemporains ne le pouvaient pas, et, à vrai dire l'on avait alors quelques raisons de le traiter comme l'ont fait certains, en faiseur de jolis romans.

COUPURES ET RETOUCHES

Ce tableau assez complet et équilibré de l'Amérique que connaissait véritablement Crèveœur et qu'il était même capable de peindre, subit des modifications radicales. Le premier grand changement se fit dans la publication de la première édition du livre à Londres en 1782. Comme on le sait, ce livre comprenait douze lettres, le quart à peine de celles que Crèveœur avait composées. Les omissions sont peut-être plus significatives que le choix des lettres publiées. Tout d'abord on ne trouve pas dans ce recueil les quatre

1. *Am. Farm.* p. 63. (Trad. R.) L'original : « It is not easy for those who seldom saw a tree to conceive how it is to be felled, cut up and split into rails and posts ».

2. *Sketches*, p. 208 (trad. R.)

lettres sur les *Rural Subjects*, celles qui contiennent les pages les plus réalistes du Cultivateur Américain, celles où l'on trouve le plus de détails minutieusement exacts sur les travaux d'une ferme américaine et où l'auteur insiste le plus sur les difficultés de cette vie. On ne trouve pas non plus la lettre intitulée *Reflections on the Manners of the Americans*, qui fait pour ainsi dire pendant à la *History of Andrew the Hebridean* par sa description de l'évolution d'un colon qui finit dans l'égoïsme et la corruption. Enfin, comme nous l'avons déjà vu, les *Landscapes* et les autres esquisses montrant les passions aveugles qui avaient éciaté au moment de la guerre civile ne figurent pas dans cette édition. Pourtant toutes ces lettres sont essentielles pour se faire une idée complète de l'Amérique d'alors, elles contrebalancent les lettres plus optimistes. Dans les douze lettres publiées on pouvait bien entendu trouver des réserves, des détails précis, du réalisme, mais en général c'est le côté optimiste, idyllique et théorique qui fait le ton prédominant de ce recueil, et qui frappait le plus le lecteur. A qui doit-on attribuer la responsabilité de cette première grande modification ; fut-elle le résultat du hasard ou d'un dessein délibéré ? Je crois avoir déjà montré que l'omission de certaines des lettres sur la guerre s'explique par les circonstances de la vie de l'auteur ¹ ; peut-être y avait-il dans l'omission d'autres lettres un désir analogue de ménager les sentiments des Américains, parmi lesquels sa famille résidait toujours et au milieu desquels il comptait toujours reprendre sa vie. Il est tout aussi possible que Crève-cœur ait simplement choisi parmi ses manuscrits les lettres qu'il trouvait les meilleures et qui pourraient davantage intéresser le public, sans se soucier du tout de l'impression d'ensemble. Les éditeurs Davies et Davis, si toutefois ce sont eux plutôt que l'auteur qui firent le choix, eurent peut-être quelque arrière-pensée : on a suggéré que, comme beaucoup d'autres libéraux anglais, ils se lassaient d'une guerre à laquelle ils avaient toujours été opposés, et qu'ils espéraient en publiant un tableau favorable de l'Amérique contribuer à une fin plus rapide de cette guerre et ensuite à une réconciliation entre l'Amérique et l'Angleterre. Mais ne peut-on aussi bien y voir l'habileté des éditeurs qui connaissaient bien leur public et qui savaient le genre de livre à succès ? Ce sont là questions auxquelles il est impossible de répondre avec certitude sans plus de documents sur le passage de Crève-cœur en

1. Ci-dessus, p. 164-165

Angleterre de décembre 1780 jusqu'en août 1781. On doit donc conclure en constatant cette modification, sans pouvoir l'expliquer.

Le tableau de l'Amérique que présentaient les *Lettres d'un Cultivateur Américain* publiées à Paris en 1784 était encore plus éloigné de l'original tel qu'il existait dans l'esprit et dans les manuscrits de Crèveœur. On a vu dans quel milieu cette traduction fut faite et toutes les influences qui travaillèrent à sa transformation. Ce livre est bien plus complet que celui de Londres, et l'auteur y a mis, surtout dans une série d'esquisses des différentes provinces, beaucoup de détails d'une vraie valeur documentaire ; mais d'autres changements dans le livre font oublier ces détails. Les *Rurals Subjects* avec leurs renseignements précis restent toujours inédits ; on en a pourtant utilisé quelques lignes comme point de départ pour faire *l'Anecdote du Sassafras et de la Vigne Sauvage* et *l'Anecdote du Chien Sauvage*, pages qui devaient être connues et goûtées par dessus toutes les autres ! Les *Reflections on the Manners of the Americans* figurent dans cette traduction ; mais le colon peu sympathique de l'original se trouve transformé en vertueux S. K., et la lettre contient en outre le dialogue avec le sauvage Aréma, et se termine avec la description du bosquet et du monument élevé à l'industrie agricole ! Des changements de ce genre ne sont que typiques d'une quantité d'autres ; et, insistons là-dessus une fois de plus, le langage même de cette traduction colorait le fond du livre. Ce français raffiné et littéraire que Crèveœur apprit chez M^{me} d'Houdetot était le même langage qui avait servi pour toutes les idylles à la manière de Gessner, les scènes champêtres à la Rousseau, et les effusions philosophiques de Raynal ; inévitablement, ce langage employé dans le *Cultivateur Américain* évoquait souvent des images très éloignées des objets qu'il voulait décrire ; ainsi se faisait une sorte d'assimilation de l'Amérique avec le rêve pastoral cher à l'imagination des littérateurs européens. Dans les pages de la traduction française de Crèveœur on sent les échos des heures qu'il a passées en compagnie de Saint-Lambert, et non pas, malheureusement, les soirées chez Buffon. En somme, le tableau de l'Amérique que donnaient les *Lettres d'un Cultivateur Américain* était dans ses grandes lignes celui que se faisait déjà l'imagination française de l'époque. Si on le compare avec celui que Crèveœur connaissait en réalité, on voit qu'il a laissé de côté les pages les plus précises et les plus originales, il en a embelli d'autres pour se conformer aux goûts de ses protecteurs, il a gardé toutes les pages théoriques et

générales pour les souligner et les multiplier. Dans la deuxième lettre de cette édition française l'auteur propose déjà, « le flambeau philosophique à la main, » de donner une idée générale du continent, et l'on sent dans cette lettre comme on le sentira un peu partout à travers le livre, qu'ici l'appel est au philosophe, à « l'amateur de l'espèce humaine » plutôt qu'à l'émigrant et à l'humble comme dans le livre original. Le paragraphe suivant suffira pour donner une idée de la conception générale de l'Amérique présentée par le livre de Crèveœur à sa troisième étape :

« Viens parmi nous, Voyageur Européen ; — ici tu te reposeras à l'ombre de nos vergers, tu iras méditer dans la solitude de nos forêts ; — ici tu te réjouiras dans nos champs en conversant avec nos Laboureurs intelligents ; tu observeras la terre, les montagnes et les marais tels qu'ils sont sortis des mains de la nature. Ici tu verras une nouvelle race d'hommes, indomptables et incapables d'être civilisés. Plus heureux peut-être dans leur état que dans celui qu'on a vainement essayé de leur faire prendre ;..... Tu iras voir nos grands lacs, ces mers intérieures et immenses qui étonnent le spectateur. Tu monteras sur la cime des Apalaches, tu contempleras d'un côté ce que nous avons déjà fait depuis les rivages de la mer ; de l'autre, ce qui nous reste à faire pour peupler et défricher la profonde étendue de cette quatrième partie du monde. Si tu aimes mieux remplacer l'illusion des vains souvenirs, les regrets inutiles, la stérile admiration des ruines d'Italie par la vue de tant de scènes instructives et nouvelles que présente ce continent, tu préféreras, j'en suis sûr, la vue de trois cents lieues de pays nouvellement défriché ; tu préféreras le riant aspect d'une plantation mise en valeur, par la seule industrie du propriétaire ; tu préféreras la vue d'une vaste grange américaine remplie des moissons d'un seul colon, à celle des débris inutiles du temple de Cères »¹

On est loin dans ces paragraphes de ce cultivateur qui avait voulu décrire dans ses moindres détails la vie qu'il connaissait et qu'il aimait. On trouvera les mêmes différences si l'on compare avec le dessin de Pine-Hill fait par Crèveœur lui-même la gravure allégorique de l'Amérique qui sert de frontispice au premier volume des *Lettres* de 1787, et celle qui illustre *l'Anecdote du Sas-safras et de la Vigne*, — la réalité et le rêve². L'Amérique dépeinte dans le dessin de la ferme de Pine-Hill, que nous connaissons mieux en effet que les lecteurs contemporains de Crèveœur, est toujours présente même dans la traduction française des *Lettres*, mais elle

1. *Cult. Am.* 84, vol. I, p. 45-46.

2. Voir ci-dessus, frontispice, et planche en face de la page 40.

était presque perdue de vue par les lecteurs éblouis de la magnifique vision philosophique de cette belle Amérique entourée de ses enfants, qui jouissent de la paix et de la prospérité. Paradoxe ironique : l'Amérique qu'admiraient dans les *Lettres d'un Cultivateur Américain* beaucoup de lecteurs Européens n'était que le pays créé par leur propre imagination et leurs propres préjugés ; ayant versé dans le livre leurs théories et leur poésie ils pouvaient ensuite le lire pour confirmer leurs idées et pour flatter leurs goûts ! On ne peut pas s'empêcher de se demander ce qui serait arrivé si Crève-cœur avait pu compléter son livre, comme il l'avait commencé, dans la solitude de Pine-Hill ; peut-être aurait-il pu conserver dans le livre le tableau équilibré et varié de l'Amérique qu'il avait dans l'esprit. Les lecteurs auraient ainsi eu un livre d'une plus grande valeur documentaire, mais sans doute l'auraient-ils beaucoup moins aimé et moins lu, car, (et c'est ce que les paragraphes suivants montreront), chacun aborde ce livre avec ses propres préjugés, il le lit inévitablement dans le sens de ses propres nécessités et de ses propres désirs.

La plupart des nombreux lecteurs (dans ses différentes éditions) des *Lettres d'un Cultivateur Américain* gardèrent surtout de cette lecture le tableau généralisé d'une Amérique idéale. L'action la plus importante du livre était en effet celle exercée par cette vision sur l'imagination d'hommes de milieux très variés et de pays différents. Les uns se sont contentés de rêver à l'Amérique que leur peignait Crève-cœur ; d'autres sous son charme, ont projeté non pas des châteaux en Espagne mais des fermes en Amérique ; d'autres ont utilisé cet idéal pour combattre les abus chez eux, tandis que leurs ennemis en ont eu peur ; et enfin d'autres encore ont traversé la mer pour vérifier ce rêve dans l'espoir de le réaliser pendant leur propre vie. Plusieurs d'entre eux ont laissé leurs impressions du *Cultivateur Américain* ; à l'aide de leurs témoignages je voudrais suggérer, dans les pages suivantes, le retentissement de ce livre et son influence comme interprète de l'Amérique auprès de l'Europe.

RÊVES ET CHIMÈRES

Des citations de quelques revues suffiront pour montrer la nature des idées de l'Amérique formées par suite de la lecture de Crève-cœur. « C'est au livre même », écrit le *Journal de Paris*, « qu'il faut avoir recours pour y puiser des notions détaillées sur la naissance et les

progrès de ces florissantes colonies..... L'auteur nous montre dans la plupart de ces contrées l'innocence et l'énergie d'un peuple nouveau jointes aux connaissances les plus utiles de notre vieux continent ». Et le même journal plus loin, « Il était réservé à l'Amérique septentrionale, comme nous l'avons observé, d'offrir dès la naissance de ses colonies, la réunion de l'innocence touchante des premiers siècles et des avantages les plus solides de la raison perfectionnée »¹. *L'Année Littéraire* s'exprime ainsi : « Y a-t-il un spectacle plus intéressant pour l'humanité que celui d'un peuple nombreux et florissant, qui, après avoir fertilisé des déserts et des forêts sauvages, jouit des fruits de son industrie à l'abri des lois et de la liberté, heureux par sa simplicité et par ses mœurs, et ne devant ses richesses qu'à son travail. Et c'est l'Amérique, cette contrée longtemps inconnue au reste du monde, si malheureuse depuis sa découverte, si maltraitée de la nature, qui nous offre ce phénomène »². Dans le *Mercur*, Lacretelle écrivit, « Quel pays plus que l'Amérique peut maintenant parler à l'âme et émouvoir l'imagination ? Son sol présente, dans le plus grand des spectacles, le plus beau des contrastes, toute la puissance de l'industrie humaine au milieu de la majesté primitive de la Nature ; et ses mœurs réunissent quelque chose de la simplicité antique aux lumières et aux créations merveilleuses de l'esprit moderne »³. La Harpe voyait dans le livre, « le tableau continu des travaux, des jouissances et des richesses champêtres, des vertus américaines et du bonheur domestique »⁴. Plus tard en 1803, François de Neufchâteau écrit que « M. Saint-Jean de Crève-Cœur, auteur des *Lettres d'un Cultivateur Américain* écrit avec une chaleur persuasive. Ses lettres américaines avaient même été un moment contagieuses. Il exaltait si fort l'état heureux des colons des États-Unis, que beaucoup de ses lecteurs européens s'étaient laissé un peu éblouir de la préférence qu'il donne aux villes, *jeunes et vierges*, du nouveau continent, sur les anciennes cités de l'Europe »⁵.

Beaucoup de ces lecteurs dont parle François de Neufchâteau se trouvaient dans les milieux mondains et littéraires de Paris. « Les femmes de qualité étaient alors enthousiasmées des *Lettres d'un*

1. *Journal de Paris*, 7 février 1785, et 10 février 1785.

2. *L'Année Littéraire*, 1785, tome II, p. 74-75.

3. *Cult. Am.* 87, vol. I, p. xxx-xxxi.

4. LA HARPE, *Correspondance littéraire*, (Paris, 1801), p. 280-281.

5. Dans une note d'introduction au mémoire de Crève-Cœur sur l'acacia, publié dans FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU, *Lettre sur le Robinier*, p. 167.

Cultivateur Américain. Je partageai cet enthousiasme, et je recherchai avec empressement la connaissance de son auteur », nous raconte Brissot de Warville¹. Un jeune Bostonien, Samuel Breck, qui était alors en France pour ses études fit la connaissance de Crèveœur qui devait l'accompagner en Amérique ; dans ses *Souvenirs* il se rappelle que « la renommée obtenue par ses *Lettres*, était pour Crèveœur un passeport jusque dans la plus haute société, et les descriptions romantiques auxquelles il s'était livré dans sa peinture de mon pays, avaient donné à plusieurs des grands seigneurs et des grandes dames le désir de voir un Américain indigène ; entre d'autres il y avait une princesse polonaise qui l'avait prié de m'amener dîner avec elle..... »².

Un des bas-bleus qui était une lectrice assidue de Crèveœur s'appelait M^{me} Cottin, romancière autrefois très connue, auteur de nombreux livres tels que *Élisabeth ou les exilés de Sibérie* et *Amélie Mansfield*. Retirée dans sa propriété de Champlan dans la vallée de l'Yvette, elle envoie à un ami de Paris des livres pour les faire relier. Dans l'envoi M^{me} Cottin met des ouvrages de Mirabeau, de Mably et de Rousseau, « ouvrages politiques que je n'ai point lus, que je ne lirai point encore. Ce genre n'est point à ma portée ». Puis elle ajoute : « Vous trouverez aussi les *Lettres d'un Cultivateur Américain*. Toute Française qui lira cet ouvrage tranquillement assise au coin de son feu, devra rougir de l'inutilité de sa vie, en la comparant aux travaux actifs, aux devoirs journaliers d'une Américaine de Pensylvanie »³. On s'imagine facilement tout ce que M^{me} d'Houdetot fit pour le livre de Crèveœur, dans son propre salon et dans les autres salons qu'elle fréquentait et où elle amenait quelquefois un peu contre son gré, celui qu'elle appelait « l'honest Saint-Jean de Crèveœur, mon Américain »⁴. En effet tous ceux qui fréquentaient alors les salons de Paris ne pouvaient presque pas manquer d'entendre parler de Crèveœur et de ses *Lettres*..... et il est permis de croire que ce livre fournit quelques détails à leur idée de l'Amérique. On pourrait nommer M^{me} de Staël, qui, au moment de

1. BRISSOT, *Mémoires*, vol. II, p. 47-48.

2. S. BRECK, *Recollections*, p. 80 (trad. R.)

3. Lettre écrite à Gramagnac vers 1796 : ARNELLE, *Une oubliée, M^{me} Cottin d'après sa correspondance* (Paris 1914), p. 82-83. (M. André Girodie m'a signalé cette citation).

4. Lettre à Franklin publiée dans CHINARD, *Les Amitiés am. de M^{me} d'Houdetot*, p. 22.

la publication des *Lettres d'un Cultivateur Américain*, était la précoce Germaine Necker faisant déjà figure dans le salon de sa mère, et écrivant des romans sentimentaux sur les souffrances des nègres ! La petite Germaine jouissait de l'amitié de M^{me} d'Houdetot, et dut certainement voir Crèveœur et lire son livre ¹. N'aurait-elle pas puisé dans les pages du *Cultivateur Américain* quelques éléments de cet intérêt qu'elle conserva toute sa vie pour les États-Unis et qui la faisait souvent penser à y voyager ² ? Le nom de M^{me} de Staël en évoque beaucoup d'autres, parmi lesquels celui de Benjamin Constant. Lui aussi dut lire Crèveœur : jeune homme encore, il était à Paris en 1785 et en 1787, où il fréquentait entr'autres le salon de M^{me} Suard, et vers ce même moment il pensait émigrer en Amérique ³. Peut-être y a-t-il quelque souvenir du *Cultivateur Américain* dans ces lignes qu'il adressa en 1787 à M^{me} de Charrière, « Mes plans d'Amérique, madame, sont plus combinés que jamais. Si je ne me marie ni ne pends cet hiver, je pars au printemps. J'ai parlé à plusieurs personnes au fait et je compte aller sérieusement chez M. Adams, avant de quitter Londres, prendre encore de nouvelles informations..... j'emprunterai d'une de mes parentes, qui m'a déjà prêté souvent et qui m'offre encore d'avantage, — huit mille francs, si elle les a, et je me ferai *farmer* dans la Virginie.... » ⁴. Un autre jeune homme, le poète André Chénier, méditait alors un poème épique sur l'Amérique, dans lequel il comptait « parler prophétiquement » des treize États-Unis : « Quelles sont ces treize femmes.... vêtues de telle manière..... avec un tel visage..... dansantes et se tenant par la main » ⁵. Chénier avait lu le *Voyage* du marquis de Chastellux, il a même laissé des notes sur l'*Histoire de Kentucke* de Filson qui parut en français comme « ouvrage pour servir

1. Dans la liste des familles auxquelles M^{me} d'Houdetot présenta Crèveœur, se trouve le nom des Necker. (*Vie*, p. 71). Sur les relations entre M^{me} d'Houdetot, M^{me} Necker et Germaine Necker, voir d'HAUSSONVILLE, *Le Salon de Madame Necker*, vol. I, p. 277 etc., vol. II, p. 26-30.

2. Voir R. L. HAWKINS, *Madame de Staël and the United States*. A la liste des influences qui purent intéresser M^{me} de Staël aux États-Unis, donnée par HAWKINS à la page 5 de son livre, on devrait ajouter les conversations entendues dans le salon de M^{me} Necker et les lectures de jeunesse.

3. Le nom de Suard se trouve dans la liste déjà citée, *Vie*, p. 71.

4. G. RUDLER, *La Jeunesse de Benjamin Constant*, p. 250-251.

5. A. CHÉNIER, *Œuvres poétiques* (éd. MOLAND, Paris 1884), vol. II, p. 131-168 : notes et fragments d'un long poème épique projeté vers 1785.

de suite aux *Lettres d'un Cultivateur Américain* », par conséquent il semble qu'il dut aussi lire Crèveœur et que celui-ci contribua à sa vision exaltée de l'Amérique¹. Une M^{me} d'Houdetot, ou un Benjamin Constant n'avaient jamais l'occasion de mettre à l'épreuve d'un voyage leur enthousiasme pour l'Amérique ; la lecture de Crèveœur enflamma leur imagination sans les pousser plus loin. Nous parlerons un peu plus tard d'autres personnes de ce même milieu qui eurent l'occasion de visiter les États-Unis, et de contempler tantôt comme spectateurs, tantôt comme acteurs, une ferme américaine. Il serait bien entendu absurde de supposer que le livre de Crèveœur seul eût réussi à susciter chez ces différents individus leur intérêt pour l'Amérique : son livre n'était qu'une unité d'une longue liste d'ouvrages sur ce même sujet, et ces ouvrages eux-mêmes ne représentaient que l'une des influences qui dirigeaient les regards des contemporains vers l'Amérique.

NOTES DISCORDANTES

Tous ceux qui lurent les *Lettres d'un Cultivateur Américain*, ne partageaient pas cet enthousiasme pour le livre et pour l'Amérique qu'il dépeignait. Les critiques les plus féroces ne sont qu'une autre preuve de la vogue de l'ouvrage de Crèveœur : Ayscough, par exemple, n'aurait pas pris la peine d'écrire son pamphlet, *Remarks on the Letters from an American Farmer*, s'il n'avait été frappé de la renommée dont jouissait le livre qu'il attaquait. « La manière agréable et romantique dont sont écrites ces lettres, réputées l'œuvre d'un cultivateur américain », écrit-il, « est calculée pour agir sur les passions, et leur a valu un prestige dans le monde, qu'un ennuyeux écrivain documentaire effacera avec difficulté. La plume de cet écrivain donnerait à une cabane irlandaise l'apparence d'un palais des plus ardemment désirables..... ». Plus loin le même auteur observe que « trop d'habitants dans ce pays [l'Angleterre] ont été trompés par les histoires de Whittington et son chat, du fils de boucher qui devient cardinal, et du forgeron qui devient premier ministre », et il prévoit que le livre de Crèveœur fera d'autres dupes². Dans une autre critique moins féroce que celle d'Ayscough, Mazzei remarque, « j'ai été bien surpris d'apprendre que beaucoup

1. A. CHÉNIER, *Œuvres poétiques*, vol. II, p. 138, 159.

2. AYSCOUGH, *Remarks etc.*, p. 6, 20. (trad. R.).

de personnes s'étaient formé les idées les plus chimériques par la lecture de ce livre » ¹.

Des Américains même, trouvaient que le tableau de leur pays peint par Crèveœur était un peu trop beau. Les citoyens avec lesquels parla un voyageur français nommé Bayard, dans une auberge de la Virginie, tout en admettant le charme des *Lettres d'un Cultivateur Américain*, étaient d'avis que « les Quakers sont loués outre mesure » et que « sa décevante flatterie peut faire beaucoup de dupes. Les faits sont altérés, les anecdotes dénaturées, les espèces et les instincts des oiseaux sont multipliés » ². Washington répondant à un Écossais qui lui avait demandé des renseignements pour quelques-uns de ses compatriotes qui comptaient émigrer en Amérique, recommande les *Letters from an American Farmer*, mais non sans terminer sur un ton de prudence : « Peut-être le tableau qu'il présente, quoique basé sur la réalité, est-il embelli quelquefois de circonstances un peu trop flatteuses » ³. Jefferson, qui d'ailleurs appréciait beaucoup les qualités de Crèveœur, ne pouvait pourtant pas s'empêcher de dire que « *Le Cultivateur Américain* a été trop disposé à voir le beau côté » de l'Amérique ⁴. Crèveœur, « confondu lui-même de son prodigieux succès en France » (pour se servir d'une phrase de Brissot ⁵), était non seulement étonné mais un peu blessé par de telles critiques. En parlant de celles de Mazzei, dans une lettre à M^{me} d'Houdetot, il se défendit ainsi : « Il est difficile de plaire à tout le monde. S'il [Mazzei] avait quitté le canton de l'État qu'il habitait, et que, comme moi, il eût parcouru les frontières et l'intérieur de ces États, particulièrement ceux du Nord, il y aurait cependant vu les scènes que j'ai décrites et que je ne me suis amusé à tracer qu'à cause de la vive impression qu'elles avaient faite sur mon esprit : car auparavant je n'avais jamais pensé à griffonner que quelques mauvaises lettres. Et ne serait-il permis qu'aux grands penseurs, aux beaux diseurs, d'exprimer leurs sentiments ? Au surplus, vous savez chère comtesse, comment et par quel hasard je suis devenu auteur. Je n'ai jamais eu la vanité de me croire écrivain, et

1. MAZZEI, *Recherches*, etc. vol. IV, p. 100.

2. F. BAYARD, *Voyage etc.*, p. 42.

3. Lettre de Washington à Richard Henderson, 19 juin 1788, publiée dans SPARKS, *Writings of Washington*, vol. IX, p. 386.

4. Lettre de Jefferson au comte de Moustier, 9 août 1788, publiée dans CHINARD, *Trois amitiés françaises de Jefferson*, p. 23.

5. *Mémoires*, vol. II, p. 51.

je sais qu'il y a dans ce malheureux livre presque autant de fautes que de lignes ; mais, tel qu'il est, je ne dois ce qu'il contient qu'à l'impulsion instinctive dont je me suis quelquefois senti pénétré..... Si vous vous rappelez la dernière lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire, vous avez dû voir sous quelles couleurs différentes les Européens voyageurs voyaient ce pays. Et pourquoi me serait-il défendu de le voir à ma manière »¹. Il proteste dans des termes très analogues contre les attaques du pamphlet d'Ayscough : « N'est-il pas extraordinaire que vos critiques traitent de romans des choses avérées pour faits, et auxquelles un honnête homme a mis son nom ? Chacun il est vrai, à sa façon de les voir »²... Crèveœur fut étonné des reproches qu'on lui adressait, car, comme nous l'avons bien vu, il avait en réalité une vue parfaitement équilibrée, une longue et riche expérience de l'Amérique, il se rendait parfaitement compte de tout ce qu'il y avait de difficile et de désagréable dans la vie américaine, et il avait peu d'illusions sur le caractère de ses anciens concitoyens. Il voyait donc l'Amérique dans toutes ses nuances subtiles, mais, chose curieuse, que ses lecteurs ne pussent percevoir d'eux-mêmes ces nuances et formuler ces réserves, il ne l'avait pas imaginé ; et il ne semblait pas se rendre compte de la vraie portée de toutes les modifications apportées à son livre. La vraie réponse à ces critiques se trouvait dans certaines lettres inédites qui restaient dans son portefeuille ; mais le public ne pouvait naturellement pas en soupçonner l'existence, ne pouvait non plus lire dans l'esprit de l'auteur, et devait s'en tenir à la page imprimée.

DOCUMENTATION SCIENTIFIQUE

Le Cultivateur Américain avait, comme on vient de le voir beaucoup de succès auprès des mondains et des littérateurs ; il jouissait également de l'estime des historiens et des érudits, qui même lorsque la mode en fut passée, continuèrent à le citer. Ils y puisaient des renseignements qu'ils ont utilisé dans des livres documentaires d'ordre historique et géographique. C'est Dèmeunier dans les quatre volumes consacrés à « l'Économie Politique et

1. Lettre de Crèveœur à M^{me} d'Houdetot, 20 mars 1789, publiée dans *Vie*, p. 378-381. Malheureusement il n'existe de la correspondance de Crèveœur et de M^{me} d'Houdetot que cette lettre unique.

2. Lettre de Crèveœur au rédacteur du *Courier de l'Europe*, 14 avril 1783, publiée dans le *Courier*, 9 mai 1783.

Diplomatique » qu'il rédigea pour l'*Encyclopédie Méthodique* qui cite souvent Crèveœur au cours de ses articles sur les différents États de l'Amérique¹ ; ou les Allemands, Moser, Ebeling, Sprengel et Zimmermann dans leurs compilations sur les États-Unis² ; Bonnet, Chas et Lebrun, dans des recueils français du même genre³ ; et enfin l'auteur anonyme d'un *Historical Review and Directory of North America* publié à Dublin⁴. Crèveœur est également cité dans les livres de voyage tels que ceux des Français, Bayard et Brissot⁵, de l'Allemand Schöpf⁶, et même de l'Italien Luigi Castiglioni⁷. Il ne faudrait pas oublier que ces livres étaient lus par des personnes qui avaient des relations avec l'Amérique ou qui comptaient y aller, et que certains d'entre eux étaient destinés même aux émigrants : par leur intermédiaire l'ouvrage de Crèveœur exerça une action. Presque tous ces livres citent les lettres sur les îles de Nantucket et de Martha's Vineyard et surtout les détails sur la pêche à la baleine, et il semble même que le *Cultivateur Américain* ait beaucoup fait pour faire connaître ces îles en Europe⁸. En janvier 1787 arriva dans le port de Rouen le brigantin *Sally* de Nantucket, avec le capitaine Coffin, membre de la société des Amis. En rapportant ce fait dans le *Journal de Normandie*, le rédacteur pense tout naturellement au livre de Crèveœur et écrit : « La conversation du capitaine Coffin nous a

1. Les volumes 59, 60, 61 et 62 de l'*Encyclopédie Méthodique*, qui parurent de 1784 à 1788. Voir au volume I (59) l'article sur le *Connecticut* ; au volume II (60) les articles *États-Unis*, *Delaware*, et *Nouveau-Jersey* ; au volume III (61) les articles *Massachusetts* et *Pensylvanie* ; et au volume IV (62) les articles *Nouvelle-York* et *Vermont*. DÉMEUNIER avait tendance à citer les superlatifs de Crèveœur plutôt que les passages plus sobres : des phrases telles que « Je ne connais dit le Cultivateur Américain, aucune partie de l'Amérique qui soit aussi riche etc. » (article sur le Delaware) ; « Je ne crois pas dit l'auteur du *Cultivateur Américain*, qu'il y ait dans l'univers une rivière dont les rivages soient plus fertiles » (article sur le Connecticut) ; etc.

2. Voir ci-dessus, p. 71, 100.

3. J. E. BONNET, *États-Unis de l'Amérique à la fin du XVIII^e siècle*, vol. I ; p. 285, vol. II, p. 12, 180 (voir ci-dessus, p. 132, note 3).

CHAS ET LEBRUN, *Histoire politique et philosophique de la Révolution de l'Amérique septentrionale* (Paris, an IX), p. 31.

4. Voir ci-dessus, p. 67.

5. Voir ci-dessus, p. 92.

6. Ci-dessus, p. 72, note 3.

7. *Viaggio Negli Stati Uniti dell' America* (Milan, 1790), vol. II, p. 169.

8. J'ai trouvé mention de ces lettres dans plus de douze recueils et revues différents parmi lesquels les *Voyages en France* d'ARTHUR YOUNG.

confirmé ou expliqué la description que les *Lettres d'un Cultivateur Américain* donnent sur cette île, fécondée par le travail de ses possesseurs. L'extrait suivant nous a semblé propre à exciter l'émulation de ceux qui ignorent ces triomphes de l'industrie sur la stérilité sans ennuyer les personnes qui ont été à portée de lire cet intéressant ouvrage..... ». Il s'ensuit un long extrait de la description de Nantucket donnée par Crèveœur¹. Ce détail aide à comprendre comment les gens assimilaient les pages du *Cultivateur Américain* à leurs idées de l'Amérique.

LEVAIN DE RÉVOLUTION

Sous leur titre inoffensif, les *Lettres d'un Cultivateur Américain* renfermaient des idées libérales et même révolutionnaires, qui bien qu'elles ne semblent plus audacieuses parce qu'elles sont devenues aujourd'hui partie intégrale de nos dogmes courants, ne contribuaient pas moins à alimenter la pensée libérale de l'Europe de la fin du dix-huitième siècle. Ce livre, vu plus spécialement dans ses rapports avec la France des dernières années de l'Ancien Régime, se range à plus d'un titre, parmi les nombreux livres qui forment « la littérature prérévolutionnaire ». Crèveœur avait des relations parmi des gens qui devaient quelques années plus tard jouer un rôle dans la Révolution², et son livre était connu d'un plus grand nombre encore. On sait que l'exemple américain agissait comme un stimulant puissant sur les événements de France : je voudrais suggérer ici que certains des chefs qui se servirent le plus souvent du nom des États-Unis s'étaient formé leur idée de l'Amérique en partie des images que leur fournissait le *Cultivateur Américain*. C'est surtout dans les milieux girondins, « la bourgeoisie révolutionnaire », que l'on peut observer les traces laissées par le livre de Crèveœur sur les imaginations. Et sur personne plus que sur Brissot de Warville. Celui-ci fit la connaissance des *Lettres d'un Cultivateur Américain*, dans leur première édition anglaise au moment où il vivait à Londres. Dès cette première lecture Brissot fut conquis et accepta le tableau américain présenté par Crèveœur comme le vrai visage de l'Amérique. Il en parla avec enthousiasme

1. *Journal de Normandie*, 3 janvier 1787.

2. Voir ci-dessus p. 37.

dans le *Courier de l'Europe* auquel il collaborait ¹, et dans son propre *Journal du Lycée de Londres*, il louait avec la même ferveur la vertu et la simplicité des mœurs que l'on pouvait contempler dans les pages de Crèveœur ². Il alla jusqu'à voir dans le *Voyage en Amérique* du marquis de Chastellux une attaque dirigée contre les *Lettres d'un Cultivateur Américain*, et dans son pamphlet contre l'ouvrage de Chastellux il affirme une fois de plus sa foi en l'Amérique dépeinte par Crèveœur. Après avoir cité de longs passages du livre de ce dernier, Brissot s'exclame : « Quel lecteur glacé ces tableaux si touchants n'ont pas ému, pénétré, transporté en Amérique, au milieu des Quakers, enthousiasmé pour la vie patriarcale ? Quel lecteur s'abandonnant à ses rêves agréables, n'a pas désiré de devenir comme eux, bon, simple, l'enfant de la nature ? Quel lecteur enfin, n'a pas intérieurement rendu hommage à cette secte comme à la plus morale, à la plus édifiante, à la plus sainte de toutes les sectes ?... Et vous voulez, Monsieur, détruire cet enchantement ?... Vous, qui n'avez vu l'Amérique que dans des Camps, au milieu du tumulte des armes.... Vous démentez un Américain même, un Cultivateur qui n'a prononcé son jugement qu'après vingt-sept ans d'observations faites à loisir au sein de la paix, de la confiance, de l'amitié... » ³

Vers le même moment où il fit publier ces lignes Brissot fit la connaissance de l'auteur de ce livre qui l'avait rempli d'une vive admiration ; il devait un peu plus tard éprouver quelque déception dans ses relations personnelles avec Crèveœur, mais il ne récusait jamais l'autorité des *Lettres d'un Cultivateur Américain* ⁴. Il rêvait toujours à l'Amérique : « J'étais las du despotisme sous lequel la France gémissait », écrit-il dans ses *Mémoires* « homme de lettres, je ne voulais pas plier le genou devant les idoles du jour, et cependant je ne pouvais parvenir à exister que par cette bassesse. J'aimais mieux exercer dans les États-Unis quelque métier pénible, mais peut-être pouvais-je espérer que mes talents m'y procureraient un jour de l'aisance. Élever d'ailleurs mes enfants, loin de la vue du

1. *Courier de l'Europe*, (14 avril 1783), vol. XIII, p. 167-8.

2. *Journal du Lycée de Londres*, tome II, p. 286.

3. BRISOT, *Examen critique des Voyages... de Chastellux* etc. (Londres, 1786), p. 18-19. Brissot préférait cet ouvrage à tous ceux qui étaient sortis de sa plume, (*Mémoires*, vol. II, p. 47).

4. *L'Examen* porte la date du 1^{er} juillet 1786 et un post-scriptum du 20 juillet. Crèveœur en congé, fut en France de juin 1785 à juillet 1787.

tyran était ma plus douce espérance, mon plaisir suprême ; j'aurais tout donné pour l'obtenir »¹. Étant ainsi déterminé à faire le voyage d'Amérique, Brissot cherchait tous les moyens d'y parvenir. Il espérait à un moment se faire donner le « titre d'historiographe de la marine française », poste dont les fonctions l'obligeraient à faire des voyages² ; mais c'est son ami Clavière qui rendit le voyage possible. Brissot partit en juin 1788 comme agent des financiers Clavière, Cazenove et Stadinski ; il devait réunir pour ceux-ci des renseignements très exacts sur la dette domestique du Congrès en vue d'une spéculation qu'ils se proposaient de faire sur les fonds américains³. Il avait d'autres préoccupations également et devait se renseigner sur la possibilité de l'achat de terres pour lui-même et pour des amis qui projetaient une colonie philosophique⁴. Ces buts n'étaient en réalité que des prétextes, au fond Brissot se dirigea vers l'Amérique parce qu'il voulait visiter ce magnifique pays décrit par Crèveœur, et y « observer les effets de la liberté sur les développements de l'homme, de la société, du gouvernement »⁵. Ces effets, inutile de le dire, Brissot les connaissait déjà ; les *Lettres d'un Cultivateur Américain* les lui avaient montrés, son voyage devait tout simplement confirmer des idées préconçues. Dès son arrivée à Boston il rapprochait constamment ce qu'il voyait avec ce qu'il avait lu dans les pages de Crèveœur⁶. Il contemple la région de Hartford : « M. de Crèveœur auquel on a tant reproché de l'exagération est même au-dessous de la vérité dans sa description de ce pays »⁷. Il voit un moulin : « Je me rappelai les éloges

1. BRISSOT, *Mémoires*, vol. II, p. 49.

2. BRISSOT, *Correspondance*, p. 90-91, brouillon d'une lettre à Calonne, 4 avril 1786.

3. BRISSOT, *Correspondance*, p. 179-181, contrat de Brissot avec Clavière, Cazenove, Stadinski. Sur les suites de ces démarches, voir *ibidem*, p. 208-212, le contrat de Brissot avec les Américains William Duer, Andrew Craigie et Daniel Parker ; et surtout le livre d'ELLERY sur Brissot qui contient outre l'étude la plus complète sur ce personnage, nombre de ses lettres qui ne figurent pas dans la *Correspondance* éditée par PERROUD (notamment les lettres échangées entre Brissot et les Américains Craigie et al.).

4. BRISSOT *Correspondance*, p. 184-186, le brouillon d'un questionnaire sur l'Amérique. Voir aussi l'introduction de son *Voyage*, vol. I, p. 16, lettre de Clavière, *Plan d'une colonie à établir en Amérique*.

5. BRISSOT, *Nouveau Voyage etc.*, vol. I, p. 4-46.

6. BRISSOT, *Nouveau Voyage etc.* vol. I, p. 112.

7. *Ibidem*, vol. I, p. 180.

que M. Crèveœur a fait des moulins américains »¹. Il passe par la Porte d'Enfer à New-York : « M. Crèveœur n'en a pas donné une description assez étendue, je crois devoir y suppléer »². Ainsi, pendant tout son voyage il avait dans son esprit le *Cultivateur Américain*, et dans le récit qu'il en publia, il confrontait le témoignage de Crèveœur avec ses propres observations, rappelait les mérites des *Lettres* et renvoyait constamment ses lecteurs aux descriptions de son prédécesseur³. On arrive à la conclusion que le voyage de Brissot aux États-Unis, qui ne dura que quatre mois, n'a rien changé au tableau qu'il s'était déjà fait du pays, grâce aux *Lettres d'un Cultivateur Américain* ; ses idées là-dessus auraient été les mêmes s'il n'avait jamais traversé l'Atlantique. Avant de partir pour les États-Unis au printemps de 1788 Brissot écrivit pour un journal auquel il collaborait, une anecdote américaine rédigée à la manière de Crèveœur⁴ ; son *Nouveau Voyage dans les États-Unis* publié en 1791 pourrait très bien porter le sous-titre d'« ouvrage pour servir de suite aux Lettres d'un Cultivateur Américain ».

Un réformateur zélé, un vulgarisateur né, comme Brissot, ne pouvait pas garder ses enthousiasmes pour lui seul ; inévitablement il répandait dans ses écrits et parmi ses amis sa foi en l'Amérique, qui était comme on l'a vu, l'Amérique des *Lettres d'un Cultivateur Américain*. Toute sa famille partageait cette admiration. Sa femme, née Félicité Dupont, aurait aimé aller s'installer en Amérique où elle se plairait au milieu des travaux champêtres et jouirait du bonheur de vivre avec son mari et de partager ses réflexions⁵ ; sa belle mère M^{me} Dupont rêvait à un projet de réunir toute la famille

1. *Ibidem*, vol. I, p. 275.

2. *Ibidem*, vol. I, p. 226.

3. Voir ci-dessus, p. 92, note 5.

4. *Analyse des Papiers Anglais*, vol. II, p. 193-98, (février, mai 1788). Sous le rubrique *Mélanges*, on lit, « Vous avez lu sans doute, messieurs, avec le plus tendre intérêt l'Histoire de l'établissement de la Vallée des Cerises, qui se trouve dans le 3^e volume de la nouvelle édition des *Lettres d'un Cultivateur Américain*, par M. Saint-John de Crèveœur. Je suis bien surpris qu'il n'y ait pas encadré une anecdote infiniment intéressante qui appartient à cette Histoire, dont il m'a lui-même raconté les détails, et dont il avait connu les personnages. Permettez-moi de vous adresser ces détails, qui pourront plaire aux Lecteurs sensibles, et qui aiment le spectacle des mœurs simples et rurales ». Il s'ensuit l'anecdote d'un Irlandais, George Macdermot, qui retrouva sa fiancée en Amérique. C'est un pastiche parfait !

5. Voir surtout lettre de M^{me} Brissot à son mari, 17 août 1788, dans BRISLOT, *Correspondance*, p. 204-207.

là-bas dans une ferme américaine¹ ; et même son fils Sylvain, âgé alors de deux ans et demi, « aimait toujours à s'entretenir du voyage de l'Amérique² ! » D'autres membres de la famille parvinrent à s'établir en Pensylvanie : François Dupont, le beau-frère de Brissot, y alla en 1789 ; dans ses bagages se trouvaient les *Lettres d'un Cultivateur Américain*, car on sait que c'est lui qui prêta son exemplaire à Miers Fisher³. Il écrivit à un ami en France, « J'ai acheté 800 arpents de terre et avec mon goût pour la simplicité, la sobriété, le grand exercice, la retraite et l'indépendance, j'espère y vivre heureux, et voir dans quelques années, à l'aide de quelques bras auxiliaires, l'aisance régner autour de ma petite maison rustique⁴. » Hélas cette aisance tardait toujours à venir, le climat de Pensylvanie n'était pas si beau qu'il l'avait cru, il était même question de rentrer en France, et puis, après avoir rempli pendant quelque temps les fonctions de consul de France à Philadelphie, la mort survint subitement vers la fin de septembre 1793⁵. Nancy Dupont, qui alla en Pensylvanie pour rejoindre son frère, s'y maria quelques mois après la mort de celui-ci, et plus tard, après la mort de son mari, retourna en Europe. Les rêves de cette malheureuse famille aboutirent à la tristesse et à la tragédie. Il y avait d'autres rêves et d'autres projets qu'ils partageaient avec des amis et des relations. Tel le projet d'une « société agricole ou d'amis » dont Brissot a laissé le plan parmi ses papiers⁶. Cette société, dont l'objet était « de se régénérer en se rapportant vers la culture de la terre, et régénérer ses semblables par une éducation rurale », devait compter parmi ses membres Brissot et sa famille, un Anglais Robert Pigott, Roland de la Platière et sa femme, Lanthenas, Bancal des Issarts et d'autres. On cherchait pour y réaliser leur projet un domaine à la campagne ; la Bourgogne, la Normandie, le Puy-de-Dôme étaient considérés comme régions possibles ; pourtant, à mesure que les événements se précipitaient en France, certains des intéressés pen-

1. *Ibidem*, p. 231-233, lettre de M^{me} Dupont à son fils François, 25 avril 1789.

2. *Ibidem*, p. 207.

3. Ci-dessus, p. 102.

4. BRISOT, *Correspondance*, p. 217-219, lettre de Dupont à Jeanneret, 15 mars 1789.

5. On peut suivre la carrière de Dupont et de sa sœur, Nancy, dans leurs nombreuses lettres publiées dans la *Correspondance* de BRISOT.

6. *Ibidem*, p. 461-463.

chaient pour l'Amérique comme offrant plus d'avantages ¹. Lanthenas, en discutant les difficultés qu'ils rencontraient alors, écrivit à Bancal des Issarts. « Cependant, si quelque chose ne se fait je n'aurai jamais le courage de me planter seul... Je me retourne donc encore, alors vers l'Amérique ; et je désire que nous ayons réponse sur les pouvoirs que nous avons donnés d'acquisition. La terre y a plus d'étendue, on n'est point, quand on y est une fois, attristé de la difficulté que les hommes ont à se contenter sur une terre toute occupée, toute pleine ². » Comment ne pas voir dans un tel projet, conçu par des gens qui étaient tous des lecteurs fervents de Crève-cœur, les traces du charme exercé par les *Lettres d'un Cultivateur Américain*?

Un des amis intimes de Brissot, le financier genevois, Etienne Clavière, ayant essayé sans succès d'organiser en Irlande une colonie pour les proscrits de Genève, pensait à un moment à s'établir en Amérique avec sa famille. Il connaissait bien les *Lettres d'un Cultivateur*, quoiqu'il montrât quelque méfiance vis-à-vis de leur auteur. Brissot raconte qu'il présenta Crève-cœur chez Clavière et que « d'après la lecture de son ouvrage, toute la famille, qui avait les mœurs américaines, était ravie de connaître un écrivain qui les avait peintes avec tant de vérité. Clavière fut le seul qui ne partagea pas cet enthousiasme... » ³

Roland de la Platière, et M^{me} Roland ont été également séduits par les *Lettres d'un Cultivateur Américain*. Lors du voyage de Brissot en Amérique, Roland lui écrivit, « Je vous ai tenu fidèle compagnie, Monsieur, dans votre voyage d'Amérique, et Crève-cœur à la main, j'ai souvent envié votre sort. Combien de fois me suis-je écrié : Et moi aussi si j'avais vingt ans de moins !... » ⁴. M^{me} Roland qui joint une lettre à celle de son mari, parle à Brissot de son *Examen du Voyage de Chastellux* et des œuvres de Lavater qu'elle a vu à Zurich. Elle lui demande si la *Physionomie* de celui-ci est connue

1. *Ibidem*, p. 252, 254, 255. 274. Voir aussi l'article de PERROUD dans *La Révolution française* de mars 1902, et des lettres manuscrites de Lanthenas dans les *Papiers Roland*, Bib. Nat., Mss. fr. nouv. acquis., 9534, folios 226-251.

2. Lettre du 9 novembre 1790.

3. BRISSOT, *Mémoires*, vol. II, p. 49. CLAVIÈRE collabora avec BRISSOT à l'ouvrage *De la France et des États-Unis* et fut avec lui un des fondateurs de la Société Gallo-Américaine. Voir les études sur Clavière, dans E. CHAPUISAT, *Figures et Choses d'autrefois* (Paris, 1920), p. 11-170 et dans XXX, *Centenaire de la Nationale. Ancienne Compagnie Royale d'Assurances sur la Vie* (Paris, 1930), p. 6-96.

4. BRISSOT, *Correspondance*, p^a 220 lettre du 30 mars, 1789.

en Amérique et poursuit, « Il me semble que chez un peuple simple, mais éclairé, qui a des mœurs avec des lumières, on ne doit pas trouver si étrange que parmi nous, la science physionomique ; il doit y paraître naturel de pouvoir juger à la vue des gens qui ne cherchent pas à se déguiser ; enfin l'opinion des Américains sur Lavater et son ouvrage, s'ils y sont connus, me semble offrir un trait de leur caractère que je serais bien aise de connaître, car tout ce qui tient aux États-Unis devient intéressant pour quiconque a une âme. Pardon, Monsieur, de mon bavardage. Si j'étais dans quelque colonie du comté d'Orange ou autre, je serais occupé à filer de la toile ou tisser une étoffe ; mais, dans la vie de nos cités, ne pouvant faire les habits de nos maris, il faut du moins penser avec eux, et obligée de vivre en France, conserver et nourrir le goût de la simplicité par l'étude des mœurs d'un peuple nouveau et sage ¹. » Comme autre preuve de l'empreinte laissée par la lecture de Crève-cœur sur l'imagination des Roland, on peut citer un mémoire écrit par Roland en 1785 intitulé, *Aperçu des causes qui peuvent rendre une langue universelle, et observations sur celle des langues vivantes qui tend le plus à le devenir*. ² Vers le même moment où Rivarol constatait l'universalité de la langue française, Roland de la Platière prévoyait l'universalité de la langue américaine ! Il croyait voir rassemblées en Amérique « toutes les données d'après lesquelles on doit juger qu'une langue deviendra universelle. » Il donne ensuite une esquisse rapide de ce pays : « Les habitants des États-Unis, aussi fiers et non moins braves que les Anglais, aussi actifs et non moins industrieux, plus exercés par les malheurs, plus travailleurs par les besoins, sont plus humains, plus généreux, plus tolérants : toutes choses propres à faire goûter les opinions, adopter les usages et parler la langue d'un tel peuple. Cette tolérance qui les distingue aura plus d'empire qu'on n'imagine, et contribuera singulièrement à l'extension de leur puissance. Le sensible auteur des *Lettres d'un Cultivateur Américain* nous le fait déjà bien juger, lorsqu'il nous développe les sages principes de la politique

1 Ibidem, p. 223. La référence au comté d'Orange est évidemment un souvenir des *Lettres d'un Cultivateur Américain*.

2. Mémoire envoyé à l'Académie de Rouen le 15 octobre 1785. Manuscrit inédit conservé à la Bib. Nat. dans les *Papiers Roland*, Mss. fonds fr. nouv. acquis. 6243, folios 70-80. Roland communiqua ce mémoire également à l'Académie de Lyon. Voir F. BALDENSBERGER, *Études d'histoire littéraire*, vol. I, p. 42, et son article dans *Modern Philology* (décembre 1917), vol. XV, p. 91-92, où se trouve une longue citation du mémoire de ROLAND.

de cette heureuse contrée, lorsqu'il nous dépeint la paix des familles, l'union des citoyens, indépendants de toute opinion, et l'affluence des étrangers de tous les pays, venant chercher sur cette terre nouvelle la liberté, la protection, les secours fraternels, et l'active bienveillance qu'on est toujours certain d'y trouver... » Les paragraphes qui suivent ne sont guère que le résumé de la philosophie du *Cultivateur Américain*, et conduisent Roland à la conclusion que la langue d'une telle nation, dont les opinions tendent déjà à devenir si répandues, sera un jour la langue universelle ¹ !

Ainsi dans l'imagination d'un Brissot, d'un Ro'and, d'une M^{me} Roland, des souvenirs du *Cultivateur Américain* s'entremêlaient avec leurs pensées sur les États-Unis ; le livre de Crèveœur leur fournit non pas des renseignements précis mais plutôt un vague idéal et surtout un cadre, une mise en scène, pour les nouvelles d'Amérique qui leur parvenaient d'autres sources. Le fait ne manque pas d'importance, car ces trois personnes aussi bien que certains de leurs collaborateurs, devaient exercer une grande influence sur les fortunes de la Révolution tant en France qu'à l'étranger ². Et c'est précisément ce groupement qui avait le plus souvent le mot Amérique sur les lèvres, qui puisait aux sources américaines des exemples et des précédents et qui y cherchait un idéal ³. Crèveœur par son livre, collaborait en quelque sorte à l'œuvre des Brissotins, mais, comme on l'a vu, il resta lui-même soigneusement à l'écart des événements publics. Cette collaboration n'a peut-être pas été entièrement heureuse, car, on peut le voir aujourd'hui, Crèveœur était beaucoup plus réaliste que son livre ne donnait à croire et il avait beaucoup moins d'illusions sur l'Amérique que son ami Bris-

1. Il est peut-être intéressant de publier ici quelques phrases d'une lettre inédite de Crèveœur, où il exprime une opinion sur ce même sujet (brouillon d'une lettre de Crèveœur au marquis de Blangy, 17 janvier 1782, *Mss. Am. Farm.*, vol. I, p. 215) : « The knowledge of language ought to be looked upon as one of the most necessary accomplishments..... The glory acquired by our language under Lewis the 14th gave it a lustre which rendered it almost universal, but since, the English is become its rival in every branch, its equal in worth of amenity, and its superior most certainly in works of great freedom and where new and bold thoughts must be expressed..... »

2. Notons parmi leurs collaborateurs, Clavière, Lanthenas, Bancal des Issarts.

3. On trouvera des études détaillées de cette influence américaine dans FAÿ, *L'Esprit révolutionnaire en France et aux États-Unis*, chapitre IV, p. 173-242, et dans GIDNEY, *L'Influence des États-Unis sur Brissot, Condorcet et Madame Roland*, passim. Miss GIDNEY traite surtout les parallèles entre les idées politiques exprimées dans des documents tels que la Constitution américaine et celles de ces trois personnages.

sot. S'il avait eu l'énergie nécessaire pour se faire entendre, il aurait pu leur donner une leçon de prudence, fruit de sa propre expérience lors de la Révolution américaine, leur raconter les excès populaires, la démagogie, les souffrances dont il avait été témoin..., leur faire comprendre aussi tout ce qu'il y avait de varié dans les États américains, tout ce qu'il y avait d'anglais dans leurs traditions et leur tempérament, tout ce qui les séparait de la France... Mais la foi de Brissot était aussi tenace qu'exaltée ; il croyait ses idées d'une application universelle parce qu'il les appelait universelles et que le monde entier devait attendre avec impatience la parole de l'Évangile révolutionnaire. L'apôtre choisi pour l'Amérique fut Edmond Charles Genet, jeune homme brillant et cultivé, qui avait déjà servi au bureau d'interprètes au Ministère des Affaires Étrangères de 1781 jusqu'en 1787, et qui en 1792 venait de passer cinq ans comme chargé d'affaires français à Saint-Petersbourg ¹. Brissot eut une grande part dans le choix de Genet, croyant en toute sincérité que celui-ci conviendrait parfaitement aux Américains et avant son départ Genet fréquenta les milieux girondins ². Comme eux il avait lu les *Lettres d'un Cultivateur Américain*, et en contemplant ce tableau du bonheur et des plaisirs de la vie rurale et conjugale en Amérique il s'était formé le désir de devenir un habitant d'un pays si heureux et de se marier avec une femme américaine ³. Il était à un moment question, à la suggestion de Thomas Paine, de faire passer le roi et la reine en Amérique sous la conduite de Genet ; on voulait en faire des cultivateurs américains ! Genet partit seul et ne rentra jamais en France. Sa mission fut un désastre, car sa conduite certainement sincère, mais imprudente, ne servit qu'à brouiller les États-Unis avec la France révolutionnaire ; le rêve américain et la réalité se heurtèrent tragiquement. Genet, pour éviter la guillotine, resta en Amérique après son rappel en 1794... se maria avec une Américaine et devint cultivateur améri-

1. Sur Genet, MEADE MINNEGERODE, *Jefferson Friend of France, the Career of Edmond Charles Genet..... as revealed by his private papers*, (New-York, 1928).

L'article de J. J. JUSSELAND, *La Jeunesse du Citoyen Genet*, dans la *Revue d'histoire diplomatique*, juillet-septembre 1930, p. 237, se base sur des lettres adressées au jeune Genet par les membres de sa famille.

2. M^{me} ROLAND, *Mémoires*, vol. I, p. 265 ; BRISSOT, *Mémoires*, vol. II, p. 257-258 ; CONWAY, *Thomas Paine*, vol. II, p. 66. Parmi les Américains qui fréquentaient ces mêmes milieux, on peut citer Thomas Paine, Joel Barlow et Gilbert Imlay.

3. MINNEGERODE, *Genet*, p. 372, 66. Le reste de ce paragraphe se base également sur MINNEGERODE.

cain, autant par nécessité cette fois, que par choix. Il s'installa d'abord dans Long-Island, et plus tard dans la vallée de l'Hudson, à Greenbush, non loin d'Albany, où il devait mourir en 1834. Sa ferme ne lui procura jamais beaucoup d'aisance quoiqu'elle exigeât de lui un dur travail ; dans ses loisirs, il se consacrait à la lecture, s'intéressait aux inventions utiles, et entreprit avec amertume sa défense auprès des gouvernements qui se succédaient en France.

Le destin de Brissot et de son cercle a été tragique et curieux. Pendant quelque temps ils furent tous réunis par un idéal commun, idéal que leur enthousiasme pour l'Amérique avait alimenté ; ils connaissaient tous les *Lettres d'un Cultivateur Américain* et avaient rêvé d'une ferme américaine. Brissot et M^{me} Roland suivirent le chemin de la guillotine. Celle-ci en prison, émit ce souhait pour ses amis, « O ! mes amis ! puisse le ciel favorable vous faire aborder aux États-Unis, asile unique de la liberté ! Mes vœux vous y conduisent, et j'ai quelque espérance que vous voguez actuellement vers ces contrées. Mais, hélas, c'en est fait pour moi, je ne vous verrai plus, et dans cet éloignement si vivement désiré pour votre salut, je sens pourtant notre séparation dernière !...¹ » Roland, Clavière et M^{me} Clavière se suicidèrent... Et Genet devint cultivateur américain... En décembre 1818 il reçut la visite d'un Français indigent. C'était Sylvain second fils de Brissot, qui, après avoir vainement tenté de faire sa fortune en France, errait depuis trois ans sur le continent américain avec un égal insuccès. Genet lui trouva une situation chez un maître d'école à Albany ; mais Sylvain se brouilla avec son patron, dut vendre montre, habit et redingote pour payer sa pension et dans une lettre qui respirait le découragement et l'amertume il manda à sa famille de lui envoyer sa part de la succession de sa mère : « Avec mon petit avoir je puis me marier à la fille d'un fermier américain, jardiner, chasser, monter à cheval et tenir une petite *grocerie*. Mon ambition est morte...² » C'est le même qui à l'âge de deux ans et demi, « aimait toujours s'entretenir du voyage d'Amérique » : sa plainte semble l'épilogue de beaucoup d'autres ambitions éteintes et de projets échoués.

1. M^{me} ROLAND, *Mémoires*, vol. II, p. 68.

2. BRISSOT, *Correspondance*, p. 428-429, et p. 443-444, lettre de Sylvain Brissot à son oncle Goubert, Albany, 9 février 1819. Sylvain mourut quelques mois plus tard à Albany.

UTOPIA IN DESERTO.

« La société agricole » rêvée par Brissot et ses amis n'était pas la seule utopie projetée à cette époque ; il y en avait d'autres, qui prévoyaient également l'Amérique comme le cadre de leur expérience. Parmi les plus célèbres de ces projets, à cause de la renommée de ses auteurs, il faut citer celui pour la *Pantisocracy*, communauté idéale que les jeunes poètes anglais, Coleridge et Southey, rêvaient de fonder avec des amis sur les rives de la Susquehanna. Ils parlèrent de ce projet entre 1794 et 1801, à un moment où ils lisaient beaucoup de livres de voyages, notamment ceux qui paraissaient alors sur l'Amérique. Parmi les livres qui agirent sur leur imagination, on doit ranger les *Letters from an American Farmer* ; vu la renommée de ce livre et les discussions qu'il soulevait dans les revues il ne pouvait pas manquer d'être connu de Coleridge et de Southey ; du reste on trouve dans leur correspondance la mention des livres de Brissot, de Bartram et d'autres, et on sait que Mary Wollstonecraft et Gilbert Imlay, relations de Coleridge, connurent personnellement l'auteur du *Cultivateur Américain*¹. Les « Pantisocrates » n'ont jamais quitté le port de Bristol... n'ont jamais vu les rives de la Susquehanna... mais un autre groupe d'hommes qui espéraient fonder une « république dirigée suivant les lois de la Nature » énoncées par Bernardin de Saint-Pierre, sont réellement parvenus dans les déserts de l'Amérique ! Il s'agit de certains aristocrates français parmi lesquels le marquis Claude François Adrien de Lézay-Marnésia, auteur de poèmes tels que *Le Bonheur dans les campagnes* et *l'Essai sur la nature champêtre*². Les fortunes de cette républi-

1. Sur *Pantisocracy*, voir : C. CESTRE, *La Révolution française et les poètes anglais*, (p. 120-154) ; W. HALLER, *The Early Life of R. Southey*, (p. 122) ; SISTER EUGENIA, *Coleridge's Scheme of Pantisocracy and American Travel Accounts* dans *Pub. Mod. Ass'n* (décembre 1930), vol. XLV, p. 1069-1084 ; J.-R. MAC GILLIVRAY, *The Pantisocracy Scheme-Its Immediate Background* dans *Studies in English by Members of the University College of Toronto* (éd. M. W. WALLACE, Toronto, 1931), p. 131-169. HALLER et SISTER EUGENIA mettent Crève-cœur parmi les auteurs lus par Coleridge et Southey. Sur Imlay et Crève-cœur voir l'article de O. F. EMERSON, *Notes on Gilbert Imlay, Early American Writer* dans *Pub. Mod. Lan. Ass'n* (juin 1924) vol. XXXIX, p. 406-439. Emerson fait remarquer qu'Imlay a suivi le plan des *Letters of an American Farmer* dans son propre livre *A Topographical Description of the Western Territory of North America etc.* paru en 1792.

2. Neuchâtel 1785, et Paris 1787. « Les plus beaux vers n'instruiront pas les cultivateurs ; mais les beaux vers toucheront ceux qui peuvent, qui doivent protéger l'agriculture ; et peut-être entraînés par l'attrait des images champêtres, les hommes

que furent liées à la fameuse « Affaire Scioto »¹. Certains Américains, parmi lesquels Cutler, Sargent et Duer, obtinrent en octobre 1787 du Congrès américain la préemption (et non pas le titre) de vastes étendues de terres dans la vallée de l'Ohio, et plus spécialement du Scioto. Pour vendre ces terres en Europe, ils envoyèrent à Paris Joel Barlow, qui s'y associa avec un Anglais William Playfair et un Français, Soisson. C'est Playfair qui semble avoir joué le rôle de traître dans l'affaire, la compagnie fit banqueroute, mais non sans avoir vendu des terres à des Français qui formèrent la *Compagnie du Scioto*. La compagnie réussit à intéresser Val d'Epréménail, Lézay-Marnésia et d'autres aristocrates, et dans les premiers mois de 1790 il partit de France environ six cents émigrants. Toutes sortes de malheurs frappèrent l'expédition ; ils apprirent qu'ils n'avaient pas les titres de leurs terres, les Indiens disputaient toujours cette région aux Blancs, les privations matérielles de la vie dans une forêt vierge et le travail de défrichement les accablèrent. Pendant longtemps ils furent nourris, logés, et aidés dans leurs travaux aux frais de la compagnie ; des dissensions survinrent, Lézay et certains de ses amis qui comptaient établir une nouvelle Rome dont ils auraient les honneurs du patriarcat, se trouvèrent négligés et évités par les autres ; enfin certains des émigrants quittèrent les rives du Scioto pour s'établir dans des régions plus peuplées, d'autres y restèrent, et d'autres reprirent la route de France. Cette affaire fit couler beaucoup d'encre, souleva une vive polémique en France et aux États-Unis. Dans toutes ces discussions

sensibles s'arracheront des villes, où leur âme est sans cesse froissée, et quelquefois flétrie ; ils viendront jouir de la tranquillité, de la liberté, et surtout de leur propre bonté parmi les Laboureurs qu'ils rendront plus intelligents et plus heureux... » (*Essai sur la nature champêtre*, p. 2-3).

1. Sur l'affaire Scioto il existe une bibliographie étendue. On trouvera une liste des brochures contemporaines dans FAÿ, *Bibliographie etc.*, p. 26 et dans le *Catalogue de l'Histoire de l'Amérique* de la Bibliothèque Nationale, vol. III, p. 85-87. Le musée Franco-Américain de Blérancourt possède des cartes et des caricatures qui se rapportent à l'affaire. La *Life, Journals and Correspondence* de MANASSEH CUTLER et les *St. Clair Papers* fournissent des documents ; les papiers de Val d'Epréménail sont utilisés par H. CARRÉ dans un article de la *Revue de Paris* (15 mai 1898), p. 311-340, *Les Émigrés français en Amérique* ; un commentaire intéressant sur la fortune de ces émigrants se trouve dans les dépêches du chargé d'affaires français à New-York, OTTO, aux Archives des Affaires Étrangères, *États-Unis, Corr. Pol.*, vol. 35. (1790-91). Le consul à Charleston, OSTER, en parle également : *États-Unis, Corr. Pol., supplément*, vol. 5. Voir aussi les ouvrages de VOLNEY et de LÉZAY-MARNÉSIA cités plus loin, et les ouvrages modernes de T. BELOTE, *The Scioto Speculation and Selections from the Gallipolis Papers*.

le nom de Crèveœur était souvent cité... quel rapport existait-il en réalité entre le Cultivateur Américain et le Scioto ? Il n'y avait nul rapport direct ; Crèveœur n'avait aucun intérêt financier dans la Compagnie et il ne pouvait pas aujourd'hui être question de le lier à des affaires malhonnêtes. Pourtant il y avait un rapport indirect, qui est intéressant, et qui montre une fois de plus le prestige des *Lettres d'un Cultivateur Américain*. Les intéressés de l'affaire n'avaient pas hésité à utiliser le livre de Crèveœur dans leur publicité pour les terres du Scioto : ainsi dans la brochure publiée par Manasseh Cutler à Salem en 1787, on trouve des extraits des *Lettres* de Crèveœur¹, et dans la traduction française de la brochure qui parut à Paris en 1789 sous le titre de *Description du sol, des productions... de cette portion des Etats-Unis, située entre la Pennsylvanie, les rivières de l'Ohio & du Scioto, & le lac Erié*, on trouve aussi cet « extrait des Lettres d'un Cultivateur Américain, par M. S. John de Crèveœur, consul de France en Amérique ». On a copié quelques paragraphes de l'*Esquisse du Fleuve Ohyo et du Pays de Kentucky* publiée dans le troisième volume du *Cultivateur Américain* de 1787, et évidemment on a pris les pages les plus idylliques de cette esquisse que Crèveœur avait rédigée d'après différentes sources². Il va presque sans dire que les agents de la Compagnie du Scioto n'ont pas manqué de tirer parti de l'enthousiasme soulevé à Paris par les *Lettres d'un Cultivateur Américain* ; beaucoup de ces malheureux émigrants (ils étaient aussi des « émigrés ») connaissaient bien l'ouvrage de Crèveœur, et avaient même pâli sur la carte du Scioto qui s'y trouvait³. Les révolutionnaires raillèrent Lézy-Marnésia et ses compagnons d'une façon parfois cruelle : « Deux navires chargés de dupes sont partis du Havre », écrivit Cloots dans la *Chronique de Paris*, « et après une longue traversée sur l'Atlantique il restera six cents lieues à tracer pour s'enfoncer dans les vastes déserts de l'Ohio et du Mississippi. Je conçois que ces difficultés sont des bagatelles devant une imagination exaltée par la lecture des romans de M. de Crèveœur, et par les saillies des pamphlets aristocratiques. Nos dames déli-

1. *An Explanation of the map which delineates that part of the federal lands, comprehended between Pennsylvania west line, the rivers Ohio and Sioto, and Lake Erie... now ready for settlement* (Salem, 1787). Les extraits de Crèveœur se trouvent aux pages 23-24.

2. L'extrait qui se trouve aux pages 24-29 de cette *Description*, vient du *Cult. Am.* 87, vol. III, p. 394-419. Sur les sources de Crèveœur voir, ci-dessus, p. 95-96.

3. *Cult. Am.* 87, vol. III, p. 412.

cates qui se condamnent à cet exil avec le délire de la fièvre chaude, auront le temps de se repentir... ¹ » Lézay-Marnésia dans un petit livre intitulé *Lettres écrites des rives de l'Ohio* qui fut publié en 1801 exprima peut-être la désillusion d'autres utopistes quand il critiqua sévèrement le livre de Crèveœur ². Dans une note sur les poissons de l'Ohio, il ajoute, « Il est ordinaire de prendre des poissons qui pèsent 50 à 60 livres, mais non pas de 80 à 100, et même au-delà, comme le dit M. de Crèveœur ³. Ceux qui ont ajouté foi à cet écrivain exagérateur ont été complètement trompés. Comme ces peintres qui ne pouvaient pas peindre Hélène belle la peignaient riche et fardée, M. de Crèveœur ne sachant pas rendre la nature telle qu'elle s'offrait à ses yeux, sublime, magnifique et souvent enchantée, il en fait des tableaux gigantesques ; cela était plus aisé. Il serait injuste, après ces critiques fondées, de ne pas rendre hommage à deux morceaux charmants qui se trouvent dans les *Lettres d'un Cultivateur Américain*. L'un est intitulé *La Vigne et le Sassafras*, et l'autre, *l'Anecdote d'un Chien Sauvage*. Les anciens n'ont rien écrit de plus aimable et de plus touchant. Le style simple et pur de ces deux morceaux, pleins d'un véritable intérêt, est digne de la plume de Gessner, et forme un étonnant contraste avec le ton emphatique, néologique, boursofflé, le faux enthousiasme, le froid véritable du reste de l'ouvrage. ⁴ ». Volney qui visita en 1796 les restes de cette expédition aux bords du Scioto fit dans son ouvrage *Tableau du climat et du sol des Etats-Unis* un tableau ironique de l'affaire. « Telle est la situation de la colonie projetée au Scioto », écrit-il, « il y a un peu loin de là au bonheur poétique chanté par le *Cultivateur Américain*, et aux délices de la capitale future de l'Empire d'Ohio, prophétisé par un autre écrivain. Si les faiseurs de pareils romans pouvaient s'entendre panégyriser sur place, sûrement ils se dégoûteraient de ce banal talent de rhétorique, qui dans le cas présent a détruit l'aisance de 500 familles. Partout aux États-Unis j'ai entendu, de la part des Français, des plaintes amères à ce sujet.

1. *Chronique de Paris* (15 mars 1790), vol. I, p. 294, lettre signée Cloots.

2. Dans ce livre curieux Lézay-Marnésia exhale son amertume contre les Américains et contre les Français ; pourtant il admire beaucoup une colonie de Frères Moraves qu'il a visitée, il trouve la vallée de l'Ohio un cadre idéal pour ses projets, et fait appel à Bernardin de Saint-Pierre, pour qu'il vienne avec cinquante familles fonder une colonie selon les principes des *Études de la Nature* !

3. LÉZAY-MARNÉSIA exagère à son tour ; voici ce que Crèveœur écrivit : « La Perche, le Brochet, le Barbet ou Catfish pesant quatre-vingt livres ; le poisson Buffle pesant vingt livres, le meilleur de tous ». (*Cult. Am.* 87, vol. III, p. 408, note 1).

4. LÉZAY-MARNÉSIA, *Lettres écrites des rives de l'Ohio*, p. 50-51, note 3.

Cependant pour être entièrement juste, il faut avouer que tous les torts ne sont pas d'un seul côté...¹ » Volney donne plus loin une analyse très intelligente du succès relatif des colons anglais, allemands, irlandais et français en Amérique, et il a très bien vu que les Français qui vinrent au Scioto étaient de tous les moins aptes à y réussir... Ils partirent avec beaucoup d'illusions que les marchands de terres n'essayèrent certes pas de détruire, et les *Lettres d'un Cultivateur Américain* ont pu contribuer à entretenir leur foi un peu naïve, mais c'est leur propre caractère qui était à la base de leur faillite et qui l'explique. La vallée du Scioto se peupla malgré leur échec. Le beau-fils de Crèveœur, Otto, résuma très bien l'affaire quand il écrivit au ministre, « Ce n'est pas, Monsieur, que les pauvres et surtout les jeunes gens ne puissent réussir parfaitement dans les terres du Scioto, mais il faut qu'ils soient laboureurs de profession et c'est justement cette classe d'hommes qui se gardera bien d'émigrer de France dans ce moment-ci. Parmi les colons déjà établis il se trouve principalement des ouvriers de toute espèce, des laquais, des perruquiers, des confiseurs, des musiciens, tous peu propres au genre de vie qu'ils sont obligés d'embrasser²... » Crèveœur lui-même aurait été le premier à décourager une telle expédition ; il n'avait jamais prétendu, même dans son livre, que n'importe qui pourrait réussir dans l'entreprise d'une ferme américaine. Sa protectrice M^{me} d'Houdetot aimait dire que si elle revenait au monde elle ne connaissait que deux pays où elle voulût recommencer sa vie : la Suisse et l'Amérique³ ; mais si elle s'était un jour décidée d'aller s'établir aux bords de l'Ohio, Crèveœur aurait certainement tout fait pour l'en détourner !

1. VOLNEY, *Tableau du climat etc.*, p. 391, 412.

2. Archives des Affaires Étrangères, *États-Unis, Corr. Pol.* vol. 35, p. 196 (dépêche du 12 novembre 1790). Otto était alors à New-York comme chargé d'affaires. Il recueillit ces renseignements des personnes qui se dirigeaient vers le Scioto et de celles qui en revenaient. Dans différentes dépêches il nomme le « sieur Boulogne, jeune Parisien instruit », Monsieur de Malartie, « Monsieur de Barth, ci-devant membre de l'Assemblée Nationale et un des chefs des émigrants français ». On voit d'après les comptes rendus d'Otto que les différents membres de l'expédition étaient loin d'envisager l'affaire de la même manière.

3. CHINARD, *Les Amitiés américaines de Madame d'Houdetot*, p. 43, lettre de M^{me} d'Houdetot à Jefferson.

QUI VIENT DE LOIN...

Les circonstances envoyèrent aux États-Unis d'autres aristocrates, non comme colons, mais comme simples voyageurs ou comme réfugiés. Dans leurs rangs se trouvaient des personnes qui éprouvèrent une désillusion à leur arrivée, qui trouvèrent un pays qui n'était pas conforme à leur idée préconçue... et dans de tels cas l'autorité du *Cultivateur Américain* était également mise en cause. On peut nommer M^{me} de Bréhan qui accompagna son frère le comte de Moustier, lors de son séjour en Amérique comme ministre plénipotentiaire de France de 1787 jusqu'en 1790. Elle partit avec beaucoup d'illusions, ce qui lui rendit les premiers mois de son séjour assez pénibles. Jefferson écrivit à son frère, « Maintenant, j'en ai peur, elle est disposée à rendre justice aux renseignements que je lui ai donnés sur mon propre pays ; que le *Cultivateur Américain* avait trop de dispositions à montrer le beau côté des choses ; que l'Amérique a plusieurs aspects aussi bien que les autres pays. Je la supplie d'accorder son indulgence à nos faiblesses et surtout de rester toujours aussi bien disposée à mon égard. » Une fois cette première déception passée, M^{me} de Bréhan s'habitua mieux au milieu américain et repartit en France avec un certain regret¹. Comme l'a très bien observé M. Chinard, l'expérience de la marquise de Bréhan devait être celle de beaucoup de ces émigrés français que la Révolution dispersa aux quatre coins du monde. Le jeune Chateaubriand vers 1790 était « dominé par l'idée de passer aux États-Unis » : parmi tous les livres et toutes les cartes qu'il étudiait alors avec M. de Malesherbes se trouvaient sans doute les *Lettres d'un*

1. Je me base ici sur CHINARD, *Trois amitiés françaises de Jefferson*. La citation de la lettre de Jefferson à Moustier (9 août 1788) se trouve dans CHINARD, (p. 23) dont j'utilise la traduction. Crèveœur était à New-York lors du séjour du comte de Moustier, et de M^{me} de Bréhan ; on aimerait savoir si Crèveœur entreprit la défense de son livre auprès de la marquise ... sans doute sa situation inférieure vis-à-vis du comte de Moustier rendit un franc échange de vues impossible. Voir ci-dessus, p. 35-36, le jugement que portait Moustier sur Crèveœur comme consul.

On trouvera des documents curieux sur la marquise de Bréhan chez les Onéidas aux Archives des Affaires Étrangères, *États-Unis, Mém. et Doc.*, vol. III. Un portrait de Washington « gravé d'après le camée peint par M^{me} de Bréhan à New-York en 1789 » se trouve comme frontispice au premier volume du *Voyage dans la Haute Pensylvanie* de Crèveœur.

*Cultivateur Américain*¹. Sa déception est bien connue : on sait comment une esclave le reçut à son débarquement sur la terre de la liberté, comment M. Violet, ancien marmiton dans l'armée du général Rochambeau, l'initia à la vie des Sauvages, et comment il trouva à Philadelphie des aristocrates réfugiés de Saint-Domingue et non pas la rigidité des premières mœurs romaines qu'il attendait... et enfin comment ce voyage enrichit, malgré tout, son art². De tous ceux qui arrivaient alors en Amérique il faut avouer que les émigrés français étaient les moins préparés pour s'adapter à la vie américaine, qui était si différente de leur ancienne existence et qui leur offrait si peu de cette vie en société et de ces raffinements intellectuels et artistiques auxquels ils étaient habitués. Il n'est donc pas étonnant de surprendre dans les récits qu'ils ont laissés de leur passage aux États-Unis un ton qui est souvent plein d'amertume et même de critiques injustes³. Parmi eux se trouvaient pourtant des gens doués de courage et de souplesse : la meilleure réponse au sarcasme d'un Volney se trouve dans le *Journal* de la marquise de La Tour du Pin, où, dans les chapitres où elle décrit sa vie dans une ferme près d'Albany, on croit feuilleter les pages des *Lettres d'un Cultivateur Américain*⁴. L'idéal de Crève-cœur n'était donc pas irréalisable même par une dame de la Cour de Versailles !

La malveillance de certains émigrés français pour les États-Unis n'était rien à côté de celle de quelques voyageurs anglais du premier tiers du dix-neuvième siècle. Il y avait une véritable tradition de dénigrement dans cette littérature, dont les *Travels* du capitaine Basil Hall et les *Domestic Manners of the Americans* de Mrs. Trollope sont restés célèbres⁵. Je ne peux prétendre ici faire une analyse psychologique de ces malentendus ni discuter leur justification ; je voudrais simplement suggérer qu'un des ressorts profonds de cette littérature de dénigrement était une réaction, souvent inconsciente, contre des livres tels que les *Lettres d'un*

1. CHATEAUBRIAND, *Mémoires d'Outre-Tombe*, Livres V et VI. Voir CHINARD, *L'Exotisme américain dans l'œuvre de Chateaubriand*, p. 20-30, et ci-dessus, p. 140.

2. *Mémoires d'Outre-Tombe*, édition BIRÉ, tome I, p. 352, 307, 356, 370.

3. Par exemple, Moreau de Saint-Méry, Talleyrand, et al.

4. MARQUISE DE LA TOUR DU PIN, *Journal d'une femme de cinquante ans*, tome II, chapitres 1-5. Il est vrai que ces chapitres furent écrits longtemps après les événements qu'ils décrivent, et que le souvenir a pu y jouer quelque rôle.....

5. Voir J. MESICK, *The English Traveller in America, 1785-1835*.

Cultivateur Américain, qui se montraient très favorables à l'Amérique. Car tous les livres sur l'Amérique forment un ensemble dans lequel on peut distinguer des courants de louange et de blâme, des excès et des réactions, des légendes et des contre-légendes : rare est l'écrivain qui ne pense, au moins inconsciemment, à ses prédécesseurs qu'il réfute ou confirme. Dès le pamphlet d'Ayscough publié en 1783, on trouve souvent sous des plumes anglaises des remarques malveillantes sur le *Cultivateur Américain*. En 1792 la *Monthly Review* dans un compte rendu de l'ouvrage de Gilbert Imlay, fit remarquer : « qu'en nous occupant des écrivains américains, pourtant, nous les apercevons à tout instant en train de décrire la nature inculte comme les poètes anciens décrivaient l'âge d'or... On a eu des exemples suffisants de ce genre de peinture dans les lettres américaines de St. John ¹ ». Quelques années plus tard le poète Thomas Moore, qui, nous dit-il, chérissait depuis son enfance un rêve américain, éprouva une vive déception lors d'un voyage en Amérique ; il rapporta ses impressions dans les *Poems Relating to America* dans les notes desquels on lit cette remarque : « Des ouvrages romantiques tels que les *Lettres d'un Cultivateur Américain*, et la *Description de Kentucky* d'Imlay, voudraient nous persuader que l'innocence, la paix, et la liberté ont quitté le reste du monde pour Martha's Vineyard et les rives de l'Ohio... ² ». On n'avait pas oublié Crèvecoeur en 1818 ; dans l'introduction à son *America and Her Resources*, John Bristed émit cette opinion, « Gilbert Imlay et M. St. John de Crèvecoeur, auteur du *Cultivateur Américain* et des prétendus *Voyages dans la Haute Pensylvanie et de l'Etat de New-York*, ont exagéré d'une manière excessive l'excellence des États-Unis, en les représentant comme la demeure d'une perfection d'innocence, d'un bonheur, d'une abondance, d'une érudition et d'une sagesse tels qu'il n'est pas permis aux humains d'en jouir. Un nombre beaucoup plus considérable d'écrivains pourtant, ont outragé à la pudeur en accablant la nation américaine d'injures et de calomnies. ³ ».

Ce sont précisément les gens, qui par leur éducation et par leur tempérament n'ont pas été à même d'aimer ou de bien comprendre les États-Unis du commencement du dix-neuvième siècle, qui ont

1. *The Monthly Review*, août 1792, (trad. R.)

2. T. MOORE, *Poetical Works* (new edition, Paris, 1841), p. 119 (trad. R.).

3. J. BRISTED, *America and her Resources*, p. 4 (trad. R.)

le plus souvent laissé dans des écrits leurs impressions. Des gens des milieux plus humbles laissent rarement un souvenir écrit de leurs pensées : on aimerait avoir le témoignage de quelques-uns de ces hommes ordinaires, qui ont également lu le livre de Crève-cœur, et pour qui l'Amérique représentait réellement une amélioration de la fortune, une vie plus libre et plus heureuse. Car il n'est pas douteux que les *Lettres d'un Cultivateur Américain* ont été lues par de telles personnes ; c'est un livre qui a été utilisé dans des guides pour les émigrants, un livre de lecture facile, un livre qui ne voulait pas être savant et qui s'adressait à tous. Plus d'un émigrant européen, en s'embarquant pour l'Amérique, éprouva peut-être le même sentiment que Margaret Hazlitt qui, avec sa famille, quitta Cork pour l'Amérique en avril 1783 : « Nous partîmes par un bon vent et un beau temps, et avec des sentiments partagés entre l'espoir et le regret. Je venais de lire le *Cultivateur Américain*, un livre qui donne une description délicieuse et romantique de ce pays-là et qui, quoique vrai dans les points les plus essentiels, était, pour ne rien dire de plus, trop haut en couleur. Je m'étais figuré un paradis terrestre idéal, et avec l'amour de la liberté dont j'étais imbuë, j'attendais un pays parfait, où nul tyran ne devait régner, nul bigot haïr et persécuter ses semblables, nulle intrigue nourrir la flamme de la haine, et remplir la terre de souffrances. Bien entendu tous les Américains seraient bons et heureux, et rien ne nuirait et rien ne tuerait dans toute cette montagne sainte. ¹ »

* * *

D'après cet aperçu du livre de Crève-cœur comme document sur l'Amérique, on voit que, sur une période de plus d'un quart de siècle, le *Cultivateur Américain* — *American Farmer* — *Amerikanischer Landmann* — interpréta l'Amérique à des centaines d'Européens. Il ne leur présentait pas l'Amérique complète, détaillée, réaliste, comme nous le savons aujourd'hui, il aurait pu le faire.

1. W. CAREW HAZLITT. *Four Generations of a Literary Family. The Hazlitts in England, Ireland, and America* (Londres et New-York, 1897) vol. I. p. 18-19. (Trad. R.) Margaret Hazlitt, qui avait douze ans au moment du départ pour l'Amérique, était la sœur de l'écrivain connu, William Hazlitt. William avait alors cinq ans. Plus tard il écrivit lui-même pour l'*Edinburgh Review* (octobre 1829) une appréciation des *Letters from an American Farmer*. La famille Hazlitt semble avoir fait un séjour agréable en Amérique ; ils sont rentrés en Angleterre en 1787 où Hazlitt père accepta un poste de pasteur.

C'est la tragique histoire d'un auteur qui ne réussit pas à s'imposer à son public, mais qui se trouve tyrannisé par lui. Ce que Crèveœur donna surtout à ses lecteurs, c'est l'idéal, illusion diront certains, d'une Amérique généreuse et accueillante, république agricole, et par conséquent vertueuse et simple, où régnait la liberté politique et religieuse, qui offrait des ressources illimitées aux immigrants, et qui leur servirait d'asile et d'espoir. Cet idéal, Crèveœur ne l'a point inventé, mais il a aidé à sa diffusion, son rôle a été celui d'un vulgarisateur et non pas d'un créateur. Dans les *Lettres d'un Cultivateur Américain* il a romancé la philosophie des lumières, il a revêtu d'images vivantes la sagesse des Physiocrates. Des principes abstraits ont été mis à la portée de tous : son *Histoire d'André l'Hébridéen*, par exemple, parlait à l'imagination des plus humbles. Il n'y a pas lieu ici de discuter la valeur de cet idéal, ni de déterminer en quelle mesure l'Amérique a pu le réaliser. Il suffit simplement de constater son importance historique, non seulement dans le développement des États-Unis, mais aussi dans l'évolution de l'Europe. Importance *historique* : car cet idéal américain tel que Crèveœur le résuma agit aujourd'hui avec moins de force. L'idée du *melting-pot*, du creuset, quoique ses conséquences profondes se rencontrent partout dans les États-Unis d'aujourd'hui, est loin de soulever un enthousiasme unanime dans la nation ; l'accueil aux immigrants est moins chaud, les mots « mœurs américaines » n'ont pas toujours le même sens qu'ils avaient au dix-huitième siècle. Quant à la vision d'une république agricole, il y a longtemps qu'elle a cessé de représenter les États-Unis, tant aux yeux des Européens qu'à ceux de la majorité des Américains eux-mêmes. Pour Crèveœur comme pour beaucoup d'autres, l'Amérique devait rester un pays agricole, en laissant à l'Europe les manufactures : c'est Jefferson qui écrivit en 1786 à Brissot de Warville à propos de son livre *De la France et des Etats-Unis*, « Si je devais choisir les passages qui me font éprouver un plaisir particulier, je nommerais ceux où vous prouvez aux États-Unis qu'ils seront plus vertueux, plus libres et plus heureux, occupés plutôt à l'agriculture qu'au commerce ou aux manufactures. C'est une vérité et une qui serait précieuse pour eux, — si on pouvait les en persuader¹ ». Mais d'autres forces travaillaient vers un développement tout autre :

1. JEFFERSON, *Writings*, (éd. P. L. FORD), vol. IV, p. 281 : lettre de Jefferson à Brissot, Paris 16 août 1786. (Trad. R.).

Crève-cœur lui-même préparait une époque future lorsqu'il protégea John Fitch l'inventeur des bateaux à vapeur, lorsqu'il s'intéressa au développement des canaux et propagea les inventions utiles. Son ami Tardiveau entrevit cette contradiction lorsqu'il demanda avec un sourire ironique : « Comment un philanthrope comme vous, peut-il se réjouir de voir s'étendre en Amérique les manufactures qui sont la mort de la population et le berceau des vices ? ¹ ». Il reste pourtant dans ce rêve américain certains éléments qui n'ont rien perdu de leur attrait : il y aura toujours des gens qui cherchent la vie calme et simple, en harmonie avec les réalités élémentaires de la terre et des saisons, que Crève-cœur trouva pendant un instant à Pine-Hill. Ils la cherchent sous des cieux très différents, et quelques-uns la trouvent... même dans une ferme américaine.

1. Lettre inédite du volume manuscrit *Sundry Letters*, Danville, 7 octobre 1789.

CONCLUSION

Après avoir parcouru six chapitres consacrés à l'examen détaillé d'un livre, on se demande tout naturellement, si ce livre a mérité une telle étude. Les *Lettres d'un Cultivateur Américain*, sont-elles tout simplement un livre oublié, un livre mort, un livre curieux qui a trouvé un repos éternel dans la poussière des bibliothèques et dans les collections de quelques érudits ? Au contraire, le livre a su vivre, car il contient des pages d'une vraie valeur littéraire. Ces pages ne sont peut-être pas très nombreuses, et il faudrait les chercher avec une certaine patience. Elles se trouvent dans leur version originale anglaise, telles que Crèveœur les a conçues lors de sa résidence à Pine-Hill dans le comté d'Orange, entre 1770 et 1778, c'est-à-dire dans les deux recueils : *Letters from an American Farmer* publiées pour la première fois en 1782 et leur complément indispensable : *Sketches of Eighteenth Century America*, parues en 1925. S'il fallait choisir les lettres qui méritent une sérieuse considération artistique, qui vivent par leur propre charme sans besoin de commentaire historique, mon choix porterait sur deux lettres du premier recueil : *On the Situation, Feelings, and Pleasures of an American Farmer*, et *On Snakes* ; et cinq lettres du deuxième recueil : *A Snow Storm as it affects the American Farmer* et les quatre essais groupés sous le titre, *Thoughts of an American Farmer on Various Rural Subjects*. Dans ces lettres on trouve une fraîcheur, une description sincère et précise de la nature, dont l'excellence vient de la manière dont l'auteur a su noter dans leurs moindres détails les phénomènes qu'il observe. On a quelquefois vu en Crèveœur un précurseur de Thoreau, on pourrait aussi bien le considérer par ses pages sur la pêche à la baleine, comme le précurseur de Melville, par les pages sur une chute de neige, comme celui de Whittier et d'autres, et par les pages sur les travaux de sa ferme, comme celui de Robert Frost. En effet, un des mérites de Crèveœur est d'avoir vu, à un moment où la plupart de ses conci-

toyens américains n'avaient ni temps ni intérêt pour la littérature, les possibilités artistiques de certains thèmes véritablement américains, qui devaient plus tard devenir matière à des œuvres d'art achevées.

On a vu les modifications que subirent les écrits de Crève-cœur dans les étapes de leur développement et on a vu comment le livre perdit peu à peu ses qualités de sincérité et de simplicité. Considéré purement au point de vue littéraire, c'est comme écrivain de langue anglaise, et non comme écrivain de langue française que Crève-cœur mérite quelque sérieuse considération. A ce point de vue, je suis pleinement d'accord avec les critiques qui ont fait aux *Letters from an American Farmer*, une place dans l'histoire de la littérature américaine. Mais au point de vue de l'histoire littéraire générale, je ne peux pas comme certains d'entre eux, refuser aux écrits français de Crève-cœur tout intérêt. Il y a des livres qui méritent quelque considération tout simplement parce qu'ils ont à un moment donné intéressé un grand public qui les a lus avec amour et avec enthousiasme. Ces livres deviennent ainsi un document sur ce public dont ils aident à faire comprendre les goûts et l'esprit : par eux on arrive à comprendre et à revivre un instant du passé. A ce titre, la version française des *Lettres d'un Cultivateur Américain*, et ses traductions hollandaise et allemandes méritent quelque attention. Pourquoi a-t-on tant aimé, tant discuté, tant lu le livre de Crève-cœur ? J'ai essayé de répondre à ces questions dans la dernière moitié de cette étude. Ce ne sont pas toujours les pages qui ont le plus de mérite artistique qui ont recommandé cet ouvrage aux gens du dix-huitième siècle. Ils l'ont lu parce qu'il a traité tant de questions, alors d'actualité : l'abolition de la traite et de l'esclavage, les Indiens des forêts américaines, la guerre de l'indépendance américaine qui semblait si importante aux libéraux de tous les pays européens, et surtout l'application de la philosophie des lumières à la vie journalière. C'est le fond et non pas la forme qui était pour eux l'essentiel.

Pour trouver l'intérêt le plus grand que présente l'œuvre de Crève-cœur, il faut donc sortir du domaine de la critique artistique et de celui de l'histoire littéraire. Il faut le voir comme livre documentaire, récit de voyage, et plus précisément comme un de cette longue lignée de livres sur l'Amérique, qui ont interprété le Nouveau Monde à l'Europe et qui ont ainsi joué un si grand rôle dans les relations mutuelles des deux continents. Dans cette étude des *Lettres*

d'un Cultivateur Américain, j'ai voulu montrer comment un tel livre s'est fait. On a vu d'abord ce que c'était que la vie de Crève-cœur en Amérique et comment cette expérience personnelle a conditionné son interprétation du pays en général. Son caractère et ses intérêts personnels l'ont amené à regarder de plus près, et à observer avec plus de sympathie certains aspects de la vie américaine plutôt que d'autres. On a vu dans quelles circonstances le livre a été composé, et dans quelles autres il a été publié. Crève-cœur a eu des raisons personnelles pour ne pas vouloir publier certaines pages qu'il avait écrites ; des raisons politiques et des raisons de censure devaient également y jouer un rôle. Et puis le public a eu une grande part dans ce livre ; surtout dans la version française : ses goûts, ses préjugés, et ses illusions ont exercé leur tyrannie. Une traduction, selon ses idées, modifiait la matière aussi bien que l'expression. Ce livre comme tant d'autres de la même catégorie, a été dicté autant par la situation en Europe que par les conditions en Amérique : dans les discussions qu'a soulevées cet ouvrage, l'Amérique n'a souvent été qu'un prétexte, comme le montre la querelle entre Brissot et le marquis de Chastellux. Le public, même en lisant ce livre, a continué à exercer sa tyrannie ; il y a puisé ce qui lui était utile et ce qui répondait à ses propres préoccupations plutôt qu'il n'a essayé d'approfondir la pensée de l'auteur. Enfin, on a pu voir que, par contraste avec certaines autres œuvres, les *Lettres d'un Cultivateur Américain* par leur forme même, attirèrent un grand nombre de lecteurs, et que cette forme que l'on pourrait appeler celle du « documentaire romancé » est celle qui laisse la plus grande part à la fantaisie et à la personnalité de l'auteur. Tels sont en résumé, les différents facteurs qu'il a fallu considérer pour voir comment ce livre sur l'Amérique s'est créé, et dont il a fallu tenir compte pour juger du caractère de son rôle comme livre documentaire.

Aujourd'hui plus que jamais, les librairies regorgent de livres qui veulent nous interpréter les pays étrangers (ou qui le font, même en n'y visant pas !) Livres sur la Russie, livres sur les États-Unis.... livres sur l'Afrique, romans, études scientifiques, reportages, propagande politique, systèmes philosophiques... Comment apprécier à leur juste valeur tous ces livres, qui forment une catégorie de la littérature qui dépasse par son influence sur l'esprit public la littérature plus purement « littéraire » ? Comment s'orienter dans cette confusion ? On peut se représenter le livre en question comme un miroir dans lequel se refléchit un pays ou un

peuple, et que l'auteur tient tandis que le lecteur regarde. J'ai voulu suggérer dans cette étude des *Lettres d'un Cultivateur Américain* les réfractions qui peuvent advenir entre l'objet et le miroir, l'importance du miroir même et de la nature de celui qui le tient, et enfin les modifications que peuvent apporter celui qui regarde. Évidemment les réfractions et les modifications que j'ai constatées ici ne seront que des possibilités dans d'autres cas ; chacun de ces livres doit être envisagé comme un problème particulier, sa vérité ne sera jamais qu'une vérité relative, celle de son auteur, et de son public. « La question de savoir ce qu'un peuple représente pour lui-même, pour d'autres peuples et pour Dieu exige essentiellement trois réponses différentes que l'on ne parviendra jamais à réduire à un commun dénominateur », dit un philosophe moderne ¹. J'irai plus loin et dirai qu'un peuple ne représente jamais exactement la même chose pour une personne et pour son prochain, et que la question exige une infinité de réponses individuelles dont l'identité ne peut être complète.

1. H. KEYSERLING, *Analyse Spectrale de l'Europe*. (Trad. de l'allemand), p. 13.

APPENDICE I

I MANUSCRITS APPARTENANT AUX DESCENDANTS DE GRÈVECEUR, AVEC DATE APPROXIMATIVE DE COMPOSITION	II PUBLICATION EN ANGLAIS	III ADAPTATION FRANÇAISE
Vol. I. <i>Thoughts, Feelings & Pleasures of an American Farmer.</i> [vers 1774] <i>Views of Charlestown.</i> [vers 1773] <i>Visit to John Bartram.</i> [vers 1770] <i>On Snakes.</i> [vers 1774] <i>Andrew the Hebridean.</i> [vers 1774] <i>What is an American ?</i> [vers 1774] <i>Man of the Frontiers.</i> [vers 1777] <i>Happy Family Disunited.</i> [vers 1777] <i>Epistle to Mr.abbé Raynal.</i> <i>Nantucket.</i> [vers 1772]	<i>Am. Farm.</i>, 1782, 2^e lettre. <i>Am. Farm.</i>, 1782, 9^e lettre. <i>Am. Farm.</i>, 1782, II^e lettre. <i>Am. Farm.</i>, 1782, 10^e lettre. <i>Am. Farm.</i>, 1782, 3^e lettre. <i>Am. Farm.</i>, 1782, 3^e lettre. <i>Am. Farm.</i>, 1782, 12^e lettre. Inédit. <i>Am. Farm.</i>, 1782, dédicace. <i>Am. Farm.</i>, 1782, 4^e-8^e lettres.	<i>Cult. Am.</i>, 84, vol. I, p. 47. <i>Cult. Am.</i>, 84, vol. II, p. 361. <i>Cult. Am.</i>, 84, vol. I, 137. <i>Cult. Am.</i>, 87, vol. III, p. 47. <i>Cult. Am.</i>, 84, vol. I, p. 81. <i>Cult. Am.</i>, 84, vol. II, p. 267. <i>Cult. Am.</i>, 84, vol. II, p. 240 et p. 321. Inédit. Inédit. <i>Cult. Am.</i>, 84, vol. II, p. 88.
Vol. II <i>Thoughts on Rural Subjects.</i> [vers 1774] <i>Rock of Lisbon</i> [vers. 1770]	<i>Sketches</i>, 1925, p. 79. Inédit.	Inédit. Inédit.

<i>Sketch of English and Spanish Colonies.</i> [vers 1773].	<i>University of California Chronicle</i> , avril 1926.	Inédit.
<i>Manners of the Americans.</i> [vers 1774]	<i>Sketches</i> , 1925, p. 62.	<i>Cult. Am.</i> , 84, vol. I, p. 109.
<i>Sketch of Jamaica & Bermuda.</i> [vers 1773]	Inédit.	<i>Cult. Am.</i> , 84, vol. I, p. 229.
<i>Ant Hill Town.</i> [vers 1769]	<i>Sketches</i> , 1925, p. 51.	Inédit.
<i>Hospitals.</i> [vers 1777]	<i>Philological Quarterly</i> , avril 1926.	<i>Cult. Am.</i> , 84, vol. I, p. 251.
<i>Liberty of Worship.</i> [vers 1774]	<i>Sketches</i> , 1925, p. 152.	Inédit.
<i>Snow Storm.</i> [vers 1776]	<i>Sketches</i> , 1925, p. 39 et 172.	<i>Cult. Am.</i> , 84, vol. I, p. 261. (Dernière partie inédite).
<i>Frontier Woman.</i> [vers 1778]	<i>Sketches</i> , 1925, p. 221. (Six paragraphes d'introduction inédits).	<i>Cult. Am.</i> , 84, vol. I, p. 304.
<i>Susquehanna.</i> [vers 1778]	<i>Yale Review</i> , avril 1925, et <i>Sketches</i> , 1925, p. 192.	<i>Cult. Am.</i> , 87, vol. III, p. 161, et p. 209.
<i>History of Mrs. B.</i> [vers 1778]	<i>Sketches</i> , 1925, p. 207.	<i>Cult. Am.</i> , 84, vol. I, p. 362.
Vol. III		
<i>American Belisarius.</i> [vers 1777]	<i>Sketches</i> , 1925, p. 228.	Inédit.
<i>Landscapes.</i> [vers 1777]	<i>Sketches</i> , 1925, p. 250.	Inédit.
<i>The Grotto.</i> [vers 1777]	<i>The Nation</i> , septembre 1925.	Inédit.
<i>The Commissioners</i> [vers 1777]	Inédit.	Inédit.
<i>Ingratitude Rewarded.</i> [vers 1777]	Inédit.	Inédit.
<i>Man of Sorrows.</i> [vers 1778]	<i>Sketches</i> , 1925, p. 178.	<i>Cult. Am.</i> , 84, vol. I, p. 285.

BIBLIOGRAPHIE

DE SAINT JOHN DE CRÈVECŒUR

OUVRAGES LITTÉRAIRES

I. — Manuscrits.

Trois volumes in-folio, dont le contenu est analysé dans l'appendice, ci-dessus, p. 229-230. Ce sont les volumes qui ont été utilisés pour les *Letters*, les *Sketches*, etc. ; ils appartiennent actuellement à M. Louis Saint-John de Crèvecoeur de Paris. (PREMIÈRE ÉTAPE des *Letters*.)

II. — Imprimés.

A. LETTERS FROM AN AMERICAN FARMER :

(DEUXIÈME ÉTAPE)

*Letters | from an | American Farmer ; | describing | certain provin-
cial situations, | manners, and customs, | not generally known ; | and
conveying | some idea of the late and present | interior circumstances |
of the | British Colonies | in | North America. | — | Written for the
information of a friend | in England, | By J. Hector St. John, | A Farmer
in Pennsylvania. | — | London, | Printed for Thomas Davies in Russel
Street Covent- | Garden, and Lockyer Davis in Holborn. | M DCC
LXXXII. |*

1 volume in-8° ; [xiv]-318 pages, 2 cartes : *Map of the Island of Nantucket*, p. 122 ; *Map of the Island of Martha's Vineyard*, p. 160. B. N., L. C., H., etc ¹.

*
* *

1. Abréviations : B. N., Bibliothèque Nationale ; L. C., Library of Congress, Washington ; H., Harvard Library, Cambridge, Mass. ; B. P. L., Boston Public Library ; N. Y. P. L., New-York Public Library ; J. C. B., John Carter Brown Library, Providence, Rhode-Island.

Letters / from an / American Farmer ; / Dublin : / Printed by John Exshaw, in Grafton / Street, near Suffolk Street. / M. DCC LXXXII. /

1 volume in-12 ; [viii]-256 pages, 2 cartes. L. C., B. P. L.

* *

Letters / from an / American Farmer : / A new edition, with an accurate index. / — / London : / Printed for Thomas Davies, in Russell-Street, Covent- / Garden ; and Lockyer Davis, in Holborn. / M, DCC, LXXXIII. /

1 volume in-8° ; [xiv]-326 pages. 2 cartes, p. 122, p. 160. B. N., L. C., H., etc.

* *

Letters / from an / American Farmer ; / Belfast : / Printed by James Magee, at the Bible / and Crown, N° 9, Bridge-Street. / M, DCC, LXXXIII. /

1 volume in-12 ; [iv]-208 pages. 2 cartes : p. 75, p. 105. L. C.

* *

Sittliche Schilderungen / von / Amerika, / in Briefen / eines / Amerikanischen Guthsbesitzers / an / einen Freund in England. / Von / J. Hector St. John. / — / Aus dem Englischen. / — / Liegnitz und Leipzig ; / bey David Siegert, 1784. /

1 volume in-12 ; 10-462 pages. 2 cartes : p. 179, p. 234. B. N., L. C., etc. Traduit par KARL GOTTFRIED SCHREITER, selon KÄYSER, *Bücherlexicon*, vol. V, p. 156, et *Deutsches Anonymen-Lexikon*, vol. IV, p. 35.

* *

Brieven / van eenen / Amerikaenschen / Landman / van Carlisle in Pennsylvaniën, / Geschreven aen eenen zijner vrienden in / Engeland ; / behelzende / den toestand, zeden, landbouw, en ge- / woonten der inwoonders van eenige / der nu vereenigde dertien gewes- / ten van Noord Amerika, voor / en in den nu geëindigden / oorlog. / Uit het Engelsch. / — / Te Leyden, / Bij L. Herdingh, / M DCC LXXXIV. /

1 volume in-8° ; xvi-328 pages. L. C., J. C. B. Le traducteur serait F. A. VAN DER KEMP selon le dictionnaire d'anonymes hollandais de VAN DOORNINCK. Voir ci-dessus, p. 69, note 1.

* *

Letters / from an / American Farmer, / describing / certain provincial situations, / manners, and customs, / and conveying / some idea of the state / of the people of / North America / Written to a friend in England, / By J. Hector St. John, / a farmer in Pennsylvania. / Philadelphia : / From the press of Mathew Carey. / March 4, - M. DCC, XCIII. /

1 volume in-12 ; viii-240 pages. L. C., H., J. C. B.

Letters from an American Farmer, by J. Hector St. John Crèvecoeur : Reprinted from the original edition, with a prefatory note by W. P. Trent, and an introduction by Ludwig Lewisohn, New York, Fox, Duffield & Company, 1904.

L'introduction est pleine d'erreurs quant à la biographie de Crèvecoeur, et ignore la *Vie*, etc. de R. de Crèvecoeur. Réimpression, Chatto & Windus, Londres, 1908 ; et, Albert & Charles Boni, New-York, 1925, comme le volume n° 13 de *The American Library* (éd. Brooks, Lovett, Nock, Macy). Ces réimpressions reproduisent l'introduction sans même y corriger les fautes typographiques !

*
* *

Letters from an American Farmer, by J. Hector St. John de Crèvecoeur, Introduction and notes by Warren Barton Blake, London & Toronto, Published by J. M. Dent & Sons Ltd., & in New York by E. P. Dutton & Co., 1912.

N° 640 d'*Everyman's Library*. Réimpression, 1926. La meilleure des rééditions modernes. Excellente introduction quoiqu'elle fût écrite avant la publication de la biographie par MITCHELL, et de *Sketches*.

*
* *

(TROISIÈME ÉTAPE)

*Lettres / d'un / Cultivateur / Américain, / écrites à W. S. Ecuyer, / Depuis l'année 1770, jusqu'à 1781. / Traduites de l'Anglois par ***. / — / A Paris, / Chez Cuchet, Libraire, rue & hôtel Serpente. / — / M. DCC. LXXXIV. /*

2 volumes in-8° ; xxiv-422, et iv-400 pages. B. N., L. C., etc.

*
* *

Contrefaçon (?) de la précédente. Titre pareil mais avec un ornement différent. Vignettes etc. en tête des chapitres également différents. Pagination : vol. I, xxiv-422-[2] pages ; vol. II, iv-392 pages. Voir ci-dessus, p. 93. Collection de l'auteur.

*
* *

Lettres / d'un / Cultivateur / Américain, / A Maestricht, / Chez J. E. Dufour & Phil. Roux, / Imprimeurs-Libraires associés. / — / M. DCC. LXXXV. /

2 volumes in-12 ; xxiv-458, et 432 pages. L. C.

*
* *

Lettres / d'un / Cultivateur / Américain /... [s. l.] M. DCC. LXXXV. /
2 volumes in-12 ; xxiv-422-[2], et 400-[2] pages. B. P. L.

(QUATRIÈME ÉTAPE)

Lettres / d'un Cultivateur / Américain / adressées [sic] à W^m. S... on Esq^r. / depuis l'année 1770 jusqu'en 1786. / Par M. St John / de Crève Cœur, / Traduites de l'Anglois. / Keen feelings inspire resistless thoughts. / — / A Paris. / Chez Cuchet Libraire, rue et hôtel Serpente. / 1787. /

3 volumes in-8° ; xxxii-478-[2], 438-[6], et 592 pages. Gravures de Martini et cartes de Tardieu : Vol. I, frontispice, *Ubi panis, et libertas, ibi Patria* ; médaillon gravé au titre, *O manes heroum...* ; p. 1, Carte Générale des États-Unis de l'Amérique Septentrionale ; p. 249, *J'ai transplanté ce sassafras...* ; p. 381, *Jurez-le sur ce rayon de soleil...* Vol. II, médaillon gravé au titre, *Non sine diis...* ; p. 1, Carte Générale des États de Virginie... d'après la carte américaine de Louis Evans et la carte anglaise de Thomas-Jefferys ; p. 99, Carte de l'Ile de Nantucket ; p. 147, Carte de l'Ile de Martha's Vineyard. Vol. III, médaillon gravé au titre, *Nova Constellatio* ; p. 413, Esquisse des rivières Muskinghum et Grand Castor, Esquisse du Sioto, Esquisse de la rivière du Grand Castor ; p. 517, Esquisse d'un Pont...

B. N., L. C., etc.

* * *

*Briefe / eines / Amerikanischen Landmanns / an / den Ritter W. S. / in den Jahren 1770 bis 1781. / — / Aus dem / Englischen ins Französische von *** / und jetzt / aus dem Französischen übersetzt und mit einigen / Anmerkungen begleitet / von / Johann August Ephraim Götze, / erstem Hofdiaconus der St. Servatii-Kirche zu Quedlinburg. / — / Leipzig, 1788. / Bey Siegfried Lebrecht Crusius. /*

3 volumes in-8° ; viii-512, vi-512, et 668 pages. Les volumes I et II sont traduits d'après l'édition française de 1784 ; le volume III, qui porte la date 1789, d'après l'édition de 1787. 1 gravure : vol. III, p. 587, *Abriss einer Brücke...* L. C.

B.

Sketches of Eighteenth Century America, More « Letters from an American Farmer », by St. John de Crève-cœur, edited by Henri L. Bourdin, Ralph H. Gabriel and Stanley T. Williams. New Haven. Yale University Press. London, Humphrey Milford, Oxford University Press. M. DCCCXXV.

I volume, 342 pages. Deux planches : frontispice, *St. John de Crève-cœur, after the portrait by Vallière, 1786, in the possession of M. le comte Louis de Crève-cœur* ; p. 40, *A page of the Crève-cœur Manuscripts.*

C.

Voyage / dans / la Haute Pensylvanie / et dans l'état de New-York, / par un membre adoptif de la Nation Onéida. / Traduit et publié par l'auteur des Lettres d'un Cultivateur Américain. / — / De l'Imprimerie de Crapelet. / A Paris, / Chez Maradan, Libraire, rue Pavée S. André- / des-Arcs, n° 16. / An IX-1801. /

3 volumes in-8° ; xxxii-428, xiv-434, et xii-410 pages. Gravures et cartes : Vol. I, frontispice, *George Washington d'après le camée peint par M^{me} de Bréhan à New-York en 1789* ; p. 115, *Késkétomah, ancien sachem...* ; p. 119, *Koohassen, guerrier...* ; p. 253, *L'Aigle à tête chauve..* ; p. 426, *Carte de la partie septentrionale des Etats-Unis*. Vol. II, p. 130, *Plan de la Cataracte de Niagara* ; p. 182, *Vue... de Niagara* ; p. 192, *Deuxième vue de Niagara* ; p. 434, *Carte de la partie méridionale des Etats-Unis*. Vol. III, p. 197, *Fortifications des anciens indigènes sur la rivière Huron* ; p. 203, *Plan d'un ancien camp retranché... sur les bords du Muskinghum*. B. N., L. C., etc. Quelques exemplaires ont été tirés sur grand papier, cartes coloriées, etc.

*
* *

Reise / in / Ober-Pensylvanien / und / im Staate Neu-York, / von / einem adoptirten Mitgleide der Onéida-Nation. / — / Herausgegeben / von / dem Verfasser der Briefe eines amerikanischen Landwirthes. / — / Aus dem Französischen übersetzt / und / mit Anmerkungen begleitet / von / Dietrich Tiedemann, / Fürstlich-Hessischem Hofrath, und Professor der Philo- / sophie in Marburg. / — / Mit zwei Kupfern. / -- Berlin, 1802. / In der Vossischen Buchhandlung. /

1 volume in-8° ; xiv-472 pages. 2 gravures : p. 49, *Késkétomah....* ; p. 54, *Koohassen....*

23^e volume du *Magazin von merkwürdigen neuen Reisebeschreibung*. Traduction abrégée. L. C., N. Y. P. L.

D. ÉCRITS DIVERS.

Aux habitants de la Normandie. Traité de la culture des pommes de terre et des différents usages qu'en font les habitants des Etats-Unis de l'Amérique, [Dédicace au duc d'Harcourt, datée de Caen, le 1^{er} janvier 1782, et signée, *Normanno-Americanus*.]

In-12 ; iv-72 pages. Cette brochure, la première publication de Crève-cœur, ne se trouve pas dans les bibliothèques dont j'ai pu consulter le catalogue ; la famille de Crève-cœur en possède un exemplaire.

*
* *

Mémoire sur la culture et les usages du faux Acacia, dans les Etats-Unis de l'Amérique septentrionale, présenté à la séance publique de la

Société d'Agriculture de Paris, tenue le 30 mars 1786, publié dans *Mémoires de la Société d'agriculture* (trimestre d'hiver, 1786), p. 122-143, et dans FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU, *Lettre sur le Robinier* (Paris, an XI-1803), p. 135.

*
* *

Articles dans les journaux américains (1783-1790) signés *Agricola*. Par exemple, *Instructions for the culture and use of maize or Indian corn as fodder* dans *The American Museum*, vol. II, p. 449 (novembre 1787). Une liste de ces articles, avec une discussion là-dessus, se trouve dans MITCHELL, p. 322-346. Crèveœur a probablement fait paraître des articles analogues dans les journaux français entre 1800 et 1813. Son *Eloge funèbre* paru dans le *Journal de l'Empire* du 21 novembre 1813, mentionne « un grand nombre d'écrits, la plupart anonymes », qui recommandaient « l'introduction de beaucoup de plantes utiles et des instruments les plus propres à les cultiver. »

*
* *

Description of the Falls of Niagara, publiée par O. H. MARSHALL dans *The Magazine of American History*, vol. II, p. 604-613 (octobre 1878). Écrite en 1785 pour Ally de Crèveœur, accompagnée d'un *Plan de la communication des Lacs Erie et Ontario etc.*

*
* *

Crèveœur on the Susquehanna, 1774-1776, publié avec une introduction par H. L. BOURDIN et S. T. WILLIAMS, dans *The Yale Review*, vol. XIV, p. 552-584 (avril 1925).

*
* *

The Grotto : An Unpublished Letter from the American Farmer, publiée par H. L. BOURDIN et S. T. WILLIAMS, dans *The Nation* (N. Y.), vol. 121, p. 326-330 (3 septembre 1925).

*
* *

Hospitals During the Revolution : An Unpublished Essay by J. Hector St. John de Crèveœur, publié par H. L. BOURDIN et S. T. WILLIAMS, dans *Philological Quarterly* (University of Iowa), vol. V. p. 157-165 (avril 1926).

*
* *

Sketch of a Contrast between the Spanish & the English Colonies (an unpublished essay by J. Hector St. John de Crèveœur), publié, avec une introduction, par H. L. BOURDIN et S. T. WILLIAMS, dans *The University of California Chronicle*, vol. XXVIII, p. 152-163 (avril 1926).

CORRESPONDANCE ET PAPIERS

I. — Manuscrits.

Papiers divers, y compris deux volumes de lettres reçues par Crève-cœur, appartenant à M. Louis St. John de Crève-cœur de Paris. Utilisés par R. DE CRÈVECŒUR pour la *Vie*, etc.

BIBLIOTHÈQUE MUNICIPALE DE MANTES (Seine-et-Oise) : Collection Clerc de Landresse : une soixantaine de lettres adressées par Crève-cœur au duc de LA ROCHEFOUCAULD-D'ENVILLE, entre août 1783 et décembre 1788. Copies d'autres lettres écrites par Crève-cœur à des Américains. Cette correspondance a été utilisée par MITCHELL, quelques lettres y sont publiées en entier.

ARCHIVES DU MINISTÈRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES, Paris : La *Correspondance consulaire de New-York* pour les années du consulat de Crève-cœur (1783-1790), communicable en principe, ne l'est pas actuellement en pratique, n'étant pas encore reliée. R. de Crève-cœur a pu pourtant la consulter, l'essentiel en est donc dans *Vie*. Quelques-unes des dépêches de Crève-cœur se trouvent dans la *Correspondance Politique, Etats-Unis, supplément*, vol. IV, vol. XXVII ; et dans *Mémoires et Documents, Etats-Unis*, vol. XIV, vol. XV, vol. XVII.

ARCHIVES DU SERVICE HYDROGRAPHIQUE DE LA MARINE, Paris : Duplicata d'un *Mémoire sur la Région située à l'ouest des Montagnes d'Allégheny ; arrosée par les Rivières Ohio, Mississippi, Wabash, Illinois, Cherokee, et comprise entre le 34 et 44° de latitude et entre les 79 et 93° de longitude*.

SERVICE HISTORIQUE DE LA MARINE, Paris : *Tableau Géographique des Collèges et différents établissements littéraires qui se trouvent dans les Etats-Unis, etc. A New-York, le premier juillet 1789*.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ARSENAL, Paris : *Plan du fort George... et de ses Attaques par M. le marquis de Montcalm. 1757*.

COLLECTION WALLACE, Ambassade des États-Unis à Paris : Un mémoire sur le commerce franco-américain, le même qui se trouve à Mantes et aux Affaires Étrangères. Il a été publié dans MITCHELL, p. 241-261. Voir ci-dessus, p. 30.

LIBRARY OF CONGRESS, Washington : lettres de Crève-cœur dans les papiers de WASHINGTON, JEFFERSON, MADISON, FRANKLIN, SHORT et FITCH. La *Division of Manuscripts* possède également des copies de lettres de Crève-cœur, faites par J. P. MITCHELL pour la préparation de son livre sur C.

D'autres lettres dispersées dans les collections de The American Philosophical Society, New York Public Library, Boston Public Library, Connecticut Historical Society, etc.

II. — Imprimés.

Quatre-vingt-dix-sept lettres (dont 21 écrites par Crèveœur) publiées en entier ou en résumé dans R. DE CRÈVEŒUR, *Vie*, p. 351-422.

Trois lettres de Crèveœur à ETHAN ALLEN, et une d'ALLEN à Crèveœur (1785-1786) dans E. P. WALTON (éd.), *Records of the Governor and Council of the State of Vermont* (Montpelier, 1875), vol. III, p. 386-391.

Quatre lettres de Crèveœur à JAMES BOWDOIN (1786-1788), dans *Massachusetts Historical Society Proceedings*, vol. XIII, p. 236-240 (Boston, 1873-1875).

Lettres de Crèveœur à BENJAMIN FRANKLIN (1781-1788) dans *Letters from an American Farmer* (éd. LEWISOHN, N. Y., 1904), p. 332-338. FRANKLIN à Crèveœur dans FRANKLIN, *Writings* (éd. SMYTH), vol. VIII, p. 297, 307 ; vol. IX, p. 147, 636.

Trois lettres de Crèveœur au duc d'HARCOURT (1785-1787) dans C. HIPPEAU, *Le Gouvernement de Normandie au XVII^e et au XVIII^e siècle* (Caen, 1863...), vol. III, p. 136-152.

Lettres échangées entre Crèveœur et THOMAS JEFFERSON (1785-1790) dans JEFFERSON, *Writings* (éd. FORD, New-York, 1893-99), vol. IV, p. 253 ; JEFFERSON, *Works* (éd. WASHINGTON), vol. I et II ; *Documentary History of the Constitution*, vol. V. Voir *Calendar of the Correspondence of Thomas Jefferson* (Washington, 1894-5).

Traduction d'une lettre de Crèveœur au duc de LA ROCHEFOUCAULD-D'ENVILLE (1788) dans *Massachusetts Historical Society Proceedings*, vol. IV, p. 42-46 (Boston, 1923.)

ÉTUDES SUR CRÈVECŒUR

CRÈVECŒUR, ROBERT DE, *Saint John de Crèveœur, Sa Vie et Ses Ouvrages* (Paris, Librairie des Bibliophiles, 1883). Portraits de Crèveœur et de la comtesse d'Houdetot gravés d'après des miniatures du temps.

MITCHELL, JULIA POST, *St. Jean de Crèveœur* (New-York, Columbia University Press, 1916).

*
* *

[Cette liste des appréciations de Crèveœur et de son œuvre ne comprend que celles qui apportent quelque originalité à leur jugement. Presque tous les manuels de littérature américaine consacrent au moins quelques lignes à Crèveœur, mais le plus souvent ne font que se copier (et parfois très mal) les uns sur les autres. On trouvera ci-dessus, au chapitre II, les appréciations parues dans les périodiques et dans les mémoires du dix-huitième siècle].

[AYSCOUGH, SAMUEL], *Remarks / on the / Letters / from an / American Farmer ; / or a / Detection of the errors / of / Mr. J. Hector St. John ; / Pointing out the pernicious tendency of these Letters / to Great Britain. / — / London : / Printed for John Fielding, No. 23, Pater-noster Row ; / M DCC LXXXIII. / Brochure de 26 pages ; B. N., L. C., etc.*

BLAKE W. B., *Introduction à la réédition Everyman des Letters from an American Farmer* (London & New-York, 1912), p. vii-xxi.

BOURDIN, H. L., *The Crèveœur Manuscripts dans Sketches* (1925), p. 14-24.

BOURDIN, H. L. (et S. T. WILLIAMS), *The Unpublished Manuscripts of Crèveœur dans Studies in Philology* (Chapel Hill, juillet 1925), vol. XXII, p. 425.

BOYNTON, P. H., *A History of American Literature* (Boston etc., 1918), p. 59.

BRISSET DE WARVILLE, J. P., *Réponse / à une critique / des Lettres / d'un Cultivateur Américain, / des Quakers, etc. / faite par l'auteur anonyme des Recherches / sur les Etats-Unis / [Paris] Avril 1788. / Brochure de 27 pages ; N. Y. P. L.*

CANBY, H. S., *Classic Americans... with an Introductory Survey of the Colonial Background of our National Literature* (New-York, 1931), p. 45-49.

- CHINARD, G., *L'Exotisme américain dans l'œuvre de Chateaubriand* (Paris, 1918), p. 20.
- CHINARD, G., *Les Réfugiés Huguenots en Amérique, avec une Introduction sur le Mirage américain* (Paris, 1925), p. 74.
- COOPER, L. *Travellers and Observers, 1763-1846* dans *The Cambridge History of American Literature* (New-York & Cambridge, 1917), vol. I, Book II, chap. I.
- DELESDESNIER, EMILY P., *Fannie St. John, a Romantic Incident of the American Revolution* (New-York, 1874).
- DUYCKINCK, E. A. & G. L., *Cyclopaedia of American Literature* (4^e édition, New-York, 1866), vol. I, p. 173.
- FAÿ, B., *L'Esprit révolutionnaire en France et aux Etats-Unis à la fin du dix-huitième siècle* (Paris, 1925), p. 153-155.
- FAÿ, B., *Bibliographie Critique des ouvrages français relatifs aux Etats-Unis, 1770-1800* (Paris, 1925), p. 64.
- GABRIEL, R. H., *Crèveœur and his Times* dans *Sketches*, p. 1-13.
- HAZARD, L. L., *The Frontier in American Literature* (New-York 1927), p. 252-261.
- LAWRENCE, D. H., *Studies in Classic American Literature* (New-York, 1923), p. 32-48.
- LEWISOHN, L., *Introduction à la réédition des Letters from an American Farmer* (New-York, 1904), p. ix-xxv.
- LEWISOHN, L., *Expression in America* (New-York, 1932), p. 36-38.
- PARRINGTON, V. L., *Main Currents in American Thought*, vol. I : *The Colonial Mind* (New-York, 1927), p. 140-147.
- SANBORN, F. B., *The American Farmer, St. John de Crèveœur and His Famous Letters* dans *The Pennsylvania Magazine of History and Biography* (Philadelphie, 1906), vol. XXX, p. 257.
- TYLER, MOSES C., *The Literary History of the American Revolution* (New-York, 1897), vol. II, p. 347-358.
- WILLIAMS, S. T., *Crèveœur as a Man of Letters* dans *Sketches*, p. 25-35.
- WILLIAMS, S. T., *Esquisse biographique de Crèveœur* dans *Dictionary of American Biography*, vol. IV (New-York, 1930), p. 542-544.
-

OUVRAGES CONSULTÉS

I

Ouvrages du dix-huitième siècle, mémoires, recueils de documents, etc.

- ANBUREY, THOMAS, *Travels through the interior Parts of America* (Londres, 1789), 2 vol.
- BARBÉ-MARBOIS, FRANÇOIS, *Our Revolutionary Forefathers; The Letters of François Barbé-Marbois, 1779-1785* (éd. et trad. E. P. CHASE, New-York, 1929).
- BARBIER (et DESESSARTS), *Nouvelle Bibliothèque d'un homme de goût* (Paris, 1808).
- BARTRAM, JOHN, *Observations on the Inhabitants, Climate, Soil... made by Mr. John Bartram in his Travels from Pensilvania to Onondago, Oswego, and Lake Ontario* (Londres, 1751).
- BARTRAM, WILLIAM, *Travels through North and South Carolina, etc.* (Philadelphie, 1791).
- BAYARD, FERDINAND, *Voyage dans l'intérieur des Etats-Unis... pendant l'été de 1791* (Paris, 1797).
- BEAUVAU, la Maréchale Princesse de, *Souvenirs* (éd. M^{me} STANDISH-NOAILLES, Paris, 1872).
- [BELOTE, T., éd.], *Selections from the Gallipolis Papers* (Cincinnati, 1907).
- BÉNÉZET, ANTHONY, *The Case of our Fellow-Creatures, the Oppressed Africans* (Londres, 1784).
- BÉNÉZET, ANTHONY, *A Caution to Great-Britain and Her Colonies, in a short representation of the Calamitous State of the Enslaved Negroes in the British Dominions* (Philadelphie, 1766).
- BÉNÉZET, ANTHONY, *A Short Account of the People called Quakers* (Philadelphie, 1780).
- BÉNÉZET, ANTHONY, *Some Historical Account of Guinea* (Philadelphie, 1771).
- BONNET, J. E., *Etats-Unis de l'Amérique à la fin du dix-huitième siècle* (Paris, s. d.).

- BOUCHER DE LA RICHARDERIE, G., *Bibliothèque universelle des voyages* (Paris, 1808), 6 vol.
- BRECK, SAMUEL, *Recollections, with passages from his Notebooks* (éd. H. E. SCUDDER, Philadelphie, 1877).
- BRISOT DE WARVILLE, J. P., *Correspondance et Papiers* (éd. C. PERROUD, Paris, 1912).
- BRISOT DE WARVILLE (et ÉTIENNE CLAVIÈRE), *De la France et des Etats-Unis* (Londres, 1787).
- BRISOT DE WARVILLE, *Examen Critique des Voyages dans l'Amérique septentrionale de M. le Marquis de Chastellux* (Londres, 1786).
- BRISOT DE WARVILLE, *A Critical Examination of the Marquis de Chastellux's Travels... translated from the French... with Additions and Corrections of the Author* (Philadelphie et Londres, 1788).
- BRISOT DE WARVILLE, *Mémoires 1754-1793* (éd. C. PERROUD, Paris, s. d.)
- BRISOT DE WARVILLE, *Mémoire sur les Noirs de l'Amérique septentrionale* (Paris, 1789).
- BRISOT DE WARVILLE, *Nouveau Voyage dans les Etats-Unis d'Amérique* (Paris, 1791), 3 vol.
- BRISTED, JOHN, *America and Her Resources* (Londres, 1818).
- BUTLER, RICHARD, *Journal*, dans *The Olden Time*, vol. II, n^o. 10 (octobre 1847).
- CADET DE VAUX, *Moyens de prévenir le retour des disettes* (Paris, 1812).
- CARVER, JONATHAN, *Travels through the Interior Parts of North America* (Londres, 1778).
- CASTIGLIONI, LUIGI, *Viaggio negli Stati Uniti dell'America* (Milan, 1790), 2 vol.
- CAZENOVE, THÉOPHILE, *A Record of the Journey of Théophile Cazenove through New Jersey and Pennsylvania* (trad. et éd. R. W. KELSEY, Haverford, 1922).
- CHAS, J. (et LEBRUN), *Histoire politique et philosophique de la Révolution de l'Amérique septentrionale* (Paris, an IX).
- CHASTELLUX, *Voyage de Newport à Philadelphie, Albany, etc.* (Newport, 1781).
- CHASTELLUX, *Voyages de M. le marquis de Chastellux dans l'Amérique septentrionale* (Paris, 1786), 2 vol.
- CHATEAUBRIAND, F. R., *Mémoires d'outre-tombe* (éd. BIRÉ, Paris), 6 vol.

- CHÉNIER, ANDRÉ, *Œuvres poétiques* (éd. MOLAND, Paris, 1884), 2 vol.
- CLARKSON, THOMAS, *An Essay on the Impolicy of the African Slave Trade* (Londres, 1788).
- CLARKSON, THOMAS, *History of the Rise, Progress, and Accomplishment of the Abolition of the African Slave Trade by the British Parliament* (nouv. éd., Londres, 1839).
- CLINTON, GEORGE, *Public Papers* (éd. H. HASTINGS, New-York et Albany, 1899-1904), 7 vol.
- COLDEN, CADWALLADER, *The History of the Five Indian Nations of Canada* (Londres, 1727).
- COLDEN, CADWALLADER, *Letters and Papers* (Collections of the New York Historical Society, 1876, 1877, 1917, 1923 —).
- [CONDORCET], *Réflexions sur l'esclavage des Nègres par M. Schwartz, pasteur du Saint-Evangile à Bienne* (Neuchâtel, 1781).
- COOPER, THOMAS, *Some Information Respecting America* (London, 1794).
- CRAWFORD, CHARLES, *Observations upon Negro Slavery* (Tunbridge Wells, s. d.).
- CUTLER, MANASSEH, *An Explanation of the map which delineates that part of the federal lands, comprehended between Pennsylvania west line, the rivers Ohio and Sioto, and Lake Erie* (Salem, 1787).
- CUTLER, MANASSEH, *Description du sol, des productions... de cette portion des Etats-Unis, située entre la Pensylvanie, les rivières de l'Ohio & du Sioto, & le lac Erie* (Paris, 1789).
- CUTLER, MANASSEH, *Life, Journals and Correspondence* (éd. W. P. et J. P. CUTLER, Cincinnati, 1888), 2 vols.
- DÉMEUNIER, *Essai sur les Etats-Unis* (Paris, 1786).
- DÉMEUNIER, *Encyclopédie Méthodique, partie Economie Politique et Diplomatique* (Paris, 1784-1788), 4 vol.
- DICKINSON, JOHN, *Letters from a Farmer in Pennsylvania* (3^e édition, Philadelphie, 1769).
- DICKSON, WILLIAM, *Letters on Slavery* (Londres, 1789).
- EBELING, C. D., *Erdbeschreibung und Geschichte von Amerika* (Hamburg, 1793-1816), 7 vol.
- D'ERLACH, R. L., *Code du bonheur* (Lausanne, 1788), 6 vol.
- FALCONBRIDGE, A., *An Account of the Slave-Trade on the Coast of Africa* (Londres, 1788).

- FILSON, JOHN, *The Discovery, Settlement and Present State of Kentucke* (Wilmington, 1784).
- FILSON, JOHN, *Histoire de Kentucke, Nouvelle Colonie à l'Ouest de la Virginie* (trad. PARRAUD, Paris, 1785).
- FRANKLIN, BENJAMIN, *Quelques Mots sur l'Amérique. Avis à ceux qui voudraient aller s'établir dans cette contrée* (Paris, 1795).
- FRANKLIN, B., *Works* (éd. JARED SPARKS, Boston, 1839), 10 vol.
- FRANKLIN, B., *Writings* (éd. A. H. SMYTH, New-York, 1905-1907), 10 vol.
- FROSSARD, *La Cause des esclaves Nègres et des habitants de la Guinée* (Lyon, 1789), 2 vol.
- GRÉGOIRE, H., *De la littérature des Nègres* (Paris, 1808).
- GRIMM, M. (DIDEROT, MEISTER et RAYNAL), *Correspondance littéraire, philosophique et critique* (éd. TOURNEUX, Paris, 1880), 16 vol.
- IMLAY, GILBERT, *A Topographical Description of the Western Territory of North America* (Londres, 1792).
- JEFFERSON, THOMAS, *Notes on the State of Virginia* (Londres, 1782).
- JEFFERSON, THOMAS, *Observations sur la Virginie* (trad. MORELLET, Paris, 1786).
- JEFFERSON, THOMAS, *Writings* (éd. P. L. FORD, New-York, 1893-1899), 10 vol.
- JEFFERYS, THOMAS, *The American Atlas* (Londres, 1775).
- JEFFERYS, THOMAS, *The Natural and Civil History of the French Dominions in North and South America* (Londres, 1761).
- JOHNSON, Sir WILLIAM, *Papers* (éd. SULLIVAN, et FLICK, Albany, 1921-1928), 6 vol.
- D'HARCOURT, le duc, *Traité de la décoration des dehors, des jardins et des parcs* (éd. E. DE GANAY, Paris, 1919).
- HILLIARD-D'AUBERTEUIL, *Essais historiques et politiques sur les Anglo-Américains* (Bruxelles, 1781-1782), 2 vol.
- HILLIARD-D'AUBERTEUIL, *Mis Mac Rea, roman historique* (Philadelphie, 1784).
- HUTCHINS, THOMAS, *A Topographical Description of Virginia, Pennsylvania, Maryland, and North Carolina, comprehending the Rivers Ohio, Kenhawa, Sioto etc.* (Londres, 1778).
- KOLB, JOHANN ERNST, *Erzählungen von den Sitten und Schicksalen der Negersklaven* (Bern, 1789).
- KOTZEBUE, AUGUST VON, *Theater* (Leipzig, 1840), 40 vol.

- LAHARPE, J. F., *Correspondance Littéraire* (Paris, 1801).
- [LA ROCHEFOUCAULD D'ENVILLE], *Constitutions des Treize Etats-Unis de l'Amérique* (Paris, 1783).
- LA ROCHEFOUCAULD D'ENVILLE, *Correspondance avec George Louis le Sage* (Paris, 1918). [P. 5-28, esquisse biographique].
- LA ROCHEFOUCAULD-LIANCOURT, *Voyage dans les Etats-Unis d'Amérique, fait en 1795, 1796, et 1797*. (Paris, an VII), 8 vol.
- LA TOUR DU PIN, La Marquise de, *Journal d'une femme de cinquante ans* (Paris, 1914), 2 vol.
- [LA VALLÉE, JOSEPH], *Le Nègre comme il y a peu de blancs* (Paris, 1789), 2 vol.
- [LE COINTE-MARSILLAC], *Le More-Lack, ou Essai sur les moyens les plus équitables d'abolir la traite et l'esclavage des Nègres* (Paris, 1789).
- LÉVIS, le maréchal de, *Collection des Manuscrits du Maréchal de Lévis* (éd. H. R. CASGRAIN, Montréal et Québec, 1889-1895), 12 vol.
- LÉZAY-MARNÉSIA, CLAUDE-FRANÇOIS-ADRIEN DE, *Le bonheur dans les campagnes* (Neufchâtel, 1785).
- LÉZAY-MARNÉSIA, CL.-FR.-A. DE, *Essai sur la nature champêtre* (Paris, 1787).
- LÉZAY-MARNÉSIA, CL.-FR.-A. DE, *Lettres écrites des Rives de l'Ohio* (Au Fort-Pitt, et se trouvent à Paris, an IX).
- LONG, J., *Voyages and Travels of an Indian Interpreter and Trader* (Londres, 1791).
- MABLY, l'abbé de, *Observations sur le gouvernement et les loix des Etats-Unis d'Amérique* (Amsterdam, 1784).
- MARMONTEL, J. F., *Bélisaire* (Paris, 1767).
- MARMONTEL, J. F., *Contes moraux* (Paris, 1761).
- MAZZEI, FILIPPO, *Recherches historiques et politiques sur les Etats-Unis* (A Colle et se trouve à Paris, 1788), 4 vol.
- [MÉRENESS, NEWTON D. éd.], *Travels in the American Colonies*, 1690-1783 (New-York, 1916).
- MICHAUX, ANDRÉ, *Journal* (éd. C. S. SARGENT) publié dans *Proceedings of the American Philosophical Society*, vol. XXVI, p. 1-145 (Philadelphie, 1889).
- MICHAUX, ANDRÉ, *Histoire des chênes de l'Amérique* (Paris, 1801).
- MICHAUX, FRANÇOIS ANDRÉ, *Voyage à l'ouest des Monts Alléghanys* (Paris, 1804).

- MORRIS, GOUVERNEUR, *The Diary and Letters* (éd. ANNE CARY MORRIS, New-York, 1888), 2 vol.
- MOORE, THOMAS, *Poems Relating to America* dans *Poetical Works* (nouv. éd., Paris, 1841).
- MOREAU DE SAINT-MÉRY, M. L. E., *Voyage aux Etats-Unis de l'Amérique 1793-1798* (éd. S. L. MIMS, New Haven, 1913).
- MORSE, JEDIDIAH, *The American Geography* (2^e éd., Londres, 1792).
- MOSER, J. J., *Nord-Amerika nach den Friedensschlüssen vom Jahr 1783* (Leipzig, 1784), 3 vol.
- [O'CALLAGHAN, éd.]. *The Documentary History of New-York* (Albany, 1850), 4 vol.
- PAINE, THOMAS, *Letter to the Abbé Raynal on the Affairs of North America* (Philadelphie, 1782).
- PAINE, THOMAS, *Writings* (éd. M. D. CONWAY, New-York, 1894-1896), 4 vol.
- PARMENTIER, *Traité sur la culture et les usages des pommes de terre* (Paris, 1789).
- RAMSAY, JAMES, *An Essay on the Treatment and Conversion of African Slaves in the British Sugar Colonies* (Londres, 1784).
- RAMSAY, JAMES, *Objections to the Abolition of the Slave Trade with Answers* (2^e éd., Londres, 1788).
- RAYNAL, l'abbé T. G., *Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce des Européens dans les deux Indes* (Amsterdam, 1770 ; La Haye, 1774 ; etc.).
- RAYNAL, l'abbé T. G., *Révolution de l'Amérique* (Londres, 1781).
- ROBERTSON, WILLIAM, *The History of America* (Londres, 1777), 2 vol.
- ROBIN, l'abbé, *Nouveau Voyage dans l'Amérique Septentrionale* (Paris, 1782).
- ROLAND, Madame, *Lettres* (éd. C. PERROUD, Paris 1900-1902), 2 vol.
- ROLAND, Madame, *Mémoires* (éd. C. PERROUD, Paris, 1905), 2 vol.
- RUSH, BENJAMIN, *An Address to the Inhabitants of the British Settlements in America upon Slave-Keeping* (Philadelphie, 1773).
- RUSH, BENJAMIN, *A Memorial, containing Travels through Life or Sundry Incidents in the Life of Dr. Benjamin Rush, written by himself* (éd. L. A. BIDDLE, Lanoraie, 1905).
- ST. CLAIR, ARTHUR, *Life... with Correspondence and Papers* (éd. W. H. SMITH, Cincinnati, 1882), 2 vol.

- SAINT-LAMBERT, *Œuvres* (Paris, 1822), 2 vol.
- SCHÖPF, J. D., *Reise durch einige der mittlern und südlichen vereinigten nordamerikanischen Staaten* (Erlangen, 1788), 2 vol.
- SELL, J. J., *Versuch einer Geschichte des Negersklavenhandels* (Halle, 1791).
- SHARP, GRANVILLE, *The Just Limitation of Slavery in the Laws of God* (Londres, 1776).
- SHEFFIELD, lord, *Observations on the Commerce of the American States* (Londres, 1783).
- [SMITH, WILLIAM], *An Historical Account of the Expedition against the Ohio Indians in the year M. DCC, LXIV under the command of Henry Bouquet* (Londres, 1766). [Trad. française, C. G. F. DUMAS Amsterdam, 1769].
- SMYTH, J. F. D., *A Tour in the United States of America* (Londres, 1784), 2 vol.
- SOULÈS, FRANÇOIS, *Histoire des troubles de l'Amérique Anglaise* (Paris, 1787), 4 vol.
- SPRENGEL, M. C., *Geschichte der Revolution von Nord-Amerika* (Spire, 1785).
- STILES, EZRA, *Literary Diary* (éd. F. B. DEXTER, New-York, 1901), 3 vol.
- SWAN, JAMES, *Causes qui se sont opposées aux progrès du commerce entre la France et les Etats-Unis* (Paris, 1790).
- SWAN, JAMES, *A Dissuasion to Great-Britain and the Colonies from the Slave Trade to Africa* (Boston, 177-).
- TALLEYRAND, *Mémoire sur les relations commerciales des Etats-Unis avec l'Angleterre dans Mémoires de l'Institut National des Sciences et Arts*, tome II (Paris, an VII).
- TIMBERLAKE, HENRY, *The Memoirs of* (Londres, 1765).
- VAN DER KEMP, FRANCIS ADRIAAN, *Autobiography* (éd. H. L. FAIRCHILD, New-York, 1903).
- VOLNEY, C. F., *Tableau du climat et du sol des Etats-Unis* (Paris, 1803).
- WASHINGTON, GEORGE, *Writings* (éd. JARED SPARKS, Boston, 1838), 12 vol.
- WOLLSTONECRAFT, MARY, *Letters written during a short residence in Sweden, Norway, and Denmark* (Londres, 1796).
- WOOLMAN, JOHN, *Journal* (éd. V. D. SCUDDER, Londres, 1910).
- WOOLMAN, JOHN, *Some Considerations on the Keeping of Negroes* (Philadelphie, 1754 ; deuxième partie, Philadelphie, 1762).

- ZIMMERMANN, E. A. W., *Frankreich und die Freistaaten von Nordamerika, Vergleichung beider Länder* (Berlin, 1795), 2 vol. [Trad. fr., Leipzig, 1797].
- X. *Anecdotes anglaises et américaines. Années 1776 à 1783* (Paris, 1813), 2 vol.
- X. *Considérations sur les fonds publics, le prix des terres, le climat, la population, le commerce des Etats-Unis* (Paris, 1793).
- X. *Description topographique de six cents mille acres de terres dans l'Amérique Septentrionale.* (Paris, 1792).
- X. *Extrait des gazettes américaines... N° 1.* (Paris, 1786).
- X. *An Historical Review and Directory of North America by a Gentleman immediately returned from a tour of that Continent* (Cork, 1801), 2 vol. [Préface, Dublin, 1788].
- X. *Notes sur les défrichements en Amérique à l'usage des Européens,* (s. l. n. d.).

Périodiques.

- Allgemeine Deutsche Bibliothek* (Berlin et Stettin, 1785-1787).
- Allgemeine Literatur-Zeitung* (Iéna et Leipzig, 1785-1787).
- Deutsches Museum* (Leipzig, 1782).
- Göttingische Anzeigen von gelehrten Sachen* (Goettingue, 1785-1789).
- Der Teutsche Merkur* (Weimar, 1783-1788).
- The American Museum* (Philadelphie, 1787-1792).
- The Massachusetts Spy* (Worcester, 1783-1786).
- The New York Gazette and the Weekly Mercury* (New-York, 1771-1774).
- The New York Packet and the American Advertiser* (New-York, 1783-1787).
- Early Proceedings of the American Philosophical Society, 1744-1838* (publiés à Philadelphie, 1884).
- Annual Register* (Londres, 1782-1783).
- Edinburgh Review* (Edimbourg, 1829).
- European Magazine & London Review* (Londres, 1782-1783).
- Gentleman's Magazine* (Londres, 1782-1783).
- Hibernian Magazine* (Dublin, 1782-1783).
- Lady's Magazine* (Londres, 1782-1783).

London Magazine (Londres, 1782-1783).

Monthly Review or Literary Journal (Londres, 1782-1783).

Scot's Magazine (Edimbourg, 1782-1783).

Universal Magazine (Londres, 1782-1783).

Westminster Magazine (Londres, 1782-1783).

Analyse des Papiers Anglais (s. l., 1787-1788).

L'Année Littéraire (Paris, 1783-1788).

Bibliothèque Physico-économique (Paris, 1782-1786).

Courier de l'Europe (Londres, 1782-1786).

L'Esprit des Journaux (Paris, 1784-1785).

Gazette de France (Paris, 1782-1785).

Journal Encyclopédique (Bouillon 1784-1785).

Journal de Lyon (Lyon, 1784-5).

Journal de Normandie (Rouen, 1785-1787).

Journal de Paris (Paris, 1784-1788).

Mercure de France (Paris, 1783-1788).

Algemeene Vaderlandsche Letteroefeningen (Amsterdam, 1783-1784).

Maandelyksche Uittreksels of Boeksaal der Geleerde Wereld (Amsterdam 1784).

Nieuwe Nederlandsche Jaerboeken (Amsterdam, 1783-1785).

II

Ouvrages Modernes¹

ABBOTT, W. C., *New York in the American Revolution* (New-York, 1929).

ADAMS, J. T., *Provincial Society* (New-York, 1927).

APPLETON, W. S., *Augustin Dupré and his Work for America* (Cambridge, Mass., 1890).

1. Cette liste ne comprend pas les manuels d'histoire, de littérature, de biographie et de bibliographie usuels. Je tiens pourtant à souligner ici la grande utilité comme instrument de travail du *Dictionary of American Biography* qui est actuellement en train d'être publié sous la direction de *The American Council of Learned Societies* (New-York, Charles Scribner's Sons, 1930.....).

- ARMISTEAD, W., *Anthony Benezet, from the original Memoir, revised with additions* (Londres et Philadelphie, 1859).
- ARNELLE, *Une Oubliée, M^{me} Cottin d'après sa correspondance* (Paris 1914).
- BALDENSPERGER, F., *Études d'histoire littéraire* (Paris, 1907 et 1910), 2 vol.
- BALDENSPERGER, F., *Le Mouvement des idées dans l'Émigration française* (Paris, 1924), 2 vol.
- BELIN, J. P., *Le Commerce des livres prohibés à Paris de 1750 à 1789* (Paris, 1913).
- BELIN, J. P., *Le Mouvement philosophique de 1748 à 1789* (Paris, 1913).
- BELOTE, T. T., *The Scioto Speculation and the French Settlement at Gallipolis* (Cincinnati, 1907).
- BISSELL, B., *The American Indian in English Literature of the 18th Century* (New Haven, 1925).
- BUFFENOIR, H., *La Comtesse d'Houdetot, une amie de J. J. Rousseau* (Paris, 1901).
- BUFFENOIR, H., *La Comtesse d'Houdetot, sa famille, ses amis* (Paris, 1905).
- BOURNE, E. G., *The Travels of Jonathan Carver dans American Historical Review*, vol. XI, p. 287-302 (New-York, 1906).
- CAIRNS, W. B., *British Criticism of American Writings, 1783-1815* (Madison, 1918).
- CARRÉ, H., *Les Émigrés français en Amérique dans La Revue de Paris* (15 mai 1898).
- CESTRE, C., *La Révolution française et les poètes anglais* (Paris, 1906).
- CHAPUISAT, E., *Figures et choses d'autrefois* (Paris et Genève, 1920). [p. 11-170, Étienne Clavière.]
- CHASLES, P., *Études sur la littérature et les mœurs des Anglo-Américains au dix-neuvième siècle* (Paris, 1851).
- CHINARD, G., *L'Amérique et le rêve exotique dans la littérature française au XVII^e et au XVIII^e siècle* (Paris, 1913).
- CHINARD, G., *Les Amitiés américaines de M^{me} d'Houdetot* (Paris, 1924).
- CHINARD, G., *L'Exotisme américain dans la littérature française au XVI^e siècle* (Paris, 1911).
- CHINARD, G., *L'Exotisme américain dans l'œuvre de Chateaubriand* (Paris, 1918).

- CHINARD, G., *Les Réfugiés huguenots en Amérique, avec une introduction sur le Mirage américain* (Paris, 1925).
- CHINARD, G., *Thomas Jefferson, the Apostle of Americanism* (Boston, 1929).
- CHINARD, G., *Trois amitiés françaises de Jefferson* (Paris, 1927).
- CHINARD, G., *Volney et l'Amérique* (Baltimore et Paris, 1923).
- CONWAY, M. D., *The Life of Thomas Paine* (New-York et Londres, 1892), 2 vol.
- COOPER, A. J., *L'Attitude de la France à l'égard de l'esclavage pendant la Révolution* (Paris, 1925).
- DUBOIS, W. E. B., *The Suppression of the African Slave-Trade to the United States* (New-York, 1896).
- EDLER, F., *The Dutch Republic and the American Revolution* (Baltimore, 1911).
- ELLERY, E., *Brissot de Warville, a Study in the History of the French Revolution* (Boston et New-York, 1915).
- ELOVSON, H., *Amerika i Svensk Litteratur, 1750-1820* (Lund, 1930).
- EMERSON, O. F., *Notes on Gilbert Imlay, Early American Writer* dans *Publications of the Modern Language Association of America*, vol. XXXIX, p. 406-439 (juin 1924).
- EUGENIA, SISTER, *Coleridge's Scheme of Pantisocracy and American Travel Accounts* dans *P. M. L. A.*, vol. XLV, p. 1069-1084 (décembre 1930).
- FAIRCHILD, H. N., *The Noble Savage, a Study in Romantic Naturalism* (New-York, 1928).
- FAUST, A. B., *The German Element in the United States* (Boston, 1909), 2 vol.
- FAÏ, B., *Bibliographie critique des ouvrages français relatifs aux États-Unis, 1770-1800* (Paris, 1925).
- FAÏ, B., *L'Esprit révolutionnaire en France et aux États-Unis à la fin du dix-huitième siècle* (Paris, 1925).
- FEUGÈRE, A., *Bibliographie critique de l'abbé Raynal* (Angoulême, 1922).
- FEUGÈRE, A., *Un Précurseur de la Révolution, l'abbé Raynal* (Angoulême, 1922).

- FOERSTER, N., (éd.), *The Reinterpretation of American Literature*. (New-York, 1928).
- GIDNEY, L. M., *L'Influence des États-Unis d'Amérique sur Brissot, Condorcet et M^{me} Roland*. (Paris, 1930).
- GIRODIE, A., Deux dessins « américains » de Borel dans *Bulletin des Musées de France*, vol. I, p. 98-99 (mai 1929).
- D'HAUSSONVILLE, *Le Salon de M^{me} Necker* (Paris, 1882), 2 vol.
- HAWKINS, R. L., *Madame de Staël and the United States* (Cambridge, 1930).
- HAZLITT, W. C., *Four Generations of a Literary Family. The Hazlitts in England, Ireland and America* (Londres et New-York, 1897), 2 vol.
- JAMESON, R. P., *Montesquieu et l'esclavage* (Paris, 1911).
- JONES, H. M., *America and French Culture, 1750-1848* (Chapel Hill, 1927).
- JUSSERAND, J.-J., *La Jeunesse du Citoyen Genet, d'après des documents inédits* dans *Revue d'Histoire Diplomatique*, juillet-septembre 1930, p. 237-268.
- KEYS, A. M., *Cadwallader Colden, a Representative Eighteenth Century Official* (New-York, 1906).
- KRAUS, M., *Intercolonial Aspects of American Culture on the Eve of the Revolution* (New-York, 1928).
- LAMY, E., *Un Défenseur des principes traditionnels sous la Révolution, Nicolas Bergasse* (Paris, 1910).
- LE BRETON, M., *The French in Boston in the 18th Century* (Bordeaux, 1929).
- LEE, J. T., *A Bibliography of Carver's Travels* (Madison, 1910).
- LEE, J. T., *Captain Jonathan Carver : Additional Data* (Madison, 1913).
- LENEL, S., *Marmontel, un homme de lettres au XVIII^e siècle* (Paris, 1902).
- LOCKE, M. S., *Anti-Slavery in America, 1619-1808* (Boston, 1901).
- LOUBAT, J. F., *The Medallie History of the United States* (New-York, 1878), 2 vol.
- MAC GILLIVRAY, J. R., *The Pantisocracy Scheme and its Immediate Background* dans *Studies in English* (éd. WALLACE, Toronto, 1931).

- MESICK, J., *The English Traveller in America*, (New-York, 1922).
- MEYER, H., *Nord-Amerika im Urteil des Deutschen Schrifttums bis zur Mitte des 19. Jahrhunderts*, [avec un] *Versuch einer Bibliographie in Deutschland erschienener Schriften über die Vereinigten Staaten* (Hambourg, 1929).
- MINNEGERODE, M., *Jefferson Friend of France, the Career of Edmond Charles Genet* (New-York, 1928).
- MONGLOND, A., *Le Prérromantisme français* : vol. I., *Le Héros prérromantique* ; vol. II, *Le Maître des âmes sensibles* (Grenoble, 1930).
- MORIZE, A. (et E. GRANT), *Selections from French Travellers in America* (New-York, 1929).
- MONAGHAN, F., *French Travellers in the United States, 1765-1931. A Bibliographical List* dans *Bulletin of the N.Y. Public Library*, vol. 36, nos 3, 4, 6,... (New-York, mars, avril, juin,... 1932).
- MORNET, D., *La Pensée française au XVIII^e siècle* (Paris, 1929).
- MORNET, D., *Le Sentiment de la nature en France de J. J. Rousseau à Bernardin de Saint-Pierre* (Paris, 1907).
- [NEW YORK STATE DIVISION OF ARCHIVES & HISTORY], *The American Revolution in New York* (Albany, 1926).
- PHILIPS, E., *Le Personnage du Quaker sur la scène française dans Revue de Littérature Comparée* (juillet-septembre 1929).
- RÉAU, L., *L'Art français aux États-Unis* (Paris, 1926).
- RUDLER, G., *La Jeunesse de Benjamin Constant* (Paris, 1909).
- SAGNAC, P., (LEFEBVRE et GUYOT), *La Révolution française* (Paris, 1930).
- SABINE, L., *Biographical Sketches of Loyalists of the American Revolution* (Boston, 1846), 2 vol.
- SAUNIER, C., *Augustin Dupré, orfèvre, médailleur et graveur général des monnaies* (Paris, 1894).
- SHEA, J. G., *Life and Times of the Most Rev. John Carroll, Bishop and first archbishop of Baltimore, Embracing the History of the Catholic Church in the United States 1763-1815* (New-York, 1888).
- SHERRILL, C. H., *French Memories of Eighteenth Century America*, (New-York, 1915).
- STEVENS, H. N., *Lewis Evans, his Map of the Middle British Colonies in America* (2^e édition, Londres 1920 ; *Additional Notes to the second edition*, Londres, 1924).

- [TARGET, P. L., éd.] *Un Avocat du XVIII^e siècle : Discours sur Target, Journal de Target... Fac-similés d'autographes, etc.* (Paris, 1893).
- TODD, C. B., *The Life and Letters of Joel Barlow* (New-York, 1886), 2 vol.
- VAN TIEGHEM, P., *La Littérature comparée* (Paris, 1931).
- VAN TIEGHEM, P., *Le Prérromantisme : Études d'histoire littéraire européenne* (Paris, 1924 et 1930), 2 vol.
- VAN TYNE, C. H., *The Loyalists in the American Revolution* (New-York, 1902).
- VAN WIJK, F. W., *De Republiek en Amerika 1776-1782* (Leyde, 1921).
- VAN WINTER, P. J., *Het Aandeel van den Amsterdamschen Handel aan den Opbouw van het Amerikaansche Gemeenebest* (La Haye, 1927).
- WEBER, P. C., *America in Imaginative German Literature* (New-York, 1926).
- WEST, C. B., *La Théorie de la traduction au XVIII^e siècle dans Revue de Littérature Comparée* (avril-juin 1932).
- WHITE, E. B., *American Opinion of France, from Lafayette to Poincaré* (New-York, 1927).
- X., *Centenaire de la Nationale, ancienne Compagnie Royale d'Assurances sur la vie* (Paris, 1930). [p. 6-96, documents sur ÉTIENNE CLAVIÈRE.].

Vu le 14 octobre 1932 :

Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris,
H. DELACROIX.

Vu et permis d'imprimer,
Le Recteur
de l'Académie de Paris,
S. CHARLÉTY.

INDEX DES NOMS

- ADAMS, John : 199.
 ADYE : 50.
 ALLEN, Ethan : 26, 27, 33, 95, 98.
 ANDERSON, James : 116.
 ARCHENHOLZ, J. W. von : 99.
 AYSCOUGH, Samuel : 23, 65, 66, 73, 85, 119, 200, 202, 221.

 BANCAL DES ISSARTS : 208, 209, 211.
 BARBIER, A. A. : 92.
 BARBÉ-MARBOIS, François : 34, 110, 134.
 BARLOW, Joel : 40, 212, 215.
 BARTH : 218.
 BARTRAM, John : 55, 60, 61, 64, 68, 83, 113, 114.
 BARTRAM, William : 138, 214.
 BAYARD, Ferdinand : 74, 201, 203.
 BEAUVAU, le prince et la princesse de : 22, 33, 77, 82, 86.
 BECHADES, M. : 53.
 BÉNÉZET, Anthony : 52, 95, 109, 110, 112, 114, 115.
 BERGASSE, Nicolas : 30, 37, 43, 116.
 BERKELEY, G. : 191.
 BERNARDIN DE SAINT-PIERRE : 214, 217.
 BERNIER : 10, 11, 12, 13.
 BLANGY, marquis de : 211.
 BONFILS : 137.
 BONNET : 99, 203.
 BOREL, A. : 83, 131.
 BORNET, C. : 96.
 BOUCHER DE LA RICHARDERIE : 92.
 BOUGAINVILLE : 11, 12.
 BOULOGNE : 218.
 BOUQUET, le général : 96, 138.
 BOWDOIN, James : 28, 91, 95, 101.
 BRANT : 153, 155.
 BRECK, Samuel : 21, 34, 198.
 BRÉHAN, la marquise de : 219.
 BRETEUIL : 22.
 BRISSOT DE WARVILLE, J. P. : 10, 22, 27, 30, 34, 37, 43, 73, 90, 91, 92, 102, 116, 117, 118, 119, 120, 123, 125, 172, 175, 198, 201, 203, 204-209, 211, 212, 213, 214, 223, 227.
 BRISSOT, Sylvain : 208, 213.
 BRISTED, J. : 122, 221.
 BROWN, John (de Kentucky) : 138.
 BROWN, « le capitaine, de Bergen » : 161.
 BROWN, « le révérend Mr. » : 50, 58.
 BUFFON : 21, 52, 194.
 BURGÔYNE : 153.
 BUTLER, le colonel : 153, 155.
 BUTLER, Richard : 96, 138.

 CADET DE VAUX : 22, 26.
 CAREY, Matthew : 75, 183.
 CARVER, Jonathan : 52, 129, 138.
 CASTIGLIONI, L. : 203.
 CASTRIES, le maréchal de : 14, 22, 28, 30, 83, 140.
 CAZENOVE, Théophile : 206.
 CERISIER : 68.
 CHARRIÈRE, M^{me} de : 199.
 CHAS : 203.
 CHASTELLUX, marquis de : 74, 88, 90, 91, 102, 110, 199, 205, 227.
 CHATEAUBRIAND : 104, 105, 140, 219, 220.
 CHATTERTON : 64.
 CHÉNIER, André : 199.
 CLARKSON, Thomas : 115, 116.
 CLAVIÈRE, Étienne : 30, 37, 92, 116, 206, 209, 211, 213.
 CLINTON, George : 19, 149, 157, 158.
 CLINTON, Sir Henry : 14, 50, 57, 58, 146, 150, 158, 159.
 CLOOTS, A. : 216.
 COFFIN, « le capitaine » : 203.
 COLDEN, Alexander : 49.
 COLDEN, Cadwallader, père : 48, 129, 144, 146, 172.
 COLDEN, C., fils : 49, 158.
 COLDEN, David : 49, 50, 58, 159.

- COLERIDGE, S. T. : 214.
 CONDORCET : 33, 116.
 CONSTANT, Benjamin : 199, 200.
 COTTIN, M^{me} : 198.
 CRAIGIE, A. : 206.
 CRAWFORD, C. : 122.
 CRÈVECŒUR, « Ally » : 17, 19, 38, 39, 73, 87, 158, 159, 160.
 CRÈVECŒUR, « Fanny » (M^{me} Otto) : 11, 17, 25, 38, 39, 40, 83, 102, 158.
 CRÈVECŒUR, Louis : 17, 25, 39, 158.
 CRUSIUS, S. L. : 99.
 CUCHET : 32, 87, 93, 94.
 CUNNINGHAM : 160.
 CUTLER, Manasseh : 215, 216.
- DALEMBERT : 22.
 DAMAS, la comtesse de : 22.
 DAVIES, Thomas, et DAVIS, Lockyer (éditeurs) : 20, 59, 63, 67, 75, 85, 164, 165, 193.
 DÉGUISIÉ : 12.
 DELANCEY : 146.
 DELILLE : 22.
 DÉMEUNIER : 32, 120, 202.
 DICKSON, William : 116.
 DIDEROT : 54, 129.
 DUANE, J. : 35.
 DUER, W. : 206, 215.
 DUFOUR et ROUX (éditeurs) : 93.
 DUPONT, M^{me} : 207.
 DUPONT, Félicité (M^{me} Brissot) : 207.
 DUPONT, François : 102, 208.
 DUPONT, Nancy : 208.
 DUPRÉ, A. : 97, 173.
- EBELING, C. D. : 39, 100, 183, 203.
 D'ERLACH, R. L. : 121.
 ESTISSAC : 22.
 EVANS, Lewis : 16, 97, 98.
 EXSHAW, John : 67.
- FALCONBRIDGE, A. : 116.
 FELLOWES, Gustave : 25.
 FILSON, John : 32, 93, 95, 199.
 FISHER, Miers : 83, 102, 103, 208.
 FITCH, John : 28, 29, 224.
 FITZ-RANDOLPH, N. : 161.
 FONTANES : 104, 140.
 FORSTER, J. R. : 71.
 FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU : 197.
 FRANKLIN, Benjamin : 8, 10, 21, 22, 31, 74, 82, 83, 95, 101, 165, 166, 172, 173.
- FROSSARD : 120.
 FROST, Robert : 225.
- GAILLARD : 86.
 GENET, Edmond-Charles : 212, 213.
 GESSNER : 81, 82, 194, 217.
 GIBBON : 72.
 GORDON, lord Adam : 14.
 GÖTZE, J. A. E. : 72, 82, 99, 121, 136.
 GRAHAM, J. : 14.
 GRAMAGNAC : 116.
 GRANDCHAMPS : 34.
 GRÉGOIRE, l'abbé : 39, 116, 117, 124.
 GRIMM, M. : 22.
- HALL, Basil : 220.
 HARCOURT, le duc d' : 14, 29, 44, 95.
 HART, John : 140.
 HAZLITT, Margaret : 222.
 HAZLITT, William : 222.
 HENDERSON, R. : 201.
 HENDRIQUE : 134.
 HERDINGH, L. : 68.
 HILLIARD-D'AUBERTEUIL : 169, 173, 175.
 HOOPER, Robert : 15, 96.
 HOUDETOT, M^{me} d' : 21, 22, 27, 31, 33, 39, 73, 76, 77, 84, 87, 92, 119, 131, 166, 194, 198, 199, 200, 201, 202, 218.
 HOWE, le général : 100, 153.
 HUGHES, le colonel : 157.
 HUME, D. : 72.
 HUMPHREYS, David : 33.
 HUTCHINS, Thomas : 96.
- IMLAY, Gilbert : 38, 212, 214, 221.
- JACOBI : 39.
 JARNAC, le comte de : 33.
 JAY, John : 97.
 JEFFERSON, Thomas : 27, 32, 36, 59, 95, 108, 154, 201, 218, 219, 223.
 JOHNSON, Sir William : 14.
 JUSTAMOND, J. O. : 52.
- KALB : 70.
 KALM : 129.
 KAYNAMISCO : 134.
 KÉSKËTOMAH : 137.
 KILHAM, D. : 27.
 KING, Rufus : 27.
 KNOX, le général : 138.

- KOLB, J. E. : 121, 123.
 KOCHASSEN : 137.
 KOTZEBUE : 100.
- LABORY : 104.
 LACKAWANÉ : 132.
 LACRETELLE, Louis : 22, 25, 31, 33, 76, 77, 85, 86, 87, 88, 131, 166, 197.
 LAFAYETTE : 31, 37, 43, 53, 84, 95, 116, 134, 166, 170, 172.
 LA HARPE : 22, 100, 135, 174, 197.
 LAHONTAN : 129.
 LALLEMANT DE NEUVILLE : 89.
 LA LUZERNE : 34.
 LANGERON : 22.
 LANTHENAS : 208, 209, 211.
 LA ROCHEFOUCAULD D'ENVILLE, Louis-Alexandre, duc de : 13, 20, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 37, 46, 50, 54, 85, 86, 87, 95, 116, 140, 184.
 LA ROCHEFOUCAULD-LIANCOURT : 22, 33, 116.
 LA TOUP DU PIN, marquise de : 220.
 LA VALLÉE, J. : 123.
 LAVATER : 209.
 LAVOISIER : 116.
 LECOULTEUX : 28.
 LÉGER, P. : 161.
 LÉTOMBE : 36.
 LÉVIS, chevalier de : 12.
 LÉZAY-MARNÉSIA, C. F. A. : 82, 214, 215, 216, 217.
 LINNÉ : 48.
 LIVINGSTON, W. : 27.
 LOCKE : 52.
 LONG, JOHN : 138.
 LONGCHAMPS : 34.
 LOTBINIÈRE : 10, 11, 13, 33, 34.
 LOUIS XVI : 167, 170, 212.
 LUDLOW : 50, 58, 172.
 LUZAC : 68.
- MABLY : 88, 198.
 MAC DERMOT : 207.
 MC DOUGALL : 158.
 MACPHERSON : 64.
 MAC REA : 169.
 MADISON, James : 36.
 MAGEE, James : 67.
 MALARTIE : 218.
 MALESHERBES : 219.
 MALOUEU : 116.
 MANDRILLON : 88.
- MARADAN : 104.
 MARMONTEL : 22, 81, 149.
 MARTINI, P. : 96.
 MARVIN, Elihu : 17, 19, 158.
 MATHER, John : 161.
 MAZZEI, Filippo : 91, 92, 119, 173, 200, 201.
 MEISTER : 98, 136.
 MÉLOIZES : 11.
 MELVILLE, Herman : 225.
 MERCER : 97.
 MÉTACOMET : 132.
 MICHAUX, André : 27, 28.
 MICHAUX, François-André : 28.
 MIFFLIN, Warner : 83, 88, 100, 101, 102, 114, 118, 122, 123.
 MIRABEAU : 72, 88, 91, 116, 198.
 MOFFAT, Thomas : 17, 158.
 MONCKTON : 12, 13.
 MONROE, James : 40.
 MONTCALM : 10, 11, 12.
 MONTESQUIEU : 52, 54, 72, 110, 188.
 MONTGOMERY : 97.
 MOORE, Thomas : 221.
 MOREAU DE SAINT-MÉRY : 220.
 MORELLET : 32.
 MORRIS, Gouverneur : 33, 40, 50.
 MORRIS, Lewis : 14.
 MORRIS, Roger : 159.
 MOSER, J. J. : 71, 203.
 MOUSTIER, le comte de : 28, 35, 36, 37, 201, 219.
 « MUNGO BLANC » : 96.
- NECKER : 22, 199.
 NÉSQUÉHIOUNAH (« Colonel Louis ») : 134.
 NÉVILLE : 85.
 NORTON, Beriah : 97.
- OSSIAN : 135.
 OSTER : 215.
 OTTO : 39, 215, 218.
- PAINE, Thomas : 40, 212.
 PARKER, D. : 206.
 PARMENTIER : 26.
 PARRAUD : 32, 135.
 PATTISON : 10, 14, 50, 57, 58, 146, 150, 158, 159.
 PAWLING : 157.
 PECK, John : 28.
 PECKARD : 115, 116.

PHILLIPS, J. : 115, 116.

PIGGOT, R. : 208.

PLAYFAIR, William : 215.

RAMSAY, J. : 115, 116

RAYNAL : 8, 18, 52, 53, 54, 55, 61, 81,
110, 111, 112, 113, 129, 131, 143, 170,
186-189, 191, 194.

REICHARD, Otto : 99.

RIVAROL : 172, 210.

RIVINGTON, JAMES : 161.

ROBERT, William : 114, 122.

ROBERTSON : 129.

ROBIN, l'abbé : 88.

ROBINSON, R. : 116.

ROHAN-CHABOT : 22.

ROLAND DE LA PLATIERE : 208, 209-211,
213.

ROLAND, M^{me} : 208, 209-211, 213.

ROUSSEAU : 21, 54, 72, 77, 81, 82, 129,
131, 135, 136, 140, 194, 198.

RULHIÈRE : 22.

RUSH, Benjamin : 110, 114, 176.

SAINT CLAIR : 215.

SAINT-FÉLIX : 12.

SAINT-LAMBERT : 22, 32, 33, 77, 78, 81,
87, 131, 132, 194.

SAINT LÉGER : 153.

SARGENT : 215.

SCHÖPF : 72, 203.

SCHREITER, K. G. : 72.

SELL, J. J. : 121.

SETON, William : 14, 18, 25, 46, 47, 49,
150, 159.

SHARP, GRANVILLE : 115, 116.

SHEFFIELD, lord : 29.

SHORT, William : 26, 32, 36, 97.

SICCACUS : 132.

SIEGERT, D. : 71.

SILFVERHJELM : 101, 121.

SMITH, Josiah : 161.

SOISSON : 215.

SOULÈS, F. : 32, 154.

SOUTHEY, R. : 214.

SPRENGEL : 71, 203.

STADINSKI : 206.

STAËL, M^{me} de : 198, 199.

STEINER, A. : 140.

STILES, Ezra : 33, 183.

STEBEN, le baron von : 70.

SUARD : 22, 104, 199.

SWAN, James : 30, 110.

TALLEYRAND : 220.

TARDIEU : 96.

TARDIVEAU, Barthlémi : 224.

TARGET, G. J. B. : 22, 31, 33, 37, 74, 77,
82, 87.

TÉTARD, J. P. : 49, 50, 53, 108, 120.

THAXTER, John : 24.

THOMAS, Isaiah : 73.

THOREAU : 225.

TIEDEMANN, D. : 104.

TIMBERLAKE, H. : 138.

TIPPET, Henry : 146, 159, 172.

TIPPET, MEHITABLE : 16, 49.

TREMBLAY : 99.

TROLLOPE, FRANCES : 220.

TUPPER, James : 97.

TURGOT, E. F. : 21.

VAL d'EPRÉMESNIL : 215.

VAN DER CAPELLEN : 68.

VAN DER KEMP : 68, 69.

VERGENNES : 34, 85, 86, 87.

VILLEDEUIL : 87.

VOLNEY : 39, 116, 215, 217, 218, 220.

VOLTAIRE : 54.

VOSS : 104.

VREEDE, P. : 69.

WARREN : 97.

WASHINGTON : 24, 31, 95, 101, 140, 160,
161, 172, 174, 201, 219.

WENTWORTH, B. : 132.

WHITE-EYES : 96, 132.

WHITTIER, J. G. : 225.

WILLIAMS, Charles : 20, 33.

WISNER, H. : 157.

WOLLSTONECRAFT, M. : 38, 214.

WOOLMAN, John : 109.

WOOSTER : 97.

YOUNG, Arthur : 203.

ZIMMERMANN : 71, 203.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS	
INTRODUCTION	I
CHAPITRE I : La Vie d'un Homme : Michel-Guillaume Jean de Crèveœur .	7
1735-1755 : Enfance en Normandie. Caen. Angleterre. Départ pour le Canada	7
1755-1759 : La Campagne du Canada.. . . .	9
1760-1769 : Voyages dans les colonies anglaises. Naturalisation. Mariage. Achat d'une ferme dans le comté d'Orange . . .	13
1770-1775 : Pine-Hill.	17
1776-1781 : La guerre. Comités populaires. Attaques des Sauvages. Prisonnier. Départ pour l'Europe	18
1781-1783 : Redécouverte du pays natal. Normandie. Paris. M ^{me} d'Houdetot. Nomination au poste de consul à New-York . .	20
1783-1790 : Consul de France à New-York. Tragédie de sa famille. Activité officielle, l'agriculture, les paquebots, le commerce, le journalisme. Déceptions	24
1790-1813 : Les dernières années. Retour en France. La Révolution. Hambourg. Munich. Liens avec l'Amérique. Solitude. La personnalité de Crèveœur	36
 CHAPITRE II : La Vie d'un Livre : les Lettres d'un Cultivateur Américain . . .	 45
<i>Première étape : Création et Rédaction, 1770-1780.</i> Juvenilia. Nourritures intellectuelles de Crèveœur. Relations avec les Colden et l'élite de la colonie. Revues anglaises. Gazettes américaines. Lectures, surtout Raynal	46
Premières lettres. Récits de voyage. Aperçus généraux sur les colonies anglaises. La marque de Raynal. Description de la vie d'un cultivateur	55
Lettres composées pendant la guerre. Malle confisquée à New-York. Rapport d'un officier anglais. Départ pour l'Europe	56
<i>Deuxième étape : Letters from an American Farmer, Londres, 1782.</i> Vente de quinze lettres aux éditeurs Davies et Davis, Londres, mai 1781. Importance du choix. Corrections.. . . .	59

Publication, 1782. Réception favorable. Extraits dans les revues. Attaques d'Ayscough.	63
Diffusion et succès du livre en Irlande, en Hollande, en Allemagne, en France, en Amérique	66
<i>Troisième et quatrième étapes : Lettres d'un Cultivateur Américain, Paris, 1784 et 1787. Traduction française. Protecteurs de Crève-cœur. Langage littéraire de ce milieu. Le réalisme de Crève-cœur et le bon goût français. Sensibilité à la mode. Refonte de l'ouvrage de Crève-cœur sous ces influences</i>	75
Vol du manuscrit. Permis d'imprimer. Publication, décembre 1784	85
Réception par le public. Influence d'autres écrivains sur le succès du livre. Brissot et ses pamphlets pour le défendre contre des critiques. Citations du livre. Extraits	87
Réimpressions et contrefaçons.	93
Quatrième étape : édition en trois volumes, Paris, 1787. Additions. Gravures et cartes. Changement de ton	94
Diffusion du livre en Allemagne. Traduction de Götze. La Russie et la Suède. Les Etats-Unis	98
Projet d'un quatrième volume, qui devient le Voyage dans la Haute Pensylvanie, Paris, 1801. Composition. Peu de succès	103
Conclusion	105
CHAPITRE III : Crève-cœur, Ami des Noirs	107
Sa connaissance de la condition des nègres	107
Le mouvement contre l'esclavage avant 1775. Les Quakers. Les Philosophes. Influence de cette propagande sur les écrits de Crève-cœur	109
Analyse de ses lettres anti-esclavagistes. Description de Charleston. Anecdotes de Bénézet, Bartram et Mifflin	111
Réception de ces lettres. Mouvement anti-esclavagiste à partir de 1783	115
Contribution de Crève-cœur : L'anecdote du nègre dans la cage. Diffusion de cette histoire. L'anecdote de Mifflin et la manumission de ses esclaves.	118
Conclusion	124
CHAPITRE IV : Scènes de la Vie sauvage.	125
Crève-cœur chez les Indiens	125
Les Indiens dans l'œuvre de Crève-cœur. Vue réaliste dans les lettres écrites avant 1775. Changement de son point de vue avec la guerre. Projet de se réfugier chez les Sauvages. Rêves compensateurs. Traditions littéraires.	127

Les Sauvages dans la traduction française de 1784. Influence du milieu parisien. L'éloquence sauvage. L'attrait de la vie primitive	131
Edition augmentée de 1787. La puissance des légendes.	134
Reniement. Les Indiens du Voyage dans la Haute Pensylvanie dépeints d'une manière réaliste. Sources de ce livre. L'illusion du rêve primitif. Le Cultivateur Américain laisse à d'autres le soin de continuer la tradition du Sauvage vertueux	137

CHAPITRE V : Crève-cœur, Historien de la Révolution Américaine : Triomphe d'une Légende. 141

Résolution de Crève-cœur de dépeindre la guerre telle qu'il l'avait vue.	141
<i>L'Orage</i> . 1775. La vie heureuse. Dette envers l'Angleterre. Avènement de la guerre. Fureur des rancunes et des haines. Le sophisme des deux partis	143
<i>Entre deux feux</i> . Le choix à faire. Liens qui attachaient Crève-cœur aux deux partis	145
<i>Les Fils de la Liberté</i> . Comités populaires dans le comté d'Orange. Nivellement social. La terreur. La loi du serment. Persécution de Crève-cœur par ses voisins. Protestation contre les méthodes du nouveau gouvernement	147
<i>Les malheurs d'un homme des frontières</i> . Attaques des Anglais et des Indiens. Situation du comté d'Orange. Désastres dans les vallées de la Delaware et de la Susquehanna. Réfugiés	152
<i>Adieu à Pine-Hill</i> . Opérations militaires dans la vallée de l'Hudson. Permis de partir. Méfiance des voisins. Lacunes. New-York, février 1779.	156
<i>Prisons de New-York</i> . Arrestation. Souffrances physiques et morales.	159
<i>L'ancien moi et le nouveau</i> . Départ pour l'Europe, septembre 1780. L'humanitaire désillusionné	162
<i>Tentatives de réconciliation</i> . Les lettres publiées à Londres évitent la question de la guerre. Engouement de la cause américaine en France. Chez M ^{me} d'Houdetot. Les Lettres traduites à Paris reflètent les opinions à la mode. La cruelle métropole, la perfide Albion. Responsabilités d'une situation officielle.	164
<i>Retour à New-York</i> . Réjouissances publiques et souffrances privées. L'émigration des Loyalistes. Situation difficile de Crève-cœur vis-à-vis de ses anciens amis loyalistes et ses anciens voisins patriotes. La légende de la Révolution américaine. Les Lettres de 1787. Médaille, Libertas americana	170
<i>Revers de la médaille</i> . Déformations dues à la distance. Crève-cœur s'éloigne de son intention de peindre la vraie guerre. Le public assimile le livre à ses goûts	173

<i>La revanche du temps.</i> Résumé de l'attitude de Crèveœur pendant la guerre. Effets désastreux de ces événements sur lui. La plaie Destinées nationales et destinées individuelles	175
--	-----

CHAPITRE VI : L'Amérique : Rêve et Réalité 177

<i>L'Agriculture dans le comté d'Orange.</i> Sentiment de la nature. Difficultés.	178
<i>Mœurs américaines.</i> Influence du climat et du milieu. Différences. Indépendance. Mouvement. Chicane. Camaraderie. L'évolution de la religion. Esprit égalitaire. Optimisme de Crèveœur . .	180
<i>Une doctrine d'américanisme.</i> L'agriculture, la liberté, la tolérance : résultat, le bonheur, la vertu, la prospérité. Transformation des immigrants. La mission de l'Amérique. Influence de l'abbé Raynal. Par cet intermédiaire Crèveœur absorbe l'idéal des Philosophes. Modifications imposées par la guerre. Côté original et côté traditionnel des écrits de Crèveœur	184
<i>Coupures et retouches.</i> Omission de certaines lettres dans l'édition de Londres. Retouches dans la traduction française. Assimilation de l'Amérique au rêve pastoral. Gravures de l'édition de 1787. Eloignement de Pine-Hill. Charme puissant de cette Amérique idéale	192
<i>Rêves et chimères.</i> La simplicité antique réunie aux lumières modernes. Le beau monde de Paris. Lecteurs de Crèveœur : M ^{me} Cottin, M ^{me} d'Houdetot, Germaine Necker, Benjamin Constant, André Chenier.	196
<i>Notes discordantes.</i> Critiques d'Ayscough et de Mazzei. Réponses	200
<i>Documentation scientifique.</i> Citations de Crèveœur dans l'Encyclopédie méthodique, etc	202
<i>Levain de Révolution.</i> Crèveœur comme écrivain pré-révolutionnaire. Influence sur Brissot. Voyage de Brissot en Amérique, la confirmation d'idées préconçues. Famille de Brissot. Projet d'une société agricole. Roland de la Platière et M ^{me} Roland. Collaboration indirecte de Crèveœur à l'œuvre des Girondins. Genet. Epilogue	204
<i>Utopia in deserto.</i> Pantisocracy. Lézay-Marnésia et la république selon les principes de Bernardin de Saint-Pierre. L'affaire Scioto. Reproches adressés à Crèveœur	214
<i>Qui vient de loin.</i> Lecteurs de Crèveœur qui allèrent aux Etats-Unis. M ^{me} de Bréhan. Chateaubriand. Les émigrés français. Voyageurs anglais. Les Hazlitt.	219
Importance de Crèveœur comme interprète de l'Amérique à l'Europe. Diffusion de l'idéal d'une république agricole. Importance historique de cet idéal. Changements. Développement industriel. L'élément éternel dans ce rêve	222

Conclusion	225
----------------------	-----

Valeur littéraire de certaines lettres anglaises de Crèveœur. Leur place dans la littérature américaine. Importance historique des traductions françaises, allemandes et hollandaises, comme document sur l'époque. Rôle du livre comme interprète de l'Amérique. Comment le livre s'est fait. Portée générale de cette étude sur Crèveœur. La formation de l'opinion publique .

APPENDICE : Composition, traduction, et publication des manuscrits de Crèveœur	229
--	-----

BIBLIOGRAPHIE DE SAINT JOHN DE CRÈVECŒUR	231
--	-----

OUVRAGES CONSULTÉS	241
------------------------------	-----

INDEX DES NOMS	255
--------------------------	-----

TABLE DES MATIÈRES	259
------------------------------	-----

S. I. L. I. C.
SOCIÉTÉ D'IMPRESSIONS LITTÉRAIRES
INDUSTRIELLES ET COMMERCIALES
--- 41, Rue du Metz - LILLE ---
